00101591

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016

FRÉDÉRIC

STYNDALL.

On trouve chez les mêmes Libraires les Ouvrages suivans du même Auteur :

LES DERNIERS DES BEAUMANOIR, ou la Tour d'Helvin, roman breton, en 4 vol. in-12.

EXAMEN PHILOSOPHIQUE DE LA DOCTRINE DE KANT SUR LE BEAU ET LE SUBLIME, dans ses rapports avec la société, les deux sexes, les pays, les gouvernemens et les religions ; 1 vol. in-8, imprimé sur papier fin satiné, par Firmin Didot.

Les autres ouvrages de M. Kératry se trouvent chez Grimbert, successeur de Maradan, rue de Savoie, et Audot, rue des Maçons-Sorbonne.

IMPRIMERIE DE J. TASTU, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

FRÉDÉRIC STYNDALL

OU

LA FATALE ANNÉE.

101591

PAR

M. KÉRATRY.

Vol-III

TOME TROISIÈME.

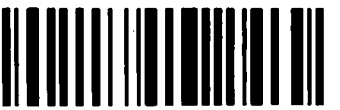
00-h-4

PARIS

DELAUNAY, PALAIS-ROYAL; AMBROISE DUPONT ET Cie, RUE VIVIENNE; LECOINTE ET DUREY, QUAI DES AUGUSTINS; ROUSSEAU, RUE DE RICHELIEU; SAUTELET, PLACE DE LA BOURSE; A. BOSSANGE, RUE CASSETTE.

NOVEMBRE 1827.

God
Fo 843.8
Kea/Fre
101591



FRÉDÉRIC STYNDALL

OU

LA FATALE ANNÉE.

CHAPITRE XVII.

Le rêve. — Le retour à l'ilot. — Une soirée chez le prince Louis.

On ne s'étonnera pas que les excursions de M. Styndall soient devenues plus fréquentes vers l'hôtel d'OEdenbourg. Du petit nombre des maisons de Vienne où l'on se livrait aux plaisirs d'un entretien amusant et instructif, c'était, sans contredit, celle dont les soirées réunissaient le mieux ce double mérite. L'insulaire y apportait sa mise, il en accroissait le charme : aussi sa présence y était-elle agréable à presque toutes les personnes de

considération qu'il y rencontrait. Il est rare qu'on soit désiré quelque part sans s'y plaire soi-même; mais il était un motif bien plus puissant qui le conduisait au salon de la princesse. Indépendamment des jours fixes de réception, il se hasardait déjà à faire quelques visites à Charlotte, et la grâce bienveillante avec laquelle il était accueilli n'était pas propre à le décourager. De temps en temps il suppléait le baron de Sperges dans les lectures du soir; parfois il accompagnait les dames dans leurs promenades. Assez bien instruit de leurs projets par Tom Sylcock, s'il n'était invité à prendre place dans leur voiture, il trouvait le moyen de les rejoindre à cheval, et il était rare qu'au milieu ou vers la fin de leur course elles ne l'aperçussent à la portière. Le comte de Torontal s'était insensiblement éloigné de l'hôtel; à peine l'on avait remarqué qu'il y manquât, ou, si l'on y avait fait quelque attention, c'était seulement pour s'en réjouir.

Par égard pour le baron de Steinn qui passait tout au plus trois ou quatre mois de l'année à Vienne, la baronne acceptait de

loin en loin les invitations de leurs parens et de leurs amis particuliers, quoique cette société d'un ordre inférieur ne fût pas absolument dans ses goûts. Ces jours étaient des jours de fête pour M. Styndall. Certain de rencontrer seule la princesse chez elle, il jouissait plus librement de l'avantage de l'entretenir, et il en apprenait mieux tout ce qu'il y avait d'élevé et de délicat dans cet esprit, soustrait, comme par miracle, à la tyrannie des usages, et pourtant assez adroit pour ne les braver jamais. Deux ou trois fois il eut le bonheur d'arriver au moment où Charlotte, par l'absence de sa cousine, était contrariée dans son désir de respirer l'air frais du jardin d'Augarten, qui était à peine distant de cinquante pas de l'hôtel d'OEdenbourg. On ne refusa point de prendre son bras au lieu de celui de la baronne, et personne ne se plaignit de l'échange. Aux yeux de M. Styndall ces faveurs étaient insignes, car n'ayant point été blasé dans ses rapports avec les femmes, mettant un prix infini à tout ce qui venait de leur libre arbitre, lorsque celle qui lui était chère, et de laquelle il attendait

quelque retour, consentait à lui donner le bras, il ne pouvait en sentir l'approche sans y voir presque une prise de possession. Ses paroles n'avaient garde de l'apprendre à aucune; mais ses égards tendres et respectueux participaient tellement de ce sentiment; il en faisait passer à un tel degré l'expression dans sa voix, qu'il était difficile de ne pas se dire : « Mon Dieu, qu'il serait doux de vivre à côté de cet homme! »

Cette conviction ne manquait pas à Charlotte : elle ne pouvait pas plus ignorer l'impression qu'elle avait produite sur M. Styndall, que s'abuser sur ce qu'elle éprouvait elle-même. Si le mot d'amour n'avait pas encore été prononcé entre eux, c'est que sans doute ils le traitaient comme ces divinités qui ne sont jamais mieux honorées que quand on en sait taire le nom. Tout commençait pourtant à révéler dans leur manière de se voir, de s'aborder, de se quitter, qu'ils se déclareraient bientôt soumis à son empire. La baronne de Steinn, pour laquelle l'insulaire avait des attentions dont les femmes sont d'autant plus reconnaissantes,

qu'elles savent un homme engagé ailleurs, se réjouissait déjà d'une alliance qu'elle croyait avoir préparée; et mademoiselle Hubert, au mérite de laquelle Tom Sylcock n'était pas insensible, se promettait que sa maîtresse ne fléchirait pas sous le joug de l'hymen, sans qu'un second couple ne fût autorisé à porter son offrande au même autel.

La princesse d'OEdenbourg, privée de parens qui lui eussent montré quelque intérêt dans ses jeunes années, n'entretenait qu'une seule correspondance un peu suivie; on la connaît, c'était celle du respectable Ulric de Kaursim en Bohême. Elle se décida à lui écrire et à lui exposer l'état d'un cœur resté vide pendant les dernières années de son union, ou plutôt qui n'avait jamais été rempli, et où le gentleman occupait maintenant une place si notable; elle y fut déterminée par un accident d'une bien médiocre importance à ses yeux, car elle avait reçu en partage une raison trop forte pour s'inquiéter d'un rêve; mais comme celui-ci avait trois actes, et que dans tous les trois M. Styndall avait été le

principal, même l'unique acteur, elle en tira une conclusion au moins très-vraisemblable : c'est que l'insulaire maîtrisait tellement sa pensée jusque dans son sommeil, qu'il était temps pour elle de recourir aux avis d'une sage expérience. Elle avait bien à ses côtés l'honnête Jameray, à l'amitié duquel il lui était permis de demander des conseils. Par malheur on ne pouvait parvenir à son appartement du Burgh, sans franchir une multitude de degrés et sans s'égarer dans une sorte de dédale, dont un voyageur, jaloux de converser avec le célèbre garde du cabinet des médailles, eut l'obligation de sortir à la seule complaisance de feu l'empereur François Ier qui, en personne, daigna se faire son cicéroné jusqu'à la porte du savant. Charlotte jugeait plus convenable d'attendre une réponse de Bohême que de s'exposer à une rencontre de cette nature. En écrivant au digne Herberg elle contentait encore un besoin de son cœur; aussi sa lettre fut longue, détaillée, riche en incidens, par-dessus tout véridique, et quelquefois remarquable par des doutes sur lesquels elle interrogeait le protecteur de son

enfance. Il serait inutile de l'offrir aux regards de nos lecteurs qui n'y verraient qu'une répétition de ce que leur ont appris ces deux volumes ; mais nous ne pouvons nous dispenser de placer ici au moins un fragment des pages qui parvinrent à la princesse, en échange des siennes, dans la semaine suivante.

« Si M. Styndall, écrivait le vertueux Morave, est tel que vous me le dépeignez, ma chère fille (et je m'en rapporte à votre jugement dont je connais la droiture), je ne doute pas qu'il ne soit l'époux régénéré que Christ vous destine ; il m'eût fait trop de peine que ma chère Charlotte n'eût pas rencontré, dans son voyage terrestre, le digne compagnon sur le bras duquel s'appuyant, elle marchera vers la seconde vie promise par la parole qui ne trompa jamais. Comme vous, mon enfant, je reconnais chez cet homme une belle élévation de pensées et une noble chaleur de sentimens ; comme vous, je suis mécontent de le voir s'entourer d'une nuée mystérieuse au sein de laquelle mon œil, éclairé de tout ce que vous me fournissez de

lumières, ne saurait pénétrer : il est évident qu'il a voulu vous fuir; je crains avec vous encore que des obstacles ne traversent votre union. S'ils mettaient en péril votre véritable honneur, s'ils demandaient le sacrifice d'une seule de vos vertus, je sais que ma chère fille ne passerait pas outre; mais j'ai d'autres motifs pour me tranquilliser à cet égard : cet homme a un fonds de grande probité; il n'est pas fils de Bélial, quoique je lui croie des passions très-vives; celles-ci ne nuiront jamais qu'à lui-même, et, s'il le fallait, il protégerait mon enfant chérie contre sa propre volonté : vous m'avez raconté de lui des traits qui honoreraient un frère Morave. C'est au Wiéden, c'est au milieu des pauvres et des indigens qu'à l'exemple de Christ il a fait élection de domicile. Soyons-en certains; le vase sur lequel sont écrits les paroles : Laissez les petits et les infirmes s'approcher de moi, ne contiendra jamais rien d'impur; je crois donc que c'est le ciel même qui vous a rapprochés.

» Au défaut de vos aveux, où brille si bien votre candeur, votre rêve m'apprendrait que

l'étranger vous est cher ; mais, à mon avis, il ne renferme rien d'inquiétant, quoique l'avenir se révèle quelquefois dans les songes, tels que ceux qui furent expliqués entre les murs d'un cachot par le jeune fils de Jacob, et devant un roi, par Daniel qui prophétisait aussi dès l'enfance. Le ciel s'est également fait entendre de l'époux à la garde duquel il confiait la mère de Christ. Il y a en nous une voix qui crie toujours et qui s'explique souvent mieux dans le calme du sommeil que dans la méditation la plus profonde ; vous savez que les frères de notre communauté, sans horloge ni cadran, de nuit comme de jour, que l'horizon soit brumeux ou non, se remplacent successivement dans le temple à l'heure convenue, et qu'ils ne se trompent pas d'une minute sur l'instant où ils doivent relever, de sa prière, celui qui s'en acquitte : c'est d'en haut que leur intelligence est alors avertie ; ainsi, mon enfant, je suis loin de traiter trop légèrement les songes, mais je crois devoir donner au vôtre moins de valeur.

» En effet, lorsque vous m'écrivez avoir vu, par le même sommeil, transporter trois fois

chez vous M. Styndall, la première dans l'état où il était, quand vous obtîntes la grâce d'un condamné (plaise au Seigneur tout-puissant amender celui-ci par la vertu de Christ)! la seconde, sans qu'il donnât davantage signe de sentiment, après avoir été battu d'une pluie orageuse; et la troisième, dans une situation que vous ne pouvez décrire parce qu'une main invisible vous a jeté un voile sur les yeux; il est évident, ma chère fille, que, dans tous ses phases, votre rêve n'est qu'une suite de la même impression. Je vous engage donc à n'y plus appliquer votre pensée, et au moins à n'en concevoir aucune inquiétude, vous reposant sur la parole: Ce que Dieu garde est bien gardé.

» Je vous réponds promptement parce que l'Esprit m'a dit de me nommer un successeur dans le gouvernement de la communauté, ce qui me procure quelques loisirs qu'il m'est doux de partager avec mon enfant. Ma prière, ainsi que je le craignais, est quelquefois distraite par le souvenir de votre chère et respectable personne; mais Christ me le pardonnera, car comment oublierai-je la fille que j'ai éle-

vée et que le ciel a protégée au sortir de mes faibles mains? Ainsi avez-vous protégé vous-même ma petite nièce Rachel Reybach, en quoi l'étranger, sans le savoir, s'est entendu avec vous; le père commun vous le rendra sans doute à tous les deux.

» Vous le voyez, orpheline de Klattau, je ne vous pare pas des vains titres de la terre; vous avez d'autres ornemens à mes yeux, et j'espère qu'aidée de la grâce céleste vous les conserverez sans tache. Le vin de Saint-Jorger, que vous m'avez envoyé, sera réservé pour nos malades; j'en aurai ma part si la souffrance vient me chercher : bien que je pense souvent à ma chère enfant, en l'approchant de mes lèvres je me rappellerai avec plaisir que ce soulagement vient d'elle; grâce à Dieu, personne pour le moment n'est alité parmi nous. Que Christ vous bénisse comme je le fais moi-même!

De notre communauté de Kaursim, le 18 septembre 1767.

» Le frère ULRIC HERBERG. »

Par cette lettre, la princesse d'OEdenbourg fut ramenée à un état de tranquillité com-

plète ; elle avait beau s'être dit infiniment de bien de M. Styndall, il lui était encore plus doux de le voir confirmé par un témoignage qui ne pouvait être suspecté de séduction. Le rêve dont elle était préoccupée depuis huit jours ne lui sembla pas mériter plus d'attention que ne lui en donnait le bon Morave ; d'ailleurs une nouvelle manière de l'interpréter se présentait à son jugement, et celle-là c'était l'amour qui la dictait. S'il était décidé que Frédéric (ce qui était bien peu probable) dût être transporté encore deux fois chez elle, pourquoi ne pas croire que le voile qu'elle a vu s'avancer au-devant de ses pas, figurait le poêle que l'on étend sur les époux dont les nœuds vont être consacrés à l'autel. Cette idée, en caressant son imagination, changeait les augures, et, à un triste sujet d'alarme, elle substituait d'heureux présages.

Comme nous l'avons remarqué, M. Styndall et Charlotte se promenaient quelquefois seuls ensemble aux environs de Léopoldstat. Certain soir leurs pas les conduisirent jusqu'au Prater ; décidés par l'occasion, ils ne

voulurent pas que l'automne, déjà avancé dans son cours, laissât emporter par le Danube toutes les feuilles qui ombrageaient ses îlots, sans que celui où leurs cœurs s'étaient trop bien entendus reçût leur visite; ne fût-ce que par un sentiment de reconnaissance qui agissait en secret sur tous les deux, ils souhaitèrent s'asseoir derechef au bord de la petite crique, naguère témoin de leur entretien tendre et confidentiel. Ce site, les souvenirs qu'il eût réveillés, s'ils n'avaient été présens, la décadence de la saison, celle du jour même qui était à son déclin, avaient plus qu'il ne fallait pour provoquer des êtres ordinaires aux plus intimes épanchemens de l'amour. Mais le spectacle de la nature, empreinte encore d'une majesté douce, parlait un autre langage au cœur de ceux dont nous traçons l'histoire; ou plutôt en signalant par des réflexions graves et mélancoliques leur adieu à l'année mourante, ils se persuadèrent bien mieux qu'ils étaient dignes de s'appartenir. Ce serait ici le cas de remarquer qu'il est, en ce monde, pour des amis de sexe différent, plusieurs moyens de se

dire qu'ils se chérissent, moyens toujours subordonnés à la nature de leurs goûts et de leurs penchans ; aux uns, on est sûr de plaire en les entretenant de choses légères, fugitives même comme les agrémens qui, chez eux, déterminent ce qu'il leur plaît d'appeler du nom de passion ; pour les autres, les belles vérités de la morale et de l'ordre ont des attraits tout prêts à se réfléchir sur la personne qui les exprime avec quelque bonheur. A l'égard de ceux-ci, parler dignement d'une cause première et providentielle, du riche spectacle au milieu duquel elle nous a placés, de l'intelligence humaine, de ses communications médiates ou immédiates avec l'univers, de l'emploi de la vie du jour et des consolantes probabilités d'une vie future (qu'on nous pardonne de nous exprimer ainsi), c'est encore une manière de se faire l'amour. La pieuse élève du Morave Ulric ne pouvait être sourde ou inhabile à ce langage.

Elle avait dit, en se tournant vers la partie de l'horizon où les édifices de la ville lui apparaissaient à travers une vapeur brumeuse :

« Qui se douterait que tant d'agitation réside, que tant d'intérêts se croisent au milieu du brouillard où semble nager notre grande cité? Ne serait-on pas tenté de croire au calme dont il nous offre l'apparence? En effet, ce lointain habité nous présente encore moins le mouvement de la vie, qu'un froid camayeu ne ressemblerait à un beau Ruisdaël ou à un site échauffé par le pinceau de Salvator-Rosa. Puisque tout ce trouble aura sa fin et sa fin prochaine, puisque tant de créatures transportées, les unes à la suite des autres, sur une terre d'oubli, ne seront bientôt plus pour l'observateur prêt à nous succéder, que ce qu'elles nous sont actuellement à travers l'espace et le rideau aérien qui nous dérobent le spectacle de leurs agitations, ne vaudrait-il pas mieux que, dès ce jour, elles vécussent dans un mouvement plus raisonnable d'intérêts bien entendus? Ne serait-il pas à souhaiter que, répandues plus uniformément sur ces riches campagnes, au lieu de surcharger un seul point du globe, elles se procurassent sans choc et sans rivalités les jouissances qui sont dans les

intentions du ciel? Je ne sais si je dois l'attribuer au séjour de Klattau; mais je n'aime pas les grandes villes!

— » Madame, répondit sir Styndall, je les aime peu également; je les aimais encore moins il y a quelques mois : il y a, toutefois, des choses sur lesquelles il ne faut pas trop raisonner d'après ses goûts présens, et celle-ci est de ce nombre. Il est difficile de mieux peindre que ne l'a fait Votre Altesse, l'état d'une vaste cité, vue de loin à travers le brouillard dont elle s'enveloppe elle-même, et qui semble y assoupir toute existence; mais je crois les grandes villes nécessaires à l'espèce humaine; je crois que, sans elles, le mouvement des sociétés serait rétrograde au lieu d'être progressif.

— » Eh bien! mon ami, dites-moi sur quels motifs vous appuyez votre opinion. Vous savez que je ne suis pas fâchée d'être quelquefois contredite par vous. Surtout point de titres, point de complimens! Nous sommes de vieilles connaissances. Je vous en ai trop dit pour que nous n'en soyons pas à ces termes.... N'est-ce pas ici que vous m'a-

vez promis votre amitié, que je me suis engagée à vous donner la mienne tout entière? Frédéric, croyez-le, ce n'est pas sous cet ombrage que je vous retirerai ma parole.

— » Femme charmante, femme aimable entre toutes les femmes, il n'est pas de prix auquel je ne voulusse conserver ce que vous m'avez si généreusement accordé. Ni ici, ni ailleurs, j'espère ne m'en montrer indigne... Il est possible que cette volonté soit mise à l'épreuve, et c'est alors que vous me jugerez...

» Je vous disais que je croyais les grandes villes nécessaires aux peuples qui prétendent à l'avantage d'exister en corps de nations; je pourrais étendre mon assertion beaucoup plus loin, et les regarder comme essentielles à l'humanité entière.

» L'ordre actuel, tel qu'il est admiré de tout ce qui a une pensée pour le comprendre, renferme deux parties bien distinctes: par l'une se perpétue le mouvement matériel imprimé à la masse élémentaire dès l'instant où a retenti la parole créatrice. Action réciproque des sphères, des fluides et des solides, développement et force générative

des germes, composition et décomposition, mort et naissance, tel est le cercle où roule invariablement ce monde, et sans doute telle est l'économie de plusieurs autres; mais ce n'est peut-être là que la moindre portion de cette grande œuvre. L'Éternel a voulu quelque chose de mieux, soyons-en persuadés.

» Si nous passons du mouvement physique et organique au mouvement intellectuel et moral qui en est le vrai but, nous serons tout étonnés de reconnaître que le nombre des combinaisons de la matière, qui est indéfini, et que celui des combinaisons de la pensée, qui n'est pas moindre, dans leur principe, procèdent d'une même cause permanente, efficace, qui établit partout des centres de sentiment comme des centres d'attraction, et qui soustrait les uns et les autres à l'influence du hasard, ici par des lois de germination et de vitalité, là par des lois de libre arbitre et d'intérêt personnel, ajourné ou satisfait, suivant que les appétits seront subordonnés à la raison.

» Dieu s'est réservé la conduite spéciale du mouvement brut et organique, sauf en-

core ce qu'il laisse en la puissance des êtres animés; c'est lui qui le continue, puisqu'il maintient les lois par lesquelles il existe. Mais il me semble avoir abandonné à l'homme, par privilége, la continuation du mouvement moral et intellectuel. Ce partage est assez beau pour nous; à juste titre, nous pouvons nous en enorgueillir.

» Les villes sont assurément le centre de ce mouvement. La multitude même des intérêts qui s'y amassent le favorise, et il s'y développe dans la proportion de leur étendue et de l'agglomération de l'espèce. Gardons-nous de trop médire de ces enceintes, puisqu'elles sont partout les foyers de lumière du monde civilisé. A nous permis de gémir des vices qu'elles voient éclore, mais sous condition de reconnaître leurs bienfaits; car enfin, dès qu'il est incontestable que nous sommes destinés à l'état de société, elles sont dans l'ordre de la nature tout aussi bien qu'une peuplade de castors ou une réunion d'abeilles.

» A cela, j'ajouterai que plus elles sont grandes, moins elles sont sujettes à certains inconvéniens. Dans un bourg de trois cents

ames, deux horlogers, deux notaires se querelleront; dans une ville de dix mille ames, plusieurs hommes du même métier se supporteront; à Londres, où ils sont en bien plus grand nombre, ils forment une confrérie, se rencontrent avec plaisir, et vont ensemble à la taverne; toute rivalité a disparu.

» Cependant, le mouvement moral se propage; il s'accroît par les communications de ces larges foyers avec les provinces, et de celles-ci avec les campagnes, sur lesquelles ils réagissent. Les intérêts qu'on y discute sont plus nombreux; ils ont plus d'importance. En deux mots, il y a plus de vie réelle dans l'homme d'une capitale que dans celui d'un village. Or, j'estime que le mouvement de l'esprit est nécessaire à la santé comme celui du corps, et j'en donne pour preuve une expérience que j'ai faite sur un bourg de sept mille ames, où mon oncle avait quelques camarades de ses campagnes maritimes, où nous allions de temps en temps les voir, et qui n'est distant que de douze milles de Londres; ce qui est encore à son avantage. C'est le bourg de Saint-Albans : chaque année,

nous nous apercevions d'une réduction sensible dans les facultés intellectuelles et corporelles des amis de mon oncle. Quoique ses contemporains, dans la rigueur du mot, de jour en jour, ils lui devenaient inférieurs sous ce double rapport. Ceci est particulier à la classe aisée des petites villes. J'en ai cherché la raison, et je crois l'avoir trouvée dans une existence trop casanière et soustraite aux lois de ce mouvement moral, l'un des premiers besoins de notre économie.

» Autre preuve : certainement, malgré tout son mérite, il serait difficile à Charlotte d'OEdenbourg, dans toute autre ville des États héréditaires, de se composer un cercle de personnes aussi instruites, aussi spirituelles, et l'on peut ajouter aussi aimables que celles qui se rassemblent dans son salon de Vienne. Il y a plusieurs raisons pour cela et qui tiennent en partie à la résidence du gouvernement; en partie à un grand concours de peuple, au milieu duquel les talens trouvent à la fois leur aiguillon et leur récompense : aussi est-ce là qu'ils se forment ou qu'ils affluent. Mais j'assignerai encore une

autre cause à l'avantage dont vous jouissez à Vienne, et je parviendrai à l'indiquer par une simple supposition : qu'un beau jour l'aimable Charlotte, lassée de notre sagesse, qui pourtant ne pèche pas par excès, enlève de son salon tous les siéges, tous les tabourets et les fauteuils, si ce n'est le sien, et qu'elle nous fasse converser ensuite ensemble! elle verra un beau tapage, j'en réponds. Eh bien! l'homme de la petite ville, pourvu de quelque aisance, est presque toujours assis, tandis que l'homme de la capitale, au figuré comme au physique, est presque toujours debout. Les occupations de l'un sont trop souvent mesquines, minutieuses, personnelles; des soins de santé y tiennent une grande place, ce qui ne fait pas qu'on se porte mieux; l'autre, au contraire, jusque dans son égoïsme, s'associe davantage au mouvement général des esprits, et embrasse de plus grands intérêts.

— » Je vous comprends parfaitement, répondit la princesse. Il y a plus d'une vérité dans ce que mon ami vient de me dire. Peut-être devons-nous regretter qu'il n'ait pas

gardé cela pour Augarten; car de pareils aperçus y eussent certainement excité l'attention générale. Il est probable que vous eussiez eu pour vous Van-Swiéten en sa qualité de médecin. Je crains que, comme moraliste sévère, il ne vous eût échappé... Mais répondez-moi : ne pourrait-on pas posséder les grandes villes, que je confesse être nécessaires au mouvement des esprits, sans que les vices s'y concentrent d'une manière aussi funeste? Est-ce que trop éloigné du spectacle de la nature, plus réellement agissante en dehors de leurs enceintes, l'homme n'est pas trop porté à oublier ce qu'il doit à ses frères et à son Créateur? Est-ce que se sentant moins sous sa main, il n'est pas entraîné à la méconnaître? Frédéric, c'est dans ces grandes réunions, c'est dans les capitales, que les vérités les plus importantes ont été réduites à un état de problème. »

M. STYNDALL : « Et que les plus nobles vertus ont été encouragées par de beaux exemples et par de lumineux écrits! Que seraient les lettres et la philosophie sans les capitales des empires? Où serait, sur la terre, la protection morale due à l'humanité, si elles n'y

formaient pas l'opinion publique, qui en est la sauve-garde contre les tentatives du pouvoir? Quant aux sentimens religieux, je sais qu'ils sont sujets à s'altérer dans les villes, parce que l'intérêt privé, satisfait outre mesure, ou blessé par excès, y fausse le jugement; et pourtant je crains qu'on ne leur prodigue, beaucoup trop légèrement, l'accusation d'impiété. Celle d'athéisme est peut-être la moins fondée de toutes. On voit tous les jours des êtres soustraits, par l'habitude du vice, à leur nature; il en est malheureusement qui se sont abandonnés à l'ivresse du crime : il faut l'avouer, tant qu'ils sont dans cet état, il n'y a pour eux, ni Dieu ni avenir; ils sont réduits à l'instinct brutal de la vie organique : mais avoir placé l'athéisme dans la classe éclairée et soumise aux relations sociales, c'est le comble de l'absurdité! »

CHARLOTTE : « Vous me surprenez, mon bon ami! les moralistes s'expriment généralement d'une autre façon. Ce n'est pas de la cabane du pauvre que s'élèvent les murmures contre le ciel; ce n'est pas là qu'on nie sa puissance! c'est du brillant hôtel et du

riche palais, que part trop souvent l'insulte. Le Morave Herberg est religieux dans les gorges de la Bohême : le marquis d'Argens à la cour de Frédéric et Frédéric lui-même (ce n'est pas celui qui est assis à mes côtés), sont soupçonnés de ne l'être pas au château de Sans-Soucy. »

M. Styndall : « Je puis me tromper, aimable Charlotte; mais malgré la force de l'objection, je persiste à ne pas prendre, cette fois, l'erreur à mon compte. Pour ne pas rendre notre entretien trop sérieux, plus peut-être qu'il ne devrait l'être, dans cet asile où nous venons de dresser un temple à l'amitié, je ne me permettrai plus, sur ce sujet, qu'une dernière réflexion, que vous méditerez dans vos loisirs, car elle ne me semble pas dépourvue de force. Je ne l'emprunterai pas à cette haute position sociale qui, en fournissant de tristes exemples, ne renfermerait encore qu'un argument exceptionnel. Je descendrai beaucoup plus bas que les deux hommes que vous venez de citer; on se garde ainsi des faux calculs.

» Il n'est personne qui, dans le cours d'une

existence, bonne ou mauvaise, n'ait fait quelque bien sur la terre ; certainement les plus déterminés athées ont eu des momens où ils ont été justes, où ils ont consenti à ce que l'on nomme un sacrifice, où leur cœur s'est ouvert à la pitié, et, où leur main s'est étendue vers l'être souffrant. Je demande s'il en est un seul qui, pour aucun prix, consentît à effacer à jamais ces actes du mémorial de ses jours, dût-on lui en rendre, au double, au quadruple, la valeur métallique, car tout est susceptible d'être estimé ainsi, chez les gens de cette opinion, à moins qu'ils ne se mentent à eux-mêmes? Non, il n'est pas un homme qui, sans être absolument éteint, ne reculât d'effroi devant un pareil marché! Il se regarderait, à l'instant, comme retranché de l'humanité, comme déshérité de tout ce qui est en rapport avec la vie réelle. Les sentimens nobles et généreux, qui l'ont momentanément relevé dans sa propre estime, sembleraient s'échapper à la fois de son cœur. Ce serait la mort de son être, dans toute sa pourriture morale, qu'on oserait lui proposer. Mieux vaudrait, pour lui, descendre vivant

et tel qu'il est dans la tombe, il y apporterait au moins quelque chose! Soyons persuadés, qu'à quelque différence près, monarques et sujets se tiendraient ce langage. Apprenez-moi, maintenant, pourquoi ce scrupule et cette fausse délicatesse, s'il n'y a pas d'avenir, et par conséquent, un Dieu qui nous y attende? Expliquez-moi le frémissement dont serait suivie la proposition dont je parle, si la nature humaine, en révolte, ne se refusait à s'offrir ainsi, dans un état épouvantable de nudité, aux yeux de son Créateur?»

Quittant avec émotion le siége de mousse sur lequel elle était assise, et prenant le bras de M. Styndall, Charlotte lui dit:

«Frédéric, nul homme n'a parlé comme vous à mon ame! Certainement Herberg, dans sa religieuse simplicité, a confirmé, en moi, les notions instinctuelles de vertu qui appartiennent à la généralité de l'espèce humaine; mais vous me les rendez encore plus sensibles. Quand nous causons ensemble, et que vous poussez jusqu'à la démonstration ce qu'il ne faisait que m'indiquer, en vérité, je crois vous avoir chargé alors de la

rédaction de mes propres idées ! Savez-vous bien que je me suis entretenu de vous avec le bon Ulric, et que j'ai déjà sa réponse ? »

— « Eh bien, que vous a-t-il dit ? » demanda M. Styndall avec vivacité.

Dans son embarras, Charlotte baissa les yeux ; puis les tournant vers l'étranger, elle lui répondit avec une timide et gracieuse hésitation : « Il m'a dit, Frédéric ; que nous pouvions rester amis. »

La main de Charlotte reçut un baiser, auquel elle n'essaya pas de se soustraire.

Ces promenades solitaires étaient rares ; plus rarement encore M. Styndall s'y permettait des preuves aussi tendres de son attachement. Pour l'y décider, il fallait, malgré leur douceur, qu'elles lui fussent comme arrachées, et qu'elles devinssent presqu'une nécessité de sa position. La princesse qui s'était depuis long-temps aperçue de cet excès de réserve dans un pays où, en dépit des austères statuts de Marie-Thérèse, il formait une disparate avec les mœurs, était loin de s'en mécontenter. Quelques inégalités de caractère, qu'elle croyait entrevoir, l'inquié-

taient davantage ; mais elle était bientôt rassurée par une foule de qualités éminentes. D'ailleurs, sachant qu'il n'est point d'être parfait ici-bas, et pardonnant à l'insulaire des aberrations qui lui semblaient ne pouvoir compromettre le bonheur de tous les deux, elle se félicitait d'être quitte envers la fortune, pour un aussi léger sacrifice.

Ce que Charlotte ne pouvait s'expliquer, c'est que les momens, où M. Styndall avait le plus mérité son estime, et où elle lui en accordait le touchant témoignage, étaient ceux-là même qui étaient suivis d'une altération d'humeur, dont il s'efforçait en vain de dissimuler la trace. Ainsi, ce jour où ils avaient visité l'îlot, à peine sortis de l'entretien le plus tendre, en franchissant l'espace qui les séparait de leur voiture, ils firent la rencontre au Prater de quelques ambassadeurs. Ceux-ci, couverts de leurs insignes, se promenaient avec des femmes agréablement parées, et des seigneurs autrichiens également décorés de leurs ordres. Charlotte vit, à l'instant, le front de son ami se rembrunir, et au mouvement convulsif du bras qu'elle te-

naît, quand il leur rendit le salut (car ils furent prévenus par le premier groupe), elle jugea qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans l'esprit du gentleman. Lui connaissant une teinte de fierté britannique, elle le soupçonnait d'aimer peu les gouvernemens de l'Europe. Il est certain qu'il les critiquait quelquefois, mais avec mesure, jamais par des sarcasmes, toujours avec les égards dus aux hommes qui ont, entre leurs mains, les destinées d'un vaste empire. Au reste, ces impressions fâcheuses étaient peu durables, et un mot de la princesse le rendait à son état habituel, état de dignité et de réflexion où la joie était rarement dominante. En effet, le sourire reposait peu sur les lèvres de l'insulaire, quoiqu'il leur prêtât alors beaucoup de charmes.

— Décidément, M. Styndall était enlevé à sa solitude par la princesse d'OEdenbourg. On était persuadé, dans Vienne, que, l'étranger se faisant bientôt connaître pour ce qu'il était, leur union ne tarderait pas à être annoncée au public. Le pied sur lequel Charlotte était au Burgh ne permettait pas de douter qu'elle

n'obtint l'approbation de l'impératrice-reine. Quelque fût le mérite de Frédéric, ces bruits ne pouvaient circuler, sans lui susciter des envieux ; sa qualité d'étranger devait en accroître encore le nombre ; mais son caractère bien établi ne leur laissait, pour le desservir, que le choix des attaques détournées et des obscures insinuations.

Le cardinal de Rohan, archevêque de Strasbourg, plus connu en Allemagne sous le nom de prince Louis, tenait un brillant état de maison, comme ambassadeur de France dans la capitale des États autrichiens. On ne parlait depuis quelque temps que de son luxe et des soupers dont il cherchait à introduire la mode ; ses soirées avaient de l'éclat. Les archiduchesses s'y montraient peu ; l'archiduc aîné y paraissait encore moins : n'aimant pas le gros jeu, il évitait de l'autoriser par sa présence, ou de répondre au désir du prélat, qui avait la prétention de changer le ton et de le donner à Vienne. La noblesse des deux sexes n'en remplissait pas moins les salons de la légation française. La princesse d'Oldenbourg avait reçu des cartes d'invitation ; et

quoique le prince Louis ne fût pas dans l'usage d'en adresser aux hommes ; il arriva que M. Styndall, par l'attention d'un officier français attaché à l'ambassade, et dont il avait fait la connaissance dans ses voyages, en trouva une sur la tablette de sa cheminée, en revenant, le soir, de Léopoldstat. Cette politesse ne l'eût pas décidé à se jeter dans une réunion aussi bruyante. La baronne de Steinn souhaitait, au contraire, y paraître ; elle commença par gagner son mari, ce qui lui fut peu difficile, celui-ci étant prévenu d'inclination en faveur d'un prince de l'Église qui avait le goût de la chasse, des meutes et des beaux équipages. Charlotte céda à contre-cœur, et Frédéric fut entraîné. « Comment, disait le baron ; ne pas aller chez un homme qui a quatre piqueurs à ses ordres, et auquel Marie-Thérèse vient de prêter, pour sa chasse, les parcs et les châteaux du domaine impérial ! » Il est vrai que l'honnête gentilhomme hongrois espérait être invité à figurer avec le prélat dans quelqu'une de ses excursions sur des terres qu'il savait être très-giboyeuses.

Le soir indiqué, on se rendit à l'hôtel de l'ambassadeur; que de loin une brillante illumination faisait reconnaître. Pendant que le président de l'Académie des riches conduisait la baronne de Steinn, M. Stendall donnait le bras à la princesse d'OEdenbourg qui, suivant l'usage des grands cercles du Nord, était couverte de pierreries. S'il jouissait d'avoir à ses côtés un être charmant, qui dans tout l'éclat de la parure et de la beauté marchait au milieu d'un murmure d'applaudissemens, dont il recueillait sa bonne part pour ses avantages personnels, il eût bien mieux préféré voir Charlotte près de lui, dans l'élégante simplicité qui était le caractère distinctif de sa toilette. Il ne put s'empêcher d'exprimer son regret à cet égard, et Charlotte, un instant avant d'être présentée au prince Louis, eut aussi le temps de lui dire: « Frédéric, dussiez-vous entendre le même mot sortir de la bouche de deux femmes, tenez-le pour certain, quoique paré, en ce moment, je n'en reste pas moins votre amie. » Cette allusion piquante dissipa le nuage qui commençait à obscurcir le

front de M. Styndall; ce que ces paroles renfermaient de tendre, à la réflexion, lui devint encore plus sensible.

On ne voyait, chez le prince français, qu'altesses, excellences, conseillers auliques, hommes à diplômes, hommes décorés, employés supérieurs des deux dicastères de justice et d'administration publique, genre de service vers lequel se portaient en foule les aînés de maisons, éloignés alors par goût de la carrière des armes, à laquelle les ramena plus tard l'empereur Joseph. Un peu de confusion résulta d'abord de ce mélange, ce qui était inévitable. Par les soins de l'archevêque-ambassadeur, et de ses gentilshommes, secondés du flegme germanique, l'ordre ne tarda pas à s'y établir. Les femmes seules remplissaient presque tout entier le grand salon autour duquel elles étaient assises; on pouvait à peine circuler au milieu de cette enceinte, dont le coup-d'œil avait vraiment quelque chose d'enchanteur; encore était-on poussé par le flot qui, d'une porte, refoulait les cavaliers vers l'autre. Il devint donc nécessaire de se répandre dans les autres salons, tous

meublés avec la même richesse, jusqu'au moment où le souper serait servi; pour celui-ci, le prélat avait disposé une multitude de petites tables, car il espérait en naturaliser la mode à Vienne, comme plus favorable à la gaieté des convives, ainsi autorisés à s'assortir suivant leurs affections particulières.

Le hasard conduisit M. Styndall dans le salon réservé aux jeux qui avaient alors le plus de vogue en Europe; c'étaient presque tous jeux français ou anglais, tels que le trente-et-un, le quinze, le piquet, une sorte de loterie et le wisk. Une seule table était réservée au tharot autrichien, et personne ne s'y assit. On ne voyait encore que très-peu de joueurs aux prises; apercevant le baron de Steinn, posté en face d'un trumeau où figurait en relief un superbe trophée de chasse, doré mat, l'insulaire s'avança vers le gentilhomme; son approche, si elle n'avait été accompagnée de la parole, n'eût pu enlever le parent de la princesse d'OEdenbourg à son état de méditation, et il n'en sortit que pour dire à celui qui le faisait cesser: « Monsieur de Styndall, vous voyez ce

bois de cerf dix cors, et cette hure de sanglier mêlés assez artistement à l'attirail d'un chasseur; au-dessus d'un chien endormi, pour lequel je ne donnerais pas le moindre de mes bassets, car je ne le crois pas de race; eh bien! quoique toute cette sculpture brille d'or et d'argent, mettez-vous bien dans la tête que cela ne vaut pas la grande salle du palais électoral de Studgart, telle qu'au temps du défunt prince de Wirtemberg, j'ai eu le bonheur de la voir, car alors elle était tapissée de véritables bois de cerfs, qui en formaient le pourtour, tandis qu'au-dessous de chaque dépouille du noble animal, on pouvait lire en toutes lettres le nom du gentilhomme sous les coups duquel la bête avait succombé. Le prince Louis a du goût, je crois qu'il ne serait pas fâché d'acquérir une certaine célébrité : c'est ainsi que je lui conseillerais d'honorer le mérité, et alors il aurait le droit de prétendre lui-même à quelque renommée! »

Après quoi le baron de Hongrie énonça ses vues sur la création d'un ordre uniquement composé de chasseurs, titulaires ou ho-

noraires, dans chaque ville impériale, notamment à Vienne, et qui aurait pour centre de réunion une salle ainsi décorée. Le projet en était venu à sa Minerve, pendant qu'il examinait le trophée dont le lambris était revêtu : c'était au moment où cette idée souriait le mieux à son imagination, qu'il avait été abordé par le gentleman, et s'il n'avait eu quelque amitié pour lui, il lui eût pardonné difficilement de l'avoir tiré de la vision extatique qui le plaçait d'avance au milieu d'une enceinte en rivalité avec celle de Studgart.

« Je ne songe (ajouta-t-il, en baissant la voix d'un demi-ton pour arriver à celui dont use le génie modeste, réduit à parler lui-même de ses propres découvertes), je ne songe à entretenir le prince Louis, ou tout autre, de mon projet, que dans le seul intérêt d'une profession vraiment royale et des gentilshommes qui l'exercent. Soyez certain, mon ami, qu'il ne m'est pas venu en pensée qu'au milieu de tout cela mon nom pourrait figurer d'une manière flatteuse ; vous savez que je n'ai pas d'enfans ; cependant il est bon que l'on rende justice à tous, et tel que vous me

voyez, je veux que vous n'ajoutiez aucune foi à mes paroles si, depuis trois ans, je n'ai pas envoyé plus de dix armures de cerfs parfaitement couronnés, à mes nobles amis de la Haute et de la Basse-Autriche; tels les ont attachés bravement à leur porte, sans daigner dire à leurs connaissances qu'ils m'en étaient redevables. Si je n'avais pris le soin d'en rafraîchir de temps en temps la mémoire à leurs domestiques, et de les inviter à l'apprendre aux nouveaux venus, personne ne saurait qu'il existe au monde un baron de Steinn, et qu'il possède les deux meilleurs spisschenns des Etats héréditaires. Il est vrai que cela me coûte quelques ducats en gratifications annuelles; au moins cet argent est-il mieux dépensé que celui que m'enlève sans fin la baronne, pour payer ses modes de Paris, dont elle est folle. »

Comme il achevait cette judicieuse réflexion, le prince Esthérâzy entra dans la salle de jeu; reconnaissant aussitôt M. Styndall, et sans doute voulant témoigner le cas qu'il faisait de sa personne, le prince lui proposa une partie de piquet, que l'insulaire

accepta. Après les avoir vus s'asseoir aux deux côtés d'une table, le baron de Steinn prit place à la droite de M. Styndall, non qu'il se proposât de suivre son jeu ou de s'y intéresser, mais en occupant ce poste, il avait l'avantage de se trouver précisément en face du trophée qui avait fixé son attention. Son espoir était de mûrir ainsi son projet à son aise, pendant la durée de la partie.

Dès que les cartes furent tirées de leur enveloppe, les paris s'ouvrirent; l'or brilla sur le tapis, et même quelques billets des banques étrangères y parurent. Frédéric, pour son compte, fit paroli aux enjeux, dans la proportion de la somme qu'il se proposait de sacrifier aux plaisirs de la soirée; la chance lui fut favorable. Battu, le prince Esthérazy fit place au prince de Lichteinsten, qui saisit également cette occasion de montrer son estime pour M. Styndall, avec lequel il s'était plus d'une fois entretenu chez la princesse d'OEdenbourg, notamment à la dernière soirée musicale qu'elle avait donnée. La fortune traita encore mieux le gentleman; il allait se retirer avec un bénéfice total de

près de deux mille florins, sur lesquels il n'avait guère compté, lorsqu'un nouvel athlète se présenta dans la lice. Si celui-ci n'avait été qu'un inconnu, certainement l'insulaire se fût dispensé de continuer la lutte, et il y eût été même autorisé par tous les usages. Mais se lever à l'approche du comte de Torontal, qu'il avait vu plus d'une fois à Augarten, et qu'il avait rencontré ailleurs, lui paraissait une chose un peu trop éclatante, par cela seul qu'il croyait avoir à se plaindre du noble Hongrois. Il resta donc retenu par de simples égards, toutefois bien décidé à céder la place dès qu'il aurait perdu ou gagné deux ou trois marqués de piquet, car il ne voulut pas s'engager pour une partie tout entière.

Pendant ce temps, ainsi qu'il ne manque jamais d'arriver quand on joue gros jeu quelque part, plusieurs femmes avaient quitté le salon de réception, et s'étaient rapprochées des tables. De ce nombre, était la baronne de Steinn qui, prenant la chaise de son mari, le renvoya voir de plus près le bienheureux trophée devant lequel son génie s'allumait, comme celui de Raphaël d'Urbin devant le

Jugement dernier de Michel-Ange. Les curieux se pressaient autour des deux joueurs. Le comte de Torontal sortit un billet de deux cent cinquante florins : comme l'insulaire était en profit, il craignit, s'il ne tenait intégralement cette somme, ainsi qu'on le lui proposait, d'être taxé de donner plus de valeur à l'argent qu'il ne le faisait en réalité. Par respect humain, il accepta le défi. En mêlant les cartes, il aperçut à côté du comte un personnage dont la ressemblance avec un individu, qu'il croyait éloigné de plus de deux cents lieues, le frappa d'étonnement. Un examen plus attentif lui apprit qu'il n'était pas dupe d'une illusion, et les deux étrangers étant venus à s'envisager, il fut évident qu'ils se reconnurent. M. Styndall laissa percer sur ses traits un trouble accompagné d'irritation; les cartes oublièrent même un instant de glisser entre ses doigts; mais nous devons aussi remarquer que cette émotion ne fut pas de longue durée.

Le comte de Torontal se croyant supplanté par Frédéric auprès de la princesse d'OEdenbourg, à laquelle, indépendamment

de toute concurrence il n'eût jamais été rien, s'était assis contre lui plus avec le désir de le braver qu'avec l'envie de gagner son argent. Il épiait une occasion de l'attaquer de propos; son air était hautain et moqueur. Alors qu'il risquait une assez forte somme, il croyait qu'il y avait de la dignité à sembler la défendre avec nonchalance. Il la perdit, tira un second billet chiffonné comme le premier, de la poche de sa veste à pates, le perdit encore, et devint plus attentif à son jeu.

Assurément M. Styndall était loin de souhaiter d'acquérir, aux dépens de ce jeune seigneur, un nombre quelconque de ducats qui ne pouvaient ajouter à une fortune aussi solidement établie que la sienne. Il attendait, pour se retirer, le moment où son antagoniste, s'il se rentrait dans la totalité de ses déboursés, en aurait recouvré une partie. Il en arriva tout autrement. Le comte, à travers une suite de chances rarement favorables, avait été amené à perdre ce qu'il avait sur lui d'or et de billets, proposa de jouer sur parole. Frédéric était contrarié au-delà de ce qu'il serait possible d'imaginer. Jamais ga-

gnant ne fut moins joyeux. Il eût donné volontiers le double de son bénéfice pour n'être pas engagé dans cette partie. Voyant une sorte d'inconvenance à la prolonger avec cette apparence d'acharnement, il s'en excusa en termes civils. « Le sort vous est contraire en ce moment, remarqua-t-il, et je craindrais d'abuser de l'avantage que je lui dois sur vous. — Dites plutôt, fut-il répondu d'un ton persiffleur, que vous préférez des espèces sonnantes à la parole d'un gentilhomme, et j'eusse pu m'y attendre. »

Un regard étincelant fut lancé sur celui qui venait de proférer ces paroles. Elles excitèrent bientôt un mécontentement général parmi les personnes présentes, notamment chez la baronne de Steinn qui, à voix basse, supplia M. Styndall de se modérer; mais cette invitation était superflue; car, à la grande surprise des spectateurs, pour unique réponse verbale, sans témoigner la moindre émotion, il prit devant lui sur la table, les trois billets chiffonnés perdus par le comte, et les ayant brûlés à la flamme de la bougie, il mit une poignée d'or sous le flambeau.

Alors l'inconnu, qui s'était tenu constamment à côté du comte de Torontal, qui ne lui avait pas épargné ses conseils pendant la partie, et qui avait même perdu avec humeur quelques ducats, en suivant sa chance, prononça les mots suivans d'une voix concentrée :

« Sir Frédéric, cela n'empêche pas que vous ne deviez une revanche au comte de Torontal ! »

A cette manière d'avis, fut joint un signe rapide de la part du même homme, et qui consistait à poser verticalement la pointe d'une main ouverte sous le plat de l'autre.

Les lèvres de M. Styndall pâlirent et tremblèrent à la fois ; son œil devint menaçant ; on eût dit un foyer d'éclairs, et le froncement de ses sourcils eût un instant quelque chose de terrible ; mais rentrant tout-à-coup dans un calme, qui n'était que l'empire d'une âme forte sur les signes extérieurs destinés à marquer son état, il répliqua froidement :

« Nous allons jouer, Messieurs, et jusqu'à demain matin, si bon vous semble. »

Effectivement, des cartes nouvelles furent apportées. Presque tous les témoins s'accordèrent à rendre justice au noble désintéressement du gentleman, à l'approuver sans réserve et à former des vœux contre le comte et son singulier partner, que personne ne connaissait, et qui semblait tombé des nues. Un murmure bien flatteur pour M. Styndall, après avoir circulé dans le salon, commençait à pénétrer dans les autres appartemens. Attiré par le bruit, le baron de Steinn s'était rapproché, avait tout entendu, et serrant avec amitié la main de Frédéric, il lui avait soufflé ces mots à l'oreille : « Bien, mon brave! J'espère que vous aurez votre place dans le projet que je médite. Seulement, faites-moi la grâce de ménager ce jeune homme; il n'a pas la tête aussi bonne que vous; mais je m'y intéresse un peu, car nous avons chassé ensemble. » Ce motif de recommandation, à pareil moment, enleva un sourire au juste ressentiment de M. Styndall.

La partie ne s'était pas rengagée sans que l'insulaire n'eût déposé sur le tapis une somme égale à celle que le comte prétendait jouer

sur parole. Persuadé que les chances auraient une alternative, désirant même qu'elles lui devinssent contraires, il était résolu de se lever immédiatement après que sa perte serait devenue à peu près égale au bénéfice qu'il sacrifiait aussi généreusement. Sa conduite subséquente était également arrêtée en lui-même.

Par une fatalité inconcevable et dont il gémissait à part lui, car il n'échappait aux joueurs d'autres paroles que celles relatives au maniement des cartes, à une légère exception près il gagna partie sur partie; enfin le comte était à découvert vis-à-vis de lui, de la somme énorme de trente-cinq mille florins.

« Demain, jour de ma majorité (dit le jeune Torontal d'un ton qui n'était plus celui de l'insolence), je devais signer le contrat de vente de mon hôtel d'Ulric pour soixante-quinze mille florins, avec lesquels j'eusse libéré mes terres de Hongrie de pareille somme empruntée par feu mon père; voulez-vous jouer une dernière partie? Si je la perds, l'hôtel est à vous, et paiera les dettes qui pourra. »

Le silence était profond dans la salle de jeu ; toutes les autres tables étaient désertes ; la foule, grossie de quelques personnes qui étaient accourues des salons voisins, entourait la partie de piquet ; on se pressait autour des joueurs de manière à gêner la liberté de leurs mouvemens ; l'attente était sur tous les visages, et la proposition du comte s'y peignait en traits qui eussent appris à l'observateur combien l'homme, dans toutes les classes de la société, est avide d'émotions fortes. M. Styndall était l'objet de tous les regards. Il hésite un moment, lève lui-même les yeux sur l'adversaire dont il a tant à se plaindre, ne peut se défendre d'un sentiment de pitié à la vue des traits décomposés du jeune seigneur, et prend son parti. Il jouera ; l'hôtel ayant quinze minutes appartiendra au plus heureux ! Seulement, sir Styndall, auquel les cartes reviennent, fait remarquer que M. de Torbtal ayant trouvé de sa propriété soixante-quinze mille florins, il n'est pas juste qu'il en risque une moitié contre moins de trente-sept mille cinq cents ; et, à la surprise extrême de tout ce qui avait des

yeux pour voir et des oreilles pour entendre, car ce moment avait une véritable solennité, il tire de son porte-feuille quatre billets de la banque de Londres, de cinquante livres sterling chacun, avec lesquels il complète les trente-cinq mille florins, dont on lui était redevable sur parole.

Pleins de confiance dans sa manière de jouer, peut-être encore mieux décidés par le procédé loyal qui vient de fixer leur attention, deux Français, attachés à l'ambassade, lui proposent de prendre à leur compte le supplément nouvellement réalisé sur table : après un refus poli, l'insulaire bat les cartes, donne, rapproche son jeu de sa poitrine, de manière à ce que les spectateurs ne puissent voir son écart, et le pose sur le tapis, en attendant les rentrées. Le coup est joué; le comte de Torontal, comme premier, conserve un reste assez fort. La primauté revient à Frédéric qui, avec les mêmes dispositions, fait son écart, prend au talon ses cinq cartes, et sans les regarder les mêle à son jeu. Dans l'intervalle de ces divers mouvemens, une inquiétude très-vive s'était manifestée sur le

visage du comte; elle était attestée par la sueur qu'il épongeait avec son mouchoir. A peine il a relevé ses trois cartes, qu'il frappe la table de son poing fermé, et il prononce les mots suivans, auxquels il veut en vain donner l'escorte d'un sourire: « L'hôtel d'Ulric est à vous! » — « Je ne le crois pas (répond M. Styndall qui rangeait ses couleurs); j'ai préféré les dames aux rois, et j'en suis puni, car si j'avais mon quatorze, vous seriez au moins pic. » Le coup s'achève; M. Styndall oublie qu'il a écarté l'as d'un roi auquel une garde devenait dès-lors inutile; il est marqué de deux points, quoique d'ailleurs on n'ait à lui reprocher aucune faute d'attention.

« Monsieur, dit-il en se levant, je pense que nous pouvons nous en tenir là. » Le jeune Romuald déclare qu'il doit au moins la revanche des deux cents livres sterling déboursés par l'insulaire; il n'obtient que ces paroles pour réponse: « Monsieur le comte, j'ai toujours su borner mes pertes. » Le comte étonné, même un peu décontenancé, reste seul assis par distraction; mais les laquais du prince Louis s'étant hâtés d'enlever

avec les bougies déjà presque consumées, le dépôt qu'ils savaient confié à l'un des flambeaux, il s'éloigne à son tour.

La foule se disperse, elle se répand dans les autres salons, où l'on va parler de la fameuse partie de piquet, et où avec toute la gravité allemande les hommes disserteront sur ce qu'a fait M. Styndall, sur ce qu'il devait faire, et sur ce qu'il n'a pas fait, tandis que les femmes le porteront aux nues. Madame de Steinn, qui avait beaucoup à dire à sa cousine et peut-être à d'autres, ne fut pas des dernières à s'échapper.

De son côté, le gentleman ayant prié le baron de Steinn de lui accorder quelques minutes, suivait de l'œil le comte de Torontal qui, pour la première fois de ses jours, se montrait très-modeste après sa victoire. Après l'avoir vu s'arrêter dans un coin désert du salon, d'où il ordonnait à un laquais d'avertir ses gens qu'ils eussent à se tenir prêts, il s'en approcha et lui dit : « Monsieur le comte, quelle qu'eût été l'issue de la partie qui vient de se décider entre nous, j'étais résolu à vous demander satisfaction du propos ou-

trageant que vous avez eu la hardiesse de m'adresser, et que par égard pour moi-même je me dispense de répéter. Je présume assez bien de vous pour croire que vous vous attendiez à ce que j'ai l'honneur de réclamer de votre grâce. »

Le comte ayant commencé à balbutier quelques paroles d'excuse, M. Styndall y mit fin en ajoutant avec aisance : « Je me suis réjoui de savoir, Monsieur le comte, que vous ne demeuriez plus chez votre très-respectable oncle le prince Esthérazy : ainsi demain matin, j'aurai l'honneur d'être chez vous, à votre hôtel d'Ulric, dès dix heures précises, mes affaires personnelles exigeant chez moi mon temps jusque-là. » Cet avis donné, sans attendre de réplique, Frédéric s'éloigna.

Son premier soin fut de rejoindre ensuite le baron de Steinn, par lequel il était attendu assez patiemment dans la même pièce, de le prévenir de ce qui venait de se passer, et de l'inviter à lui servir de témoin dans une affaire d'honneur. Le baron accepta; même il promit de garder, avec les dames, un silence absolu

sur cette communication. Quelque absorbé qu'il eût été en présence du trophée et de la gloire future de l'ordre, dont il espérait être le fondateur sous le titre des *chevaliers du Cerf*, il avait une connaissance assez exacte des événemens de la soirée pour donner tout le tort au comte de Torontal. D'une autre part, les sentimens généreux qui avaient dicté la conduite de l'insulaire avaient tellement pénétré jusqu'à son cœur à travers une écorce un peu rude, qu'il avait résolu de le comprendre dans sa première promotion; mais cette faveur était assez grande à ses yeux pour qu'il la lui fît attendre encore quelques jours.

M. Styndall s'était rapproché des dames. Tous les regards étaient tournés vers lui, et ces regards étaient loin d'être sévères. Sans s'en prévaloir, il se tenait dans le voisinage de la princesse d'OEdenbourg. On vint annoncer que les tables du souper étaient servies dans un autre appartement : en donnant la main à Charlotte pour l'y conduire, il eut le bonheur de sentir une légère pression de la sienne, et d'entendre ces paroles pro-

noncées à voix bien basse : « Ma cousine m'a tout raconté, Frédéric; si je n'étais pas votre amie, je ne sais ce que je ne ferais pas pour le devenir. »

La satisfaction du gentleman était au comble; et, malgré une faible teinte de préoccupation qui ne déparait pas chez lui des traits noblement dessinés, sa joie intérieure éclatait dans ses regards; elle se manifestait encore mieux par les tendres soins qu'il prodiguait aux deux femmes, entre lesquelles il était assis, pendant le souper délicat dont il leur faisait les honneurs. C'étaient les princesses d'OEdenbourg et de Lichteinsten. Le mari de celle-ci était placé entre Charlotte et la baronne de Steinn, qui ne lui épargnait pas les confidences. Le baron de Sperges, que l'on aperçut très-embarrassé de sa personne par la multitude de saluts qu'il se croyait obligé d'adresser à droite et à gauche, vint leur demander un asile. Il fut admis à ce petit banquet, où le baron de Steinn figurait en septième. Ce dernier admirait le sang-froid de M. Styndall, quelques heures avant un rendez-vous qui devait décider de

son existence. Frappé de cette fermeté d'ame, il se confirma dans l'idée d'inscrire l'insulaire sur la première liste du chapitre de l'ordre du Cerf, pour peu qu'avec quatre quartiers de noblesse ils sût appuyer une meute et manier un fusil de chasse. Au cas que le gentleman ne pût sortir de cet examen à son honneur, le seigneur hongrois se demandait s'il ne serait pas encore possible de le mettre au rang des chevaliers honoraires sans blesser les statuts de l'ordre? Sur quoi, discutant avec lui-même, et mangeant de bon appétit, il parut trois fois plus préoccupé que M. Styndall.

A une heure du matin la porte de l'hôtel d'OEdenbourg s'était refermée sur les dames; et Frédéric, que son cabriolet était allé attendre près d'Augarten, ainsi qu'il l'avait ordonné, après leur avoir présenté la main pour les aider à descendre de voiture, regagna son domicile, où il ne pensa à rien moins qu'à se livrer au sommeil.

CHAPITRE XVIII.

Apprêts de duels. — Une explication. — Comment se font souvent les nouvelles connaissances.

M. STYNDALL, en rentrant chez lui, adressa les paroles suivantes à son valet de chambre : « Tom, allez vous reposer jusqu'au jour; d'ici là, je n'aurai pas besoin de vous; mais, dès sept heures du matin, vous sortirez et vous irez dans les principales hôtelleries de Vienne, dans celles du Graben par exemple, en commençant par la rue de Carinthie, qui est plus voisine de nous, vous informer de la résidence du chevalier de Saint-Yvon, car il est ici, et j'ai à lui parler. »

— » Ce gentleman, répondit Tom, qui vingt-quatre heures avant votre départ de Londres vint voir votre seigneurie, et qu'elle reconduisit jusqu'à l'escalier, en lui recommandant de tenir à l'engagement qu'il venait

de prendre, s'il voulait que vous eussiez la bonté de remplir les vôtres? Il avait l'air un peu drôle, ce chevalier de Saint-Yvon!

— » Lui-même, reprit sir Styndall! Il m'importe de connaître sa demeure. Que vous parveniez ou non à la découvrir, je souhaite qu'il ignore cette recherche. Souvenez-vous seulement qu'il vous faut être de retour au logis dès neuf heures, et qu'à neuf heures et demie précises, j'aurai besoin de mon cabriolet et de mon meilleur cheval. Informez-en, dès ce soir, le cocher Arthur. J'attends dans la matinée le baron de Steinn, avec lequel j'ai une visite à faire dans Ulric. Vous m'accompagnerez; pendant la course, vous apprendrez mes autres intentions. Allez vous coucher, mon bon ami! »

Tom feignit d'aller se coucher. Il avait deviné son maître, ou du moins il avait en partie pénétré son secret, car il le crut engagé dans une affaire d'honneur. On peut juger de l'inquiétude où le jeta ce cruel soupçon. La bravoure de sir Styndall lui était connue; il avait été plus d'une fois témoin de son adresse dans les exercices du tir et de l'escrime; mais il ne

laissa pas de trembler en songeant au péril inévitable d'un duel. Contre qui son maître allait-il hasarder ses jours ? Il l'ignorait. L'honnête serviteur se retira dans son cabinet qui était situé au-dessus de celui de M. Styndall, dont il emporta secrètement l'épée et les pistolets ; au lieu de se livrer au repos, la larme à l'œil, il travailla pendant une heure à donner à ces armes tout le lustre et le jeu qu'elles étaient susceptibles de recevoir. Encore, dans ce triste soin, évitait-il avec une attention particulière, le bruit qui aurait pu déceler un pareil genre d'occupation.

Quant à M. Styndall, il écrivait. Une lettre pour son banquier à Londres fut bientôt expédiée. En cas que le ciel disposât de ses jours, il le renvoyait à son testament ; et, après avoir ajouté à sa dépêche une sorte de codicille, il y mit la suscription. Une seconde lettre lui coûta plus de temps, parce que sans doute elle avait pour lui plus d'importance : aussi lui donna-t-il plus d'étendue. Pendant qu'il en traçait les lignes, sa face fut envahie par l'expression sinistre dont elle recevait

l'empreinte dans les grandes agitations de l'ame auxquelles il était sujet. Cependant deux ou trois fois ses traits s'adoucirent, et sa paupière humectée attesta que les caractères qui sortaient de sa plume, comme une image fidèle de sentimens plus tendres, iraient se placer sous les regards de quelque être en possession de son attachement. Cette lettre, qui reçut aussi son adresse, était destinée au continent français.

Il lui restait à s'acquitter d'une troisième et dernière correspondance : c'est avec Charlotte qu'il avait à s'entretenir. Alors par une transition subite de pensées et d'émotions (qui le croirait?), il se sentit pénétré d'un calme ravissant. A certains égards, celui-ci tenait d'un état de volupté. Un feu doux brillait dans ses yeux. Rarement retardée par la méditation, la phrase se plaçait presque d'elle-même sur le papier; elle avait, à bien dire, la conscience qu'elle serait entendue. Loin d'imaginer que la feuille contînt un adieu, et un adieu peut-être éternel, l'observateur qui eût été admis à regarder en ce moment M. Styndall, eût été tenté de croire que, se

livrant à une intime confidence, l'insulaire se préparait un rapprochement avec cette femme charmante, et se félicitait d'avoir aplani les obstacles par lesquels leur union eût pu être traversée. Cette lettre fut cachetée comme les précédentes : « A Charlotte d'OEdenbourg ! » Ces mots avaient presque un charme magique pour M. Styndall. En formant les signes qui les composaient, en y arrêtant ensuite sa vue, Frédéric était attendri sans mollesse ; un demi-sourire errait sur ses lèvres, et il se répétait intérieurement :

« Si le sort des armes m'est funeste dans l'une des rencontres auxquelles cette journée est réservée, qui m'empêchera de t'aimer en mourant, et de te vouer mon dernier soupir ? Créature formée par le ciel pour me réconcilier avec la vie, puisqu'elle m'a donné des rapports avec toi, je ne saurais craindre que par-delà celle-ci les moyens de communication manquent à mon ame dégagée de son enveloppe. Non, l'homme ne meurt pas tout entier ! l'univers me l'a dit. Est-ce qu'il y aurait, en effet, après cette carrière terrestre, une existence possible sans souvenirs ? et comment

se souvenir sans continuer d'aimer ce qui a captivé notre cœur? Oh! Charlotte, tu ne cesseras donc de m'être présente avec tous tes charmes! digne d'être à toi, et de te posséder dans un monde plus heureux, je t'appellerai à mes côtés, je te réclamerai devant l'Éternel lui-même, et je te redemanderai hardiment à titre de compagne qui me revenait dans les voies de sa Providence. Est-ce que cette vérité n'a pas retenti à nos oreilles dans la solitude comme dans les cercles les plus nombreux, à Augarten comme sur les bords du Danube? Tu ne saurais pas plus appartenir à un autre être, que je ne saurais nourrir un autre amour. Je suis à toi et tu es à moi : ne t'ai-je pas vue sourire à mes paroles; jouir de l'estime qui m'était accordée, te contrister de ce qui pouvait me nuire? Créature plus qu'humaine, être essentiellement noble et bon, ne m'as-tu pas proposé ton amitié? Oh! c'est ton cœur tout entier et vierge de passions que tu m'offrais! c'est ton ame qui s'avançait au-devant de la mienne, alors que, tout nouvellement encore, la douce pression de ta main accompagnait ton suffrage approba-

teur! Charlotte, ce sont les fatales nécessités de la terre qui pourraient seules nous séparer, mais rien n'est au-dessus de la mort dans une volonté forte; elle ne nous tromperait pas, j'en suis certain, elle nous réunirait!.... Pour les vrais amans, l'hymen, c'est la tombe; et c'est aux confins de la vie que son véritable autel est dressé! »

Dans cette manière de converser avec lui-même, chez M. Styndall, il y avait plus de sentiment que d'exaltation, plus de conviction intime que d'abandon et de mélancolie; on eût dit une nouvelle existence qui s'arrangeait ou qui se donnait des gages. Après cet entretien solitaire, il se jeta sur son lit et s'endormit avec calme. Faut-il s'en étonner? la perspective des duels, dont il allait courir les hasards, pour lui, n'avait rien d'effrayant dans leurs résultats les plus funestes; à ses yeux, sa situation commençait à se compliquer cruellement, et tout moyen d'en sortir, ou plutôt de trancher un nœud inextricable, lui semblait une faveur du ciel! Sûr d'être aimé, il reposa jusqu'à sept heures du matin et se réveilla dans l'idée que la balle ou

le coup d'épée qui mettrait un terme aux agitations de son esprit, ne serait pas le plus grand malheur qui pût l'atteindre. Nous saurons plus tard comment une affaire de cette nature ne contrastait pas avec les principes qu'il professait et qu'il avait établis, en présence de ses amis, d'une manière si ferme et si généreuse.

Il était à peine habillé que Tom, de retour de ses courses, lui apprit que le chevalier de Saint-Yvon logeait assez près, dans la partie de Josephstadt, la plus voisine des boulevards, chose dont il avait été instruit par le valet de chambre du comte de Torontal, qu'il avait rencontré près de la porte de Carinthie, et qui était chargé d'une lettre de son maître pour cet étranger.

La liaison du comte avec le chevalier de Saint-Yvon, confirmée par ce rapport, ranima le mécontentement de M. Styndall; son sang circula avec plus de rapidité dans ses veines. « C'est bien, dit-il, il est temps que tout cela finisse. Mes armes sont-elles prêtes? » Sur la réponse affirmative qu'il reçut, il recommanda à Tom de mettre son alezan-

brûlé au brancard, dès que le baron de Steinn paraîtrait, et prenant les trois lettres qui étaient encore sur sa cheminée, il allait indiquer en détail l'usage qu'il fallait en faire, s'il était mortellement blessé, quand un bruit de voiture à quatre roues retentit en dehors de l'hôtel : au lieu du baron on annonça le prince Esthérazy, accompagné du comte de Torontal son neveu. Après les salutations d'usage, froidement reçues et rendues, si ce n'est que le prince continuait à traiter Frédéric avec l'affection qu'il n'avait cessé de lui témoigner depuis l'aventure nocturne du Ranelagh, le chancelier de Hongrie s'assit auprès du feu, ce qui autorisa chacun à suivre son exemple, et il s'exprima en ces termes :

« Monsieur Styndall, vous vous étiez annoncé chez mon neveu pour dix heures, et nous sommes chez vous à huit heures quelques minutes. Vous voyez que nous vous prévenons, et que nous ne sommes pas moins braves que vous. J'espère que vous en conviendrez bientôt vous-même, car l'honnête, le digne monsieur Styndall doit se connaître mieux que bien d'autres en fait de bravoure...

Pour lui prouver que de notre côté nous nous piquons de nous y entendre un peu, je viens lui dire que nous ne nous battrons pas contre lui. »

Après ces mots, un intervalle de silence eut lieu dans la chambre : on se regarda, on s'observa ; l'étonnement se lisait dans les traits de l'insulaire, une confusion mal déguisée dans ceux du comte qui affectait de promener son regard autour de l'appartement ; et, du même ton décidé, le prince reprit la parole :

« Nous ne nous battrons pas, vous dis-je, mon cher libérateur, et par deux bonnes raisons : la première, c'est que nous avons de grands torts vis-à-vis de vous, et qu'au moins il ne faut s'exposer à tuer les gens envers lesquels on se sent coupable, ou à en être tué, qu'après avoir reconnu ses fautes ; s'ils persistent ensuite à vouloir un autre genre de réparation, on se décide à ce qu'il y a de mieux. Une seconde raison pour ne nous point battre, c'est que l'impératrice ne le veut pas, et qu'elle m'a envoyé demander ce matin ma parole d'honneur que, dans le jour, je ne souffrirais, entre mon ne-

veu et vous, rien d'hostile, ce à quoi je me suis engagé.

— » Votre Altesse, reprit M. Styndall, m'a toujours honoré d'une extrême bienveillance. J'en sens trop le prix pour ne pas continuer à la mériter. Si vous saviez, mon prince, ce que monsieur le comte s'est permis à mon égard, vous ne blâmeriez pas le genre de satisfaction auquel je crois avoir le droit de prétendre. Outragé en plein cercle, chez le prince Louis, en face de tout Vienne....

Le prince : » Et vous vous en êtes mieux vengé en face de tout Vienne, que si vous aviez donné deux bons coups d'épée à mon neveu. »

Ici le comte de Torontal prit la parole :

Le comte : « Vous oubliez, Monsieur, que j'ai eu quelques torts précédens envers vous; si je les rappelle ici, c'est uniquement parce qu'ils peuvent servir à expliquer les autres, peut-être à les justifier. Vous êtes plus heureux que moi, dans vos affaires de cœur, monsieur Styndall; je devais être assez sage pour ne pas m'en affliger, ou du moins pour dissimuler un peu mieux mon dépit. Les dé-

dains et les préférences d'une femme ont cela de particulier, qu'on peut les mériter sans en perdre la tête et sans trop s'en prévaloir.... »

M. STYNDALL : « Il me semble, Monsieur le comte, que nous aurions tort de mêler les femmes à nos débats. Jusqu'ici elles n'y ont pas plus figuré chez le prince Louis qu'ailleurs; et je regretterais beaucoup qu'en ce moment on y fît entrer des personnes auxquelles vous et moi nous devons un respect dont il me serait trop pénible qu'on s'écartât en ma présence. »

LE COMTE : « Voilà pourtant, Monsieur, le vrai motif de ce qui s'est passé entre nous, car je n'ai rien qui vous soit personnel à vous reprocher; peut-être je m'étendrais davantage sur cet article, si je n'étais, et plus que je ne le voudrais, votre obligé. Vous avez joué votre argent contre moi, avec infiniment de noblesse, vous avez rangé le public de votre côté; je souhaite que cela vous suffise : dans le cas contraire.... »

LE PRINCE, avec précipitation : « Bien, mon neveu! voilà justement ce que j'attendais de vous, et je me flatte que monsieur Styndall

n'en exigera pas davantage. Certainement il serait fâché de vous enlever les bonnes grâces de l'impératrice qui, par une fatalité inconcevable, a été si tôt prévenue de cette malheureuse affaire. Marie-Thérèse a été juste en cette occasion comme elle l'est toujours; monsieur Styndall, ce n'est pas vous qu'elle a blâmé.

M. STYNDALL : » Mon prince, je suis étranger dans ce pays, et il m'en coûterait trop de payer l'hospitalité que j'y reçois en y portant le trouble; je serais désolé de priver monsieur le comte de Torontal de l'affection de sa souveraine, je vous prie d'en être persuadé...

LE PRINCE : » Eh bien! voilà qui est dit, et n'en parlons plus! Mon neveu, donnez la main à sir Styndall auquel j'ai deux mots à communiquer en particulier; il me ramènera ensuite chez moi. Vous, partez au plus tôt dans ma voiture, car vous n'avez pas trop de toute la journée pour mettre quelque ordre dans vos affaires, puisque la volonté de l'impératrice est que vous ne couchiez pas à Vienne, et que vous soyez en route dès ce

soir pour votre escadron cantonné en Lithuanie. Mon cher Romuald, voilà ce que c'est que d'être un étourdi! mais, ainsi que je vous en ai donné la promesse, je tâcherai de faire votre paix pendant votre absence. »

Frédéric et le comte se prirent la main; le premier y mit plus de bonne grâce que le second qui voyait tout le désavantage de sa situation, et qui la sentait en noble Hongrois. M. Styndall jugea ensuite à propos d'adresser une question au jeune Torontal, et de lui demander, avec urbanité, d'où il connaissait l'étranger placé à sa droite pendant la partie de piquet?

« Je le connais moi-même, ajouta l'insulaire, et n'ayant aucun motif de le soupçonner à Vienne, je vous avouerai n'avoir pas été peu surpris de sa présence. Je souhaiterais maintenant, monsieur le comte, que vous eussiez la bonté de m'apprendre, dans le cas où vous n'y verriez pas trop d'indiscrétion de ma part, quel est le but de son voyage, et si j'y suis compris pour quelque chose?

— » Sous une apparence de légèreté, reprit le comte, c'est un homme assez discret;

je l'ai rencontré au Belvédère où il jouait sans avoir à se plaindre de la fortune ; il m'a paru s'intéresser à moi ; de mon côté je lui ai promis de le seconder, auprès de mon oncle, dans son désir d'entrer au service de l'Autriche. Du reste, il m'a dit que vous ne lui étiez pas inconnu, qu'il vous estimait presqu'autant que vous vous estimiez vous-même (pardonnez ces expressions qui ne sont pas de moi), et qu'il serait fâché de vous nuire quoiqu'il en eût le pouvoir, car il prétend avoir aujourd'hui autant à se plaindre de vous qu'il a eu jadis à s'en louer. »

Pendant cette énonciation, où perçait une certaine malignité, Frédéric fronçait le sourcil, et le prince Esthérazy, de son regard sévère, s'efforçait d'arrêter l'intempérance de langue qu'il remarquait pour la première fois dans son neveu.

« Monsieur le comte, répliqua le gentleman avec dignité, ma conduite est telle qu'elle ne me met dans le cas de craindre personne... Veuillez croire encore que je ne donne ni ne retire légèrement mon amitié. Je serais fâché de me plaindre à mon tour du

chevalier de Saint-Yvon; tout ce que j'en puis dire, c'est que je me devais à moi-même de ne pas prolonger davantage ma liaison avec ce gentilhomme. »

Averti par un second coup-d'œil de son oncle, le jeune Romuald s'en alla. Alors le prince Esthérazy, prenant aussi la main de l'insulaire, lui dit :

« Mon cher Frédéric, je vous remercie de l'accueil que vous avez fait à mon neveu. Je n'attendais, ni plus, ni moins, de vous. A parler exactement, il vous avait grossièrement insulté; je suis forcé d'en convenir. Il n'est pas moins vrai qu'en tout ceci il a joué un fort sot personnage, et qu'il vous a abandonné le beau rôle, ou plutôt que vous l'avez su prendre. Je n'examine pas si vous avez voulu lui laisser son hôtel d'Ulric, comme quelques-uns le prétendent sans y être autorisés; car, quand même vous en auriez eu l'intention, votre conduite, dont je me suis fait rendre compte, a été si convenable, que personne n'a le droit de tenir ce langage, sans quoi, je ne souffrirais certainement pas qu'il gardât cet hôtel ou qu'il l'alié-

nât à son profit, comme il va le faire ce matin. Ainsi, je ne vous louerai pas d'une chose que je ne saurais supposer, ni admettre. Savez-vous ce que le prince Louis a dit de la manière dont vous employez vos billets de banque? Que, pour un doigt de sa main il voudrait que ce trait fût de lui, et vous n'ignorez pas que notre cardinal-ambassadeur tient aux grâces de sa personne, car il est Français de la tête aux pieds. Romuald ne voulait point venir chez vous, c'est moi qui ai été le prendre à son hôtel. Il vous devait cette démarche, et je ne l'y ai déterminé qu'avec beaucoup de peine.

—» Mon prince, répondit sir Styndall, je me sens heureux d'avoir obtenu votre suffrage; et Votre Altesse est bien généreuse de me l'accorder, quand il s'agit de se prononcer entre sa propre famille et un étranger. Excusez les embarras que je vous cause. Votre Grâce peut se tenir pour certaine que, si l'honneur ici n'avait été publiquement offensé, j'eusse gardé le silence: mais le comte de Torontal ne m'a pas seulement provoqué hier soir; ailleurs encore...

— » Vous ne m'apprenez rien, mon jeune ami. De votre côté, vous devez quelque indulgence à ce pauvre Romuald, puisqu'il est des faiblesses qui portent avec elles leur excuse. Il aimait depuis des années, et il n'a pas été heureux. Un bruit commence à courir que celle qui a refusé son hommage n'est pas insensible au vôtre. Entre hommes, cela se pardonne peu. Au reste, réussissez, Frédéric, je m'en réjouirai sincèrement; car vous ne serez jamais pour moi un étranger. Que vous laissiez tomber ou non devant l'œil de vos amis le voile qui vous couvre, je suis persuadé qu'il n'est rien dont vous ne soyez digne... Vous devez voir que je vous sers assez bien en vous épargnant au moins quelques soucis auxquels vous vous seriez exposé, si vous aviez eu le bonheur ou le malheur de mettre deux onces de plomb dans la cervelle de mon neveu, ou six pouces de fer dans sa poitrine. Vous l'avez assez accablé de votre supériorité chez l'ambassadeur, sans que rien vous forçât de passer par les risques d'un homicide. J'espère que cette leçon lui profitera, et c'est sous ce rapport que, sa

tante et moi, nous n'avons pas été très-affligés qu'il l'ait reçue de votre main. »

Pendant une partie de ce discours, Frédéric avait éprouvé une peine extrême. Voyant bien que le prince Esthérazy s'était proposé de faire allusion à la princesse d'OEdenbourg, ne voulant ni accepter ni repousser de telles conjectures en ce qui le concernait, il avait été réduit à balbutier quelques paroles évasives, d'autant plus insignifiantes, qu'il eût craint à la fois de blesser la vérité en niant un attachement honorable, et de compromettre la réputation de Charlotte en se reconnaissant pour l'objet d'une préférence. Une lettre apportée en cet instant par Tom, et à laquelle on demandait une prompte réponse, le dispensa de se maintenir dans un état de réserve permis envers tout étranger, mais qu'il lui coûtait trop de prolonger vis-à-vis d'un homme de mérite, dont l'estime lui était précieuse. Le prince Esthérazy, après avoir pris un livre anglais qui se trouva sur la table, pria le gentleman de lire sans façon sa lettre.

La missive, qu'on venait de lui remettre,

était si extraordinaire, et en même temps, écrite avec une telle originalité d'esprit, que M. Styndall ne put s'empêcher d'en témoigner son étonnement. En toute autre circonstance, elle eût provoqué sa gaieté : dans les dispositions où il se trouvait, elle ne fit qu'exciter sa surprise. Faute de pouvoir céler celle-ci au prince, il lui raconta que, connaissant peu de personnes dans Vienne, et ayant eu à côté de lui, pendant la soirée précédente, le baron de Steinn, après en avoir obtenu une promesse de discrétion, pour se conformer à l'usage, il l'avait invité à lui servir de témoin. Voilà que, de son côté, le baron venait de se souvenir que le surlendemain serait précisément le jour de la fête de Saint-Hubert, telle que les chasseurs sont convenus de la célébrer le 4 novembre, au lieu du 30 mai. Engagé de parole à y assister chez le comte de Schœnbornn, frappé à l'improviste par cette lumière tardive qui ne lui laissait, tout juste, que le temps de se mettre en route dans sa berline de voyage, il s'excusait, auprès de M. Styndall, de ne pouvoir tenir à ses engagemens. Dans ce ré-

cit, Frédéric évita tout ce qui eût répandu la plus légère teinte de ridicule sur l'époux de l'une des femmes dont il était l'obligé, et sur le parent de l'autre. Mais ce qu'il ne disait pas, le prince Esthérazy le devinait. Il connaissait, de longue main, le noble Hongrois qui s'était acquis une renommée de chasseur, parmi les plus déterminés chasseurs des États héréditaires. Approuvant, en soi, les ménagemens de son jeune ami pour le baron, il raconta lui-même, de ce dernier, des traits assez remarquables, mais tous inférieurs au dédit du jour, surtout à la lettre dont il était accompagné, et que M. Styndall venait de placer discrètement sous un volume de Shakspeare. Si, dans le moment, nous n'en donnons pas communication au lecteur, il n'y perdra rien, par suite de la nécessité où nous serons, plus tard, de peindre le trouble et les anxiétés survenus à l'hôtel d'OEdenbourg.

Il y avait quelques minutes que Tom Sylcock avait déposé, entre les mains de son maître, la dépêche du baron, lorsque le piqueur de celui-ci, qui voulait parler en personne au gentleman, parut tout-à-coup à la

porte, malgré les efforts du valet de chambre qui lui barrait le passage.

« Seigneur gentleman, s'écriait Frencks, en tenant sa montre à boîte d'or de Manheim d'une main, et son chapeau à bords retroussés de l'autre, je n'ai plus que vingt-deux minutes pour être de retour à l'hôtel, car c'est le délai de rigueur fixé par monsieur le baron, qui m'accuse de lui faire manquer, pour la première fois de sa vie, une fête de Saint-Hubert. Je le connais, il est homme à prendre, sans moi, la route de Moravie, si je n'arrive pas à l'heure prescrite. De grâce, veuille Votre Seigneurie me donner, à l'instant, le papier que vous redemande mon maître ! Je suis un homme perdu, et je puis chercher une autre condition, si je ne le lui présente pas, dès mon retour. »

—« Quel est donc ce papier, mon ami, demanda M. Styndall? »

Et après avoir jeté les yeux, à la hâte, sur le *post-scriptum* de la lettre, auquel il n'avait pas pris garde, il vit, non sans rire un peu, qu'il s'agissait de la fameuse relation consacrée à la gloire des deux spisschenus. Le

baron la réclamait en termes pressans, ayant formé le projet d'en gratifier, sur son passage, un de ses nobles amis, et de la lui laisser, en manière de paiement de l'hospitalité qu'il espérait trouver dans le donjon féodal. Par bonheur, cette pièce était encore intacte dans une des cases du souvenir de semaine suspendu au trumeau de la cheminée; Frédéric l'enleva rapidement, y traça, avec la même promptitude, quelques mots, par lesquels il se chargeait du retard apporté au retour du piqueur, et ne remit le précieux papier au pauvre garçon, qu'après l'avoir rendu un peu plus pesant par l'adjonction d'un ducat; mais celui-ci n'y était pas tellement adhérent, qu'il ne fût possible de l'en détacher sans efforts.

Le prince Esthérazy, avant de retourner à son hôtel, crut convenable d'aller, de sa personne, au Burgh informer le prince de Kaunitz du traité de paix signé entre les deux parties belligérantes. Frédéric l'y fit conduire dans son wisky, qu'il laissa à la disposition du respectable seigneur autrichien, ce qui l'obligea lui-même à garder

la maison, jusqu'au retour de Tom Sylcock.

Il faut avouer qu'à ses propres yeux, la situation de M. Styndall venait de recevoir une amélioration ; mais elle n'en restait pas moins perplexe sous plus d'un rapport, puisque, d'une part, son avenir continuait à être enveloppé de ténèbres, et que, de l'autre, une rencontre était inévitable entre lui et le chevalier de Saint-Yvon. Frédéric n'était pas d'un caractère à endurer les torts de cet homme, qui lui devait beaucoup; non qu'il voulût faire acheter des bienfaits, auxquels il n'avait jamais fixé de prix, mais les nouvelles atteintes portées à son repos, lui semblaient appeler une répression, s'il ne voulait devenir victime d'une audace croissante.

Pendant que ces pensées roulaient tumultueusement dans son cerveau, la princesse d'OEdenbourg s'y présentait embellie de mille charmes. Elle lui apparaissait telle qu'il venait de la voir, il y avait à peine huit heures d'écoulées, quand elle avait approuvé, d'une manière si tendre, l'indignation calme et réfléchie, avec laquelle il avait repoussé l'insulte faite à son caractère. Pourquoi ne

continuerait-il pas à aimer, d'un amour vertueux, cette femme angélique? Pourquoi ne s'en laisserait-il pas aimer? Cet état était si doux! Etait-il besoin de s'exposer à le voir si tôt finir par le sort des armes, alors que l'on venait de recevoir l'assurance du plus grand bonheur qu'il fût permis à un être mortel de goûter ici-bas? L'attachement à la vie rentrait par degrés dans son cœur. Dès qu'il ne lui était pas interdit d'exister à côté de Charlotte, et de respirer l'air qu'elle avait respiré, les autres sacrifices ne lui semblaient plus au-dessus de ses forces.

Cependant il était impossible que M. Syndall se dispensât de chercher quels étaient les projets du chevalier de Saint-Yvon, quand il se produisait à Vienne, au mépris de ses promesses et contre la foi des traités. En cette occasion importante, Frédéric était décidé à se montrer avec sa loyauté accoutumée, mais aussi avec une fermeté à laquelle il croyait qu'il était plus que temps de recourir. Ce qu'il y a d'extraordinaire dans les relations, devenues presque répulsives, de ces deux voyageurs, demande à être expli-

qué, et nous allons nous en occuper, pendant que M. Styndall attend le retour de sa voiture.

Avant d'avoir perdu le protecteur de sa jeunesse, l'oncle chéri qui, après l'avoir comblé de ses dons pendant des années, lui avait laissé un des plus brillans héritages échus dans la capitale des trois royaumes unis, Frédéric s'était lié d'intimité avec un Français, plus âgé que lui de quatre ou cinq ans, et qui, pour échapper à une peine afflictive, s'était réfugié de sa province à Londres. Cet étranger, impliqué dans une procédure criminelle subie par des jeunes gens de Bretagne, auxquels on reprochait des actes de violence intolérables contre des paysans et des femmes du même village, avait reçu, de quelques conseillers au parlement de Rennes, l'avis de fuir le coup prêt à le frapper avec ses complices. Sa qualité de gentilhomme lui mérita cette faveur, dont la privation obligea quelques fils de marchands et de notaires à satisfaire rigoureusement à la loi. Une telle épreuve était assez sérieuse, pour provoquer de mûres pensées chez le chevalier de Saint-

Yvon [1]. Se voyant sur le pavé de Londres avec peu de ressources pécuniaires, il sentit qu'il devait réfréner les goûts de dissipation qui l'avaient perdu. Un léger service qu'il eut occasion de rendre au jeune Styndall, sur lequel, après un écart, son cheval venait de s'abattre à l'entrée de la forêt de Windsor, commença leur liaison. Le chevalier avait intérêt à cacher ses défauts : il les dissimula; il feignit même des vertus qu'il n'avait pas, sans être précisément hypocrite. Mais, couvrant les torts de sa première jeunesse d'un vernis de légèreté, il en plaisantait si ingénument, il en passait condamnation avec tant de bonne foi, qu'au moins on ne pouvait lui refuser de le placer au nombre de ces étourdis aimables, grati-

[1] L'éditeur de ces Mémoires, qui n'a pas manqué de rapports avec la Bretagne, déclare malgré toutes ses recherches n'avoir point connu de famille de ce nom dans cette province. S'il en avait été autrement, il déclare encore qu'à ce nom il se fût empressé d'en substituer un autre. Le rédacteur des Mémoires de M. Styndall a sans doute voulu peindre des mœurs, non se livrer à des personnalités.

fiés, tous les jours, par des personnes indulgentes, du titre d'*excellens cœurs*, et, qui deviennent trop souvent un sujet de désespoir pour leurs familles.

Les goûts immodérés du chevalier, pour le plaisir, ne tardèrent pas à percer dans sa conduite. Le jeune Styndall eut le chagrin de s'en apercevoir; mais le lien était formé; la bourse était déjà commune entre les deux amis; et tous les efforts de Frédéric pour changer cette direction de mœurs, se réduisaient à des conseils salutaires, que l'on acceptait en se jouant, que l'on promettait toujours de suivre, et que l'on mettait rarement à profit. Avec toute son étourderie, où les calculs trouvaient leur place, le réfugié ne laissait pas d'exercer quelque empire sur l'insulaire. Celui-ci, à la vérité, était ferme dans ses principes de vertu; mais il avait tellement entendu vanter les grâces françaises, qu'il craignait de ne pas rendre, dans la personne de son protégé, une entière justice à un genre de mérite dont il se sentait trop éloigné par ses propres inclinations. L'oncle de M. Styndall, respectable colon de la Ja-

maïque, depuis long-temps retiré des affaires, avait vu cette intimité avec regret. Il ne la redoutait pas positivement pour son cher Frédéric, qu'il savait à l'épreuve des séductions ordinaires de la vie; il se bornait à prévoir qu'elle lui attirerait des désagrémens auxquels plus tard il serait difficile de porter remède. La jeunesse est l'âge des épanchemens affectueux : Frédéric non-seulement éprouvait le besoin d'avoir de la confiance ; il la regardait encore comme un devoir envers un ami. Grave et pensif dès ses premières années, faute d'être entré assez avant dans la vie de relations, il calomniait, en lui-même, cette sage réserve qui arrêtait quelquefois l'essor de son cœur, et que, par un de ses dons les plus rares, la nature avait unie, chez lui, à un tempérament de feu. En révélant tout ce qu'il savait de sa situation personnelle, il crut acquitter une dette; ces confidences n'avaient pu aller fort loin, car celui qui s'y livrait n'était pas encore dans le secret de sa propre destinée, rattachée, d'une manière imparfaite, aux vagues souvenirs de l'enfance. Cependant elles firent jaillir quel-

ques lueurs, dont s'empara le noble Armoricain. Ce dernier conçut des soupçons d'une telle portée, qu'il n'eût osé les communiquer à son jeune ami. Le chevalier de Saint-Yvon avait des défauts essentiels que n'atténuait guère une complète nullité d'opinions religieuses : par conséquent il possédait fort peu de points de contact avec le jeune Styndall ; mais il ne manquait pas, non plus, de ce que, dans le monde, on nomme un fonds d'honneur ; et eût-il découvert, par sa seule sagacité, ce que l'on ne jugeait pas à propos de confier à sa discrétion, il n'eût eu garde de tourner des lumières ainsi acquises contre l'homme dont il avait accepté les bienfaits. C'était à peu près à quoi se réduisait toute sa morale.

En vain Frédéric, qui ne se lassait pas de subvenir à ses besoins, qui ne cherchait pas même à les restreindre, mais qui eût seulement souhaité que l'usage des sommes livrées à l'amitié, ne devînt pas accusateur de son propre choix, se permit des représentations : les déportemens de M. de Saint-Yvon continuèrent ; ils firent quelque bruit dans Londres, et l'on sait que, pour arriver jus-

qu'au scandale dans une capitale, il ne suffit pas de blesser de simples bienséances. Frédéric se trouva plus d'une fois compromis par les hardiesses et les torts de l'étranger. Effrayé des suites d'une telle liaison, sentant la nécessité de la rompre, dans ce triste devoir, il luttait avec lui-même. Pour savoir ce que ce combat avait de pénible, il faut avoir été trompé dans l'être qui a eu prise sur nos sentimens. La raison a beau parler, on ne saurait se détacher de l'imprudent sans douleur, alors qu'il nous oblige de renoncer aux espérances dont il nous avait flattés, et dans lesquelles il nous avait accoutumés à voir le fonds social du commerce de la vie. M. Styndall ne pouvait se dissimuler cette sorte de garantie trompeuse pour ses alentours qu'il prêtait au chevalier de Saint-Yvon, sans cesse prêt à se réclamer de lui, et demandant au même nom une estime qu'il ne justifiait pas. Frédéric l'avait souvent menacé d'une rupture, non qu'il se proposât de renverser l'autel sur lequel il avait sacrifié, en cessant de soutenir honorablement le noble Breton privé, en Angleterre, de tout moyen

d'existence; mais il sentait que l'heure était venue de repousser une solidarité pleine de périls et alarmante pour l'honneur. Son ame délicate répugnait à avoir, par continuation, sous les yeux, ce qu'il était forcé de blâmer tout haut ou d'excuser avec plus ou moins d'adresse au-dehors, après en avoir vainement fait l'objet de ses tendres reproches dans le tête-à-tête.

Le chevalier de Saint-Yvon, abusant de quelques dons extérieurs, avait séduit la fille d'un notable négociant de la cité. Dès qu'il devint impossible à cette infortunée de cacher sa honte, la rigueur excessive de ses parens la chassa de la maison paternelle. Frédéric crut que jamais plus digne occasion ne s'offrirait de prendre un parti décisif. Il déclara au chevalier que s'il ne réparait l'honneur de cette jeune personne par des nœuds légitimes, il cesserait de le voir, tout en continuant de lui payer une pension alimentaire, mais que, dans l'autre cas, il fournirait décemment à l'existence du petit ménage. Quinze jours furent accordés à la délibération du gentilhomme. En attendant

une réponse, Frédéric soutenait de sa bourse la malheureuse Emmeline. Dans cet intervalle de temps, l'oncle de M. Styndall paya le dernier tribut à la nature ; et son héritier, riche d'une fortune immense, mais accablé sous le poids du fatal secret qu'il avait arraché à son bienfaiteur, persista dans sa résolution de ramener le chevalier à des sentiers de droiture ou de rompre avec lui. Une seconde et dernière sommation, faite au nom de la probité, n'ébranla seulement pas le séducteur qui, dégoûté déjà de sa trop facile conquête, ou présumant trop de son empire sur Frédéric, refusa de reconnaître l'enfant et de donner un état à la mère.

Alors le jeune Styndall s'exprima ainsi, au grand étonnement de son ami, dont la prévision n'allait pas jusqu'à le croire capable de cet effort :

« Monsieur le chevalier, voilà cinq ans que nous nous connaissons. Je vois avec regret que nous nous sommes trompés tous les deux en nous recherchant. Cette erreur doit avoir un terme, puisque, sans ajouter à votre bonheur, elle détruirait le mien. Jusqu'à ce que votre

Emmeline (car je la regarderai toujours comme votre légitime épouse) soit rentrée en grâces auprès de ses parens, je lui assure une pension de cent livres sterling. Il ne faut pas qu'elle ait à me reprocher trop amèrement de vous avoir mis dans le cas de la connaître; je viens de déposer le contrat de cette rente chez mon banquier, Arthur Schmit, dans Portman-Square. Je vous fais également, et par le même acte, une autre pension de cent livres sterling, en souvenir de notre amitié; mais je me permets d'y mettre une seule condition : c'est que nous n'habiterons pas le même pays. L'Allemagne et l'Italie, l'Angleterre et la France, voilà comment je partage entre nous les plus agréables résidences de l'Europe : faites maintenant votre choix. »

A l'ouïe de cette déclaration, le chevalier se répandit en éclats bruyans de gaieté.

« Mon cher sermoneur, s'écria-t-il quand sa voix devint libre, tu as lu l'histoire et tu en as profité, on le voit bien.... C'est mieux, beaucoup mieux que le célèbre partage de Lépide et d'Antoine. Vive Dieu! comme tu rétribues largement tes amis! tu ne m'aban-

donnes rien moins que deux ou trois des plus belles capitales du monde. Voilà ce qui s'appelle récompenser le mérite! Heureux qui te trouve dans tes jours de munificence!..... D'honneur, moi, pauvre réfugié, je ne comptais pas qu'en quittant ma petite Bretagne dans la trente-deuxième année de mon âge, qui va devenir la première de mon règne, sous ta toute-puissante protection j'arriverais à poser sur mon front ce brillant diadème!... Je n'ai pas eu besoin, comme un autre Porus, de t'adresser une demande en forme; Alexandre ne faisait les choses qu'à demi par comparaison; tu n'as garde de plaisanter, comme ce faquin, qui, pour se décider, attendait l'avis de son captif; c'est du premier coup que *tu me traites en roi!*... et quelle royauté encore! Vienne et Rome! Londres et Paris!... Je veux être pendu si l'on a jamais plus galamment distribué des couronnes!... Je ne suis embarrassé que du choix.

— » Non, je ne plaisante pas, » reprit froidement M. Styndall, qui, pendant cette explosion de sarcasmes, le coude appuyé sur une table voisine, soutenait son front de l'extrémité

de sa main gauche ; « je ne plaisante pas. Oui, Vienne et Rome, Londres et Paris ! Je vais écrire les quatre noms de ces villes sur deux billets, et puisque vous ne voulez pas vous décider, monsieur de Saint-Yvon, le sort prononcera sur le séjour de chacun de nous.

— » Charmant ! répliqua le chevalier sur le même ton de persifflage, charmant ! Nous allons mettre aux dés des sceptres. Potentats d'une nouvelle sorte, sans livrer de batailles, sans verser une goutte de sang, nous saurons bientôt quels sujets, quelles terres nous reviennent. On en parlera dans les âges futurs !... Soixante millions, plus ou moins, de peuples à conquérir de cette manière, me plaisent assez ; aussi bien, je viens de recevoir de ma petite province des lettres qui m'apprennent qu'à l'aide de quelques tempéramens, le contumace du présidial de Rennes, voilant sa dignité d'un demi-incognito, pourra visiter la capitale de ses États romains ou séjourner à Paris, suivant que la couronne des Césars ou celle de Clovis viendra lui ceindre la tête... Vite, la main au chapeau ! »

Toujours sérieux, mais quittant sa pre-

mière attitude, M. Styndall, avec une gravité mélancolique, avait tracé les noms des quatre contrées sur deux billets qu'il ploya; et les ayant mis dans une boîte qu'il rencontra sous sa main, d'un ton ferme il dit au gentilhomme : « Prenez. »

Le chevalier de Saint-Yvon voulut pousser jusqu'au bout la plaisanterie; c'était à ses yeux le meilleur moyen de faire avorter le projet avec l'humeur de l'insulaire. Tirant un billet de la boîte, il le présenta avec une politesse affectée à son ancien ami sur lequel il jeta un regard pénétrant; mais, faute de pouvoir se louer du rapport de ce commissaire explorateur, il tâcha d'ébranler la résolution prise par un nouvel éclat de rire, un peu moins vrai que les précédens, et auquel Frédéric ne répondit qu'en proclamant à haute voix le contenu du billet : « Paris et Londres. »

« Eh bien! monsieur le chevalier, poursuivit-il, ces deux résidences et ce qui en dépend vous appartiennent; je m'accommoderai parfaitement des autres; je me borne à vous prier avec instance de ne m'y suivre ni de m'y écrire, à moins que vous ne rendiez l'honneur au

triste objet de votre séduction ; dans ce cas vous jouiriez par continuation des cent livres sterling dont j'ai déjà fait remettre le premier quartier à miss Riverss, votre intéressante victime, et j'entrerais encore volontiers en correspondance avec vous, non qu'il nous fût possible de nous replacer dans la même intimité, car nos goûts diffèrent trop pour nous ramener là. Mais, je vous le répète, il me serait au moins agréable de pouvoir avouer sans rougir l'amitié des précédentes années, ainsi que le simple intérêt qui va lui survivre. »

Persuadé que quarante-huit heures de réflexion mettraient fin à ce qu'il nommait une bouderie, une enfance, le chevalier continua à traiter la chose avec sa légèreté ordinaire. Donnant carrière à sa gaieté, n'épargnant pas les bons mots, il se retira comme entouré d'un feu roulant de plaisanteries. Ce jour-là il se trouvait en fonds pour y suffire; car, heureux à tous les jeux, il avait gagné dans la nuit une somme considérable au wisk, et il commençait à battre en brèche la vertu d'une jolie veuve chez laquelle il venait de s'introduire,

ce que, par discrétion, il n'avait pas appris à Frédéric. D'un autre côté, persuadé qu'il était impossible d'exister, en qualité d'être humain, hors de Paris et de Londres, quoiqu'il ne crût pas à la persistance des intentions de M. Styndall, il se félicitait du lot qui lui était échu, et le tirage des billets, qui venait d'avoir lieu, lui parut une continuation de bonne fortune. En effet, quand l'âme s'est dégradée jusqu'à ne plus vouloir d'une Providence dans le gouvernement de l'univers, elle est presque toujours réduite à faire un misérable échange de sa foi contre les plus dégoûtantes superstitions. On secoue les liens d'une noble dépendance, pour se soumettre à des forces aveugles; on nie Dieu, mais on accepte les terreurs du fatalisme qui rive l'homme à la place où il doit être frappé de traits inévitables!

La joie, à l'aide de laquelle M. de Saint-Yvon cherchait à s'en imposer à lui-même, fut remplacée le lendemain matin par un désappointement complet; il apprit, non sans un tardif remords, le départ de M. Styndall pour l'Italie, la seule des contrées de l'Eu-

rope que le gentleman n'eût pas encore visitée. Mais, après cet éclair de sensibilité, il rentra dans son égoïsme ténébreux, ou plutôt il fut reporté, par l'attrait des plaisirs sensuels, au centre de dissipations qui était devenu son élément. Il lui fallait des jouissances bruyantes et des excitations fortes pour lui faire sentir la vie; encore ne trouvait-il à cette dernière que ce charme qui résulte d'une succession rapide d'objets, desquels la conscience est plus avertie par des secousses violentes que par une douce et paisible possession, d'où il arrive qu'alors que le mouvement s'arrête, on se croit plongé dans le sommeil de la tombe. Cependant nous rendrons cette justice au chevalier, que, laissant son ami devenir le protecteur de miss Rivers par une fierté de caractère commune aux enfans de la vieille Armorique, il se proposait de ne pas recourir personnellement aux bienfaits de M. Styndall. A l'entendre, il lui eût coûté trop d'exister par la grâce de l'homme qui venait de rompre, d'une manière si ridicule, avec lui, au moment même où il se flattait d'en faire quelque chose, et de le débarrasser de sa

couche épaisse *d'anglicisme*. C'était dans ces termes qu'il s'exprimait sur le compte de Frédéric. Par malheur la fortune, en cessant bientôt de lui sourire, l'obligea de diriger ses pas vers le quartier de Portman-Square; une visite à l'honorable M. Schmit lui confirma que ce banquier avait reçu l'ordre de lui remettre sur quittance datée de France ou d'Angleterre, la somme de cinquante livres sterling par semestre, faute de quoi la caisse de ce digne comptable ne pouvait s'ouvrir en sa faveur. Le terme était échu, et le réfugié breton, non sans laisser échapper quelques soupirs auxquels personne ne prit garde, se trouva fort heureux de glisser dans son porte-feuille le billet de cinquante livres, gage temporaire d'une existence déjà descendue à un triste état de problême.

M. de Saint-Yvon, suivant la marche des déchéances ordinaires de l'espèce humaine, devenait de jour en jour moins difficile dans ses liaisons; une rencontre qu'il fit, et dont nous aurons occasion de parler, lui eût enlevé ses scrupules s'il lui en était resté. Par suite d'une délibération, dans laquelle il entra

avec un homme qui, moins délicat encore que lui, s'était attaché à sa fortune, il se décida à voyager, ignorant quelle pouvait être la résidence de son ancien ami, car le banquier, par respect pour les ordres de sir Styndall, ne s'était pas permis de l'en instruire. Le couple aventurier dirigea sa course vers l'Autriche; la bonne Allemagne semblait aux deux associés un pays de facile exploitation. Mais on ne voyage guère sans espèces sonnantes, quelque riche que l'on soit d'espérances industrielles; et le général, décidé à vivre du fruit de la conquête, avant de conduire son armée sur la terre qui doit fournir largement à ses besoins, est encore obligé de se pourvoir d'une caisse militaire pour gagner à travers les pays neutres ou amis le théâtre de ses futurs exploits. Ainsi le noble Armoricain, ne voulant pas controverser avec l'inflexible caissier de Portman-Square, s'avisa d'antidater deux de ses quittances de semestres qu'il ne lui fut pas difficile de négocier, sous la réserve de ne les présenter à l'acquittement qu'aux jours correspondans à leurs dates. Après s'être assuré ces ressources les deux

voyageurs prirent place sur un paquebot destiné pour Trieste.

Maintenant nous pouvons suivre M. Styndall vers l'hôtel garni du chevalier de Saint-Yvon; nous remarquerons seulement, avant de les voir en présence, que de plus en plus mécontent du Breton, sur lequel on ne lui transmettait depuis long-temps que les documens les plus défavorables, l'insulaire, à la grande surprise de Tom, ordonna de placer ses armes dans sa berline de voyage. L'honnête domestique, après la visite amicale du prince Esthérazy, accompagné du comte de Torontal, se croyait délivré de toute appréhension sur l'existence de son maître; son erreur, qu'il reconnaissait, lui coûta des larmes nouvelles dont il ne put dissimuler la trace; il obéit en silence comme font tous les bons serviteurs dont le lot, en ce monde, est trop souvent d'aimer, de souffrir et de se taire.

CHAPITRE XIX.

Dégradation humaine. — Châtiment. — Repentir.

Guidé par les renseignemens que fournissait Tom, M. Styndall eut bientôt trouvé la demeure du gentilhomme breton; l'apparence extérieure en était au moins modeste, et les appartemens de ce logis n'étaient pas au-dessus de l'idée que l'on pouvait s'en former d'après ce premier coup-d'œil. Laissant son valet de chambre au rez-de-chaussée chez un marchand de clincaillerie, Frédéric monta deux rampes assez ardues, sous la conduite d'un *Gnadige-herr*, locataire principal du second étage dont il avait détaché, pour la modique somme de trois guilders par mois, une chambre et un réduit qu'il lui plaisait de nommer un cabinet. Ce démembrement s'était opéré depuis peu de jours

en faveur des deux étrangers, son excellence, le chevalier de Saint-Yvon, et son honneur, le signor Fratello, noble Vénitien son ami. C'était sous ces qualifications que l'un et l'autre étaient connus dans l'hôtel. Restaient quelques marches à gravir, et le gnadige-herr qui, à la vue d'un équipage arrêté en face de sa porte, s'était empressé, son bonnet de laine à la main, de guider le gentilhomme vers l'objet de ses recherches, après avoir averti M. Styndall de tirer sur le premier cordon suspendu à la droite du corridor, retourna à son importante occupation. Celle-ci consistait à enlever, de la voie publique, les plus minces débris d'un *schilling* de fagots ou *bundels* qui venait d'être emmagasiné pour le compte de ses illustres locataires, et dont les fragmens devaient réchauffer l'honnête bourgeois pendant une couple de soirées avec sa *fraeley-tochter*, autrement dite la demoiselle sa fille.

Au premier coup de la sonnette, le chevalier de Saint-Yvon vint ouvrir en personne. Il ne parut point surpris de la présence de l'insulaire. Loin de là, recourant à ses ma-

nières aisées, et continuant une plaisanterie qui n'avait guère moins de deux ans de date, il lui dit :

« Votre Majesté ne trouvera pas mauvais, je l'espère, que je sois venu dans ses États de la Basse-Autriche prêter foi et hommage-lige entre les mains de mon seigneur suzerain, très-haut et très-puissant empereur d'Occident, de qui relèvent les trônes d'Italie, pour les deux couronnes de France et d'Angleterre dont il lui a plu de me gratifier à titre de fiefs de l'empire, en son lit de justice des premiers jours de l'an de grâce mil sept cent soixante-six.

— » Monsieur le chevalier de Sain-tYvon, le temps de ces plaisanteries est passé entre nous, et c'est vous-même qui l'avez voulu. J'ai à vous entretenir sérieusement, et je me flatte que vous prêterez cette fois quelque attention à mes paroles.

— » Comme il te plaira, mon pauvre Styndall. Je te retrouve donc toujours le même, et je vois à tes discours un peu emphatiques que tu n'as eu garde de te débourrer dans cette noble Germanie ! Foi d'honnête homme,

je t'assure que les rives de la Seine eussent mieux convenu à ton humeur austère que l'air épais et béotien qui se respire sur les bords du Danube ! En roi prêt à confesser sa vassalité, je t'aurais fait moi-même avec plaisir les honneurs de mes États, s'il t'avait plu, comme un autre Sigismond, *lumière du monde*, de résider seulement un hiver à Paris... Mais le cœur de mon auguste souverain a été féri, dit-on, dans sa capitale, d'un trait d'amour, et il aura trouvé une Barbe Hermann, comtesse de Cilei....

— » Trève d'érudition, chevalier ! Je vous ai dit que je souhaitais vous entretenir un peu plus sérieusement.

— » Soit, soit, mon ami ! Je gagerais qu'il s'agit du cartel que tu as donné au comte de Torontal, et dont il m'instruit par son billet de ce matin. Si tu comptes sur moi pour te servir de second, j'avoue que tu m'embarrasses fort ; car c'est bien assez que je refuse le comte qui me fait tout justement la même demande...

— » Soyez tranquille, chevalier, je ne

101591

vous occasionerai jamais d'embarras de cette nature. »

En s'entretenant de la sorte, les deux étrangers s'avancèrent, du même pas, vers un foyer où brûlait une moitié de fagot sur deux vieux chenets de fer. L'humidité de l'âtre démontrait jusqu'à l'évidence que l'on venait d'allumer du feu, pour la première fois de l'année, dans cette chambre, quoique, depuis les derniers jours d'octobre, le vent d'est soufflât avec rigueur. L'ameublement de la chambre répondait à l'état du foyer; car une très-petite armoire étant insuffisante pour contenir la garderobe des deux gentilshommes, ils avaient établi en diagonale, de la porte à l'une des fenêtres, une corde sur laquelle étaient étendues les plus notables pièces de leur friperie. C'étaient deux habits de drap taillés à la mode anglaise, qui appartenaient au chevalier, et dont la coupe était assez nouvelle; un habit de soie gorge-de-pigeon, à brandebourgs, dont se couvrait le signor Fratello dans ses jours de magnificence; plus un vitchoura doublé de petit-

gris, couvert en calmande verte, et destiné à défendre le noble Vénitien contre l'impression de l'air septentrional auquel il lui était difficile de s'accoutumer; et deux larges manteaux, l'un de drap bleu, l'autre de drap vert, avec leurs agrafes d'argent. Cette tenture formait une sorte de cloison, derrière laquelle sir Styndall aperçut un mouvement de pieds. La tierce personne ainsi cachée, avant de se retirer dans le cabinet, se décela elle-même en montrant un instant son visage dans un coin de la tenture qui présentait une solution de continuité. Frédéric fut frappé à l'aspect des traits qu'il eut sous les yeux, sans pouvoir se rendre compte du motif de cette impression. Il ne savait s'il devait la rapporter à une réminiscence ou au caractère prononcé de cette figure italienne. Du reste, la chambre était presque dénuée de meubles, et, malgré le large lit où couchaient fraternellement les deux gentilshommes, elle eût eu l'air encore plus dégarnie; si leurs valises vides accrochées dans un angle, leurs chapeaux retroussés à la militaire, garnis de plumets noirs à

l'intérieur, et ornés d'une cocarde flottante de rubans de la même couleur, avec leurs épées suspendues par leurs ceinturons également noirs, n'avaient un peu couvert la nudité de la muraille. On n'entendait aucun bruit dans le cabinet; M. Styndall, le dos tourné au manteau de la cheminée, ayant en face son ancien ami qui avait pris une chaise, entama la conversation suivante.

M. STYNDALL: «Je croyais que nos conventions auraient été respectées de votre part comme elles l'ont été de la mienne, et je m'étonne d'autant plus de voir ici monsieur de Saint-Yvon, que, depuis près de deux années révolues, il n'a donné signe d'existence ni à son enfant ni à la malheureuse Emma Riverss. Il sait pourtant que nous ne pouvions même correspondre ensemble après cet oubli.

LE CHEVALIER : » Vous le prenez sur un ton un peu haut avec moi, mon cher Styndall; mais vous connaissez mon faible, et ce que je ne ferais pour nul autre, je descendrai jusqu'à m'excuser avec vous : eh bien! j'ignorais que vous eussiez choisi Vienne pour

votre résidence. Si je m'en étais douté, il est probable que j'eusse dirigé ma course d'un autre côté ; il est également possible que j'eusse persisté dans mon projet de voyage; alors aussi vous eussiez été la première personne que j'en eusse instruite.

M. STYNDALL : » Comment accorderez-vous cette déclaration avec vos rapports dans ce pays? Vous fréquentez depuis plusieurs jours le comte de Torontal, auquel je ne suis pas inconnu; vous lui avez parlé plusieurs fois de moi, et même d'une façon assez légère ; enfin, c'est par un pur hasard que je vous ai rencontré chez le prince Louis.

LE CHEVALIER : » Où, je puis m'en vanter, je vous ai témoigné assez de bienveillance.

M. STYNDALL : » Oui, si les provocations et les signes injurieux peuvent entrer en ligne de compte. La plaisanterie est, en effet, un peu amère.

LE CHEVALIER : » Les signes que je me suis permis auraient donc, à vos yeux, une valeur que je n'ai pas prétendu leur donner?

M. STYNDALL : » J'ai pu en juger par l'intention.

LE CHEVALIER : » Vous n'êtes qu'un ingrat, Styndall ! Je pariais contre vous à côté de ce bon Allemand ; je perdais mes ducats, et je n'en étais pas moins content de vous voir en profit, car la partie était bonne ; mais c'est vous qui l'avez gâtée avec votre orgueil ordinaire. Vous poussez de l'or sous les flambeaux ; vous brûlez des billets de caisse comme s'ils n'étaient que chiffons ; vous livrez à plaisir un hôtel qui était aussi bien à vous que si vous en aviez eu la clef dans la poche ! Croyez-vous qu'aucune de ces choses me soit échappée ?

M. STYNDALL : » J'ai fait ce que je me devais à moi-même.

LE CHEVALIER : » Très-bien ! tu ne m'en as pas moins coûté, mon pauvre ami, une douzaine de bons ducats avec lesquels j'ai maintenu le comte de Torontal dans son ardeur de revanches, dont tu pouvais tirer avantage, si, comme un sot, tu n'avais rendu vains tous mes efforts. »

Ici les traits de Frédéric se contractèrent violemment. La familiarité, cruelle pour une ame honnête, avec laquelle le chevalier ve-

naît de s'exprimer, les rapports dont un pareil langage supposait la continuation et le dégoût qu'inspirait ce ton caressant au gentleman, le révoltèrent à tel point, qu'il répliqua avec un accent d'indignation concentrée :

« C'en est trop ! Monsieur ; je n'eusse jamais cru que vous fussiez descendu à cet état abject ! Quels gens avez-vous donc vu depuis deux ans? Quoi ! c'est ce rôle honteux que vous osiez jouer auprès de l'homme dont vous vous disiez l'ami, et auquel il vous plaisait de vous plaindre de moi ! J'étais pourtant celui sur lequel vous comptiez pour le dépouiller, pour le punir d'un entraînement qui était votre ouvrage ! j'en devais recueillir le fruit, et sans doute le partager avec vous !... Misérable ! vous mentez ! vous n'avez pu avoir de moi cette infâme idée ; non, vous ne l'avez pas eue ! vous n'êtes qu'un vil menteur, vous dis-je !

Le chevalier : » Vous m'insultez, sir Styndall ; je vous en demande raison ; je suis gentilhomme, et vous ne pouvez l'oublier.

M. Styndall : » C'est vous qui l'avez ou-

blié, et je rougis de vous avoir connu.

LE CHEVALIER : » Vous en rougissez ! Prenez garde d'avoir à vous repentir de vos paroles ! Tout grand que soit votre personnage ici ou à Londres, votre sort est entre mes mains.

M. STYNDALL : » Je ne vous crains pas, monsieur de Saint-Yvon. Parlez ! Si vous avez, de manière ou d'autre, pénétré dans les secrets de mon respectable bienfaiteur, de celui qui m'a prédit ce qui m'arrive aujourd'hui, parlez ! je suis prêt à proclamer moi-même les faits qui sortiront de votre bouche, s'ils sont exacts. Vous savez que, depuis que j'existe, j'ai toujours rendu hommage à la vérité ; vous savez aussi qu'il n'est personne au monde à côté duquel je ne marchasse tête levée ! Quant à vous,... je dédaigne le parallèle.

LE CHEVALIER : » D'un mot, sir Styndall... Mais je n'ai pas oublié que pendant des années j'ai consenti à recevoir vos bienfaits ; n'achevez pas de m'irriter. Nous pouvons croiser l'épée, comme nous allons le faire dans un moment, sans que je vous perde.

M. STYNDALL : » Vous, me perdre !... Pareille chose ne sera jamais en votre pou-

voir... Je vous dégage; prononcez ce terrible mot, quel qu'il soit, car, je vous le déclare, il n'y a plus de liens entre nous; je les romps à la face du ciel!.... Mais c'est consumer le temps sans profit; quand il vous plaira, nous descendrons; j'ai des armes dans ma voiture.... »

A l'instant M. de Saint-Yvon murmura entre les dents quelques paroles inintelligibles, et qui pour Frédéric lui-même étaient dénuées de sens. Pendant ce colloque, où les voix se choquaient, où les répliques enjambaient sur les questions, un bruit s'était fait entendre dans le cabinet. La porte de celui-ci s'était entr'ouverte, et M. Styndall s'aperçut que le nouvel associé du chevalier de Saint-Yvon était non-seulement aux écoutes, mais que, d'un instant à l'autre, il pouvait entrer dans la chambre. Cette situation n'inspira aucune terreur à l'insulaire. Après une minute de silence, le dos toujours appuyé à la cheminée, les yeux fixés sur la porte du cabinet, s'énonçant avec non moins de fermeté, mais avec plus de calme, il s'exprima ainsi d'une manière presque solennelle :

M. Styndall : « Toute communauté de séjour est impossible entre nous; je ne l'avais que trop prévu. Vous sortirez dans vingt-quatre heures de Vienne, et vous prendrez la route d'Angleterre, de France ou d'Italie, à votre choix; je continuerai à vous assurer les moyens d'exister dans l'une de ces trois résidences. Si vos ressources actuelles ne vous permettent pas les frais de ce nouveau déplacement, je consentirai encore à y subvenir; mais vous aurez quitté Vienne dans vingt-quatre heures; entendez-vous, Monsieur? ou préparez-vous à me suivre!

Le chevalier : » Je suis las d'être à vos ordres; vous me mettriez bientôt au ban de l'univers. Marchons; mais qui nous servira de témoin?

M. Styndall : » Qui? Le singulier associé que vous vous êtes donné, et qui a la patience de nous écouter tranquillement depuis une demi-heure. »

Ces mots étaient à peine prononcés, que le signor Fratello, entr'ouvrant tout-à-coup la tenture d'habits que portait la corde, à l'endroit où le vitchoura faisait jonction avec

l'un des manteaux, se précipita devant M. Styndall, et, frappant à diverses reprises le plancher du talon de sa botte, il accusa, d'un ton menaçant, l'insulaire de l'avoir insulté.

« Oui, Signor, ajouta-t-il en se servant d'un langage mêlé d'anglais et d'italien, vous m'avez insulté dans ma réputation de brave gentilhomme, ainsi que Son Excellence, mon ami carissimo, le chevalier de Saint-Yvon, au mérite insigne duquel je me suis attaché. M'accuser de patience, quand le sang bouillonnait dans mes veines! C'est ce qu'un noble Vénitien ne souffrit jamais, et par saint Marc! c'est entre nous que la joute commencera. »

Ce dit, avec une continuation de fracas, le signor Fratello marcha droit vers la cloison, en détacha d'abord son chapeau qu'il posa fièrement sur sa tête, puis s'arma de sa rapière, plus longue de six bons pouces que celle du chevalier, et dont il tira la lame jusqu'à la pointe, comme pour juger et faire juger aux autres du bon état où elle se trouvait. La rengaînant ensuite et adoucissant

son ton de matador, il remarqua judicieusement que l'affaire n'était pas si mauvaise qu'elle ne pût s'arranger.

« Le seigneur gentleman est riche, dit-il, il n'a qu'à payer une bonne somme; nous lui promettons discrétion entière; car, je le vois, il y a des secrets à garder dans tout cela; et comme je ne tiens pas plus au séjour de Vienne qu'à tout autre, je m'engage, foi de noble Vénitien, à conduire Son Excellence le chevalier de Saint – Yvon dans quelqu'une des illustres villes d'Italie, s'il n'aime mieux que nous tournions nos pas vers le royaume de France, où sa bonne mine ne peut manquer de le mettre en faveur auprès des dames. Voilà ce que j'ai l'honneur de proposer au seigneur gentleman, et ce qu'aussi je lui conseille d'accepter, sinon.... »

Et il fit briller une seconde fois, mais seulement jusqu'à la moitié, la lame de la longue rapière, ou plutôt de l'espadon. Ensuite, de la paume de la main, il la poussa vivement dans le fourreau avec un bruit causé par le choc de la coquille contre la garniture en

cuivre de la gaîne. C'était un trait d'éloquence dont il attendait d'autant plus d'effet, qu'il l'avait renforcé d'un pas en avant, comme s'il avait prétendu se mettre en garde.

M. Styndall avait écouté ces propos dans une immobilité complète. Pas plus ému de la menace du signor Fratello, que de sa proposition doucereuse, sans lui répliquer une parole, il se tourna vers le gentilhomme armoricain, et lui dit froidement : « Descendons. »

S'interposant de sa personne, avec une feinte colère, entre les deux anciens amis, le signor s'écria de toute la vigueur de sa voix aiguë :

« Je suis noble Vénitien, et le gentleman m'a doublement outragé, puisque, non content d'attaquer Son Excellence, mon ami, le très-digne chevalier de Saint-Yvon, il affecte à mon égard des airs méprisans. C'est donc par moi que le combat va commencer. Le seigneur Englisch, à ce qu'il paraît, veut savoir ce que valent trente-six pouces d'un fer bien emmanché. »

L'Italien s'avançait en même temps vers

Frédéric, qui, le repoussant de la main, l'arrêta encore mieux de ces mots accompagnés d'un regard sévère :

« Je vous connais, signor Fratello, et ce n'est pas d'aujourd'hui. Retirez-vous ; je ne crains ni votre rapière, ni votre stylet sur lequel j'ai les yeux. »

En effet, la pointe aiguë de l'arme perfide s'échappait assez visiblement du gilet du prétendu ferrailleur.

Au même moment la porte de la chambre s'ouvre presque avec le même bruit que si elle avait été enfoncée, et Tom, après avoir mis la bouche d'un pistolet sur la poitrine de Fratello, lui commande de s'éloigner. En cas de refus, il le prévient qu'il va faire feu.

Le signor obéit au geste de l'honnête domestique, dont il avait provoqué lui-même la subite apparition, par la violence avec laquelle il n'avait cessé de frapper le parquet. La commotion en avait retenti jusqu'au rez-de-chaussée ; ce qui n'était pas surprenant dans un logis sans murs de refente, et où toutes les cloisons étaient formées en planches

de sapin, de leur nature très-retentissantes. Le jeune Sylcock, persuadé que son maître se trouvait en péril imminent, du magasin du clincaillier s'était élancé comme un trait vers la voiture, s'y était saisi de l'arme destinée à la défense de sir Styndall, avait monté les degrés avec rapidité, et était parvenu à la porte à l'instant où le gentleman avait prononcé les paroles qui portèrent l'effroi dans l'ame de ce fidèle serviteur.

« Tom, reprit Frédéric, c'est assez; laissez Monsieur; il nous attendra jusqu'au retour, car il est possible que j'aie encore à lui parler; et vous, chevalier de Saint-Yvon, s'il vous reste quelque honneur, vous allez me suivre. »

Le maître et le domestique prirent le chemin de l'escalier, sur le palier duquel, attiré par la curiosité autant que par le tumulte, se tenait le locataire principal, avec sa *fraeley-tochter*. Dominé par l'ascendant que la vertu a sur le vice et par le ton imposant de l'insulaire, le chevalier suivit les deux Anglais, ayant son épée sous le bras. Ils montèrent tous les trois dans la voiture, où régna

un profond silence jusqu'au moment où ils mirent pied à terre, non loin de la porte de Lerchenfeld, en dedans du boulevard extérieur, derrière le couvent des Augustins.

Nous ne devons pas oublier qu'en partant M. Styndall avait recommandé au gnadigeherr et au marchand de clincaillerie de garder à vue l'Italien, jusqu'à ce qu'il ne se fût écoulé deux heures, laps de temps au bout duquel il présumait qu'il serait de retour, s'il ne plaisait au ciel de marquer la limite de sa vie. Le propre du caractère allemand est de se prêter à une obéissance passive et même active, quand les ordres donnés émanent de ceux auxquels il suppose ou reconnaît des droits. Toute injonction faite sans hésitation par un homme décoré ou évidemment admis aux bienfaits de l'ordre social, est certaine de ne point rencontrer de volonté rebelle en Allemagne, et encore moins en Autriche que dans toute autre partie de cette vaste contrée. Le signor Fratello essaya vainement de franchir la porte de l'hôtel. Il y fut retenu deux fois par le bras vigoureux du claincaillier et par l'œil attentif du loca-

taire principal. Ces honnêtes bourgeois étant en avance l'un d'un schilling de fagots en sus du prix de location, l'autre de quelques menues fournitures, craignaient également que le départ de ce personnage suspect ne mît leurs créances en péril. L'obstination de l'étranger à vouloir sortir finit même par persuader au gnadige-herr qu'en le laissant échapper, il pourrait se compromettre avec la police de Vienne. Le signor fut donc trompé dans son espoir. Cependant affublé de son manteau par-dessus son vitchoura, il s'était muni de ce qu'il y avait de meilleur dans sa garderobe, sans oublier l'habit à brandebourgs. Le respect dont il faisait profession pour son excellence le chevalier de Saint-Yvon ne l'avait pas tellement obsédé, qu'il n'eût compris dans le déplacement certains objets d'un facile transport, appartenant à la communauté. C'est ce qu'on eût pu reconnaître par un déficit qui se fût manifesté dans la bourse du noble Breton, si l'Italien n'avait été arrêté au passage; mais comme force lui fut de remonter à la chambre qui lui servait de domicile de fait, au défaut de son

choix, il eut la sagesse d'y rétablir les choses dans l'état où il les avait trouvées.

Avant qu'il se fût passé cinq quarts-d'heure, la même voiture qui avait stationné dans Josephstadt, reparut n'avançant qu'au pas des chevaux, et s'arrêta derechef. Trois hommes qui en sortirent, aidèrent à un quatrième à en descendre. Ce dernier était le chevalier de Saint-Yvon, blessé dangereusement d'une balle dans la région de la poitrine. M. Styndall et son valet de chambre le soutenaient par-dessous les épaules, tandis qu'un ancien religieux qui se mêlait un peu de chirurgie, lui tenait de la main un bandage appliqué sur la plaie. Ce révérend père était descendu en hâte de sa cellule, après avoir été attiré à sa fenêtre par l'explosion simultanée de deux armes à feu.

L'insulaire était pénétré de douleur. Ce n'eût plus été le même homme, pour qui l'eût vu précédemment dans la chambre de l'Armoricain. Ce fut sous ses yeux que se fit le premier pansement, qui consista dans l'application un peu plus régulière d'une compresse, en attendant l'arrivée prochaine d'un

chirurgien expérimenté. Celui-ci, qu'on eut le bonheur de rencontrer à son logis, ne tarda pas à paraître. Dès qu'il fut entré en fonctions, M. Styndall s'attacha à recueillir les paroles et les moindres signes qui lui échappaient. C'était un ami qui, avec une tendre anxiété, s'occupait d'un ami; on eût dit que pour lui tous les liens d'une vieille affection venaient de se renouer; au sein de cet abandon, il oubliait jusqu'à la défiance dans laquelle il devait naturellement se maintenir contre l'Italien qui, de ses cris et de ses sanglots assez bruyans, cherchait à provoquer un tumulte favorable à ses projets. Mais Tom surveillait cet étranger, auquel le blessé semblait prendre fort peu d'intérêt. Chose non moins remarquable, le chevalier tenant de l'une de ses mains celle du gentleman, la pressait de toutes les forces qui lui restaient, et lui disait après le départ du religieux et du chirurgien :

* Que ne vous ai-je écouté, mon respectable ami, vous qu'en dépit de moi-même j'étais forcé d'admirer; vous qu'au milieu de mes folies (ah! pardonnez-moi de m'é-

pargner en qualifiant ainsi mes torts!) je vénérais au fond de ma conscience; que n'ai-je marché à vos côtés dans les voies de l'honneur, où vous étiez si capable de me guider!.... Je serais heureux, et je ne vous affligerais pas du spectacle d'une punition que, par vous, le juste ciel m'a infligée!.... A Dieu ne plaise que je m'en plaigne! Je n'étais pas digne d'être votre ami.... non, je n'en étais pas digne!..... Vous me promettez au moins que vous n'abandonnerez ni la mère ni l'enfant? Pauvre Emma! qu'avais-tu fait qui te méritât de rencontrer sur la terre un misérable comme moi?

— » Calmez-vous, lui répondait avec une touchante bonté M. Styndall; calmez-vous, mon ami, votre plaie est dangereuse; mais le docteur m'a dit en partant qu'il en espérait beaucoup, pour peu que votre repos ne fût pas troublé. Il croit que si la balle ne se présente d'elle-même à l'ouverture, car il ne la croit pas profondément enfoncée, elle ne nuira point à la guérison. Aucun corps étranger n'a pénétré avec elle. On vous soignera; j'y veillerai, soyez-en certain; et quant à

votre Emmeline, je lui écrirai, je lui apprendrai votre repentir. Elle vous aime toujours, chevalier; vous en aurez bientôt la preuve. Quelle femme ne pardonnerait pas au père de son enfant! »

A ces derniers mots les lèvres du blessé reprirent quelque incarnat, et son œil ranimé ne permit pas de douter que les paroles de M. Styndall ne fussent descendues jusqu'au fond de son cœur. Une garde-malade, envoyée par le révérend père Augustin, venait d'arriver; lui-même annonçait qu'il passerait une partie de la soirée auprès du gentilhomme breton. Frédéric, de son côté, donna tous les ordres que pouvait réclamer la situation du chevalier, et avant de se retirer, il enjoignit au signor Fratello de le suivre dans la pièce voisine dont il demanda l'usage, pour un moment, au locataire principal.

Tous les deux entrèrent dans cette chambre; mais Tom Sylcock, qui ne se laissait pas prendre au dépourvu, se mit en sentinelle à la porte dans une attitude respectable, car, sans perdre de temps, il avait rechargé un des pistolets dont il s'était saisi alors que

l'arme échappa de la main de M. de Saint-Yvon.

Se voyant seul avec l'Italien, l'insulaire s'expliqua de la manière suivante :

« Il n'y a pas long-temps que je vous ordonnais de quitter Vienne dans vingt-quatre heures, et j'avais, comme j'ai encore, tout ce qu'il fallait pour être obéi : je persiste à vous enjoindre de sortir de cette ville dès demain, et de l'hôtel, dès ce soir, monsieur de Saint-Yvon n'ayant nul besoin de vos services... M'entendez-vous?

— » Seigneur gentleman, reprit Fratello, de quel droit me parlez-vous ainsi? je suis noble Vénitien, et....

— » Noble Vénitien ou non, répliqua M. Styndall de ce ton par lequel il savait faire passer sa volonté dans ses paroles, vous êtes l'assassin de la princesse Esthérazy; vous êtes le mien, et je ne dois la conservation de mes jours qu'à votre maladresse dans certaine soirée du Ranelagh, dont le souvenir ne peut vous être absolument échappé. En vous consignant ici, en disant deux mots à la police de Vienne, je vous perdrais, car le témoi-

gnage de cette respectable dame, joint au mien, serait irrécusable.... Me connaissez-vous, maintenant? connaissez-vous celui qui a renversé, à ses pieds, votre digne camarade dont vous avez perfidement hâté la fin dans la crainte de ses aveux accusateurs? Me connaissez-vous?... »

Ces mots foudroyans étaient à peine prononcés que le signor Fratello était aux genoux de l'insulaire, et qu'il les arrosait de ses larmes.

« Levez-vous! dit M. Styndall, devenez honnête homme si vous le pouvez, et je vous pardonnerai; je vous garderai même votre secret vis-à-vis du chevalier de Saint-Yvon qui, sans avoir de vous une grande estime, ignore au moins cette honteuse partie de votre existence. Partez! souvenez-vous seulement qu'en cas de récidive j'aurai l'œil sur vous, et que je vous traiterai suivant vos mérites.

— » Seigneur gentleman, répondit l'Italien avec un accent préparé pour la pitié, comment voulez-vous que je m'éloigne? je suis sans ressources, et monsieur le chevalier

m'avait promis de subvenir à mes besoins, si l'aidant dans ses projets....

— » Taisez-vous, malheureux, répliqua vivement M. Styndall ! »

Et, en sortant de la chambre, il jeta sa bourse à terre, à deux pas de Fratello qui, après l'avoir humblement relevée, alla tout disposer pour son départ auquel le malade ne fit qu'une très-médiocre attention. L'insulaire, avant de s'éloigner lui-même, se rapprocha encore une fois de M. de Saint-Yvon, et lui renouvela toutes ses promesses. Après avoir satisfait ainsi à ce que lui dictait son noble cœur, il descendit les degrés avec le fidèle Tom. L'ordre fut donné au cocher de les ramener au Wiéden où divers messages avaient été adressés au gentleman, ainsi qu'on va l'apprendre.

CHAPITRE XX.

Comment le cœur s'engage. — Un original sans prétention. — Douleur et perplexités.

L'INSULAIRE, à peine rendu à son domicile, y devint l'objet de l'intérêt et de l'affection respectueuse des serviteurs qu'il y avait laissés. Loin de repousser cet hommage dépourvu d'apprêts, il en fut touché jusqu'au fond du cœur. « Qu'importe, se disait-il, que ces bonnes gens aient besoin de moi, et qu'ils m'en chérissent un peu davantage? Ne dois-je pas savoir gré à ma destinée d'être placé, par elle, dans une situation qui décide d'autres êtres de mon espèce à trouver une garantie de leur bonheur dans ce qui leur semble assurer le mien? Certainement, leurs vœux, fussent-ils dictés par un simple retour sur eux-mêmes, auraient encore quelque chose qui mériterait mes actions de grâces

envers le ciel; car ce n'est pas une existence tout-à-fait maltraitée du sort que celle qui devient ainsi, pour plusieurs, un point central de joies ou d'inquiétudes. »

M. Styndall apprit avec une émotion peut-être plus vive, mais d'un autre genre, que, par trois fois, on était venu de Léopoldstat pour s'informer de ses nouvelles; nous disons trois fois, car il se doutait bien que, si le baron de Sperges avait pris la peine de passer chez lui dans le matin, c'est qu'il en avait reçu l'invitation d'une bouche dont les moindres paroles avaient, pour plusieurs, l'autorité d'un doux commandement. La visite du noble Tyrolien s'était trouvée placée entre deux messages, partis de l'hôtel d'Oedenbourg à trois heures de distance, dictés par la même intention, et qui annonçaient que ses habitans étaient livrés à de mortelles alarmes. Le premier de ces messages, verbalement énoncé, se bornait à une simple information sur les événemens du jour, dont les domestiques de M. Styndall, dans leur ignorance absolue des projets de leur maître, n'avaient pu rendre compte. L'apparition

du second était attestée par un billet de la baronne de Steinn, qui invitait le gentleman, de la manière la plus pressante, à tirer d'anxiété les deux cousines, en ce qui le concernait. A la suite de ces lignes, il s'en trouvait une seule tracée d'une autre main, dont les caractères n'avaient pas encore paru sous ses yeux, et qui donna, tout-à-coup, au papier une valeur inestimable, quoiqu'elle ne renfermât que ces mots: « Monsieur Styndall sera-t-il assez bon pour envoyer de ses nouvelles à Augarten, dès qu'il en aura le loisir? » Charlotte, pour toute signature.

Il était très-présumable que ce *post-scriptum* avait été ajouté au billet dans un moment de trouble et de douleur. L'insulaire comprit ce langage, et le papier eût été, plus d'une fois, collé contre ses lèvres, sans la présence de son valet de chambre, qui, s'acquittant auprès de lui des soins de son service, dressait, sur la table, un couvert et engageait son maître à s'asseoir pour une réfection dont il devait sentir le besoin. Au lieu de se rendre à cet avis, qu'il avait déjà mieux reçu de son estomac, car les ténèbres du soir com-

mençaient à obscurcir l'horizon, M. Styndall, après avoir ouvert son secrétaire, écrivit en toute hâte la réponse due à un intérêt aussi tendrement témoigné. Ensuite il chargea Tom de livrer sa lettre au garçon jardinier, Népomucène Diétrick, avec injonction d'user de diligence; mais comme il ne laissa pas ignorer à l'honnête Sylcock que, s'il s'abstenait de lui confier cette dépêche, c'était uniquement par la crainte d'accroître, pour lui, les fatigues de la journée orageuse qui venait de s'écouler, ce brave garçon réclama une préférence difficile à lui refuser, quand elle n'était plus à ses yeux qu'une faveur; et dès que le cheval, sur lequel il accompagnait ordinairement le gentleman, eut été sellé, la bride dans une main et une croûte de pâté dans l'autre, il partit pour Léopoldstat, où sa présence était encore plus désirée qu'elle n'était attendue. Avant que nous parlions de l'effet dont elle fut suivie, nous devons informer nos lecteurs de ce qui s'était passé, dès le matin, à l'hôtel d'OEdenbourg; car ils ne doivent pas être moins surpris, que ne le fut M. Styndall, de la promptitude avec la-

quelle on y avait été informé des événemens du jour, ou au moins des chances périlleuses qui l'avaient signalé. Pour cela, nous remonterons au moment où les deux cousines rentrèrent chez elles, à leur retour du palais de l'ambassadeur de France.

La princesse Charlotte, avertie par l'heure de sa pendule, s'était fait déshabiller, et s'était couchée sans ressentir les atteintes du sommeil, sans les désirer même. Le suffrage de sa conscience venant à fortifier une inclination, contre laquelle depuis un temps elle avait cessé de lutter, et qu'elle n'avait sérieusement combattue que quand elle ne la jugea pas payée de retour, elle éprouvait, dans cette conversation intérieure, une des plus douces jouissances qui soient accordées au cœur d'une femme. Il n'est rien, en effet, qui puisse être comparé à l'enivrement d'une amante née vertueuse, placée, par des qualités rares encore plus que par sa naissance, en tête de son sexe, et qui voit l'objet de son choix devenir celui d'une estime universelle. Chaque trait de force ou d'honneur, chez son ami, lui est un gage de sécurité; chaque

belle action dont elle est témoin lui semble un pas qui l'en rapproche. Elle craint fort peu d'être primée dans cette joute de nobles sentimens; plus est grand l'homme auquel elle s'est attachée, plus il lui est glorieux de reconnaître qu'elle le préfère à tous; et ne cessant d'être fidèle à la pudeur, qui est aussi un des titres par lesquels elle balance des dons d'un éclat plus vif, elle ne met pas de bornes à un amour, dont le propre est de la relever à ses propres yeux : son entraînement n'a plus besoin d'excuses dès qu'il est justifié par la voix publique.

On peut conjecturer que Charlotte dormit peu; mais cette insomnie ne la fatigua pas, et s'il est permis de croire que le contentement intérieur ajoute quelque chose au charme d'une beauté expressive, quoique régulière, la princesse d'OEdenbourg n'eût pas eu à se plaindre d'être obligée de paraître, en ce moment, au milieu du cercle le plus brillant de la capitale des deux Autriches. Réveillée dès huit heures du matin, elle sonna sa femme de chambre, se leva, et s'assit auprès du feu : de son côté la baronne

de Steinn avait entendu le coup de sonnette; sans autre intention que celle de répandre les idées qui affluaient à son cerveau, et dont la surcharge commençait à la gêner un peu, elle profita de l'avis pour monter à l'appartement de sa cousine. L'air mystérieux que son mari affectait, depuis qu'il était revenu de l'hôtel du prince Louis, avait excité chez elle une sorte de surprise, qui s'était accrue par l'ordre donné de tenir le cabriolet prêt pour neuf heures. Mais l'avantage de traiter à fond un sujet de son goût, l'emporta sur le désir de suivre de l'œil les démarches du baron, auquel elle supposait tout au plus le projet de concerter une partie de chasse, ou de confier à un ami de son étoffe les statuts de la confrérie de Saint-Hubert, dans le secret desquels, par faveur spéciale, il lui avait été permis de pénétrer.

Assise vis-à-vis de sa cousine, que sa présence enlevait à peine à une douce rêverie, Élisa lui parlait en ces termes:

« Me croirez-vous une autre fois, Charlotte? Notre gentleman était-il de si bas étage? Rien qu'à sa manière de toucher aux

cartes, j'eusse deviné qu'il venait de bon lieu. Ma mère, votre tante née de Témesch, m'a souvent dit qu'à ce seul signe elle reconnaissait, à Presbourg, les officiers de famille en garnison. De vingt lieutenans ou capitaines admis dans sa société, s'ils consentaient à s'asseoir à une table de jeu, elle ne se trompait pas sur la qualité d'un seul. Mais présenter à la flamme d'une bougie des billets de caisse pour deux milliers de guilders, ou peu s'en manque, et pousser plus de quarante ducats d'or sous un flambeau pour des laquais, c'est autre chose! cela ne se voit pas tous les jours! Il n'y a qu'un prince, oui, je le soutiens, un prince, qui puisse se venger aussi noblement du reproche de tenir aux espèces! J'espère qu'à présent, ma cousine, vous ne douterez plus de la qualité de M. de Styndall. »

Pendant que la baronne se donnait ainsi carrière, Charlotte serrait contre son sein et couvrait de baisers la petite Ernestine; car il est dans la nature d'une femme qui se respecte, alors que, pour une seconde fois, elle a livré son cœur à un être digne de son

estime, de chérir davantage l'enfant qu'elle doit à un autre amour. Par ses moindres actes, elle semble dire alors à cette créature innocente, qui aurait seule le droit de l'interroger sur de nouveaux liens : « Tu le vois, je ne te sacrifie pas ! »

La baronne continuait, comme si on lui avait répondu :

« Le prince de Lichteinsten n'a eu que le temps hier au soir, de me raconter à l'oreille, avant de nous quitter, ce qu'il avait recueilli dans les salons de l'ambassadeur sur cet événement.

— » Eh bien, que disait-on?

— » Que, si le sir de Styndall n'est l'héritier d'une couronne, ainsi qu'il en a les sentimens, il faut qu'il soit aussi riche que le fils d'un Nabab.

— » Élisa, je suis de votre avis... Ce trait, en effet, n'a pu se trouver que dans une grande ame. Cependant si quelque chose est supérieur à la scène des billets brûlés au flambeau, c'est (à moins que je ne vous aie mal comprise hier soir) d'avoir ajouté de sa bourse, deux mille cinq cents florins, aux

trente-cinq mille qui lui étaient dus, en complément du prix de l'hôtel d'Ulric, sur la simple déclaration du comte de Torontal... Cela est d'une beauté de caractère bien peu commune, surtout si, comme vous l'avez dit encore, il était décidé à perdre la partie.

— » Décidé? oui certainement! car il avait beau cacher son jeu, j'ai bien vu (et je pense avoir été la seule à le remarquer) qu'il avait les quatre rois dans la main, avant d'aller aux cartes, et qu'il en a écarté deux avec un as.

— » Ma cousine, gardez-vous de le dire! puisqu'il est capable d'un aussi généreux sacrifice, il vous en voudrait trop d'en réduire la valeur, en publiant à ce sujet vos conjectures. Qu'elles soient fondées ou non, soyez certaine que vous recevriez un désaveu. D'ailleurs vous connaissez l'orgueil des Torontal et les suites qui.... »

Pendant que ce dialogue avait lieu, un bruit de voix fortes, même irritées, retentissait dans un corridor latéral. Les deux cousines se levèrent ensemble, coururent au bruit, et se trouvèrent au milieu de leurs

gens qui, pour la plupart, n'étaient que spectateurs, tandis que le baron apostrophait son piqueur Frencks en termes aussi durs qu'injurieux. A la vue de sa femme et de la princesse, M. de Steinn sembla redoubler de violence.

« Le croiriez-vous, s'écriait-il avec des yeux enflammés de courroux, ce drôle savait que, dans deux jours, nous avons la Saint-Hubert, et il ne m'en soufflait pas le mot, bien qu'il n'ignorât pas l'engagement sacré que j'ai pris de célébrer cette fête avec le comte de Schœnbornn et tous ses nobles voisins ! »

Le piqueur ayant voulu s'excuser, le baron ressaisit la parole avec un surcroît d'irritation :

« Tais-toi, misérable ! Est-ce que je ne t'ai pas surpris cherchant à embrasser, malgré sa résistance, mademoiselle Hubert, qui, tout en repoussant tes baisers, te disait qu'elle n'avait pas le bonheur d'avoir saint Hubert pour patron, quoique les noms fussent semblables; que d'ailleurs la Saint-Hubert de ceux qui ne chassent pas est au 30 mai, et qu'enfin on n'embrassait pas les gens plus

de quarante-huit heures avant leur fête. Si les cris de cette honnête fille ne m'avaient averti, voilà la première Saint-Hubert à laquelle j'eusse manqué de ma vie, depuis que j'ai âge d'homme et de raison; mais, coquin, tu ne l'eusses pas porté en terre! »

Frencks, désolé de voir s'ébruiter sa tentative amoureuse avec sa honte, pendant que mademoiselle Hubert riait aux éclats, et que sa maîtresse se pinçait les lèvres pour ne pas partager sa joie d'une manière trop ostensible, murmurait entre les dents contre le baron.

« Tu me braves, je crois, reprit celui-ci, dont l'humeur s'exaltait, eh bien, je te chasse! Je partirai bien sans toi, coquin. Je te donne ton congé; je n'ai plus besoin de tes services infidèles. Seul, avec Henricks, je me rendrai au château de Schœnbornn, où, grâce à toi, j'allais être déshonoré.... Quoi! tu courais les jeunes filles au nom du bienheureux saint Hubert, serviteur déloyal, et tu ne daignais seulement pas m'avertir que nous étions à deux jours de sa fête! Entendez-vous, Mesdames? Deux jours, et j'ai plus de quarante milles d'Allemagne à

traverser pour dégager ma parole!... Élisa, payez ce drôle, auquel je dois neuf mois de gages, à raison de deux cents guilders, et que je n'en entende plus parler!»

Frencks était dans la désolation; les deux cousines en eurent pitié, et croyant qu'il était temps de ne plus prendre la colère du baron sur un ton de plaisanterie, elles demandèrent la grâce du piqueur; mais, à leur grand étonnement, toute intercession fut vaine. Le baron les éconduisit d'un ton brusque, en les priant de se mêler de leurs affaires. Persuadées qu'avec le bénéfice du temps, le calme serait rendu aux esprits agités de M. de Steinn, et que son humeur ne tarderait pas à s'adoucir au profit de Frencks, elles allaient retourner à la chambre de la princesse, où elles se proposaient, sans doute, de reprendre le cours de leur conversation, lorsque le piqueur qui connaissait mieux qu'elles le caractère opiniâtre de son maître, crut devoir tenter un dernier effort:

« Chères et respectables dames, s'écriait-il en sanglottant, ne me délaissez pas avant que monsieur le baron ne m'ait pardonné hu

» — Faquin, lui répliquait le baron, va chercher fortune ailleurs; j'ai besoin d'avoir à mes côtés quelqu'un qui ait de la mémoire pour moi, quand la mienne est en défaut. Manquer à une fête de Saint-Hubert, sans avoir ni genou démis ni jambe cassée!.... En vérité je m'étonne de ma modération.... et il tient à peu de chose que je ne te fasse repentir de ta déloyauté. »

En même temps il agitait le jonc qu'il tenait à la main.

« Mais, ajouta-t-il, le plus sage parti est de te retirer, sans quoi.... »

Et il renouvela le même geste, de manière à inquiéter sa femme et sa cousine, qui commandaient vainement à Frencks de se taire, au moins de céder à l'orage par sa retraite. Par bonheur, M. de Steinn lui tournant le dos, prit la route de l'escalier.

« Monsieur le baron (n'en continuait pas moins le piqueur, sourd à tous les avis), songez à votre meute, que nous avons laissée sur la route de Moravie! Qui la conduira mieux que moi? Et quand vous aurez abattu une pièce de gibier, qui soutiendra hardi-

ment, même contre Macks, ce piqueur effronté du comte de Schœnbornn, que le coup est parti de votre main ? »

Le baron s'était arrêté sur la première marche, comme un homme qui, frappé d'une lumière soudaine, délibère avec lui-même. Frencks ne resta pas court en si beau chemin.

« Et vos chers spisschenns, monsieur le baron, il faudra donc que je les quitte ! Ces pauvres animaux m'aimaient pourtant de tout leur cœur ! ils savent comme je les appuie quand ils sont sur la voie. »

A cet endroit de la harangue, le baron s'était retourné avec un attendrissement visible, quoiqu'il cherchât à en dissimuler la trace.

« Sans ma parole et mes juremens, vous le savez, mon cher maître, jamais Mika ne vous eût fait l'honneur d'avoir le premier coiffé le sanglier dont j'ai coupé la hure près de Brunn [1], car j'avais vu, de mes yeux, le spisschenn s'élancer sur lui ; les jaloux contestaient ; ai-je rempli mon devoir, alors? Tirant mon sabre, j'ai sermenté pour Mika, à

[1] Chef-lieu de cercle et capitale de la Moravie.

la face du ciel! Dès ce moment, la victoire a été à nous, et j'ai sonné la fanfare! »

A ces derniers mots, le baron n'y put tenir; revenant sur ses pas, non sans exciter la surprise des deux dames, bien moins éloquentes que le piqueur, il dit à ce dernier, d'un ton qui attestait son retour à des sentimens plus modérés :

« Si je te garde, coquin, qui réparera le tort que tu es en risque de me causer, faute de m'avoir averti à temps du jour que tout bon chasseur, en Allemagne et autres contrées de la terre, doit célébrer avec ses vrais amis? car je croirais ne pouvoir plus me montrer nulle part, après avoir eu la honte de passer ces vingt-quatre heures dans un salon de Vienne. Apprends-moi encore, malheureux, qui me dégagera du duel où, par ton coupable oubli, j'ai consenti à servir de témoin? Au reste, il faut que, dès ce matin, je parte pour la Moravie, et je vais écrire au cher Styndall que je ne puis plus être son homme. Tu lui porteras ma lettre, Frencks, et si tu n'es pas de retour dans une heure, à dater de l'instant où je te l'aurai confiée, tu

n'as plus besoin de te croire à mon service. Tu me connais; voilà tout ce que je puis faire pour toi. »

Au nom de M. Styndall, la baronne s'était rétriée, tandis que, terrifiée par la nouvelle qu'elle venait d'apprendre, la princesse d'OEdenbourg, dans les premiers instans, avait gardé le silence. Cette atonie ne dura que quelques secondes, au bout desquelles elle s'élança vers son cousin, en lui disant :

« Quoi! baron, vous auriez la cruauté de partir pour une chasse ou pour un repas de chasseurs, quand, à votre connaissance et de votre consentement, deux hommes sont prêts à se couper la gorge? Non, vous n'aurez pas cette indignité! Je vous somme, au nom de l'honneur, de rester à Vienne et de vous rendre au plus vite chez monsieur Styndall, pour y porter des paroles de paix et de conciliation... Ma cousine, réunissez-vous donc à moi pour arrêter votre mari! »

Elisa, de son côté, s'adressa avec presque autant d'énergie, au baron de Steinn; mais tous les efforts de la baronne et de la princesse furent superflus auprès de cet homme,

qui avait aussi son point d'honneur, ou plutôt son idée fixe, dont rien ne pouvait le décider à se départir.

« Soyez tranquilles, mes bonnes amies, se contentait-il de répondre; le gentleman est brave, et il se tirera d'affaire à son avantage, quel que soit le témoin qui me remplace; car vous sentez que les choses ont été poussées trop loin pour qu'elles en restent là. Certainement ce n'est pas moi qui me hasarderais à être d'un autre avis : je sais trop ce que se doivent deux gentilshommes; je sais aussi ce que je me dois à moi-même, et la parole que j'ai donnée au comte de Schœnbornn étant antérieure de trois mois à celle que le gentleman m'a surprise, suivant toutes les lois divines et humaines, je retourne à mon premier engagement. D'ailleurs, toute réflexion faite, je ne pouvais guère être le second de notre ami Frédéric, en compagnie duquel je n'ai jamais chassé, contre le comte de Torontal, avec lequel, au moins deux fois, je me suis vu en forêt. C'est ce que je me propose d'écrire tout franchement à monsieur Styndall dans quelques minutes. »

La baronne de Steinn, qui ne se rendait pas à la force de ces raisons, voulut insister auprès de son mari; mais la princesse d'OEdenbourg qui, depuis long-temps, connaissait toute la portée de son cousin, sentit que, dans l'exacte vérité, la présence d'un tel personnage finirait par leur être bien peu utile. En le pressant de questions, on venait d'apprendre que c'était contre le comte de Torontal que l'insulaire allait être aux prises: c'était ce qu'il y avait de plus essentiel à savoir. Plutôt que de discuter sans profit, Charlotte, avec un cœur serré, se retira dans sa chambre; et, tandis que madame de Steinn se livrait à un mécontentement d'autant plus réel, que son mari l'obligeait à le suppléer dans ses préparatifs de voyage, elle écrivit à quelques personnes de son intimité, notamment au prince Esthérazy et au baron de Sperges. Après avoir recouru, pour le premier, à ce style d'une ame aimante et sensible qui, sous la plume d'une femme, accroît sa force de toute la puissance d'un sexe sur l'autre, elle se hâta de dépêcher un de ses gens vers le prince dont l'hôtel, comme ce-

lui du comte son neveu, était situé dans le faubourg d'Ulric. Ainsi, si on ne le trouvait à l'un de ces domiciles, on pouvait se flatter de le rencontrer à l'autre. Quant au baron de Sperges, Charlotte se bornait à le prier de venir à Augarten pour une affaire qui ne souffrait aucun délai, et qui intéressait l'existence d'un ami commun. Le domestique, chargé de ce second billet, eut ordre de se rendre en droite ligne au Burgh, où le fondateur de l'*Académie des riches* avait son appartement dans la cour d'Amélie.

Nous sommes obligés de confesser que le baron de Steinn rédigeait un peu plus laborieusement sa lettre à M. Styndall, car l'étude et la contention d'esprit n'avaient jamais été dans ses habitudes; aussi, autant qu'il le pouvait, sans se trop compromettre, chargeait-il son piqueur du soin de sa correspondance. Cette fois, ne voulant pas recourir à cet intermédiaire par des motifs que l'on appréciera sans peine, à sa propre surprise, il tira de son cerveau une couple de pages, dont il fut si satisfait, qu'il s'empressa de les communiquer à sa femme, sans avoir égard

à l'air d'humeur avec lequel elle se prêtait à les entendre. Tel était le contenu de la missive :

Vienne, ce 1er novembre 1767, à neuf heures du matin.

SIR STYNDALL ET TRÈS-HONORABLE GENTLEMAN.

« Quand hier au soir vous avez reçu ma promesse de paraître à vos côtés dans une affaire d'honneur où je dois avouer que vous êtes exempt de tous reproches, je n'avais pas présente à l'esprit la proximité de la fête de Saint-Hubert, que depuis trois mois et quatre jours je m'étais engagé à célébrer avec le comte de Schœnbornn. Mon coquin de piqueur vient de m'en avertir, grâce à un coup de Providence, puisque la volonté de ce maraud n'y était pour rien; aussi guère ne s'est fallu que je ne le misse à la porte : première raison pour me dégager aujourd'hui de ma parole, car un témoin se rencontre à toute heure pour un duel, et il n'y a qu'une Saint-Hubert par année, ce qui est si vrai, qu'il n'appartiendrait pas au pape et à l'impératrice réunis de la placer deux

fois dans le calendrier. Encore, si elle y figure une seule, le Saint-Père a-t-il eu l'extrême maladresse de la porter au 30 mai, époque où la chasse est suspendue, ce que nous avons sagement réformé en ce qui nous concerne.

» Je m'accuse ici d'une faute beaucoup plus grande, très-honorable gentleman; c'est un peu trop légèrement que j'ai accepté d'être votre témoin contre le comte de Torontal, avec lequel j'ai deux fois couru le cerf en Hongrie, si je ne me trompe, tandis que vos chiens et les miens n'ont jamais chassé ensemble. Je crois encore m'être trouvé en forêt avec son père, et quoiqu'il me faille avouer les torts de ce jeune gentilhomme à votre égard, vous êtes trop juste, mon cher Styndall, pour ne pas sentir que les liens qui nous unissent sont d'une telle nature, que je devrais plutôt lui prêter assistance, que de me montrer, en champ-clos, du côté de son ennemi; seconde raison pour m'excuser près de vous.

» Suivant les statuts de l'ordre du Cerf, dont je me flatte d'être le fondateur, le

comte et moi nous avons contracté une sorte d'affinité qui ne doit cesser qu'à la mort de l'un ou de l'autre, ou peut-être de tous les deux. C'est ce que je me propose de vous expliquer à mon retour, car je vous aime trop aussi pour ne pas avoir quelques projets sur vous. Je ne vous en dis pas davantage, sir Styndall.... Que ne pouvez-vous m'accompagner! je vous présenterais au comte de Schœnbornn, qui serait sûrement flatté de vous connaître, et qui vous recevrait avec plus de plaisir qu'il n'accueillera mes spisschenns, dont il est un peu jaloux, car dans toute sa meute il n'a pas un chien courant ou couchant qui les vaille. Vous eussiez fait la route avec ces excellens animaux; ma berline est large et commode, et j'espère que, Dieu aidant, nous fussions arrivés tous les quatre en bonne santé.

» Le baron DE STEINN. »

P. S. « Ménagez un peu, je vous prie, le jeune comte, à cause de l'affinité. Qui sait si un jour vous ne vous appartiendrez pas de

plus près que vous ne le croyez ?... De grâce, renvoyez-moi la relation de Frencks ! c'est la dernière copie qui m'en reste ; chemin faisant elle me sera nécessaire. Vous avez eu le temps d'en prendre lecture, même de la transcrire. Bien que ce fût un abus de confiance, je crois que je le vous pardonnerais.... Il m'est revenu de certaine part que vous n'avez au Wiéden qu'un chien de basse-cour : je suppose qu'on aura été mal informé pour l'honneur de Votre Seigneurie. »

En achevant de lire, le baron disait à sa femme, qui lui avait prêté une oreille fort peu attentive :

« Élisa, quand je suis à la campagne, c'est Frencks qui fait mes lettres sous ma dictée ; quand je suis à Vienne, je me repose de ce soin sur vous, et cependant vous pouvez croire que, lorsque je m'en donne la peine, je n'ai pas besoin de secrétaire. Je suis bien aise que vous l'appreniez, et qu'à l'avenir vous ne tiriez pas trop de vanité d'un talent que vous partagez avec d'autres.... Il est vrai que les idées me coulaient de source ; elles

me venaient dans une telle abondance, que je n'avais que l'embarras du choix.... Avez-vous senti la force du passage par lequel je laisse entendre au gentleman que j'ai des projets sur lui?.... Je compte qu'il sera content.

— » Oui, répondit la baronne, mais en attendant vous le laissez se battre comme s'il vous était inconnu; vous ne savez pas quels jours vont être en péril. Soyez certain que ce ne sont pas ceux d'un homme ordinaire. Dans quelques heures on en apprendra davantage s'il succombe au moment où nous parlons, et c'est sans doute alors que vous lui témoignerez toute votre bonne volonté: mais un dîner de Saint-Hubert est d'une telle importance que, pour y assister, il faut oublier ses meilleurs amis!

— » Taisez-vous, Madame, » répliqua violemment M. de Steinn, en remettant sa lettre à Frencks, avec ordre d'être de retour dans une heure au plus tard, sous peine d'une disgrâce complète.

« Est-ce que mes amis, dit-il après le départ du piqueur, ne sont pas ceux avec les-

quels je chasse? Votre gentleman a-t-il abattu une seule pièce de gibier en ma présence? lui ai-je vu seulement un fusil entre les mains? Quand nous nous connaîtrons mieux on pourra exiger de moi davantage. Tel peut être un fort brave homme sans savoir comment s'y prendre pour relancer une bête fauve; j'ai rencontré, ma mie, d'importans personnages qui n'ont été que de petits messieurs devant un cerf bien relancé ou un sanglier forcé dans sa bauge.

— » Et tel, dans sa vie, ajouta la baronne avec colère, aura tué cinquante renards et deux mille lièvres qui ne sera jamais qu'un sot! Vous mériteriez.... »

La dispute eût continué avec cette aigreur entre les deux époux, si mademoiselle Hubert n'était venue avertir madame de Steinn qu'elle était attendue dans l'appartement de Charlotte. Comme toutes les personnes, livrées à une véritable peine de cœur, aiment à tenir près d'elles quelqu'un avec qui elles puissent calculer leurs chances d'inquiétudes, et surtout en atténuer les motifs, dussent-elles se faire un moment illusion, ainsi la princesse

appelait sa cousine à ses côtés pour soumettre avec elle les événemens du jour à des conjectures bonnes ou mauvaises. L'insulte, impatiemment supportée par Frédéric devant de nombreux témoins, leur parut à toutes les deux plus grave qu'elle ne leur avait d'abord semblé; mais elles fondèrent aussi des espérances sur l'intervention présumable du prince Esthérazy. Celui-ci, au double titre d'oncle de l'agresseur et d'obligé de la partie plaignante, devait employer tout ce qu'il avait de moyens en son pouvoir pour calmer des esprits, des deux parts, malheureusement fort irritables.

Quant au baron de Sperges, on le souhaitait plus pour les excellens conseils que l'on avait droit d'attendre de sa sagesse, que par aucun dessein d'en exiger une intervention, dont sa rigide observance des formes et son goût pour le cérémonial eussent ralenti l'activité; cependant son amitié était acquise à Charlotte, et, tout en lui désirant un peu plus de promptitude dans les déterminations, on ne pouvait s'empêcher de rendre hommage à sa bienveillance naturelle. La princesse avait bien

eu l'idée de recourir au baron Holger; mais elle s'en était désistée par la crainte de réclamer, d'un grave magistrat, une démarche trop peu en rapport avec sa profession, en le commettant entre des jeunes gens prêts à vider leur querelle sans le recours aux lois.

Le temps marchait et les alarmes croissaient. Charlotte ne cherchait pas à dissimuler les siennes. Chez elle, les exigences d'une réserve sévère paraissaient oubliées; elles se taisaient au moins devant l'imminence du péril. Croyant pouvoir s'avouer à elle-même le motif de sa douleur, elle ne songeait guère à la cacher à sa confidente. Des pleurs qu'elle n'essuyait seulement pas coulaient le long de ses joues rosées; ils redoublèrent à l'instant où mademoiselle Hubert entra dans la chambre pour annoncer que le domestique, chargé de se rendre à l'hôtel d'Esthérazy, avait été réduit à y déposer sa lettre, faute de rencontrer le prince chez lui ou chez le comte de Torontal également absent. Le seul avantage que l'on tira de cette double course dans le quartier d'Ulric, c'est qu'on apprit que, dès huit heures du matin,

l'oncle et le neveu étaient sortis ensemble dans la même voiture. La baronne dépêcha aussitôt un de ses gens vers le faubourg du Wiéden avec ordre de s'informer des nouvelles de l'insulaire et d'en rapporter à Augarten.

Survint le baron de Sperges, que l'invitation de Charlotte avait trouvé au Burgh avec une toilette presque achevée, ce qui le dispensait de faire un trop grand sacrifice pour répondre aux désirs de la princesse d'OEdenbourg. Après avoir entendu sa jeune amie avec une émotion vraie, il prit son parti beaucoup plus promptement qu'on ne l'eût présumé. Décidé par l'intérêt qu'il portait à M. Styndall, il annonça qu'il irait directement en cabriolet au Wiéden; mais il fut retardé dans son projet par le retour de Frencks dont on se flattait, non sans motifs, de tirer quelques lumières.

Il fallait que le piqueur commençât par rendre compte de son message au baron de Steinn qui, tôt après son déjeuner, ayant commandé d'atteler les chevaux à sa berline, et y ayant installé déjà ses deux spisschenns,

dont les museaux noirs et pointus s'allongeaient aux deux portières, se consolait d'attendre Frencks, en jurant de son mieux. Le baron reçut avec humeur la relation; puis, n'écoutant personne, ne se donnant pas la peine de lire les mots que Frédéric avait tracés au revers de la page, il enjoignit à son chef de meute de le suivre à cheval, et monta dans la voiture avec son valet de chambre. C'est ainsi et sans autres adieux, que le noble Hongrois quitta la maison de sa cousine. Assis entre ses deux chiens, ayant son domestique Henricks en vis-à-vis, un fusil neuf et un cor de chasse attachés en sautoir sur son impériale, non moins fidèle à sa parole qu'au grand saint Hubert, il fit signe au postillon, et bientôt on entendit, dans tout l'hôtel, le coup de fouet du départ qui, comme celui de l'arrivée, est toujours le plus retentissant; car il faut que l'univers entier sache qu'un valet de poste a l'honneur insigne d'entrer dans une ville ou d'en sortir, en forçant à rouler à sa suite, sur le pavé, une berline ou un méchant cabriolet.

Quoique le piqueur gardât rancune à ma-

demoiselle Hubert, la soubrette lui ayant proposé gracieusement de se rafraîchir d'une demi-bouteille de vin du Necker, avant qu'il mît le pied sur l'étrier, il ne put résister à une offre si séduisante. Certain même, sans trop user de l'éperon, de rejoindre bientôt la berline dont le mouvement rapide devait se ralentir au bout de quelques minutes, il jasa volontiers avec la camériste, envers laquelle il n'eût pas été aussi indulgent, s'il avait su qu'elle n'attendait pas toujours sa fête pour accorder à Tom Sylcock, ce que l'on refusait à un compatriote avec tant de rigueur. A sa grande satisfaction, la femme de chambre apprit de Frencks, qu'en sortant de chez M. Styndall, il y avait laissé le prince Esthérazy. Cette entrevue, que l'on avait songé à préparer par un message, était ce que les deux cousines désiraient le plus ardemment, et elles en conçurent les plus flatteuses espérances jusqu'à trois heures de l'après-midi, moment où reparut le baron de Sperges qui, en témoignage de son zèle, s'était mis à la recherche de nouveaux documens. En vain le fondateur de l'*Académie des*

riches avait composé son ton et ses traits; en vain il voulut présenter sous un jour favorable ce qu'il avait recueilli; il porta la désolation dans l'ame de Charlotte. Telle fut sa version sommaire :

Arrivé au Wiéden, il avait entendu que l'Anglais en était parti depuis près d'une heure, sans qu'on connût le but de sa course. Du Wiéden au faubourg d'Ulric, il n'y a qu'un pas; et après avoir frappé chez le comte de Torontal, le baron apprit avec regret l'absence de ce jeune officier. Le docteur Storck, médecin en chef du collége Thérésien, demeurant dans le voisinage, à tout événement, il crut devoir lui rendre une visite; c'était la seconde heure qui sonnait depuis son départ de Léopoldstat. Prêt à y retourner, il lui vint en idée de profiter de l'occasion pour aller à l'hôtel Lamberg, où il avait une affaire personnelle à traiter, et qui n'est pas loin de la porte de Lerchenfeld. Comme il longeait le boulevard extérieur, il lui arriva de passer auprès de quelques bourgeois de Josephstadt, formant groupe autour d'un homme du peuple qui du geste se livrait à des indications de

terrain. La pitié et un tendre intérêt semblaient se peindre sur les visages de ces honnêtes Allemands, dont les regards toujours guidés par la main du démonstrateur se dirigeaient vers un chemin creux, sous la muraille de clôture d'une communauté religieuse qui le dominait; mais aucun des assistans ne songeait à une vérification plus exacte, en se transportant sur les lieux; il en était même qui se détachaient du groupe avec beaucoup de calme, dans l'intention de retourner à leur domicile. Le mot de duel, prononcé par ceux-ci, vint à retentir aux oreilles du baron. Aussitôt le noble Tyrolien était descendu de son cabriolet, s'était mêlé aux bourgeois restés sur le bord de la route avec le discoureur, et y avait appris, de celui-ci, que l'un des combattans, en apparence Anglais d'après son costume et son langage, avait été atteint du coup fatal; mais que respirant encore, il avait été amené du champ de bataille dans la même voiture que son adversaire. Les autres renseignemens obtenus à force de questions, ne permettaient point de douter que M. Styndall n'eût figuré en

personne dans cette triste rencontre. Le baron se transporta ensuite successivement chez les deux rivaux présumés. Ne trouvant ni l'un ni l'autre à leur hôtel, il avait cru, par conjectures, que le blessé était en danger imminent de la vie, et qu'on avait été obligé de le déposer dans une maison du voisinage, sur laquelle, malgré des recherches subséquentes, il n'avait pu acquérir de lumières.

Bien que le fondateur de l'*Académie des riches* se fût enveloppé de précautions dictées par la bonté de son cœur, ce récit d'un duel, nécessairement funeste à l'un des combattans, coûta de nouvelles larmes aux deux cousines. La baronne de Steinn pensait, avec trop de raison, que, si son mari n'avait pas été aussi discret envers elle, on eût pu, dès la veille, prendre des mesures plus efficaces pour détourner cette catastrophe. Le nom de l'infortuné, qui en était déjà victime, n'était pas encore prononcé; il faut en convenir, le baron de Sperges avait mis quelque adresse à écarter celui de M. Styndall : mais Charlotte n'envisageait pas moins, avec effroi, un malheur dont elle se regardait

comme la cause innocente. Pour s'exprimer sans détours, elle avait beau prévoir les fâcheuses conséquences du coup qui aurait été porté au comte de Torontal, toutes ses terreurs étaient pour l'insulaire. C'était lui qu'elle voyait gissant sur un lit de douleur; c'était sa plaie ensanglantée et les longs cils noirs de sa paupière prête à se fermer pour toujours, qu'elle avait sous les yeux. « Le ciel, disait-elle, en élevant son regard plein de l'accusation la plus touchante, le ciel aura donc permis qu'en une minute on ait effacé son plus bel ouvrage! »

Redoutant de nourrir un espoir qu'il n'avait pas lui-même, le baron se taisait. Tout-à-coup, il se fit une révolution dans la physionomie de la princesse d'OEdenbourg. D'une expression de souffrance, ses traits passèrent, avec la rapidité de l'éclair, à un état de calme et presque de bonheur. C'était plus qu'un doute qui y transpirait; ils avaient pris un caractère de certitude rassurante; le cœur y avait déjà tracé, en lettres de feu et d'azur, l'acte de la reconnaissance, pour la bonté qui conservait à la terre l'homme le plus digne,

dans la pensée de Charlotte, d'attester la puissance divine ici-bas.

« Ma cousine, mon cher baron de Sperges, s'écria-t-elle avec un accent prophétique, vous pouvez ajouter foi à mes paroles! Le généreux, l'excellent Styndall est sauvé! S'il avait succombé, son adversaire ne fût pas resté près de lui, pour le soigner, pour adoucir ses derniers momens, pour implorer peut-être un pardon. Frédéric, j'en suis certaine, était seul capable de trouver, en lui-même, de pareils sentimens. Baron, vous ne l'avez pas rencontré, chez lui, après l'affaire; vous n'avez pas rencontré, non plus, chez lui, le comte de Torontal; croyez-moi: c'est ce dernier qui est blessé! »

En même temps qu'elle proférait ces paroles avec volubilité, elle serrait les mains d'Élisa et du noble Tyrolien, comme pour leur demander des félicitations. Des pleurs ne laissaient pas de continuer à couler de ses beaux yeux; mais on eût été tenté de dire qu'ils n'échappaient plus de la même source. L'orage de la douleur avait fait aux premiers s'épandre avec trouble et confusion : les au-

tres ressemblaient à la rosée du ciel ramenant la fraîcheur et la vie sur le côteau qui en est doucement humecté.

Cette manière toute morale de préjuger les événemens, ici n'était pas trompeuse. Cependant la malheureuse Charlotte était destinée à passer par de nouvelles anxiétés ; car, avant le départ du baron, on lui apporta une lettre du prince Esthérazy qui, lui rendant compte de la conciliation ménagée par ses soins entre les deux rivaux, lui apprenait qu'après en avoir informé le prince chancelier de Kaunitz, il s'était fait conduire directement dans une maison tierce, où il était attendu à dîner avec son épouse, et de laquelle le comte Romuald était monté en chaise de poste, pour rejoindre son corps cantonné en Lithuanie. Un retour différé, à son propre hôtel, avait pu seul retarder la réponse, par laquelle le prince eût voulu mettre plus tôt un terme aux inquiétudes des deux cousines.

Que penser de ces versions contradictoires? A laquelle s'arrêter? Le comte de Torontal ne s'était donc pas battu contre Fré-

déric! Quel autre adversaire supposer à M. Styndall? On ne lui en connaissait pas un seul; et pourtant un duel avait eu lieu! L'absence du comte était motivée : celle du gentleman ne l'était plus que par la blessure qu'il aurait reçue, ou par un sentiment de générosité! Au profit de qui s'exercerait encore cette dernière? C'était, de l'une à l'autre de ces idées, que flottaient les deux amies et le serviable baron, par les conseils duquel on se décida à envoyer un troisième message chez l'insulaire. Il fut arrêté que madame de Steinn tiendrait la plume; mais à l'instant où l'on allait cacheter le billet, Charlotte voulut le relire. Nous n'examinerons pas si elle désirait seulement se convaincre, par ses propres yeux, que les paroles en étaient assez pressantes, ou si elle avait prémédité d'y ajouter le peu de mots qu'on y a vus, et qui, sous une apparence modeste, étaient pleins d'un intérêt dont elle se flattait qu'au Wiéden on aurait la conviction? Toujours est-il vrai que la ligne du *post-scriptum* lui appartint tout entière.

Il fallait attendre, pour asseoir un juge-

ment, le retour du domestique chargé de cette dernière dépêche, car la course précédente avait été infructueuse. On comptait beaucoup sur la réponse qu'il apporterait; on espérait, mais en tremblant encore plus, comme l'équipage qui, chassé par la tempête vers une côte hérissée d'écueils, descend, au fond des vagues en tumulte, sa dernière ancre, laquelle a si bien reçu le nom d'ancre de miséricorde. Après deux mortelles heures de délais, le serviteur de l'hôtel d'OEdenbourg s'en faisait rouvrir la porte; mais son retour ne répandit aucune lumière nouvelle sur cette journée d'angoisses, puisqu'il n'avait pu voir sir Styndall, parmi les gens duquel ces démarches itératives causèrent seulement un surcroît d'alarmes. Il fut sévèrement repris de son peu de succès par ses maîtresses, à la pensée desquelles il était accusé d'avoir mal répondu. Grondé pour être arrivé tard à Augarten, il ne le fut pas moins pour n'avoir pas attendu davantage.

Enfin on annonça Tom Sylcock.

Le billet dont il était porteur, très-laconique, très-respectueux, très-tendre aussi pour

la femme qui en avait l'intelligence, était tranquillisant; on le dévora des yeux. Il annonçait bien qu'une affaire d'honneur avait retenu M. Styndall pendant un jour loin de ses amis, qu'elle s'était terminée d'une manière douloureuse pour son cœur, malgré ses trop justes griefs; mais qu'il espérait que le temps et les soins prodigués au blessé, d'ailleurs peu connu dans Vienne, en atténueraient les funestes conséquences. Comme il était trop difficile de renfermer dans une lettre les motifs et les détails de cette rencontre, le signataire se flattait qu'on voudrait bien les attendre jusqu'à ce qu'il pût, de vive voix, les soumettre au jugement des deux personnes de la ville, dont l'estime lui était la plus précieuse. Il ajoutait qu'il ne croirait pas avoir acheté trop cher les témoignages de cette estime par les hasards qu'il avait courus, et il achevait en disant qu'une *seule ligne*, tracée de la main de l'une ou de l'autre, avait trop de prix à ses yeux pour ne pas lui en offrir déjà le complet dédommagement. En substance, voilà ce que mandait M. Styndall.

Ce n'était pas assez; on voulut entendre

Tom Sylcock. Un peu déconcerté d'avoir à se produire devant deux grandes dames, dont une était princesse, et devant un baron de l'empire, mais se félicitant aussi de pouvoir parler librement de son maître, il s'étendit, un peu moins que nous ne l'avons fait dans les précédens chapitres, sur les préliminaires du duel; car il n'avait pas assisté au dialogue dont les solives de la chambre de M. de Saint-Yvon avaient retenti. Mais il en dit plus que ne renferment nos pages sur le moment décisif de l'action. C'est cette dernière partie de son récit que nous allons reproduire en lui donnant un peu plus de clarté qu'elle n'en reçut du narrateur, et sans nous écarter du respect dû à sa pensée; encore tâcherons-nous, autant qu'il sera en notre pouvoir, de conserver jusqu'aux expressions de son naïf langage [1].

« Je savais que nous allions avoir un duel,

[1] Il n'est pas étonnant que l'éditeur se soit cru obligé de réformer le style de Tom Sylcock, dont la narration ne pouvait être qu'un mélange d'anglais et d'allemand.

ainsi commença-t-il en se tenant debout à une distance respectueuse des dames, car je connaissais trop la sagesse de sa seigneurie pour ne pas voir que les choses se passeraient mal; puisque, dès la veille, il m'avait été ordonné de mettre des armes dans la voiture. D'ailleurs, pendant la route du Wiéden à Josephstadt, mon bien-aimé maître m'avait confié trois lettres, après m'en avoir appris la destination : une de ces lettres était pour notre chère Angleterre, la seconde pour la France; l'autre ne devait pas sortir de Vienne; elle m'était bien recommandée... »

Quoique Tom, par timidité ou par discrétion, sans en dire davantage, n'eût pas seulement levé les yeux sur la princesse, le front et les joues de Charlotte se couvrirent d'une pudique rougeur et pâlirent presque en même temps. Sans doute elle pressentait que l'un de ces adieux solennels lui était destiné. Le tendre amour, à l'instant où il en faisait le touchant aveu, vint à frémir d'un danger qui n'était plus, et l'orgueil d'une douce et noble possession fut aussitôt réprimé par la crainte du coup qui avait failli y mettre un

terme, tellement qu'il serait difficile de dire auquel de ces sentimens il conviendrait de rapporter une émotion où tous les deux semblèrent se confondre.

« L'ordre fut donné au cocher, continua Sylcock, de chercher un quartier solitaire du côté le moins fréquenté des remparts extérieurs, et de s'y arrêter. Dès que nous fûmes dans la voiture, je tremblai de mes jambes en voyant, à côté l'un de l'autre, deux hommes qui allaient en peu de minutes se brûler la cervelle ou se passer une épée au travers du corps. Ils gardèrent un silence profond, et je m'en effrayai davantage, jusqu'au moment où la berline s'arrêta près du couvent des Pères de la Trinité. Après s'être saisi chacun d'un pistolet, les deux gentilshommes descendirent. En effet, c'était du choix de cette arme qu'ils étaient convenus pour vider leur querelle; mais la présence de quelques curieux qui s'étaient approchés du champ de bataille les obligea bientôt à regagner leur voiture. Revenant alors sur nos pas pour remonter par les boulevards vers la porte de Lerchenfeld, nous trouvâ-

mes un endroit écarté, à peu de distance de l'enclos des Augustins. Là, on remit pied à terre, car, mes pauvres Dames, ainsi que vous allez l'apprendre, le ciel avait résolu que l'on se battrait près d'un couvent, et que lui-même donnerait le terrible signal.

» Après être descendu, cette fois le chevalier de Saint-Yvon prit la parole, et ce fut pour exprimer un bon sentiment, bien qu'il commençât par dire qu'à son avis les choses étaient allées trop loin pour qu'on ne se battit pas. Dans sa triste prévision, il pria le digne gentleman de prendre soin d'une dame et d'un enfant auxquels il s'intéresse à Londres, ce que mon cher maître promit, disant qu'il y avait songé, au cas qu'il vint à succomber lui-même. Pendant qu'ils parlaient ainsi, moi, toujours à leur suite, et la berline restant derrière, je me demandais, en frémissant, qui des deux cette berline ramènerait, peut-être privé de vie dans quelques minutes? Mais j'étouffai les sanglots prêts à m'échapper, car je savais qu'ils auraient mécontenté celui pour lequel étaient tous mes vœux.

» Tout-à-coup, me faisant signe de me ranger de côté, sir Syndall s'arrêta, et je vis le chevalier marcher quinze pas en avant, au bout desquels il s'arrêta aussi et se retourna. Comme ils étaient convenus de tirer ensemble, avant de s'ajuster, ils se demandèrent qui donnerait le signal? Sur quoi le chevalier de Saint-Yvon dit: « Pourquoi pas Tom? »

» A ces mots mon sang se glaça dans mes veines. C'était bien assez que le matin, et encore par ordre, j'eusse chargé les pistolets, sans que je fusse exposé à marquer moi-même la fin de mon pauvre maître, puisque cela pouvait arriver ainsi.... Je n'avais pas la force de parler, mais j'étais décidé à ne bouger ni bras, ni jambes, et à ne pas prononcer un mot.

» Eh bien, Tom, continua le gentleman français, tu frapperas trois fois dans tes mains, et, la troisième fois, ce sera une affaire finie.

« A l'instant je recouvrai la parole et je m'écriai: « Non, monsieur le chevalier, je ne frapperai pas! J'aimerais mieux que votre

balle me traversât le corps, que de faire une pareille chose ! »

» M'entendant m'expliquer ainsi, mon bon maître, après avoir jeté sur moi un regard que je n'oublierai jamais, reprit avec sang-froid : « L'heure de midi va sonner » dans un instant aux Augustins, dont le » cadran est à votre droite comme il est à » ma gauche ; il est plus simple qu'elle nous » donne le signal, et qu'au troisième coup » nos pistolets partent.... Armez le vôtre, » chevalier, je vois le marteau qui va tom- » ber sur le timbre. »

« Soit, » fut-il dit pour toute réponse.

» Et l'horloge venant à frapper pour la troisième fois, la décharge des deux armes qui se fit au même moment ressembla au coup d'un bon fusil de calibre. De mon maître, sur lequel je n'avais cessé d'avoir les yeux, ma vue se porta sur le gentleman français, et, trouvant que tout le monde était debout, j'en bénissais le ciel avec l'espoir que les choses en resteraient là. Mais le chevalier étant venu à chanceler, le sang ne tarda pas à couvrir sa poitrine. Mon cher maître et moi

nous n'eûmes que le temps d'aller à sa rencontre, de le soutenir entre nos bras, et de le traîner jusqu'à la voiture, ce en quoi nous fûmes aidés par un ancien religieux, descendu de sa cellule au bruit des pistolets, et par quelques jeunes gens qui, après nous avoir suivis secrètement, s'étaient cachés pour être témoins du duel, sans y être obligés comme moi.

» Je n'oublierai pas que, dans le trajet du chemin creux au boulevard, où la voiture nous attendait, monsieur le chevalier ne cessait de demander des excuses à mon maître, d'en solliciter l'oubli de ses torts, de redire que son traitement était mérité; et il allait jusqu'à baiser la main par laquelle sir Styndall lui tenait un mouchoir appliqué sur la poitrine. »

Ce simple récit, précédé et suivi des autres circonstances dont nous avons déjà rendu compte, causa les plus vives émotions à la baronne de Steinn et à la princesse d'OEdenbourg. L'une et l'autre passèrent successivement par les impressions de nature diverse, auxquelles le narrateur lui-même n'avait

pu se dérober; elles avaient espéré et tremblé tour à tour avec lui; chacune de ses larmes en avait fait couler plusieurs autres. La conclusion de cette affaire vint soulager les deux cousines d'un pesant fardeau; le baron de Sperges, qui y avait pris une part d'ami, éprouva la même satisfaction sans la témoigner d'une manière aussi expansive. On s'entretint encore de l'événement après le départ de Tom Sylcock, qui n'était plus aux yeux de Charlotte un être ordinaire. Une partie de l'intérêt porté à Frédéric s'était réfléchie sur l'honnête serviteur, et l'on ne manqua pas de remarquer que ce sont les bons maîtres qui font les bons domestiques. Ce n'était plus une vérité triviale que l'on énonçait, ici elle était comme enveloppée d'amour.

CHAPITRE XXI.

Question d'économie sociale et de morale privée. — Question de droit et de commerce.

Autant Tom avait été interrogé à l'hôtel d'OEdenbourg, autant il le fut dès son retour au Wieden; on lui reprocha d'avoir parlé des lettres dont il avait eu un moment le dépôt; mais sa demi-discrétion trouva grâce quand on sut que, les ayant encore dans sa poche, il s'était abstenu de les montrer aux deux cousines. Ces lettres, remises par lui sur la table, furent jetées au feu.

L'honnête Sylcock ne put dissimuler à son maître l'émotion avec laquelle la princesse d'OEdenbourg l'avait entendu; les larmes qu'elle avait versées quand le valet de chambre s'était refusé à donner le signal du combat; la pâleur survenue sur ses joues à l'instant où Frédéric avait montré l'horloge

prête à sonner midi; le doux incarnat dont elles se colorèrent quand elle connut quels jours avaient été respectés; l'admiration avec laquelle elle avait vu sir Styndall ramenant le blessé dans sa voiture, puis veillant au pansement, puis jetant sa bourse à Fratello, trouvèrent tour à tour place dans le récit du bon serviteur. Il est vrai que la mémoire de celui-ci fut aidée de quelques questions. Tout simple et peu façonné que fût Tom, il n'ignorait pas ce qui pouvait plaire au gentleman, car il n'avait pas tellement fermé les yeux qu'il ne s'aperçût de l'amour de son maître pour la princesse; et si le rapport de ce messager devait flatter agréablement l'insulaire, au moins, comme l'excellent domestique ne raconta que ce dont il avait été témoin, cette flatterie fut bien certainement la plus innocente de toutes.

Il est possible que le mouvement auquel s'était livré sir Styndall, pendant la durée du jour, eût fait taire chez lui le sentiment de ses peines secrètes; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne s'endormit jamais avec plus de calme, c'est qu'il ne se réveilla jamais dans

des dispositions plus heureuses. Dès le matin il sortit pour se rendre chez le chevalier de Saint-Yvon, sur l'état duquel, après la levée du premier appareil, le rapport du chirurgien continua d'être favorable. De l'hôtel garni du gentilhomme breton, prenant la route la plus longue, de crainte de trop devancer l'heure où la princesse serait visible, il se dirigea vers Léopoldstat, et fut annoncé aux dames à l'instant où la baronne de Steinn allait sortir pour des emplettes d'hiver, dont elle était chargée par ses anciennes amies de Presbourg. On pense bien que la baronne rentra dans l'appartement de sa cousine avec l'insulaire.

A la vue de Frédéric, que depuis moins de trente-six heures elle avait entretenu, Charlotte éprouva un saisissement attesté par l'état de sa physionomie. La parole, prête à se faire jour, expira sur ses lèvres; une longue absence eût produit un effet moins sensible sur son imagination. Serait-ce que, dans la conservation d'un être chéri, après un grand péril, il y aurait un bien qui étonnerait même notre attente? et, dans ce

cas, faudrait-il que l'ame d'une femme, naturellement plus inquiète et plus défiante que la nôtre, eût le temps de se raffermir dans la certitude d'un bonheur dont elle douterait alors même qu'elle en serait le plus enivrée? Élisa avait accablé de complimens ou de questions le gentleman, que Charlotte n'avait pas encore ouvert la bouche; enfin la princesse lui dit: « Frédéric, n'avez-vous pas trop alarmé vos amis, et est-il bien à vous de risquer ainsi des jours auxquels vous savez qu'ils prennent intérêt? » Ces mots furent accompagnés d'un regard timide mais caressant, et tel que l'accorde à l'objet aimé la jeune épouse qui, pour la première fois, osant se permettre une tendre plainte, se hasarde à user d'un droit duquel elle ne se croit pas encore en possession.

Après une demi-heure la curiosité de la baronne ayant été satisfaite sur les points qu'elle avait le plus à cœur d'éclaircir, et le moment n'étant pas éloigné où les magasins du Graben cesseraient d'être fréquentés par le beau monde, cette dame, suivie de mademoiselle Huberti, descendit les degrés, non

sans se plaindre de l'indiscrétion avec laquelle ses amis de province, faute de connaître à Vienne une autre personne de goût, s'obstinaient à lui confier le soin de leurs emplettes. « Charlotte, ajouta-t-elle, s'est débarrassée de cette corvée, et il a bien fallu qu'elle retombât sur moi. »

Quand l'insulaire et la princesse se trouvèrent seuls, la conversation changea de ton et de langage. En admettant qu'ils n'eussent pas été dans le secret de leur attachement réciproque, cette diversité subite de nuances avec un peu de réflexion eût suffi pour le leur révéler. Mais si leur entretien, pendant quelques instans, eut plus d'abandon, s'il fut accompagné d'une part de cette grâce qui donne son parfait développement à la beauté morale d'une femme, de l'autre, de cette aisance qui, chez un homme vraiment épris, ne cesse jamais d'être respectueuse, on s'étonnera sans doute qu'il se soit terminé par une discussion grave; et pourtant tels étaient les caractères déjà connus de la princesse et de sir Styndall, que cette particularité ne peut exciter aucune surprise. Nous pren-

drons ce dialogue à l'instant où une demande de Charlotte ayant conduit les interlocuteurs à sa partie la plus importante, l'ame du gentleman s'y développa tout entière.

CHARLOTTE : « Serait-il vrai, Frédéric, que l'horloge d'un couvent, que le son d'une cloche qui appelle soir et matin de pieux solitaires à célébrer les louanges du Seigneur, vous eût donné à tous les deux le signal de l'homicide?

M. STYNDALL : » Oui, Charlotte.

CHARLOTTE : » Et c'est vous qui, en voyant le marteau prêt à tomber sur le timbre...

M. STYNDALL : » Que voulez-vous, ma charmante, ma respectable amie? nous étions seuls; jamais nous n'eussions obtenu du pauvre Tom ce que le chevalier lui demandait! L'heure de midi allait sonner; j'ai cru qu'elle pouvait servir encore à un autre usage.

CHARLOTTE : » C'est-à-dire à marquer pour l'un de vous, peut-être pour tous les deux, l'heure suprême! Styndall, vous avez en même temps bien du sang-froid et bien de l'irritabilité... »

Ici une larme roula entre les paupières de la princesse qui continua à s'exprimer de la manire suivantèe :

« Mon ami, comment avez-vous pu, avec les principes que vous professez, avec la générosité de sentimens qui vous distinguent, vous qui donnez à la vie d'autrui, ainsi qu'à la vôtre, le prix qu'elles doivent avoir, et qui y voyez le présent ineffable d'une Providence céleste, comment avez-vous pu appeler deux hommes en duel le même jour?

M. Styndall : » Une justification me serait aussi facile qu'elle deviendrait longue : j'étais outragé par tous les deux!

Charlotte : « Cela était-il bien certain? Aviez-vous pénétré dans leurs intentions? L'un de vos adversaires n'en a-t-il pas changé, tandis que les vôtres n'étaient pas équivoques? car vous aviez ordonné de mettre des armes dans votre voiture... Ah Styndall! que de douleurs vous me faites craindre pour celle qui unira sa destinée à la vôtre! »

Un soupir de la princesse ne permettait aucun doute sur la part qu'elle prenait dans cette prévision. L'insulaire le sentit; il y

trouva même un doux aveu auquel il allait ouvrir son cœur : mais arrêté par un retour sur sa situation personnelle, il se borna à répondre avec un accent de mélancolie :

M. Styndall : « Qui s'occupe de moi sur la terre, Madame? Qui s'en occupera, dis-je, parmi les êtres dans lesquels je voudrais placer mes affections? A qui ma vie importe-t-elle? Quelqu'un à ce titre aurait-il le droit de me commander?... Il n'y a qu'une bouche au monde, qui pût articuler des ordres auxquels je voulusse me soumettre. Qu'elle parle, et mon respect !... »

Charlotte : « Styndall, je croyais avoir parlé, je croyais que vous m'aviez entendu...

M. Styndall : « Aimable, ravissante créature, vous avez donc permis mon amour! Anges du Très-Haut, je ne vous envie rien! Puisque le ciel m'a fait cette part, qu'il garde ses autres trésors! Non, désormais il n'y a pas de force humaine qui m'empêche de nourrir cet amour dans mon sein! Quelque sort qui me soit réservé, nulle puissance ne l'en arrachera. »

Un baiser brûlant fut imprimé sur une main, que Charlotte ne défendait pas.

CHARLOTTE : « Eh bien ! mon ami, c'est donc moi qui ai le droit de me plaindre à vous-même d'un emportement qui m'a fait trembler pour votre existence. Frédéric, souvenez-vous du jour où je préservai Archangéli d'une mort imminente ! Vous me secondâtes dans cette œuvre de bien. Mes yeux attachés sur les vôtres y avaient lu votre douleur profonde ; elle devint la mienne ; je vous devinai, Styndall ! Je reconnus en vous, l'être bon et généreux, tel qu'il a dû sortir des mains de l'Éternel. Je commençai par vous chérir comme votre sœur ; j'eusse voulu habiter sous le même toit que vous. A peine votre chute eut lieu (vous l'avouerai-je), j'avais décidé dans ma pensée que vous seriez soigné chez moi, si vous ne repreniez l'usage de vos sens. En vérité, je ne sais aujourd'hui si je ne me serais pas affligée de leur retour ! Croyez-moi, mon ami, c'est cet amour de l'humanité que je voyais briller en vous, qui provoqua mon premier attachement. Le supplice d'un malfaiteur vous mettait à la

torture; vous ne pouviez admettre qu'il appartînt à la justice des hommes de le frapper; vous nous l'avez dit, vous nous l'avez répété dans cette maison, avec une noble éloquence qui a peut-être achevé de m'entraîner vers vous.... Et maintenant vous prétendez que, pour punir d'une manière aussi irrévocable, un être de votre espèce, vos arrêts soient supérieurs à ceux des tribunaux; vous prononcez sans appel dans votre propre cause; vous placez votre justice au-dessus de la justice de la terre, bientôt vous lui soumettrez celle du ciel! Vous ne vouliez pas que la main du bourreau versât le sang. Sans doute que vous destiniez la vôtre à ce digne office!... Styndall, permettez que votre amie vous le dise, dans cette conduite, il y a bien de l'inconséquence. »

Les tendres mouvemens qui avaient agité, il n'y a qu'un instant, le cœur du jeune Anglais, qui l'avaient même rempli d'un trouble délicieux pendant la première partie de ces reproches énergiques, furent tout-à-coup suspendus. Il devint sombre; la fatale empreinte se retraça sur son front chargé de

soucis ; mille idées disparates parcouraient confusément son cerveau ; et absorbé dans un silence profond, il ne se préparait même pas à le rompre. Un étranger, pour lequel se fût ouvert subitement l'appartement de la princesse d'OEdenbourg, n'eût su quelle opinion se former de deux êtres qui brûlaient déjà d'un amour réciproque. Après une pause dont la durée serait appréciable par le chagrin qu'en ressentit Charlotte, une voix argentée fit doucement retentir à l'oreille de Frédéric, les mots suivans, auxquels il dut le retour de son attention :

« Mon ami n'aurait-il plus de paroles pour la femme qui a eu la faiblesse de lui dévoiler son cœur ?

— » Votre Altesse, répondit l'insulaire, vient de me faire bien du mal !.... Ma fatale destinée me poursuivra donc en tous lieux ! Comme vos paroles m'enivrent et me déchirent au même instant ! Non, Charlotte, vous ne savez pas ce qu'il y a de douceur et d'amertume dans le breuvage que vous venez d'offrir à mes lèvres ! vous ne le saurez jamais !...

CHARLOTTE : » Mon digne ami a donc reconnu son erreur. Respectant désormais partout le caractère auguste de l'humanité, il ne m'exposera donc plus à frémir de crainte sur ses jours!

M. STYNDALL : » Il faut le confesser à Votre Altesse; je risquerais de surprendre son approbation plutôt que je ne la mériterais, si je lui laissais croire que je me suis rendu à la force de ses raisons.

CHARLOTTE : » En avez-vous de meilleures à leur opposer? Je ne l'imagine pas. A Dieu ne plaise que tous ces appels à la violence, avec notre assentiment intérieur, surmontent jamais en nous le cri de l'humanité et de l'éternelle justice! Ce serait le plus grand malheur qui pût affliger ce bas-monde. Quand l'oppresseur d'un seul être est justifié, celui de l'espèce entière a trouvé son excuse; et est-ce bien à la haine d'un moment qu'il appartient de précipiter une créature dans l'abîme des siècles?

M. STYNDALL : » J'ai eu, j'ai toujours le duel en horreur, et pourtant je crois qu'il est des circonstances où il nous est imposé comme

plusieurs tristes et rigoureuses nécessités auxquelles notre nature est soumise... Me permettez-vous de m'expliquer? puis-je espérer que vous écouterez avec patience une théorie repoussée peut-être au premier aspect par le sentiment, et qui ne laisse pas d'avoir sa justification?

CHARLOTTE : » Parlez, Styndall; mais je me flatte que vous resterez toujours l'homme de votre conscience, car c'est bien celui-là que j'ai accueilli.

M. STYNDALL : » Malheur à moi si je perdais votre estime !... Voulant me resserrer dans mon sujet, je me bornerai à poser quelques principes : l'esprit supérieur de Votre Altesse me suivra sans peine dans mes déductions. Je compte même qu'en leur donnant leur complément, il me servira beaucoup.

CHARLOTTE : » Frédéric, vous oubliez qu'il n'y a plus d'Altesse entre nous. »

Ici la main de la princesse reçut un second baiser, et l'insulaire, dont le front s'était épanoui par degrés, s'énonça en ces termes :

« Eh bien! Charlotte, je vais vous sou-

mettre mes pensées présentes sur le duel. Dussiez-vous en prendre quelque force contre moi, je ne vous cacherai pas qu'elles n'ont été substituées aux vôtres dans ma règle de conduite, que pour certains cas bien rares et après une sévère délibération avec moi-même.

» Quoi que disent les philosophes de l'école moderne, l'homme, tel qu'il sort des mains du Créateur, est essentiellement l'homme de la société; il accepte celle-ci en l'état où il la trouve; il l'adopte et s'y incorpore dès le moment où il vient en faire partie : c'est un arrangement providentiel auquel nul de nous ne saurait se soustraire. D'une autre part, les mœurs font plus les lois qu'elles n'en sont le résultat, et c'est par elles, en toute évidence, que se constitue l'ordre social, ce qui n'est pas un mal; car, lorsque les mœurs sont d'un côté et les lois de l'autre, la raison appartient généralement aux mœurs qui en sont le seul correctif possible, et qui marchent presque toujours parallèlement aux besoins.

» Dans notre Europe civilisée, l'espèce hu-

maine est rangée en deux classes. Les républiques, telles qu'on les entend de nos jours, offrent peut-être encore plus ce spectacle de séparation que les monarchies les plus despotiques. Les codes eux-mêmes ne paraissent occupés qu'à fortifier un système de catégories contraire pourtant à la nature, contraire au sens commun, contraire à la justice abstraite, mais qui durera jusqu'à ce que l'arbitre de nos destinées, éclairant par degrés les générations, proclame le moment prévu dans sa sagesse, où le genre humain n'aura qu'une loi de protection et de répression commune à tous. Cependant de ces deux classes, l'une est essentiellement dominatrice, l'autre est presque partout son bien ou sa conquête. Ici, par exemple, la distance d'un homme à un homme est immense : elle est si grande qu'il suffit d'une réflexion pour la constater; c'est qu'il ne tombe dans la pensée de personne que les choses puissent être autrement; et toutefois, ne fût-ce que de loin en loin sur cette terre de priviléges, quelques monticules doivent se dresser, derrière lesquels la première créature en ordre

qui ait été mise ici-bas, puisse trouver un abri. L'expérience prouve que les sociétés s'éteignent quand elles manquent de ce contre-poids d'un régime légal devenu trop oppressif. Cela est affreux à dire !-mais il n'est que trop vrai que le désir de la vengeance succède immédiatement à l'insulte. Il tient au sentiment de la conservation personnelle où, par réflexion, celui de la justice prend sa source, sentiment tellement inné dans la nature animée, que l'être le plus misérable menace sous le coup qu'on lui porte; ainsi on ne peut tuer un insecte sans prendre ses précautions.

» Quand l'homme ne sait plus à qui demander cette justice, dont il a la conscience, et qui n'est, à parler exactement, que le droit de la réciprocité, il se la fait à lui-même. En Italie, en Espagne, en Corse, à Venise, où le duel est assez rare, les haines de famille sont interminables; partout où la loi, sans correctif, ne protége guère que ceux qui l'administrent, l'assassinat est commun. Par le stylet, la faiblesse se met en équilibre avec la force toute-puissante, et celle-ci, dans l'intérêt de sa conservation, est bien obligée

de reculer devant ses propres excès. Ailleurs, comme en Angleterre et en France, le duel remplace le stylet, parce que l'oppression y est moins grande; encore le préjugé protecteur du duel a-t-il moins d'action chez nous que chez nos voisins, en raison même du caractère démocratique de notre gouvernement, qui affaiblit la susceptibilité du caractère national. En Autriche, j'en conviens, les provocations de cette nature ne sont pas fréquentes, ce qu'il faut attribuer, en partie, à la distance tellement infranchissable des rangs, que le baron sortirait avec blâme de sa ligne en appelant un comte de l'empire sur le pré, et le comte en forçant un prince d'y descendre. De-là une extrême circonspection dans les actes, de-là aussi une société décolorée. D'ailleurs, ici le trône, ou ce qui parle en son nom, domine tout sans réplique; et cependant, si l'administration n'avait un esprit de justice, ou mieux, de protection paternelle, reconnu au profit de toutes les classes, les choses se passeraient autrement. Les réactions basses et obscures se multiplieraient par nécessité; car, remar-

quez bien, Charlotte, que la lâcheté est partout le fruit d'une civilisation qui a perdu ses garanties. Dans celle-ci, il arrive exactement ce qui a lieu entre les sauvages dans l'état de nature. L'homme redescend alors l'échelle dont il avait franchi quelques degrés; la ruse devient une arme tout comme la force musculaire, elle ne déshonore plus, elle entre dans l'éducation. Le Canadien n'apprend pas moins à épier son ennemi; à l'attendre pendant des nuits et des jours entre les mornes, qu'à l'attaquer de front; et le succès, dans les deux cas, reçoit les mêmes éloges. Le duel est une amélioration convenue d'un tel désordre. Soyez certaine que cette partie des anciennes mœurs ne serait pas restée si elle n'avait son principe conservateur, dont on a senti le besoin. Les temps approchent où l'on pourra s'en passer; quand l'égalité sociale sera consacrée par la loi, elle ne sera pas réduite à se reconstituer en la violant.

— » Puisque, reprit la princesse, qui avait écouté toujours avec attention, et quelquefois avec impatience, vous parlez d'op-

pression à repousser et de sûreté individuelle, à laquelle chacun doit pourvoir, par suite d'un instinct que je consens à reconnaître avec vous, soyez donc conséquent. Tout en convenant que le duel serait préférable au silence des lois, je vous prie de remarquer que la distance des classes, qui empêcherait de généraliser cet usage, le rendrait d'un très-médiocre effet; car vous ne prétendez sûrement pas qu'un ouvrier du Wieden défie le prince de Kaunitz, dont il aurait à se plaindre, ni qu'un boxeur de votre ville de Londres provoque un lord de l'amirauté. Reste donc une lutte sanguinaire, barbare, sans profit pour la justice, qui n'a pas même le mérite d'un droit commun, et dont les chances sont partout reconnues plus favorables à l'audace qu'à la raison, peu tracassière de son naturel. Il suffirait ainsi d'un mot, d'un geste pour nécessiter un combat à outrance. Puis-je oublier qu'en dissertant sur cette nature de provocation, vous n'avez pas même effleuré le côté moral de l'acte? C'est pourtant quelque chose que de dire à un être: « Je veux » que tu meures; l'un de nous est de trop

» en ce monde. Ainsi l'ai-je décidé. » Par exemple, Styndall, quel a été votre motif pour appeler en champ-clos, non pas seulement cet étranger, sur lequel il a tenu à peu que vous n'ayez commis un homicide, et qui fut pourtant votre ami, mais le comte de Torontal, qui a été plus sage que vous, qui a eu la noblesse de vous offrir des excuses, et qui, dans l'exacte vérité, n'a eu d'autre tort que de laisser transpirer contre vous un sentiment de rivalité ou d'amertume?.... Je vous vois prêt à me repondre; attendez que j'aie développé mon objection tout entière.... Vous argumentiez, il n'y a qu'un instant, de l'oppression d'une classe par une autre : n'est-il pas évident que, vous aussi, vous aspirez à vous ranger dans celle qui dicte la loi? Quoi! l'on ne poura plus parler de sir Styndall, ou à sir Styndall, sans une formule de respect? Il faudra étudier, peser les mots qui viendront se placer sur les lèvres, ou vite, l'épée au poing, il vous forcera de descendre avec lui dans l'arène!....

— » Pourquoi pas, Madame, si ces mots me tuent?

— » Pure susceptibilité. Le glaive de la parole ne tue personne ; il ne blesse que l'homme qui est déjà percé à jour par sa propre conduite. Ce sont des coups sous lesquels la vertu s'est bientôt relevée !

— » Charlotte, vous avez trop d'esprit, trop d'ame, je puis le dire, pour m'attaquer avec des lieux communs, tous les jours démentis par l'expérience. Si vous m'aviez laissé exposer ma théorie, malheureusement fondée jusqu'au moment où la loi aura un beau caractère de grandeur, en appelant tous les hommes à l'exercice des mêmes droits, vous vous fussiez épargné une réponse purement déclamatoire.

» Oui, Charlotte, il y a des mots qui tuent, qui assassinent un homme, comme si on lui plongeait un poignard dans le sein ! Femme adorable, je ne vous dirai pas que, sans l'estime dont vous m'honorez, la vie me serait un fardeau ; je ne vous forcerai pas d'avouer une chose bien vraie, que cette estime se fût certainement affaiblie, si j'avais enduré, avec patience, les propos outrageans du comte de Torontal. S'il est seigneur

autrichien, je suis Anglais, et après avoir exposé une nation à rougir en ma personne, comment aurais-je été assez osé pour me présenter encore devant Votre Altesse? Vous, femme, quelle protection attendriez-vous de moi? Avec quelle assurance marcheriez-vous au Prater, à Augarten, au Graben, chez le prince Louis, si ce bras, que vous tiendriez, ne vous donnait sécurité, si cette poitrine, alors qu'elle palpite d'amour près de la vôtre, ne frémissait d'une généreuse indignation, devant l'homme, assez hardi pour prononcer des paroles que vous ne seriez pas faite pour entendre?

— » Styndall, vous m'aviez dit que vous ne décideriez pas cette question par le sentiment, que vous m'accorderiez l'honneur de raisonner avec moi. Et, si je vous montrais votre victime expirante, à vos pieds, du coup parti de votre main, croyez-vous que je n'aurais pas aussi mon éloquence? Il me suffirait de vous appeler dans la vie future de cet être, et de citer l'antagoniste du docteur Van-Swiéten à son propre tribunal. Qu'importera, mon ami, devant Dieu, que Char-

lotte d'OEdenbourg ait traversé le Prater, avec plus ou moins de fierté, en donnant le bras à sir Styndall, très-bon Anglais de cœur et d'origine, si ce dernier, pour venger une prétendue offense, a fixé, d'une manière peut-être irrévocablement malheureuse, le sort d'une créature de son espèce? Croyez-moi, Styndall, raisonnons, cela vaut un peu mieux.

— » C'est aussi ce que je me proposais. Je vous disais, Charlotte, que nous vivions dans un ordre social, qui s'épure tous les jours à la vérité, mais qui est encore fondé sur des bases factices, au moins conventionnelles. L'honneur, la considération, la vie de rapports qui est la première de toutes, la vie organique qui n'en est que l'échafaudage (disons mieux avec un de vos poëtes, qu'elle en est le tabernacle), eh bien! tout cela a sa condition d'existence. Dans les siècles anciens, où il était des patries reconnues, les citoyens de la même ville avaient leurs haines et leurs animosités : mais on n'y entendait point parler de duels. Aristide et Thémistocle ne se sont point appelés en champ-clos, quoique l'un ait

attiré sur l'autre, par l'ostracisme, la peine du bannissement. Donnez des patries aux peuples modernes, et les provocations, d'homme à homme, seront bientôt hors d'usage. L'influence des femmes qui fomente parmi eux l'esprit de rivalité, ne tardera pas non plus à changer de direction. L'Angleterre nous en offre la preuve. Quoique nos institutions se ressentent d'une féodalité, qui n'a pas été étrangère à la fondation de nos libertés publiques, il est notoire que, chez nous, le duel est beaucoup moins commun qu'en France. Dès que, chez nos voisins, la patrie, dont le nom manque même d'application, ne classe pas les citoyens d'après l'importance des services positifs, il est tout simple que chacun cherche à se faire une considération personnelle, par le genre de mérite qui domine tous les autres, c'est-à-dire par celui des armes. Si cette considération est attaquée, il ne reste à tous que la même voie pour la défendre. Elle sera généralement guerrière, là où le prince qui représente tout l'État, ne demande à ses sujets que des vertus guerrières, les seules dont il croie avoir

besoin. Ainsi une sorte de jactance martiale entre dans les mœurs, et tout ce qui ressemble à une lâcheté est frappé d'un arrêt de mort civile.

» Dans un conseil de guerre tenu entre les confédérés grecs, Thémistocle répondait à Eurybiade qui le menaçait du bâton : « Frappe, mais écoute ! » Cette sage résistance ne trouva que des approbateurs parmi les héros qui allaient vaincre à Salamine ; je vous assure, Charlotte, que, si dans un conseil de guerre français ou dans votre cabinet aulique, on levait la canne sur un général, le même mot ne ferait pas fortune, et celui qui s'y bornerait pour toute réponse n'aurait pas le temps d'exposer les vues les plus judicieuses, avant qu'on le mît à la porte.

» Dès que vous acceptez la société telle qu'elle est (et vous ne sauriez vous en dispenser), celui qui refuse un duel, ou qui ne le propose pas quand son honneur est outragé, est un homme qui s'immole : or, je vous le demande, quel est celui qui, connaissant cette loi d'existence générale, aurait le droit d'exiger d'autrui un pareil sacrifice?

— » Prenez garde, remarqua la princesse d'OEdenbourg, que, pour admettre vos principes, il faudrait leur trouver plus de latitude, ainsi que j'en faisais l'observation tout à l'heure; car il est avéré que les gens de distinction sont les seuls qui s'appellent en duel. Ils ne se provoquent qu'entre eux. Une voix plébéienne les sommerait vainement de rompre une lance. Si vous n'aviez occupé en personne, ou dans votre qualité d'étranger, un rang dans Vienne, il est possible que le comte de Torontal, au lieu de se mesurer avec vous, ou de vous porter des paroles de paix par l'organe de son oncle, tout simplement eût refusé votre cartel.... Qu'eussiez-vous fait alors?... »

— » Ce que j'eusse fait?... »

Un sourire amer contracta les lèvres de sir Styndall, et en abaissa les deux extrémités; d'abord sa voix, sans perdre de sa force, parut altérée; mais, après ces premiers mots que l'on vient de lire, il s'exprima avec un calme imposant.

« En pareil cas, continua-t-il, il n'y a que deux partis à prendre. Quand on a été

exclu des conditions réelles du pacte social, quand par vertu philosophique, ou chrétienne, si vous l'aimez mieux, on a été conduit à signer un pareil acte d'abdication, il ne reste qu'à se réfugier dans la solitude. Peut-être même une simple retraite ne suffit pas à celui qui n'a pu défendre d'outrage sa vie civile et domestique; car, sans prétendre à l'héroïsme, encore faut-il conserver quelque honneur, ne fût-ce que pour son valet de chambre. Le mieux serait donc de déposer aux pieds de l'autel les derniers soupirs d'une existence incapable de se protéger, ou qui s'immole aux lois d'une morale belle, sublime, ainsi que vous l'entendrez, mais dont la volonté du Très-Haut, que je le sache, n'a pas amené le triomphe dans les sociétés humaines. Pour un Français le cloître conviendrait parfaitement à une pareille situation. Par cette voie il me semble qu'il ne ferait que rentrer dans le catholicisme, véritable abnégation de la vie présente.

— » Et le second parti, quel serait-il?

— » Le second, » répliqua sir Styndall, appuyant sur ce mot avec la même fâcheuse

impression qui lui avait fait froncer les sourcils, mais cette fois d'une manière tellement sinistre, que Charlotte fut d'abord effrayée du feu sombre de ses regards; « le second serait de rendre guerre pour guerre à la société! Au moins faudrait-il avoir le courage du reptile qui, en se redressant, cherche à piquer le talon sous lequel on l'écrase!...

» Je me trompe, ajouta-t-il, après une pause de quelques secondes; il existe un troisième parti auquel ont eu recours certaines ames généreuses. Elles ont trouvé le fardeau de l'ignominie trop pesant, et elles l'ont déposé dans la route. Qui ne serait tenté de dire avec elles : « Sagesse éternelle, tu m'avais » condamné à lutter incessamment contre les » nécessités de la vie, je le savais. Tu avais » aussi créé l'estime publique comme mon » premier besoin. J'étais attiré par elle, car » elle répondait vaguement, et non sans » charmes, à cette extension de mon être, » dont le désir me poursuivra jusqu'au tom- » beau; j'y voyais un gage de mon immor- » talité; il m'était impossible d'exister où » elle n'était pas, et voilà qu'une main de

» fer m'en éloigne à jamais! Ne pouvant plus
» marcher tête levée, exilé du droit com-
» mun, pourquoi ne me serait-il pas permis
» de m'exiler de la vie quand elle n'est plus
» que le mouvement automatique d'un être
» dégradé? Je suis encore sous tes yeux, j'en
» conviens; mais tu m'avais donné une des-
» tination à laquelle je suis devenu inhabile.
» Tu m'avais fait homme pour vivre avec des
» hommes, et les hommes me repoussent,
» parce que je n'ai pas enfreint contre eux
» les saintes lois de la nature! Permets que je
» me réfugie près de toi! L'ordre que tu
» as voulu à mon égard étant évidemment
» faussé, il n'est pas bon, il n'est pas juste
» que je reste, sans garantie, au milieu d'un
» monde dont les superbes dédains insultent
» à ta créature. O sagesse éternelle, ouvre-
» moi ton sein, ne fût-ce que par respect
» pour ton ouvrage! »

— » Frédéric, vous m'avez émue sans me convaincre. Ne vous en prévalez pas trop... Ainsi, il vous faudra donc toujours tuer quelqu'un! Du duel, dont la barrière vous était fermée, vous courez au suicide! Vous le

voyez : une fois hors des lois de la morale, vous perdez tout point d'appui, et vous ne savez plus où vous arrêter.

— » Charlotte, reprit avec exaltation l'insulaire, en posant sa main sur le bras de la princesse, Dieu a bien pu ordonner à l'homme de supporter la misère, l'exil, les souffrances, la pauvreté; mais le mépris, jamais ! Songez-y, Charlotte, le mépris frappe plus cruellement que la mort; car elle ne s'empare que d'un cadavre, et lui, il tranche dans le vif. Par lui, l'ame humaine, toute palpitante, est traînée sur la claie et dans la fange. C'est la nullité honteuse de l'être proclamée à la face du ciel; c'est l'unique mal, sur la terre, qui ne se pardonne pas ! Aussi rapportez-vous-en à la tyrannie : elle a tellement le sentiment de cette nature d'offense, que c'est la seule après laquelle on la trouve implacable ! Si je ne pouvais punir le geste ou la parole, par lesquels on affecterait le dédain devant moi, je me punirais certainement d'avoir été forcé de les endurer. On consent, tous les jours, à mourir pour vivre dans la mémoire des

hommes; mais qui consentirait à vivre pour mourir à leur estime?!.. Charlotte, il est convenable de ne pas traiter légèrement ces choses; car, pour peu que vous y creusiez, vous y trouverez une éternité tout entière, attestée par la seule énergie qui, en certains cas, foule aux pieds comme indigne la misérable vie du moment présent!

— » Frédéric, le juste souffre sans être pour cela avili; et le tout-puissant législateur des chrétiens mourut baffoué sur une croix!

— » Oui, mais, de cette croix, il planait sur le genre humain, et se vengeait de ses outrages en l'entraînant, avec lui, dans les cieux!

— » Styndall, vous êtes un être bien extraordinaire; je sens toutefois que je vous aime comme cela! Mon ami, vous aurez beau vous en défendre, votre tête n'est pas moins française qu'anglaise, ou plutôt c'est votre cœur qui aurait besoin d'un certificat d'origine: Avec une partie du flegme de la Grande-Bretagne, où donc auriez-vous pris ces mouvemens passionnés? La princesse de

Lichteinsten vous trouve beaucoup d'esprit; mais, dans ce monde, l'esprit sert à tout et ne suffit à rien : c'est l'âme qui conçoit les grandes choses, c'est l'ame qui parle seule aux autres ames....

— » Oh! que vous avez raison, Madame! c'est bien là ce qui m'a entraîné vers vous, dès l'instant où je vis votre calèche s'arrêter auprès du grand arsenal; car votre âme est encore plus belle que cette enveloppe aimable dont l'a revêtue le Tout-Puissant, comme pour rendre impossible la résistance à une double séduction! C'est là, Charlotte, le vrai, l'unique charme qui, depuis six mois, m'a retenu, malgré moi, à vos côtés, dans cette ville!

— » Malgré vous, Styndall! »

Ces derniers mots, où la coquetterie n'avait rien à réclamer, furent prononcés avec une grâce enchanteresse qu'on eût à peine retrouvée sur les lèvres et dans l'expression de la Gabriëly dont la voix ravissait alors les oreilles viennoises. Des momens bien doux pour Frédéric, pendant la durée de cet entretien où les repos avaient encore

leur charme, s'écoulèrent jusqu'au retour de la baronne, dont il fallut examiner les emplettes, Après les avoir jugées avec cette importance qui devait plaire à celle qui les avait faites, sir Styndall se retira chez lui. Il exprima auparavant son regret de ne pouvoir assister au cercle que devait tenir, le même soir, la princesse d'OEdenbourg. Des lettres à expédier pour l'Angleterre, et notamment pour la jeune Emma Riverss, servirent de motifs à sa retraite; mais la vérité était qu'il jugeait peu convenable de paraître dans une société nombreuse, le lendemain du jour où il avait eu deux démêlés assez connus pour occuper l'attention publique. Malgré la coutume des Français, en pareil cas, il crut devoir se renfermer dans son habitation du Wieden, ou au moins ne pas se produire dans les endroits fréquentés.

Il ne s'était pas trompé en supposant qu'il serait devenu, pour ses propres amis, un objet de curiosité au faubourg de Léopoldstat; car on ne s'entretint d'autre chose chez Charlotte pendant la soirée; et la princesse, au défaut de M. Styndall, fut assail-

lie de questions qu'elle renvoyait à la baronne de Steinn très-peu mécontente de cette importunité. La conversation, après s'être épuisée sur les deux duels, fut ramenée à la fameuse partie de piquet qui avait fait tant de bruit chez l'ambassadeur de France. L'acte de désintéressement jusque-là inouï, par lequel le gentleman était sorti de la ligne ordinaire, fut commenté et discuté; on l'examina dans toutes ses circonstances et dépendances. Suivant le docteur Van-Swiéten, un jeune fou pouvait seul, par une vaine gloriole, s'aviser de brûler trois billets de banque, avec lesquels on eût soutenu plusieurs familles indigentes pendant quelques semaines, et que, par conséquent, il eût été plus convenable d'envoyer à l'administration des hospices d'Alftergaffe. Métastase remarqua qu'il eût été facile, avec cette somme, de payer deux années au moins de pension d'une jeune cantatrice au conservatoire de Naples sur son choix ou sur celui de son ami Farinelli. Quant au baron Holger, il rentra en partie dans l'avis du docteur, tout en convenant de la beauté du premier mouve-

ment qui avait poussé M: Styndall vers la destruction des billets; mais il attaqua le droit que s'était attribué le comte de Torontal de jouer son hôtel contre une somme quelconque, sous promesse de ratification dès qu'il aurait atteint sa majorité, et il prétendit que l'insulaire, en renvoyant le joueur obstiné au lendemain pour une partie aussi folle, non-seulement lui eût donné le temps de la réflexion, mais eût été autorisé à quitter lui-même la table avec l'approbation de tous les honnêtes gens. Le docte jurisconsulte alla jusqu'à soutenir que, dans le cas de perte, la cession de l'hôtel, signée vingt-quatre heures après la majorité solennisée, aurait été nulle en tous points, puisque l'acte réel, dont cette cession eût été la suite, n'aurait eu pour origine première que la volonté d'un mineur dans un état d'incapacité légale; à quoi il ajouta que les dettes anciennes de la maison de Torontal primant les nouvelles, la classe seigneuriale des États de Hongrie n'eût laissé passer la propriété du jeune comte dans des mains étrangères qu'après avoir ordonné le paiement des

sommes auxquelles elle servait d'hypothèque sur le registre du *landtafel*.

Au milieu de ces opinions diverses, toutes combattues par la baronne avec plus d'ardeur que de logique, le bon Jameray-Duval souriait et ne disait mot : invité par la princesse à s'expliquer sur le sujet de la controverse, il s'en défendit en alléguant qu'il aimait mieux savoir ce qu'elle en pensait elle-même, sauf à y revenir à son tour si leurs avis ne s'accordaient pas. Charlotte prit donc la parole.

« Mon cher docteur, dit-elle, certainement il est à regretter que cette somme n'ait pas été envoyée au grand ou au petit hôtel des pauvres dans Alftergaffe : l'hiver s'annonce durement, et elle eût servi à secourir les malheureux ; pas plus que l'abbé je n'aurais blâmé l'entretien, pendant une couple d'années, d'une cantatrice au conservatoire de Naples : nous pourrions en attendre un surcroît de soirées agréables à Vienne ; je pense aussi que le point de droit a été parfaitement discuté par le baron Holger ; et que sir Styndall, en se levant de table et en ren-

voyant la partie au lendemain, se fût conduit de manière à ne mériter aucun reproche. Mais, en vérité, Messieurs, j'aime autant qu'en cette occasion il n'ait pris conseil que de lui-même. La banque de Saint-Charles ou toute autre y gagne trois billets, il est vrai, de quoi il ne faut pas trop gémir puisque nous gagnons de notre côté une belle leçon de désintéressement; elle a même quelque chose d'un peu vif qui ne me déplaît pas. Qu'en dites-vous, mon bon Duval?

— » Je dis que Votre Altesse m'a dispensé d'établir ici mon opinion en prenant la peine d'énoncer la sienne; car si l'argent est bon à envoyer aux hôpitaux ou à donner au pauvre diable que l'on trouve dans son chemin, je crois qu'il est aussi des occasions où il est encore meilleur à jeter dans le Danube, ne fût-ce que pour étonner l'insolent qui nous suppose prêts à nous prosterner devant l'or échappé de sa main. »

Comme il était tard, le digne Jameray, prenant sa canne et son castor dont il couvrit sa perruque ronde poudrée à blanc, salua la princesse et se dirigea vers la porte du

salon. Chemin faisant il entendit bruire sourdement à ses oreilles les mots de *tête française;* mais comme il savait d'où ils partaient, il s'en inquiéta peu, et poursuivit tranquillement sa route vers le Burgh, non sans rêver aux charmes de Charlotte d'OEdenbourg qui, dans son esprit, ne tardèrent pas à céder la place à ceux de sa chère Anastasie Socoloff; car, entrant chez lui, il y trouva une lettre de cette charmante Circassienne, nouvellement datée de Saint-Pétersbourg, et qui venait de lui parvenir par la voie de l'ambassadeur de Russie.

CHAPITRE XXII.

L'inondation de Vienne en 1768.

La première attention de M. Styndall, après ce qu'il croyait devoir à son ancienne amitié pour le chevalier de Saint-Yvon, et au repentir sincère de ce gentilhomme, fut d'écrire à la jeune miss Riverss. Ne se bornant pas à lui apprendre les dispositions favorables dans lesquelles se trouvait son séducteur, il l'engagea à partir sur-le-champ pour Vienne, avec son enfant, et il joignit à cette invitation, les moyens sans lesquels l'intéressante Emma n'aurait pu effectuer un déplacement. Dans la pensée de l'insulaire, le but de ce voyage était de consacrer par des nœuds avoués du ciel, la triste union qui jusque-là n'avait fait que des victimes. Il était doux pour Frédéric de rendre à la fois trois

êtres à une vie morale. Nous ne nous étendrons pas sur la manière dont sa lettre fut reçue à Londres : nous nous bornerons à dire qu'Emma Riverss, déférant aux avis de son bienfaiteur, dès aussitôt prit la résolution de se diriger sur Portsmouth, avec l'espoir d'y profiter du premier paquebot prêt à mettre à la voile.

Au bout de peu de jours, le chevalier de Saint-Yvon était entré en convalescence; mais les progrès de sa santé ne tardèrent pas à se ralentir. Soit que la vie dissipée à laquelle il s'était long-temps livré eût attaqué dans son principe une constitution naturellement robuste, soit que sans lésion organique déterminée sa poitrine se ressentît de sa blessure, il se trouva incommodé du climat trop humide de Vienne, au point de décider les médecins qui le voyaient, à lui conseiller l'air de Nice ou du midi de la France. C'est pour cette seconde contrée qu'il opta avec sa gaieté ordinaire, disant qu'il lui fallait bien se replier sur ses États des Gaules, puisque ses armes avaient été malheureuses en Germanie. Par une continuité d'attentions de sir Styn-

dall, il ne quitta pas Vienne sans être accompagné d'un excellent domestique français, qui ne désirait pas moins que lui d'être rendu à son pays natal. De ce changement de séjour, résulta l'obligation d'écrire de nouveau à Trieste, à Amsterdam, même à Hambourg, pour en donner avis à miss Rivers, exposée à perdre un temps précieux en route, faute d'être instruite de cette nouvelle résolution. Des lettres d'avis lui furent donc expédiées, et durent l'attendre dans les ports principaux des villes libres et impériales.

Il n'y avait rien dans l'ame du gentleman qui ne s'accommodât de ces soins auxquels il eut à se livrer pendant plusieurs jours; et, si la vieille amitié qui l'unissait au chevalier de Saint-Yvon ne se ressaisit pas de tous ses droits, au moins faut-il convenir qu'ils se quittèrent tous les deux en se souhaitant sincèrement le bonheur dont l'un avait été toujours digne, et que l'autre commençait à mériter.

Nous n'avons pas besoin de remarquer que la considération, déjà acquise à M. Styndall, ne pouvait que s'accroître, pour peu que l'on

fût témoin de l'emploi de son temps et de sa fortune. Quelle que soit l'étendue des capitales, il n'est pas donné au vice de s'y entourer tellement d'obscurité qu'il échappe toujours aux regards; et la vertu, malgré sa pudeur, se trahit aussi par ses propres actes. On ne la voit point, il est vrai, distribuant fastueusement ses libéralités; mais autour d'elle, les pauvres trouvent un abri, les douleurs sont consolées, les jeunes gens reçoivent une éducation fructueuse, les enfans sont vêtus. On cherche d'où et comment ce bien se fait; on le devine; la main a beau se cacher, la reconnaissance, le scellé sur les lèvres, a beau être discrète, on se dit au moins: « C'est de ce quartier, c'est de cette maison que partent les secours. » On adore le Dieu inconnu, mais on est certain qu'il existe, ainsi que dans une campagne, sans voir précisément la fleur qui embaume les airs, on s'écrie en promenant les yeux autour de soi : « Il y a sûrement des roses dans ce buisson; il faut qu'il y ait ici des violettes. »

Le nom de M. Styndall était ignoré au Wiéden, et sa réputation ne laissait pas d'y

être populaire! On l'y appelait *l'Anglais*, *le bon Anglais*. « Allez trouver l'Anglais ; disait-on aux malheureux, dont leurs voisins désespéraient de pouvoir alléger les peines. Un événement, funeste pour la ville capitale de la monarchie autrichienne, en ajoutant encore à cette renommée de bonté, accéléra les périodes de bonheur et d'agitation par lesquelles devait passer l'insulaire. Sa vie s'écoulait à bien dire entre son hôtel et celui de la princesse d'Oldenbourg. Rarement, depuis ce qui lui était arrivé chez le prince Louis, il suivait Charlotte dans les cercles brillans auxquels la politique de la cour appelait la noblesse de province ; mais rarement aussi il laissait deux soleils éclairer l'horizon, sans que le soir ou le matin il allât en saluer les rayons à Augarten.

Un jour du mois de février, qui s'était écoulé pour lui, en majeure partie, dans la société de Charlotte, fut marqué à jamais par ses souvenirs. Il l'avait quittée plus enivré d'amour qu'il n'eût cru le cœur de l'homme capable d'en recevoir, car elle avait chanté en sa présence, et s'était accompagnée de la

harpe, faveur insigne aux yeux du gentleman. En effet, lorsqu'il arrive à une femme jeune, belle et passablement musicienne, de marier les sons d'un organe flexible aux accords de cet instrument qui, sans être le plus avantageux de tous, en fait d'harmonie, sert peut-être le mieux ses grâces physiques, il est difficile de ne pas éprouver l'impression d'une douce et pénétrante volupté. Attaquée à la fois par ses deux principaux sens, l'ame renonce à lutter contre le charme qui l'entraîne. Ce n'est plus une simple mortelle que l'on a devant soi ou que l'on entend, c'est un ange descendu sur terre pour nous raconter quelque chose d'une autre vie; et de même qu'alors sa beauté paraît se réclamer d'une nature plus parfaite, les pensées et les sentimens qu'elle inspire sont d'un ordre tellement supérieur, que l'on se trouverait heureux d'être seulement admis à lui offrir un pur hommage. Mais la princesse d'OEdenbourg avait déjà dans son entretien un accent qui chassait loin d'elle toute idée terrestre; mais quand, emportée elle-même par l'exaltation musicale, elle élevait

ses beaux yeux bleus vers la voûte éthérée, quand ses lèvres semblaient rendre la prière plus caressante ou le cri de la douleur plus déchirant et plus plaintif; quand, enfin, sa voix, qui toute seule eût été une mélodie complète, venait à soupirer d'amour, on eût dit que l'atmosphère s'épurait à ses côtés. On brûlait encore pour elle, mais de cette flamme qui, attestant une meilleure origine, est exempte de troubles, et survivra probablement, dans l'homme gracié, à sa dépouille mortelle. Alors, on ne s'étonnait plus que les anciens peuples du Nord crussent leurs femmes animées d'une inspiration divine. Le prestige sous lequel ils avaient vécu était expliqué. Quel ne fut donc pas l'enthousiasme de sir Styndall à la vue de tant d'attraits et de talens réunis! « O Charlotte! s'écria-t-il en la quittant le même soir, vous n'êtes pas dans le secret de votre puissance : je vous en conjure, n'ordonnez jamais que la vertu, car je craindrais que vous ne fussiez obéie! »

Dans la route de Léopoldstat au Wiéden, au milieu de son enivrement, le gentleman s'était bien aperçu de la pluie qui, par con-

tinuation, battait les glaces de sa voiture. Quoique le Danube et la petite rivière, qui donne son nom à la capitale des deux Autriches, fussent débordés, quoique la population souffrit déjà des progrès de l'inondation dans le faubourg qu'il venait de quitter, n'étant pas sorti de son hôtel depuis quelques jours, il ne connaissait pas encore tous les dégâts causés par la crue excessive des eaux. Frappé de ce que l'obscurité lui permettait d'entrevoir, il en conçut des inquiétudes. A peine levé le lendemain, sa première idée fut de gravir l'éminence qui couronnait son petit parc en manière de mamelon, et il fut effrayé du spectacle offert à ses regards. Le grand fleuve avait franchi toutes ses barrières. Son lit ne se distinguait plus entre les divers courans formés dans les marais qui avoisinent la partie basse de la ville extérieure. Tous les îlots dont le Danube est semé étaient couverts, et n'étaient plus indiqués que par la tige des arbres et des arbustes qui surmontaient d'intervalle en intervalle cette nappe immense. Des débris de meubles et de chaumières, de chariots et de meules

de foin arrêtés çà et là par les branches ou par les troncs de chênes et de hêtres au-dessous du Prater et dans une large lisière de cette magnifique promenade, attestaient l'étendue du désastre consommé dans une seule nuit, tandis qu'entraînés par les courans, d'autres meubles et des animaux de toutes espèces allaient se briser et périr contre les obstacles semés sur leur route. Quatre des ponts par lesquels la cité et les campagnes adjacentes communiquent avec la rive orientale du fleuve, avaient été emportés, notamment celui de Léopoldstat; mais ce qu'il y avait de plus déplorable, c'est qu'une partie de ce vaste faubourg était submergée. Après un hiver aussi pluvieux, l'on ne pouvait s'en étonner, ce territoire ne formant qu'une presqu'île entourée par deux fortes branches du Danube. Tous les quartiers voisins de ce double littoral avaient plus ou moins souffert. Le rez-de-chaussée des maisons les mieux établies était envahi; les modestes abris du peuple étaient par conséquent plus maltraités; et comme il est rare qu'ils s'élèvent beaucoup au-dessus du sol, il était à

craindre que leurs habitans manquassent d'asile. Il n'y avait à redouter rien de pareil pour l'hôtel d'OEdenbourg qui, par sa situation, dominait la partie haute d'Augarten : c'est ce dont le gentleman put facilement se convaincre à l'aide de sa lunette d'approche. Rassuré à cet égard, mais pourtant affligé, il allait prendre son repas du matin, quand, mécontent de cette douleur stérile, il s'apostropha ainsi lui-même : « Voilà donc que le salut d'une femme que tu aimes suffit à ta tranquillité, quand plusieurs de tes frères, menacés de périr sous les eaux ou de succomber à la faim, n'ont peut-être pas une pierre sur laquelle il leur soit donné de reposer leur tête! Styndall, est-ce ainsi que tu remplis la mission de ton choix, et que tu te flattes de dompter la fatale destinée qui te poursuit? Tu avais noblement revendiqué le protectorat de l'espèce humaine : marche donc! ne vois-tu pas qu'elle souffre? »

Ces pensées étaient à peine formées qu'elles furent suivies d'exécution. Après quelques minutes accordées au déjeuner, l'insulaire mit une bourse d'or dans sa poche, se cou-

vrit d'un habit grossier, et enjoignant à une partie de ses gens de l'accompagner sous le même costume, il sortit à pied de son hôtel, bien que l'orage ne se calmât pas. La rue de Carinthie, qui à travers le boulevard débouche sur le Wiéden, était la route la plus directe pour gagner la partie de la Cité, en face de laquelle se montre le quartier Rossau : ce fut de ce côté que le gentleman précipita sa marche, dans l'espoir qu'il trouverait sur ce quai quelques moyens de communication avec Léopoldstat; car la nouvelle de la rupture du grand pont de bois, qui unit ce faubourg à la ville, lui fut confirmée dès les premiers pas qu'il fit hors de sa maison.

Pendant qu'il obéissait à cette impulsion d'un cœur généreux, d'autres habitans de Vienne avaient également quitté leurs foyers et contemplaient, d'un œil consterné, les progrès toujours croissans du déluge, le plus vaste qui depuis long-temps eût affligé la contrée. Ici il était encore facile de saisir quelques traits distinctifs du caractère national. Si la pitié se lisait sur tous les visages, l'a-

battement n'était pas moins dans les cœurs Du Prater jusqu'à la hauteur de Spitalberg, où sont les écuries de l'empereur, en face du Burgh, on n'apercevait, tout le long des remparts, que citadins qui venaient regarder cette scène de désolation et qui retournaient ensuite vers leur logis, émus, mais se répandant peu en discours, se reposant sur les mesures que devait prendre l'administration, et présumant que le mal était, de sa nature, irrémédiable, puisqu'on ne la voyait point paraître ou donner des ordres. Cependant Joseph II n'avait point oublié son peuple. Désireux de s'accréditer à l'avance, pour les hardis projets qu'il roulait dans son esprit, dès le matin il s'était transporté de sa personne au Wœisgerber où, suivant les rapports qui lui étaient parvenus, tout un quartier situé au-dessous du confluent de la Vienne et du Danube, était déjà submergé.

De ce poste, l'auguste fils de Marie-Thérèse envoyait arracher de pauvres familles de jardiniers au péril qui les menaçait, s'entourait de gens de bonne volonté, leur indiquait ce qu'il y avait à faire, leur promet-

tait des récompenses, et ce qui était encore mieux, sous des torrens de pluie, il les encourageait de son exemple. Il faut l'avouer, c'était la seule partie du territoire occupé par l'inondation, où les secours fussent vraiment efficaces, tant la présence de leurs maîtres a de pouvoir sur les Autrichiens, naturellement bons, mais éloignés, par tempérament, d'une activité dans laquelle toutefois ils n'entrent jamais sans énergie et sans courage! Après s'être jeté dans un batelet, l'empereur remonta vers les remparts opposés au faubourg, traversa la Vienne presque auprès de son embouchure, et s'arrêtant à l'endroit où elle baignait les murs de la Cité, il tourna ses regards vers Léopoldstat, dont il était séparé par le courant impétueux, qui nécessairement eût emporté à la dérive tout esquif sur lequel on se fût aventuré.

Sa douleur devint bientôt extrême, quand, de l'angle rentrant d'une fortification où le remoux l'avait poussé, il découvrit à l'autre bord, sur le quai du faubourg qu'il avait à l'est, une cabane dont la porte et les fenêtres étaient déjà noyées, mais dont le faîtage soutenait un

vieillard et un enfant qui, par la lucarne, y avaient cherché un refuge. Malgré la distance, les cris de ces malheureux parvenaient à l'oreille du monarque, et déchiraient son cœur; car le péril était d'autant plus imminent, que la muraille de face de cette chaumière était renversée; ainsi, la poutrelle, qui les portait, ne s'appuyait plus que sur deux frêles pignons. Joseph II répondait à leurs signes de détresse, en suppliant presque les personnes qui, du haut des remparts, avaient les yeux fixés sur lui, d'aller voir si, en gagnant les environs du pont de Rossau, elles ne rencontreraient pas quelque bateau plat, avec lequel des hommes courageux par une manœuvre habile pourraient se porter au secours du vieillard et de l'enfant; car il était impossible de remonter jusqu'à eux, en luttant contre les vagues. Ce qu'il conseillait, ce qu'il souhaitait ardemment, on l'exécutait à l'instant même où il en manifestait le désir. Quatre hommes habillés en vestes courtes de matelots, et sur l'état desquels il n'était pas permis de se méprendre, pour peu que l'on en jugeât par

leur adresse à manier la rame ou à éviter les obstacles qu'ils rencontraient dans leur trajet, se dirigeaient sur le bas Léopoldstat, tandis qu'à la poupe de cette barque, un cinquième assurait le succès de leurs efforts, en tenant, d'une main ferme, un aviron dont il se servait en manière de gouvernail. Les deux infortunés, à l'appui des perches qu'on leur présenta, descendirent de leur dernier asile. Ils furent recueillis dans le bateau, aux acclamations de tous les spectateurs groupés sur le rivage; et on remarqua même, avec un nouveau plaisir, qu'ils reçurent, du patron de la petite barque, des secours de vêtemens et de comestibles enfermés dans deux énormes paniers couverts. Par une continuation de bonheur ou de savoir-faire, les marins, en se laissant porter par le courant, allèrent déposer le père et son jeune fils, du côté de Jegœrzeil, dans une maison d'une apparence fort propre, ce qui causa d'autant plus de satisfaction à l'archiduc que, vingt minutes après leur éloignement, un des pignons de la cabane, sur laquelle ils avaient attendu leurs libérateurs, ayant été

renversé par le flot, la poutrelle qui y était restée en équilibre alla grossir les débris que le fleuve chariait dans son rapide cours.

On ne tarda pas à voir reparaître la même nacelle allégée, qui, avec le même équipage, longeant à force de rames l'emplacement du quai de Léopoldstat, remontait sans trop de peine le Danube, et qui stationnant, de distance en distance, devant quelques maisons déjà entourées des eaux, distribuait des vivres par les croisées supérieures à leurs malheureux habitans. Pénétré, attendri jusqu'aux larmes à la vue d'une bienfaisance aussi active, l'archiduc, au milieu des soins dont il s'occupait lui-même, ayant à faire passer dans la ville par dessus les remparts les pauvres cultivateurs qu'on lui amenait, eût souhaité avoir quels étaient les conducteurs de la barque hospitalière. Il demandait, à tout venant, le nom de ces braves gens de l'autre rive, qui remplissaient si bien les devoirs de l'humanité? Personne ne répondait; ils étaient inconnus de tous. A force de répéter la même question, il provoqua une pauvre femme de Jegœrzeil à lui dire :

« Plaise à Votre Majesté, il faut que ce soit l'Anglais ! » — « Qui, l'Anglais ? reprit l'empereur. » — « Eh, oui, répliqua la vieille, l'Anglais du Wiéden, car j'ai reconnu, dans le bateau, son gros chien de Terre-Neuve, qui se jette, en ce moment, à la rivière pour courir après un paquet de hardes, et que j'ai vu dans sa cour, il n'y a pas six mois, lorsque, encouragée par la fille du voisin Reybach, j'ai été demander au bon gentleman un service qu'il ne m'a pas refusé. » — « Bien, la bonne mère, répondit Joseph II, je le connais aussi, du moins par ce que j'en ai entendu, et comme vous le dites, c'est un brave homme. Je ne serais pas fâché d'avoir quelques milliers de ses pareils dans mes États ! »

L'indication que venait de recevoir l'empereur était fondée. Effectivement l'inconnu n'était autre que M. Styndall lui-même qui, assisté de Tom et de trois de ses fidèles serviteurs, avait enlevé à une mort certaine le vieillard de Léopoldstat et son enfant. La nuit était close quand il jugea convenable de rentrer sous son toit. Il en était temps pour ses forces et celles de ses gens qui

commençaient à perdre courage. Mais sa résolution était prise de retourner le lendemain sur la plage submergée avec le même bateau dont il s'était rendu propriétaire, et avec de nouvelles provisions de vivres et de vêtemens. Dès l'aurore, en effet, la barque était démarée. On ne tarda pas à la voir lutter derechef contre les glaçons et les débris qui couvraient misérablement le fleuve. La journée ne fut pas moins pénible en travaux, et moins fructueuse en bienfaits répandus que la précédente. Quoique la pluie ne cessât de tomber en abondance, les eaux annonçaient leur prochaine retraite. Ainsi il était présumable qu'elles avaient entraîné ou brisé sur leur route tous les obstacles qui s'opposaient à leur cours. Ce fut un signal de joie pour la ville de Vienne, et principalement pour la population indigente qui, dans toutes les grandes calamités d'un pays, est la première atteinte et, peut-être aussi, la première consolée; véritable justice du ciel en faveur de l'être qui n'a pas trop transporté ses désirs au-delà des besoins de la nature!

D'un son voilé par l'humidité de l'atmosphère, l'horloge des couvens, le long des rives du Danube, avertissait déjà de la septième heure du soir; une obscurité presque complète rendait désormais impuissans tous les efforts de la bienfaisance : aussi les bateliers et les personnes employées par l'archiduc à la distribution des secours publics avaient depuis long-temps pris la route de leur domicile. M. Styndall, aux approches de la nuit, avait recueilli dans son canot une femme et ses deux enfans, depuis la veille privés de nourriture par suite de l'isolement de leur chaumière devenue inabordable, : s'applaudissant de cette conclusion de sa journée, il se décida de son côté à retourner au Wieden. Dans ce dessein, il descendit jusqu'au pont de bois de Léopoldstat pour y attacher sa barque à l'un des débris de cette construction les moins avancés dans le fleuve. De-là, à une pareille heure, le trajet lui parut encore long jusqu'à son hôtel avec trois pauvres créatures d'un sexe délicat et affaiblies par leurs souffrances. Depuis qu'il n'était plus en activité, il sentait lui-même un froid gla-

cial courir dans ses veines. Préoccupé de l'idée que, si ce n'était lui, quelqu'un des siens pourrait manquer des forces suffisantes pour atteindre sa demeure, et craignant aussi qu'une voiture de place (bien difficile à rencontrer au milieu d'une nuit aussi sombre et aussi pluvieuse) leur devînt funeste par une privation absolue de mouvement, il présuma que la princesse d'OEdenbourg ne serait pas fâchée de donner l'hospitalité à de malheureuses victimes de l'inclémence du ciel. Le moindre doute sur les dispositions de Charlotte lui eût semblé un outrage au caractère de cette femme aussi vertueuse que favorisée des dons de la fortune. D'ailleurs il aimait celle dont il allait devenir l'hôte une seconde fois; il en était aimé; c'est, plus digne d'elle encore, qu'il allait paraître à ses yeux : jamais autant de motifs ne déterminèrent une résolution.

En conséquence du parti auquel il venait de s'arrêter, deux de ses gens se chargèrent des deux petites filles; Tom donna le bras à la mère; et, sortant le dernier du bateau ainsi que le doit faire tout bon capitaine de

navire, M. Styndall dirigea ses pas vers Augarten. Aucun être vivant ne se présentait sur leur route; pas une voiture ne circulait dans les rues; la tempête, aidée de la rigueur de la saison, avait tout chassé. L'insulaire avait grande hâte de toucher au terme de sa course pédestre; il sentait un besoin pressant de repos, et sa seule énergie morale le soutenait contre les fatigues que, depuis deux jours, il avait endurées.

CHAPITRE XXIII.

Douleur. — Joie. — Les deux rêves.

Les deux petites filles étaient endormies sur les bras des domestiques qui les portaient; leur mère, avec l'aide de Sylcock, se traînait languissamment à leur suite, et la caravane, sur l'indication de celui-ci, distinguait déjà l'hôtel, but de ses désirs, à la faveur d'une lanterne suspendue dans le carrefour. Cette clarté vacillante leur causait à tous autant de joie qu'en éprouve le voyageur nuitamment égaré, quand à travers l'épais branchage il voit briller la faible lueur d'une chaumière. On avançait; on n'était plus qu'à peu de distance de la porte cochère; mais, en se comptant, on s'aperçut que ni M. Styndall, ni le chien ne faisaient plus partie du petit cortége.

L'effroi dans l'ame, Tom et deux de ses camarades se détachèrent du groupe pour retourner sur leurs pas, tandis que le troisième, avec non moins d'inquiétude, restait auprès de la jeune femme et de ses enfans, à l'endroit même de la halte. Dans cette marche rétrograde, bientôt le valet de chambre du gentleman se sentit les jambes pressées par la tête du chien Canut, qui, ayant reconnu Tom, marcha en avant et le ramena tout droit au portail de Saint-Léopold, sous lequel M. Styndall gissait sans mouvement. Soulevé par ses domestiques, l'insulaire ouvrit les yeux et recouvra l'usage de ses sens; il essaya même de recourir à ses forces; mais dans leur défection totale il fut obligé de s'abandonner à des soins étrangers. Par bonheur on était près d'Augarten, et en doublant un des angles de ce jardin impérial on allait se trouver en face de l'hôtel d'OEdenbourg. La résolution de ces fidèles serviteurs fut bientôt prise. Après avoir tendu chacun un bras sous leur maître, le cocher et le jardinier, de leurs mains entrelacées, lui formèrent un

siége commode, tandis que Tom par derrière lui soutenait la tête et les épaules. Précédés de Canut, ils ne tardèrent pas à rejoindre le reste de leur bande, et tôt après ils frappèrent à la porte de l'hôtel, où ils avaient impatience d'être admis.

On vint leur ouvrir. Mademoiselle Hubert, qui était accourue au bruit, de surprise laissa tomber à terre le flambeau dont elle s'éclairait, et, malgré l'invitation au silence que, d'une voix bien débile, à la vérité, lui adressa sir Styndall, elle jeta un cri de frayeur qui retentit jusque dans les appartemens. C'était plus qu'il ne fallait pour appeler hors de leur chambre les deux cousines occupées alors à commenter les paroles de l'archiduc sur le compte du gentleman, paroles parvenues à leur connaissance dans la soirée du même jour. Le plus loin qu'elles aperçurent dans le vestibule leur ami ainsi porté par ses domestiques, pendant que sa tête défaillante avait pour support l'épaule de l'honnête Sylcock, la baronne de Steinn, se livrant à son tour à des exclamations d'autant plus vives, qu'elle croyait l'étranger privé de vie,

se prit à la rampe de l'escalier; mais Charlotte, d'un coup-d'œil, avait vu que les regards presque éteints de Frédéric la cherchaient: Descendre les degrés avec la rapidité de l'éclair, et se substituer, par un mouvement indélibéré, à l'office que Tom remplissait auprès de son maître, ne fut pour elle que l'affaire d'un instant. Ce fut elle qui soutint sir Styndall, sans que d'abord il s'en doutât; c'était contre son sein que reposait cette tête chérie, couverte de limon et ombragée de cheveux collés par l'orage sur les tempes et le front du gentleman.

La douleur de la princesse était grande: mais Frédéric respirait, mais il lui parlait; l'espoir de le conserver n'était donc pas perdu. Oh! que son cœur fut inondé de joie quand elle entendit les mots suivans sortir des lèvres pâles de l'insulaire, et arriver à son oreille attentive comme une douce et faible modulation d'amour! « Charlotte... je me trompe; Madame, ne vous inquiétez pas... ce ne sera rien; j'ai été saisi de froid; dans un quart-d'heure; quand j'aurai dépouillé ces vêtemens, je retrouverai mes

forces... Déjà je sens qu'elles se raniment. Je demande mille excuses à Votre Altesse d'être ainsi venu troubler son repos.... Je suis honteux, » ajouta-t-il, en reconnaissant tout-à-coup quelles mains le soutenaient, quel point d'appui avait été donné à sa tête, « je suis confus de vos bontés; elles m'enivrent; ma reconnaissance ne s'éteindra qu'avec mon dernier souffle; elle lui survivra même... Tom, où êtes-vous donc? pourquoi laissez-vous la princesse se fatiguer ainsi près de moi? »

Tom se rapprocha; il rentra dans ses fonctions; mais Charlotte, comme pour apprendre à son ami qu'elle ne cédait la place qu'à un bras plus robuste, tenant toujours d'une main celle de Frédéric, suivait le cortége vers l'appartement que le gentleman avait déjà occupé, et où il se vit derechef installé avec une joie qui devint pour lui le meilleur des topiques. Il y avait quelque chose de très-remarquable dans cette escorte d'un malade, à la droite duquel on voyait une des femmes les plus belles de la cour de Marie-Thérèse, qui, portant sur ses vêtemens légers la trace

de l'eau bourbeuse du Danube, couvrait de ses tendres regards l'être dont le sort excitait ses alarmes, tandis que de l'autre côté un énorme chien marchait sur une ligne parallèle, et semblait placer ainsi son maître entre deux des plus grandes affections qu'il soit donné à l'homme de faire naître sur ses pas, dans son voyage terrestre.

Après avoir tiré de la garde-robe du baron de Steinn le linge et les flanelles nécessaires à sir Stydall, les deux cousines le confièrent aux soins de leurs gens. Rapidement déshabillé auprès d'un feu chaleureux, l'insulaire ne tarda pas à sentir le bienfait inappréciable de l'excellent lit dans l'intérieur duquel la braise avait été promenée pour en chasser un reste d'humidité. A peine eut-il pris un consommé que, sous la surveillance de l'un des domestiques de l'hôtel d'Edenbourg, il se laissa aller au sommeil qui le pressait. Il faut l'avouer : pendant que sa situation critique avait réclamé des secours, l'étrangère et ses enfans avaient été un peu négligés; mais dès que l'on fut plus tranquille sur le chef de la caravane, la petite famille devint

un objet particulier d'attentions dans l'hôtel. La soirée y fut remplie envers tous par des soins touchans. Qui eût vu la manière dont on y exerçait l'hospitalité, eût cru au retour des anciens âges où les voyageurs étaient accueillis comme autant d'envoyés célestes.

La nuit était avancée; la baronne de Steinn venait de se retirer, en souhaitant le bonsoir à la princesse. Tout le monde reposait à Augarten, et Charlotte était pourtant loin de permettre au sommeil l'approche de ses paupières. Assise près du chambranle de sa cheminée, le coude appuyé sur le marbre blanc de la tablette, la tête inclinée sur la main, elle n'interrogeait pas son cœur, car elle savait bien ce qu'elle y trouverait; mais elle se demandait quelle serait l'issue de son amour pour M. Styndall?

« Il est étranger, se disait-elle; bien que ma cousine m'ait allégué des exemples de pareils mariages, notre union, sous ce rapport, rencontrera sûrement des obstacles. Le culte qu'il professe n'est pas le mien : source de nouveaux embarras qui seront peut-être encore moins faciles à surmonter; car la tolé-

rance du sage Ulric est loin de se trouver dans tous les cœurs! Il a de la fortune : on ne peut élever de doutes à cet égard; elle doit être immense, si l'on en juge par le bien qu'il fait! Mais quels sont ses aïeux? appartiennent-ils aux premiers rangs de l'ordre social comme les miens? Voilà, en effet, ce que l'opinion publique voudra savoir; voilà ce qu'exigera l'impératrice elle-même, ennemie déclarée des mésalliances! Et encore me permettra-t-elle jamais de passer entre les bras d'un protestant, elle, dont je vois, de jour en jour, l'excellent esprit fléchir sous le charme d'opinions plus dévotes que religieuses? Ah! sans doute, c'est là ce qui effraie Styndall, ce qui l'empêche de s'expliquer avec moi d'une manière plus précise, et d'aborder des difficultés devant lesquelles sa confiance recule, parce qu'il les croit insurmontables,... Il m'a déclaré son amour; j'en ai mille preuves; je suis certaine d'être la femme qu'il aime, j'oserais dire celle qu'il a le plus aimée! Avec tout cela, je ne saurais me dissimuler qu'il existe des réserves entre nous.... Il est des cordes que nous

n'osons toucher, ni l'un ni l'autre, et pourtant ce n'est pas faute de confiance.... »

Après avoir employé quelques minutes à ramener ses souvenirs vers cette dernière réflexion, Charlotte continua à converser avec elle-même.

« Quelle que soit la vérité sur ce point, je le demande, fut-il jamais être humain doué de plus de vertus? où chercher une ame plus noble et à la fois plus ferme et plus compatissante? Son front est empreint d'une certaine fierté; on peut surprendre de la hauteur dans son regard, je le sais; d'aventure, on y démêle quelque chose d'inquiet et de soucieux, je conviendrai de tout cela; mais comme ces mêmes traits s'adoucissent devant un visage ami! Comme cette voix sonore et mâle a des inflexions qui vont au cœur! Certes, on ne lui contestera pas des connaissances étendues, un goût exquis, un langage riche d'expression et une logique pressante. Presque tous mes amis lui ont rendu les armes. Métastase le recherche; le bon Jameray l'aime; le baron de Sperges, en sa faveur, se relâche du cérémonial, et

Van-Swiéten, qui harcele tout le monde, déjà le redoute comme un trop fort jouteur pour lui... Et moi, quand je l'invite à raisonner sur des choses graves, afin de n'être pas tout-à-fait battue, ne suis-je pas obligée d'en appeler au sentiment? Et quand il fait entendre la voix de celui-ci avec la puissance de son ame énergique, ne suis-je pas réduite à redemander qu'il raisonne? C'est ce qui m'est arrivé à la suite de son duel. Cet homme en vérité ne se borne pas à parler dans la conversation; sans qu'il y prenne garde, il commande; et, sans qu'on s'en doute, l'écouter, c'est, en pensée, déjà lui obéir... »

Ici eut encore lieu une pause, après laquelle Charlotte se dit :

« A peine huit mois sont écoulés depuis que je le connais; que d'actes grands, généreux ou délicats composent cette courte période de sa vie! Comme elle est pleine! Non, jamais la justice n'eut sur la terre un défenseur plus intègre de ses droits; quand il s'agit de voler au secours d'autrui, sa bourse et son cœur sont toujours ouverts. Devant

un homme en souffrance, il n'est plus l'opulent, l'aimable, le savant, le digne sir Styndall; on le voit tout ame, tout feu, tout homme! Il a donné un défi, il s'est battu; mais comme il a réparé sa faute! Et puis, ne faut-il pas prendre les qualités avec leurs inconvéniens? N'est-ce pas cette chaleur de sentiment qui l'a retenu deux jours sur le Danube, au milieu des plus imminens périls? Pour sauver des victimes de l'inondation, à combien peu il a tenu qu'il n'en devint victime! Dans quel état, cher Frédéric, vous ai-je vu ce soir entrer dans cette maison? La main glacée de la mort paraissait appesantie sur vous; couvert de vêtemens immondes, les cheveux en désordre, le regard presque éteint, vos nobles traits, comme un soleil d'hiver, se cachaient sous un voile humide et diaphane! une eau limoneuse....

» Dieu! s'écria la princesse d'OEdenbourg en se frappant le front, c'est ainsi qu'un songe me l'a montré! Le voilà donc réalisé en partie ce présage funeste! A quoi Styndall est-il réservé, et quelle destinée aurai-je

moi-même à subir, si cette vision fatale doit avoir son dernier accomplissement? »

Alors toutes les circonstances du rêve dont elle avait envoyé le récit au pieux Herberg, se retracèrent à sa mémoire. Elles y conservèrent leurs sombres couleurs. La troisième apparition de Frédéric dans l'hôtel d'OEdenbourg, comme si elle était prête à se réaliser avec son mystérieux appareil, glaçait déjà ses sens, et de terreurs en terreurs, elle fut conduite à se demander si, dans l'instant même où elle s'occupait du plus chéri des hommes, il respirait encore?

Qui ne connaît le pouvoir de l'imagination et sa force réactive sur les cerveaux le mieux organisés? Nous ne nous étonnerons pas que son influence attaquant chez une femme un cœur épris, ait eu des effets encore plus sensibles: Charlotte qui, dans la première soirée du précédent séjour de l'étranger à Augarten, n'avait osé que, sur les sollicitations pressantes de sa cousine, approcher de l'appartement où elle l'avait introduit; Charlotte qui, timidement alors, avait marché à la suite de la baronne de Steinn, cette fois, dominée par

ses alarmes, se saisit d'un bougeoir qu'elle voit à ses côtés, quitte sa chambre dans son manteau de nuit, et seule, lorsque la dernière heure du jour vient d'expirer sur le timbre de l'horloge voisine, descend les degrés, traverse les corridors, entr'ouvre sans bruit la porte de l'insulaire, et, avec une hardiesse dont elle n'a pas l'habitude, va contempler l'hôte que le ciel lui ramène. Elle n'éprouve de crainte que pour celui qui, sans le savoir, la pousse à cette excursion; elle ne se demande seulement pas ce qu'elle répondra, si une seule voix se fait entendre, si un domestique vient à s'effrayer, ou si l'étranger l'interroge. Heureusement elle marche enveloppée de silence. Tout ce que renferme d'animé l'hôtel d'OEdenbourg a depuis long-temps cédé au sommeil. Sir Styndall lui-même est assoupi. Le caractère de ses traits était doux en ce moment; mais, dans leur légère altération, ils se ressentaient encore de l'état de faiblesse auquel il avait succombé : aussi les inquiétudes de la princesse ne furent pas totalement dissipées. D'un second coup-d'œil elle avait embrassé toute la chambre. Au

fond de l'alcove, sur une couchette, Tom, vaincu de fatigue, reposait à côté de son maître, tandis que, mettant à profit une peau de léopard étendue à terre, le chien Canut avait pris place non loin du lit de Frédéric. Le bon animal, en conformité de l'instinct commun à son espèce, s'était roulé en cercle sur lui-même, et son museau était caché dans son train de derrière; soulevant sa tête à l'approche de la dame du logis, il la regarda sans bouger davantage. Dans le moment, Charlotte, qui était à portée de le caresser, le flatta de la main, comme si elle avait voulu ainsi conquérir sa discrétion; car, un peu rassurée sur la santé du gentleman, elle commençait à redouter, pour son compte personnel, les suites de sa démarche. Canut resta tranquille. Après avoir promené sa langue deux ou trois fois sur les jolis doigts de Charlotte, sans plus de cérémonie il enfonça derechef son nez entre ses pattes. Alors la belle veuve jugea à propos de se retirer.

Dix fois plus timide que quand elle pénétra dans la chambre, en la quittant elle n'effleu-

rait qu'avec effroi le parquet de ses pieds délicats; elle eut beau user de précautions, la porte ne glissa pas sur les gonds sans produire quelque bruit et sans que le gentleman n'annonçât, par un faible mouvement, qu'il l'avait entendu. Mais la princesse, dans sa course rapide, était déjà loin : le cœur agité d'une double crainte, elle avait gagné son appartement où elle se préparait à demander elle-même à sa couche cette part de repos, dont la Providence gratifiait tous ceux qui trouvaient un abri sous le toit hospitalier de l'hôtel d'OEdenbourg.

Après un sommeil qui dura jusqu'au matin, Charlotte, préoccupée de l'idée que sir Styndall ne pourrait, sans les secours de l'art, échapper à la prostration de ses forces occasionée par l'excessive fatigue des jours précédens, n'attendit pas l'aide de sa femme de chambre pour s'habiller. Pour la première fois de la semaine, le soleil dégagé de nuages, éclairait son cabinet, et avant qu'on lui eût allumé du feu, elle s'assit à son secrétaire. Au bout d'une demi-heure elle sonna; mademoiselle Hubert parut. « Tenez, lui dit-

elle en lui présentant un billet cacheté, vous allez envoyer en diligence Hermann au Graben ; c'est, je crois, le plus agile de la maison, et il ne reviendra pas, souvenez-vous bien de l'en avertir, sans être accompagné du docteur Van-Swiéten! Il n'a qu'à prendre le cabriolet.

— » Pour qui Madame veut-elle appeler le médecin? répondit froidement la camériste.

— » Pour qui! répliqua Charlotte d'un air étonné. Je vous le demanderais aussi si ce n'était pour sir Styndall.

— » Votre Altesse ne sait donc pas, remarqua mademoiselle Hubert, que le gentleman se promenait, il n'y a pas dix minutes, dans le jardin avec son dogue qui s'est bien roulé sur un reste de neige. Si Madame avait regardé à sa fenêtre elle eût pu les voir tous les deux, car c'est en face de son appartement que sir Styndall s'est tenu constamment. »

A ces mots le teint de la princesse s'anima, et ses yeux exprimèrent une vive surprise mêlée de quelque confusion. « Vous verrez

Sidonie, dit-elle, en reprenant son billet des mains de la femme de chambre, qu'il en sera cette fois du pauvre Frédéric comme au mois de juillet dernier. Vous vous souvenez sûrement du terrible délire auquel il fut livré pendant plusieurs jours! Sa nouvelle imprudence pourra lui coûter cher... Je conçois pourtant qu'il faille attendre avant de sonner l'alarme. De ce pas je vais descendre et je saurai bientôt à quoi m'en tenir sur son compte. »

Elle descendit en effet, et mademoiselle Hubert, en souriant, commença à mettre en ordre la chambre de sa maîtresse, tandis qu'un laquais dressait dans le foyer le feu destiné à en renouveler la chaleur.

Charlotte fut reçue par sir Styndall avec cette tendre et respectueuse urbanité qui ne l'abandonna jamais auprès des femmes, qui tempérait, il est vrai, la force de son amour chaque fois qu'il se présentait devant celle dont il avait subi la loi, mais qui, à la fin de chaque entretien, prenait toujours l'expression d'un sentiment plus vif, quoique accompagné d'une retenue délicate. Leurs cœurs

s'entendaient mieux alors, et toutes les réserves, dictées par les seuls usages, tombaient devant l'irrésistible sympathie qui les entraînait l'un vers l'autre.

La princesse, vêtue d'un joli négligé, s'assit dans le fauteuil que lui avança l'insulaire à côté d'un âtre où brûlait un large brasier disposé à la manière de Francklin [1]. Après avoir reproché à son hôte de s'être levé, encore plus d'être sorti d'aussi grand matin, elle l'engagea à ne pas quitter la chambre de toute la journée. Le gentleman lui ayant affirmé qu'il se portait bien, et qu'il se proposait d'être bientôt de retour au Wiéden où il avait envoyé déjà Tom lui chercher sa voiture et ses habits, elle répliqua par une locution française accompagnée d'un ton charmant d'humeur et d'autorité :

« Non, *Monsieur*, vous ne vous en irez pas ! Est-ce que je ne réponds pas de vous ? Sera-t-il dit que je vous aurai chassé de chez moi pour vous faire éprouver une rechute ?

[1] Improprement nommée cheminée à la prussienne en France.

Songez, *s'il vous plaît*, à l'état où vous étiez hier au soir ! Presque inanimé sous le portail de Saint-Léopold où ; à grande peine, vos gens vous ont recueilli; traîné chez moi sans connaissance ou peu s'en faut, incapable d'articuler un mot, vous prétendez, douze heures, oui, douze heures après un pareil accident, retourner à votre Wiéden... Non, *Monsieur*, vous dis-je, je ne le souffrirai pas! »

Cette colère amicale et les paroles qu'elle dictait à Charlotte d'OEdenbourg avaient, pour l'insulaire, mille fois plus de charmes que le plus tendre langage, ou plutôt elles étaient elles-mêmes le langage le plus doux qui pût résonner à son oreille. Telle fut sa réponse :

« Aimable, excellente femme, vous à laquelle mon cœur appartient tout entier, je ne veux pas nier que vous ne m'ayez deux fois conservé l'existence, et qu'à ce titre vous n'ayez sur moi des droits de commandement. Je ne vous disputerai jamais votre bien; mais soyez certaine que mon indisposition d'hier n'était qu'accidentelle; elle était

uniquement causée par une fatigue de deux jours et par l'humidité de mes vêtemens. Ceux-ci, grâce à votre bon feu, sont parfaitement secs; à la rigueur, je pourrais m'en servir pour retourner chez moi; et, quant à ma personne, je vous atteste que je ne saurais être dans un meilleur état de santé, ce qui est encore votre ouvrage. »

Sur une nouvelle insistance de la princesse, il ajouta :

« Songez-y, Charlotte! une première fois le public a pu me voir votre hôte et votre commensal, sans que cela tirât à conséquence. Le péril auquel vous m'avez soustrait était pour vous une excuse, même un éloge. Établi derechef à Augarten, sans nécessité, je prêterais à des insinuations perfides contre une réputation jusqu'ici sans tache et qui m'est plus chère que la vie. Mon bonheur est trop grand pour qu'on ne l'envie pas. Charlotte, ainsi que vous êtes la plus aimée des femmes, il faut qu'entre toutes vous soyez la plus respectée. Il m'en coûterait trop d'écarter, par une conduite légère, ces hommages qui, de toutes parts, s'empressent au-

tour de vous, et qui précèdent ou suivent vos pas! Oh! que je voudrais au contraire qu'il fût au pouvoir de mon amour de grossir ce cortége d'honneur, au milieu duquel marche l'élève d'Ulric, l'amie de ce qu'il y a de plus grand et de plus considéré dans Vienne! »

En prononçant ces mots, sir Styndall tenait une des mains de la princesse, et cette main recevait la brûlante confirmation du sentiment vif et pur qui les avait dictés. Charlotte rendait justice à ce qu'il y avait de fondé dans les motifs par lesquels l'étranger était rappelé sous son propre toit. Cependant, encore obsédée des terreurs qu'elle devait à un songe funeste, elle ne put se défendre d'en faire le récit au gentleman; ensuite elle lui dit, avec un cœur gros de soupirs et avec des paroles presque trempées de pleurs :

« Frédéric, vous vous occupez trop peu du soin de votre vie. Il n'est pas bien à vous de mépriser ce que vous m'avez donné, de prodiguer ce qui n'appartient plus à vous seul. Certainement, mon ami, la vertu m'est chère; que ne pouvons-nous, tous les deux, lui éle-

ver un temple dans la solitude! Mais puisque votre fortune comme la mienne nous condamnent à exister au sein d'une capitale et au milieu des grandeurs du siècle, conservez-vous au moins pour moi, pour m'affermir dans cette route que me montra d'abord un sage; conservez-vous, ne fût-ce que pour ceux dont vous êtes l'appui ici-bas! Styndall, dans la dissonance prévue de tous nos égoïsmes, le ciel, fidèle à ses lois de bonté, suscite quelques êtres chargés par lui de ramener les tons discords à un résultat harmonique. Leur mission est de jeter un poids de justice et de mansuétude dans le plateau le plus léger de la balance sociale; car les destinées des hommes ici-bas se ressemblent bien peu! Si la richesse et l'extrême inégalité des conditions finissent par être prises en patience, c'est à eux qu'on le doit. Eh bien! que le protecteur accordé dans votre personne aux faibles, songe à prolonger, autant qu'il le pourra, ce beau rôle, en veillant à sa propre sûreté!.. Ah! mon ami, vous ne m'ôterez jamais de la pensée que le rêve dont je viens de vous entretenir ne renferme un avis bienveillant du

ciel! Confirmé dans la première scène qu'il a reproduite à mes yeux, accompli déjà dans la seconde, je tremble qu'il ne nous menace dans la troisième!.. Frédéric, êtes-vous bien sûr que ce misérable Fratello ne soit plus à Vienne?

— » J'en suis certain, répondit l'insulaire; je l'ai fait surveiller. Il y a déjà long-temps qu'il a quitté cette ville; seulement je regrette qu'il ait pris la route de France, où je crains qu'il ne s'accoste encore du chevalier de Saint-Yvon, dont je connais la facilité. Au reste, l'arrivée prochaine de miss Riverss près du chevalier me tranquillise à cet égard.

» Mais n'allez pas vous inquiéter d'un songe. N'y cherchez que la conséquence toute simple de l'impression que vous aviez reçue de mon premier accident. Un événement de cette nature, auquel vous daignâtes prendre tant de part, devait vous frapper; si les traces nouvelles qu'il a creusées dans votre esprit pendant votre sommeil, sont en rapport avec l'indisposition dont j'ai été atteint hier au soir, n'y voyez, je vous en

prie, qu'une de ces rencontres fortuites, amenées par la multitude de chances auxquelles la vie humaine est exposée, et que l'imagination vagabonde répète dans son désordre....

» Pour vous mieux convaincre, ma charmante amie, il faut que je vous dise que, cette nuit même, j'ai eu aussi mon rêve. Il a été heureux; il m'a enivré d'espoir, même de délices; car espérer, c'est jouir. Pourquoi n'y aurions-nous pas autant de confiance que dans le vôtre? Je vais vous le raconter, si vous le voulez. »

L'insulaire prit le silence de la princesse pour un acquiescement.

« A peine couché dans le bon lit d'Augarten, pensant à vous, je dois en convenir, je me suis endormi. Ce repos si doux de mes membres, après deux journées laborieuses, ce calme de mon ame, à laquelle le plaisir de vous avoir vue avait enlevé tout sujet d'inquiétudes, abondait de quelque chose de ravissant et d'extatique que je ne saurais décrire. Être recueilli par vous, reposer près de ma bienfaitrice, être aimé d'elle, rentrer dans

la vie presque sous ses regards, quelle situation! Aussi en ai-je senti le bonheur. Celui-ci était tellement infusé dans mon être, qu'il me semblait en faire partie. Exister, et m'en séparer, m'eût paru impossible. Cet état, qui ne tenait peut-être pas à un sommeil profond, durait depuis quelques heures, sans me laisser d'autres craintes que celle d'en sortir, lorsque, par une illusion encore plus ravissante, ma chambre s'est remplie, tout-à-coup, d'une clarté dont le jour tendre plaisait à ma paupière. Ajouterez-vous foi à mes paroles? Au sein de cette lumière si heureusement ménagée, vous m'êtes apparue; belle comme vous l'êtes à chaque instant, mais donnant à votre beauté le charme d'un regard mélancolique dirigé sur moi. Je vous contemplais aussi sans pouvoir vous parler. Alors, Charlotte, vous m'avez dit: « Styn-» dall, je suis contente de toi; je ne reti-» rerai jamais mon amour à celui qui a se-» couru ses frères. » Et, en même temps, vous m'avez souri, de l'un de ces sourires par lesquels tout est payé. Cependant je m'efforçais de chasser un sommeil que j'ac-

cusais de vous dérober, en quelque sorte, à mes avides regards; pendant que j'étais en proie à ce désir, un léger bruit que j'ai entendu dans ma chambre, m'a provoqué enfin à ouvrir les yeux. Si je n'étais persuadé que je payais encore le tribut à un reste d'illusions, j'affirmerais avoir vu la lumière argentée projeter son dernier reflet sur le lambris, et un pan de votre robe blanche, en fuyant devant moi, dessiner son ombre fantastique sur le parquet! Vous le dirai-je? mon imagination était séduite au point qu'une odeur de violettes, pareille à celle que je sais vous être agréable, est restée, pour moi, dans l'appartement, quelques minutes après cette vision. Ce n'est même que croyant en respirer, avec volupté, le parfum, que je me suis rendormi.

» Je l'avoue, l'erreur de mes sens ne m'a jamais plus abusé, et pourtant elle était ici de toute évidence, car Canut, qui était couché près de moi, n'eût pas laissé entrer ou sortir impunément la personne, fée ou mortelle, qui m'eût visité à pareille heure; de son côté, Tom qui reposait, sur un cadre

dans mon alcove, m'a déclaré n'avoir rien entendu. »

Pendant tout le temps qu'avait duré ce récit, Charlotte avait tenu ses yeux inclinés vers le parquet. Une pudique rougeur colorait ses joues. Sentant, pour la première fois, toute la hardiesse de son excursion nocturne, pour se donner une contenance, la tête baissée, elle caressait derechef le gros chien de Terre-Neuve qui, appuyé sur ses pattes de devant, venait de s'asseoir entre elle et le gentleman.

« Il est digne de recevoir vos caresses, remarqua sir Styndall, car il a sauvé avant-hier un enfant que, par une croisée, on avait confié, avec trop peu de soin, à l'un de mes domestiques. S'élançant du bateau, à ma voix, Canut l'a enlevé au courant qui déjà l'emportait.

— » C'est là, sans doute, reprit la princesse d'OEdenbourg, ce paquet de linge, après lequel la bonne femme de Jegœrzeil disait à l'empereur que votre chien s'était jeté à la nage? Car, vous voyez que je n'ignore ni vos faits et gestes, ni les discours auxquels ils ont donné lieu. »

Et, sans changer d'attitude, elle continuait à promener sa main sur le bon animal, auquel, cette fois, elle semblait prodiguer, à plaisir, les témoignages d'une reconnaissance toute personnelle. En effet, pour aucun prix, elle n'eût voulu avouer, à sir Stryndall, que sa vision avait un grand fonds de réalité.

La baronne de Stein étant venue elle-même avec Ernestine avertir sa cousine que le déjeuner était servi, l'insulaire, après avoir salué la baronne, et après avoir répondu à ses questions qui ne manquaient jamais d'ampleur, s'amusa à causer avec l'enfant. Celle-ci, nommée dès le berceau chanoinesse au noble chapitre de Prague, en cette qualité portait déjà le titre de comtesse [1]. La liaison était fort avancée entre elle et le gentleman tellement que, Charlotte lui ayant demandé pourquoi elle préférait à tout pro-

[1] Ces sortes de nominations, quand elles ne sont point accompagnées de vœux, n'obligent pas au célibat; les jeunes personnes y trouvent seulement un titre jusqu'à leur mariage.

pos Frédéric au baron de Sperges qui avait pour elle tant de complaisances, elle répondit sans hésiter : « Des complaisances ! oh ! sûrement il n'en manque pas, car il en a pour tout le monde et même pour mes poupées. »

Cette saillie voulait une explication ; on la demanda à la jeune comtesse qui la donna en ces termes :

« Tiens, maman, je te conterai tout. Il y a trois jours que je jouais dans le salon avec mes poupées. J'entends dire que le baron arrive en voiture. Vite je mets chacune de mes poupées sur un fauteuil et je pousse tous les autres dans le cabinet. Je voulais l'embarrasser et savoir si, en attendant que tu fusses prête à descendre, il resterait debout, ou s'il s'aviserait de déplacer quelqu'une de mes poupées ? Eh bien ! maman, le baron a regardé tout autour de l'appartement, et, après avoir reconnu que toutes les places étaient prises (tu entends bien par qui, ajoutait l'enfant, dont le doigt appuyé sur le côté du nez aidait à l'action), pour ne déranger personne, il s'est mis à lire debout auprès du feu un

vieux petit livre qu'il a tiré de sa poche, tandis que je riais de tout mon cœur dans un coin. »

On riait aussi dans la chambre de M. Styndall; mais celui-ci ayant déclaré que l'histoire n'était pas finie, Charlotte invita sa fille à en donner la suite:

« Ne voilà-t-il pas, continue Ernestine ainsi encouragée, que l'ami Frédéric arrive aussi, qu'il prend une de mes poupées, qu'il en prend deux, qu'il les jette les unes sur les autres, et qu'après avoir approché deux fauteuils du foyer, l'un pour lui comme de raison, l'autre pour le baron de Sperges, il m'appelle et me fait sauter sur ses genoux! Je te demande, maman, si je ne dois pas aimer mieux Frédéric, que je ne connais pas depuis si long-temps, mais qui, sans être en révérence vis-à-vis de mes poupées, rit au moins et cause avec moi? »

Ce babil excita l'hilarité des dames et du gentleman lui-même qui ne s'était pas d'abord aperçu du tour malin joué au baron par la jeune comtesse. Le trait caractérisait parfaitement les trois personnages qui y

avaient figuré. Peut-être même la docte et sublime Allemagne y avait-elle sa place.

Ainsi cette matinée qui, dans les prévoyances de Charlotte, devait être triste et accompagnée d'inquiétudes, puisqu'on se proposait d'y faire intervenir un grave médecin, brilla d'une gaieté qui bannit, au moins pour un temps, tout fatal présage. On monta chez la princesse; on y déjeuna ensemble; et, avant de finir ce repas du matin qui, en Autriche, a une solidité inconnue en France, on y appela la veuve et les deux orphelines sauvées dans la soirée précédente sur l'esquif de l'insulaire. Chacun combla ces enfans de caresses. Voulant signaler et consacrer elle-même par une bonne action le généreux dévouement de son ami, Charlotte déclara à la jeune femme qu'elle se chargerait volontiers d'élever chez elle une de ses filles et de lui donner un état. A cette proposition qui lui promettait une compagne, la comtesse Ernestine frappa dans ses petites mains et sauta de joie. Le consentement ne se fit pas attendre. Les innocentes créatures avaient toutes les deux

la candeur et les grâces de leur âge; mais Gertrude, l'aînée de deux ans, était bien plus jolie que sa sœur Béatrix. Ce fut pourtant au choix de cette dernière que la princesse s'arrêta. Après l'éloignement de la veuve et de ses filles, elle donna les motifs de cette décision, qui portaient principalement sur ce que, Gertrude étant plus grande, elle pourrait plus tôt être utile à sa mère, sur ce qu'étant d'une physionomie plus agréable que sa sœur, il lui serait plus facile de se procurer un établissement avantageux, et sur ce qu'enfin cette pauvre femme, ayant à faire le sacrifice toujours pénible de l'un de ses enfans, il lui serait doux d'avoir près d'elle celle qui flatterait le mieux son amour-propre.

« Je me doutais, reprit Frédéric, qu'il y avait quelque chose de particulier dans ce choix, car Votre Altesse ne fait rien sans réflexion. Et toutefois j'ose dire que votre propre goût, s'il avait été seul consulté, vous eût entraîné vers la charmante Gertrude. Il est, en effet, dans notre nature, surtout dans celle des femmes, d'aimer tout ce qui a de

la grâce, tout ce qui se présente avec avantage aux yeux; leur sexe sympathise tellement avec la beauté, que l'on voit tous les jours des épouses plus âgées que leurs maris et même affligées d'infirmités, prendre à leur service de jolies femmes de chambre; elles sont entraînées à leur insu, et le charme qui les séduit les enlève au sentiment de leurs propres intérêts. Il est si doux d'arrêter ses regards sur un objet riche de perfections morales ou physiques!

— » Toute autre, à ma place, en eût fait autant, répondit Charlotte. Quand on veut obliger, il faut s'oublier un peu, ou l'on oblige mal. Par exemple, on se tromperait, si l'on croyait que j'aie voulu pensionner chez moi une complaisante pour Ernestine. A Dieu ne plaise que je prépare ainsi le malheur de deux êtres en laissant la souffrance s'établir d'un côté dans ma maison, et l'insolence de l'autre! Mon ami Herberg me gronderait trop. Il faut que ma fille et cette enfant se traitent avec des égards réciproques dans les rapports qu'elles auront ensemble. Je n'ai pas oublié Klattau, et certainement Béa-

rix ne sera pas pour Ernestine une poupée de plus!

« Comment ne pas adorer une telle femme? » se disait sir Styndall ramené dans sa voiture au Wiéden, une heure après cette conversation.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages.

CHAPITRE XVII. — Le rêve. — Le retour à l'ilot. — Une soirée chez le prince Louis. 1

CHAPITRE XVIII. — Apprêts de duels. — Une explication. — Comment se font souvent les nouvelles connaissances. 55

CHAPITRE XIX. — Dégradation humaine. — Châtiment. — Repentir. 98

CHAPITRE XX. — Comment le cœur s'engage. — Un original sans prétention. — Douleur et perplexités. 125

CHAPITRE XXI. — Question d'économie sociale et de morale privée. — Question de droit et de commerce. 173

CHAPITRE XXII. — L'inondation de Vienne en 1768. 211

CHAPITRE XXIII. — Douleur. — Joie. — Rêves. . . 232

FRÉDÉRIC

STYNDALL.

On trouve chez les mêmes Libraires les Ouvrages suivans du même Auteur

LES DERNIERS DES BEAUMANOIR, ou la Tour d'Helvin, roman breton, en 4 vol. in-12.

EXAMEN PHILOSOPHIQUE DE LA DOCTRINE DE KANT SUR LE BEAU ET LE SUBLIME, dans ses rapports avec la société, les deux sexes, les pays, les gouvernemens et les religions; 1 vol. in-8, imprimé sur papier fin satiné, par Firmin Didot.

Les autres ouvrages de M. Kératry se trouvent chez Grimbert, successeur de Maradan, rue de Savoie, et Audot, rue des Maçons-Sorbonne.

IMPRIMERIE DE J. TASTU, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

FRÉDÉRIC STYNDALL

OU

LA FATALE ANNÉE.

PAR

M. KÉRATRY.

TOME QUATRIÈME.

PARIS

DELAUNAY, PALAIS-ROYAL; AMBROISE DUPONT ET Cie, RUE VIVIENNE; LECOINTE ET DUREY, QUAI DES AUGUSTINS; ROUSSEAU, RUE DE RICHELIEU; SAUTELET, PLACE DE LA BOURSE; A. BOSSANGE, RUE CASSETTE.

NOVEMBRE 1827.

FRÉDÉRIC STYNDALL

OU

LA FATALE ANNÉE.

CHAPITRE XXIV.

Correspondance.

Quinze jours après l'inondation dont Vienne ait eu le plus à se ressentir depuis de longues années, et quatre après la dernière visite de sir Styndall à l'hôtel d'OEdenbourg, le gentleman reçut la lettre suivante, tracée par une main qui lui était chère :

Vienne, 7 mars 1768.

« Puisque depuis deux fois quarante-huit heures (quand les indifférens comptent

entre eux par jours, par mois, et même par années, pourquoi ne pas compter par heures quand on s'aime?), puisque, dis-je, tout entier à des soins que je n'ai garde de blâmer, vous n'avez pas paru depuis aussi long-temps à Augarten, il faut, Frédéric, que je vous raconte ce qui s'y est passé pendant votre absence. Ne vous effrayez pas du volume que je vous envoie. C'est un journal tout entier; vous y tenez une assez bonne place, et c'est ce qui lui donne quelque prix à mes propres yeux.

» Je ne vous parlerai pas, mon ami, des éloges que la ville et la cour ont prodigués à votre beau dévouement pendant la crise de l'inondation. Ils ont en partie retenti devant vous, quoiqu'en bonne conscience vous ayez fait tout ce qu'il fallait pour les éviter. Il n'y avait qu'une voix à cet égard, et l'on est convenu généralement que les deux hommes de Vienne qui se sont le mieux comportés dans cette occasion sont l'archiduc et vous. Vous le voyez, on ne vous apparie pas trop mal. Je ne cherche pas à vous donner de la vanité, tout en convenant que je vous doive

un peu de la mienne ; car je suis assez peu adroite à dissimuler ma joie lorsqu'on parle de vous en ma présence, et il n'est pas difficile de voir que je suis toute fière de vous connaître.

» Mes obligations envers vous vont sûrement plus loin que vous ne le croyez : apprenez que je vous suis redevable d'une faveur sur laquelle je ne comptais plus depuis la mort du comte. Ne cherchant pas à vous tenir en suspens, n'ayant peut-être pas l'art de provoquer votre curiosité sans la satisfaire, art poussé si loin par une dame de Sévigné qui écrivait tant de jolies choses en France dans des jours où ce royaume nous eût fort embarrassé, s'il n'avait eu la maladresse de nous envoyer un prince Eugène pour nous défendre, je ne vous mettrai pas ce soir à la torture, et je vous dirai tout uniment que le prince impérial, Joseph II, en personne, m'a honoré de sa visite le six du présent mois, à huit heures trente-cinq minutes de l'après-midi. Ces choses sont ici affaire d'État, bien que l'archiduc se familiarise plus avec ses sujets qu'aucune autre

majesté de l'Europe, et mon devoir est de vous montrer, par l'exactitude ponctuelle de mon récit, combien je les respecte.

» Je suis loin d'être la seule dans Vienne à jouir de cette distinction. L'héritier présomptif de la couronne est un grand improvisateur ; il aime à causer des surprises, et il ne veut pas qu'on ait l'air d'être surpris; il vous tombe des nues, et il prétend qu'on ne dise pas seulement: « Le voilà ! » C'est une manière, comme une autre, de faire sensation ; elle a encore l'avantage de sortir des règles. S'il s'était cru attendu par moi, je serais encore à l'attendre. Ainsi, il arrive chez la princesse de Bacquoi, chez la princesse Charlotte de Lichteinsten, pour laquelle il a plus désiré qu'on lui supposât un penchant qu'il ne l'a éprouvé, et chez la princesse Esthérazy. Si je ne l'ai pas vu plus tôt, c'est justement qu'après mon deuil on lui avait dit, je ne sais pourquoi, qu'il viendrait me voir.

» Une voiture de peu d'apparence à deux chevaux, un seul valet de pied derrière, tel était tout son appareil. Il est entré en mince uniforme suivant sa coutume, et sans se faire

annoncer. J'avais mes amis, moins vous et Van-Swiéten. Nous nous sommes levés un moment; les frais n'eussent pas été moindres pour le baron Holger, et certainement le baron de Sperges nous eût un peu plus dérangés; c'est ainsi que notre souverain entend qu'on le traite. Chacun s'étant remis à sa place, la conversation, suspendue pendant deux secondes, a continué et il y a pris part, après m'avoir adressé un simple salut. Ne l'ayant pas vu, chez moi, depuis trois ans, c'était une nouveauté. Je n'ai pas plus remarqué son absence, qu'il n'a semblé s'en souvenir. Cependant je suis certaine qu'il n'eût pas été fâché d'être autorisé par mes paroles, à croire que ce temps m'avait paru long.

» Je ne pouvais me dispenser de lui adresser ensuite mon compliment sur l'humanité qu'il a montrée pendant le débordement des eaux. Il eût souhaité que je lui eusse parlé de vous : je le voyais encore, et dès que je ne lui donnais pas cette satisfaction, il a bien fallu qu'il m'amenât sur ce terrain. Nous formions une sorte d'épisode solitaire dans mon salon, où pourtant quelques-uns pré-

taient l'oreille à notre entretien qui se passait en français, langue que l'archiduc parle volontiers. Pour être mieux comprise de votre seigneurie, je vais placer ce dialogue, sous vos regards, dans toute sa vérité historique. En témoignage de fidélité, bravement je n'omettrai aucune des louanges qui m'ont été prodiguées. Des louanges à des femmes! que sont-elles, quand ce n'est pas Frédéric qui les donne?

L'ARCHIDUC : « Vous voyez quelquefois un Anglais du nom de sir Styndall?

MOI : » Oui, mon prince.

L'ARCHIDUC : » On le dit fort riche et fort bienfaisant?

MOI : » A cet égard, on n'en a pas imposé à Votre Majesté.

L'ARCHIDUC : » Si je ne me trompe, vos relations avec lui ont une singulière origine. Van-Swiéten dit qu'il l'a tiré, chez vous, d'une terrible maladie; que cet homme a un esprit remarquable, un peu d'exaltation dans les idées; qu'il est ce que nous nommons excentrique, mais plein d'honneur et de loyauté.

Moi : » Le président du collége de médecine lui a rendu justice. Il ne pouvait en dire plus de bien que je n'en pense. Quant à son exaltation, elle se borne à avoir raison un peu plus souvent peut-être que ne le souhaiterait le docteur.

L'archiduc : » Soyez persuadée, Madame, que je suis une des personnes au monde chez lesquelles les reproches de cette nature ont le moins d'accès ; c'est presque une recommandation à mes yeux, car je sais que c'est l'arme avec laquelle on attaque tout mérite qui sort de l'ornière. Et moi aussi, si je veux jamais entrer dans une carrière d'améliorations, je m'attends à n'être pas mieux traité ! Mais il faut aimer les hommes, quoi qu'ils disent et en dépit d'eux-mêmes. J'ai pris là-dessus mon parti. *On fait peu d'heureux et beaucoup d'ingrats.* Sir Styndall a du mérite : je vous félicite de l'avoir apprécié. J'aurais voulu le rencontrer chez vous ; on m'a appris qu'il est de vos *dotti*, et que vous l'avez distingué d'une manière toute spéciale.

Moi : » Sire, je ne m'en défends pas.

L'ARCHIDUC : » Le verrez-vous ce soir?

MOI : » Je ne le présume point, car je le crois très-occupé d'une jeune compatriote qui vient d'arriver ici à l'improviste avec un enfant, qui part prochainement pour la France, et à laquelle il doit ses soins, comme épouse de l'un de ses amis. Mais si Votre Majesté le souhaite, je pourrai l'instruire de l'intérêt que, sans doute, elle se propose de lui témoigner, pour sa conduite honorable pendant l'inondation. »

» Ces mots n'étaient pas achevés, que je me reprochai d'être allée trop loin, en louant ce dont un homme, qui a la prétention d'être le premier, et souvent l'unique en tout, n'avait pas encore parlé lui-même. Sa réponse n'a pas tardé à justifier mes craintes.

L'ARCHIDUC : « Une pareille commission ne saurait tomber en de meilleures mains; mais, quoique je ne sois pas fâché que l'on me devine, j'aime autant n'être pas prévenu, et peut-être sir Styndall l'aimerait-il autant lui-même, à moins...

MOI, promptement : » Votre Majesté m'excusera. J'ai pensé qu'ayant pris une aussi

grande part à la conservation de la ville et de ses faubourgs, elle avait plus le droit qu'un autre d'apprécier le dévouement de ceux qui ont marché sur ses traces, et que, venant d'elle, fût-il transmis par une étrangère, un suffrage de cette distinction aurait encore un bien grand prix. »

» Le mal était réparé, et d'autant mieux que je fournissais à l'empereur l'occasion de me faire une réplique spirituelle, peut-être un peu maligne. Il en fut si content, qu'il prit un prétexte, comme vous allez le voir, pour la répéter au bon Jameray, alors peu éloigné de nous.

L'ARCHIDUC : « Vous avez raison. Un éloge qui passera par votre bouche ne peut que gagner en valeur. Où le pouvoir approuve, la beauté seule récompense dignement. Je vous autorise donc à dire à sir Styndall, que, déjà très-content de ce qui s'est passé chez le prince Louis, quoique j'aime peu les jeux et ceux qui s'y livrent, je lui sais bien plus de gré de m'avoir aidé à secourir mon pauvre peuple pendant l'inondation. Nous sommes, je le crois, du même âge; sa chaleur d'ame

me plaît, et il me serait agréable qu'il se fixât en Autriche [1]. Si vous l'y déterminiez, Madame, je vous en aurais moi-même quelque obligation... Jameray, ne serez-vous pas, cette fois, de mon avis? »

Le bon Duval ayant rapproché son siége du mien, l'empereur ajouta :

« Je dis que sir Styndall est un brave Anglais, qu'il a bien mérité de l'humanité, et qu'il sera plus flatté de l'entendre de la bouche de la princesse Charlotte d'OEdenbourg, que de la mienne. Qu'en pensez-vous, mon cher Jameray?

DUVAL : » Cela se pourrait bien, car depuis que je suis au monde, je m'aperçois, tous les jours, qu'il y a quelque chose de plus doux dans la manière dont les femmes arrangent et prononcent ce qu'elles ont à dire, que dans la nôtre. Elles ôteraient au reproche, du moins pour la minute, ce qu'il renferme de désobligeant. Ce n'est qu'à la réflexion qu'on

[1] L'empereur avait alors vingt-sept ans. Déjà il était sacré roi des Romains, et agrégé au pouvoir par sa mère.

s'aviserait de se croire offensé : jugez alors du prix qu'elles peuvent communiquer à la louange ! En passant par ce canal, il semblerait que les paroles, ainsi que certaines eaux, déposeraient leurs sucs amers ou lapidifiques. Je ne sache que la Gabriëly qui ait une voix aussi pure et aussi pénétrante que celle de la princesse ; ainsi, lorsque Votre Majesté emprunte un pareil organe, pour témoigner une approbation, non moins flatteuse que méritée, c'est qu'elle veut rendre la faveur complète.

L'ARCHIDUC souriant : » Vous savez, Duval, que, comme nous sommes loin d'être, tous les deux, d'accord sur le mérite de la Gabriëly, quant à moi, la comparaison n'est pas recevable.

DUVAL : » J'en suis fâché pour les oreilles de Votre Majesté ! Pour mon compte, je maintiens le parallèle, comme n'étant pas trop indigne de la princesse [1].

[1] Ceux qui soupçonneraient d'exagération l'éloge donné ici à la voix d'une femme par Jameray-Duval, n'ont pas entendu la célèbre actrice du Théâtre-Fran-

L'ARCHIDUC : » Au moins, nous entendrons-nous, tous les trois, en ce qui concerne sir Styndall. Il est allé se loger au Wieden; il y a, dans cette originalité, quelque chose que je suis loin de blâmer. J'en eusse fait tout autant à sa place. Moins de tracas, moins de bruit d'équipages. Princesse Charlotte, savez-vous par quel motif il est venu à Vienne? Y restera-t-il encore long-temps? S'il consentait à être occupé dans la chancellerie d'Etat, j'en dirais deux mots au prince de Kaunitz. Mais non, il aime peu la cour; il se plaît dans son *incognito*. En vérité, je suis jaloux de son sort; il jouit au moins de la vie! Il sait le plaisir qu'il y a *à être l'égal de tous, et à égaler tout le monde à soi!* »

» Après avoir prononcé ces mots à effet, il sortit du salon à l'improviste, sans me permettre seulement de me lever, pour l'accompagner jusqu'à la porte. La dixième heure allait sonner, et c'est celle à laquelle il se re-

çais, mademoiselle Mars. Jamais voix humaine n'eut autant de pureté et de fraîcheur.

(*Note de l'éditeur.*)

tire presque toujours. Aussi témoigne-t-il assez haut son éloignement, pour les soirées de l'archevêque-ambassadeur de France, dont les réunions se prolongent assez avant dans la nuit.

» Vous croirez, si cela vous convient, à ce mépris des grandeurs; vous savez ce que j'en pense, ainsi que de sa prétention à être original, quand il n'est que le copiste, tantôt du roi de Prusse, tantôt de Catherine, ou même de Voltaire qu'il affecte de ne pas aimer. Je vous ai déjà appris combien cet homme a l'esprit de domination; il n'est pas de la maison de Hapsbourg pour rien. Il dispute le pouvoir à sa mère; sa mère, malgré sa bonté naturelle, y tient autant que lui; et au milieu de ces débats, le prince de Kaunitz est celui de tous les trois qui l'exerce en réalité, tout en persuadant à chacun des deux que ce qu'il a résolu est leur volonté propre, et, par exclusion de celui qui n'est pas présent. Toutefois, c'est le fils qui sort le plus souvent vainqueur de cette lutte, lorsque le prince chancelier y est sans intérêt.

» Croyez-moi, cette tête renferme assez

d'ambition pour mettre en mouvement toute l'Europe ; elle fourmille de projets, qui au reste ne sont pas dépourvus de bonnes intentions ; il est fâcheux qu'à celles-ci se joigne une soif de célébrité qu'il poursuit par de petits moyens, et avec une jalousie trop réelle de tout mérite transcendant. Par exemple, à la manière dont il s'est exprimé sur votre compte, je gagerais qu'il vous envie ce qui s'est passé à l'ambassade de France, et que c'est par conséquent ce qu'il aime le moins dans votre conduite, depuis que vous êtes à Vienne. Il n'a loué franchement que les secours prodigués par vous aux victimes de l'inondation, parce que lui-même, il faut en convenir, il n'a cédé à personne en dévouement pendant ces jours de deuil public.

» Ceci, mon cher Frédéric, vous élève bien haut dans l'opinion de beaucoup de gens, je ne dirai pas dans la mienne, vous savez que je n'ai pas eu besoin de l'avis d'un prince souverain pour vous mettre à votre valeur! Mais le baron de Sperges, mais Noverre, mais Métastase, mais le prince Esthérazy qui était chez moi, mais la princesse de Lichteinsten

à laquelle l'archiduc, à peine, a dit deux mots, quoiqu'il passe pour en avoir été éperdument épris, ont redoublé de considération pour vous, et peut-être sans s'en avouer le motif. Quant au bon Duval, il est resté le même; vous n'avez haussé ni baissé d'un cran dans son esprit. Il vous estimait, il vous aimait déjà; il a été sincèrement satisfait qu'on vous ait rendu justice, et le peu qu'il a dit de vous le prouve mieux que de longs discours. A l'égard de ma cousine, je ne vous cacherai pas que vos actions ont gagné près d'elle cent pour cent. Si vous saviez les idées qu'elle s'est mises dans la tête, à votre sujet! j'en ai ri comme une folle. Je vous en épargnerai le récit, car vous croiriez que j'extravague moi-même.

» Cependant, Styndall, une lettre, qui m'est arrivée hier, de Bohême, tempère un peu ma joie : je vous confesserai qu'étant assez triste le soir du jour où vous m'aviez quittée, avec votre veuve et sa jolie petite Gertrude, je me suis donné pour passe-temps d'écrire au bon Ulric. Vous ne m'aviez pas convertie sur mon rêve; il m'avait laissé une impression pénible que le vôtre, tout cou-

leur de rose que vous l'avez fait (car je vous soupçonne d'avoir un peu brodé), n'avait pas dissipée à beaucoup près. Sans vouloir me jeter dans les alarmes, le respectable Herberg m'a semblé attacher quelque importance au rapport qui existe entre la seconde partie de ce songe et l'accident que vous avez éprouvé à ma porte; loin de me blâmer de vous avoir conjuré de prendre soin de vos jours, il m'invite à y veiller moi-même, vous regardant comme un être précieux à l'humanité. Styndall, ce bon solitaire vous chérit sans vous connaître, il vous bénit, et il me charge de vous le dire. Voici, mon ami, comment il s'explique sur les souvenirs qui, quoi que je fasse, ne cessent de me poursuivre. Je copierai textuellement ce passage de sa lettre :

« Ma chère fille, il est pour le ciel divers » moyens de se manifester aux hommes; tan- » tôt il parle à leurs sens, tantôt à leur cœur, » et souvent aux sens et au cœur à la fois. » Je crains de m'être abusé dans une pre- » mière manière de juger le rêve, bien ex- » traordinaire à présent pour moi, dont vous

» m'envoyâtes le récit vers la fin de l'année
» précédente ; j'ai beau y réfléchir, je ne vois
» pas comment vous auriez été conduite men-
» talement par le simple fait d'un étranger
» secouru chez vous, après qu'il a été blessé
» sous vos yeux, à le voir une seconde fois ren-
» trer dans votre hôtel, comme l'échappé d'un
» naufrage. Il y a là-dedans quelque chose
» qui passe ma portée ; il est possible que ce
» qu'on est convenu assez improprement de
» nommer hasard, ait amené cette singu-
» lière occurrence entre un songe et une réa-
» lité accomplie postérieurement à celui-ci,
» mais je n'oserais l'affirmer.

» J'ai peu de philosophie humaine dans
» la tête ; je ne suis qu'un pauvre hernnhute ;
» toutefois, mon enfant, voici une interpré-
» tation que je serais tenté de hasarder, et, au
» cas qu'elle ne vous parût pas trop déraison-
» nable, je vous conseillerais à tous les deux
» d'observer soigneusement ce qui se passe
» autour de vous.

» A mesure que l'on descend dans l'échelle
» de l'animalisation, l'instinct s'accroît et
» l'intelligence s'efface ; à mesure que l'on y

» monte, au contraire, l'intelligence gagne » en éclat, et l'instinct, ce sens latent de la » vie intérieure, a la voix moins haute. Les » animaux ont plus d'instinct que nous; » l'homme sauvage en a plus que l'homme » civilisé, et celui-ci pourtant n'en est pas » dépourvu. Si quelque chose pouvait, dès » ce bas monde, nous apprendre que l'être humain, dans la plus grande culture de » son esprit, n'occupe pas le sommet de » la vaste échelle des créatures admises » au don de la pensée, c'est que ses facultés instinctives ont encore trop de latitude » pour lui permettre de se croire traité avec » autant de distinction. Dans une vie meilleure l'intelligence, qu'elle se réduise à une » simple intuition, ou qu'elle soit le produit » perfectionné des rapports de l'ame par » les organes avec les objets extérieurs, » l'intelligence, dis-je, sera alors prépondérante, et l'instinct aura peut-être absolu» ment disparu; dans l'économie présente, ce » dernier doit être considéré comme une sen» tinelle chargée de veiller pendant le som» meil ou le silence de la raison. Souvent il

» supplée à celle-ci, quelquefois il doit lui » être préféré ; il manque sans doute à l'ange » qui ne dort pas, qui ne chemine pas au mi- » lieu des périls ; mais nous ne sommes pas » encore des anges. Vous savez qu'un sage » des temps anciens était averti ; par une » voix intime, de tout ce qui devait lui ar- » river d'important ; c'est pourquoi il passa » pour avoir eu un démon familier : soyez » persuadée que ce démon n'était autre que » l'instinct, auquel Socrate avait le bon esprit » de prêter l'oreille dans le silence des pas- » sions. »

» Voilà, mon ami, ce que m'écrit le res- pectable Herberg : il nous aime, et les avis de la vieillesse qui a marché avec un esprit d'observation dans le chemin de la vie, ne sont pas à dédaigner. Souffrez que je vous engage à avoir l'œil sur tout ce qui, dans vos rapports, peut donner prise à la fortune. La société (je ne parle pas de celle des gens de cour, bien qu'il y en ait plusieurs dignes de notre estime, mais de celle qui, dans un sens plus large, représente l'humanité entière) a intérêt à vous conserver ; faites qu'elle ne soit

pas privée trop tôt de ce qui en est l'appui et l'ornement. Quand la bonté providentielle lui accorde un défenseur, et que celui-ci a la conscience de ce bel emploi, il ne doit plus se regarder comme s'appartenant à lui-même, mais à sa noble mission. Pourquoi ne verrait-il pas qu'il laisserait un vide après lui? cet amour-propre, cet orgueil même aurait encore son côté religieux. Et moi, ne suis-je pas fière de vous? Mon ame ne s'est-elle pas réjouie d'être en communication avec l'ame la plus élevée que j'aie rencontrée sur cette terre d'épreuves? Styndall, nous avons aussi sauvé un homme ensemble! cette confraternité a pour moi des charmes : si j'aime le plus aimable, j'aime encore le meilleur des humains.

» CHARLOTTE d'OLDENBOURG,
née de Témesch.

» *P. S.* Il ne faut pas que j'oublie de vous dire que Winckelmann, qui, depuis longtemps, faisait espérer à M. Heyne, l'un des premiers professeurs de Gœttingue, sa présence en Allemagne, annonce enfin au baron de Sperges son départ de Rome pour le 10 du mois d'a-

vril. Notre baron a été autorisé à lui offrir le titre de secrétaire de l'Académie des arts avec les émolumens qui y sont attachés; mais le célèbre archéologue (ainsi le nomme-t-on ici) se refusera probablement à cette faveur, car on annonce qu'il ne se déplace qu'avec un extrême regret. Il est tout à l'Italie : c'est là où est sa pâture; c'est là qu'il vit de sa chère antiquité! Nous venant par la voie la plus courte, qui est celle du Tyrol, je ne prévois pas encore que nous le possédions à Vienne avant les premiers jours de mai. J'ai lu son *Histoire de l'Art:* vous la connaissez, si je ne me trompe? Il faudra que nous en causions ensemble, car je ne veux pas être prise au dépourvu, quand l'auteur se présentera chez moi; et le baron de Sperges m'a promis que je serais une de ses premières visites. Adieu, Frédéric! Ma lettre ne finit plus; je vous permets de la trouver trop longue de tout ce qui ne vous y prouverait pas mon amitié. »

La lecture de cette lettre, tout en faisant passer des momens bien doux à M. Styndall,

provoqua une foule de réflexions dans son esprit. Sa passion pour Charlotte, fondée sur des qualités morales encore plus que sur des avantages physiques très-éclatans, à la vérité, mais qu'avec un peu de recherche on rencontre partout, n'était pas susceptible de s'accroître. Il faut le dire : si la prédilection de la princesse pour lui transpirait à chaque ligne des pages qu'il avait sous les yeux, s'il était ravi des rapides progrès de son amour, il en était également effrayé; et pourtant, que d'abandon, que de candeur dans cet amour! pas une expression ambitieuse, et il est rare que les femmes qui aiment le mieux soient exemptes d'une certaine redondance quand elles parlent de leur attachement. L'insulaire sentait que cette situation ne pouvait se prolonger d'une manière indéfinie. Quoiqu'il regardât la possession d'une pareille femme comme le bien suprême, sa force d'ame consentait à s'imposer le plus grand des sacrifices; il s'en croyait capable. Assez de bonheur lui resterait encore, mais il fallait attendre aussi un acquiescement à cet état stationnaire chez une créature inno-

cente, pleine de charmes, et qui, se laissant aller à son penchant, faute d'être admise au terrible secret qui en serait le point d'arrêt, avait le droit de compter qu'à son égard on ne s'écarterait pas des procédés de la vie commune.

Cependant il y avait dans cette lettre un si grand calme et une telle virginité de pensée, l'expression en était si reposée et si touchante à la fois, que sir Styndall ne crut pas à l'imminence de l'orage. Il se flattait même que le ciel l'avait destiné à goûter un genre de félicité particulière où l'union des ames se fortifierait de tout ce qui serait dérobé à des plaisirs plus vifs, et où le platonisme, soutenu par une vertu virile, s'embellirait pour lui du charme toujours présent des perfections physiques à la possession desquelles il renoncerait. L'insulaire, s'abandonnant au cours de ces idées qui ne manquaient pas d'attrait, prit la plume pour répondre à Charlotte. Les lignes, à mesure qu'elles se rangèrent sur le papier, se ressentirent de cette disposition heureuse; mais il en eût été autrement, si le gentleman avait obtenu une connaissance plus

exacte de la réponse adressée à la princesse d'OEdenbourg par le protecteur de ses jeunes années. Un sentiment de pudeur, qui sera sans doute apprécié, avait détourné la belle veuve de comprendre dans sa copie les fragmens qui suivent, et dont l'insertion nous paraît devoir concourir à l'intelligence de ces Mémoires.

« Ma chère fille, disait encore le pieux Morave, je n'ai garde de vouloir ajouter à vos craintes; après ce qui s'est passé, je ne prendrai pas non plus sur moi de les atténuer. La sagesse des hommes est trop peu de chose ici-bas pour qu'on s'y repose avec une pleine confiance. Le meilleur moyen d'éviter les périls dont la vie est semée, sera toujours d'en remplir les devoirs avec scrupule. Ma vieille expérience va vous donner un conseil qui, selon moi, rentre dans les vôtres.

» Voilà bientôt huit mois que votre liaison dure avec cet estimable étranger : vos cœurs sont d'accord; vous êtes dignes l'un de l'autre; il vous devait une distinction; également tout me porte à croire que vous

avez rencontré en lui l'*époux régénéré, promis par Christ* aux ames fidèles. Mariez-vous, mon enfant! J'ai un instinct qui me dit que vos périls et les siens cesseront aussitôt. Nous attachons au printemps deux et trois ceps de vigne ensemble, et, malgré la faiblesse naturelle de leurs sarmens, ils se soutiennent contre l'orage : vous êtes aussi deux jeunes arbrisseaux, et le ciel vous verra avec plaisir vous prêter un secours réciproque.

» Vos mains sont pures de tout crime; elles sont même sanctifiées par les bonnes œuvres : hâtez-vous de les unir! Les mariages trop différés, s'ils se consomment, finissent par devenir malheureux. L'imagination s'exalte, et alors on se suppose mutuellement des perfections sur lesquelles on a le regret de se désabuser ensuite; ou elle se refroidit trop, et on s'engage dans des liens qui pèsent avant qu'on y soit entré. Nos frères Moraves sont à l'abri de cet inconvénient; c'est *Christ qui choisit pour eux*, et ils n'ont garde d'apporter dans les nœuds qui perpétuent la vie humaine, les passions tumultueuses qui la corrompent.

» Je sais que nos usages ne sauraient vous gouverner dans le monde, où vous retiennent les desseins de la Providence ; mais, permettez-moi de vous le dire, après que les cœurs se sont suffisamment éprouvés, il n'est pas convenable que les personnes chastes et méritantes comme vous restent trop long-temps dans ces situations, dont les mondains s'autorisent pour excuser leur vie peu régulière, ou pour se livrer à des insinuations peu favorables à autrui. Ma chère fille, ce serait calomnie envers vous, j'en suis certain ; mais il n'est pas bon que la vertu soit calomniée sur la terre ; le vice y trouverait trop ses avantages ; les honnêtes gens aussi en seraient trop contristés.

» Je vous invite donc à vous faire bientôt une promesse d'amour au pied des autels. Du fond de la Bohême, Ulric Herberg adresse des vœux au ciel pour qu'il regarde cette union de vos ames vertueuses et de vos corps innocens dans sa plus grande bonté. Déjà septuagénaire, je tends sur vos têtes mes mains suppliantes. J'espère que le Dieu qui vous a rapprochés et qui a préparé de loin

votre couche nuptiale, y fera descendre toutes ses grâces.

De notre Communauté de Kaursim en Bohême, le 5 mars 1768.

Le frère bien-aimé Ulric Herberg. »

Ce fragment de la lettre du solitaire sembla plus à Charlotte exprimer les désirs bienveillans d'un ami peu familiarisé avec les usages du monde, qu'elle n'y vit un plan de conduite praticable. Toutefois, discernant un fonds de sagesse dans les conseils du vieillard, elle se flatta que la haute opinion émise sur la personne de sir Styndall, par la première autorité de la monarchie autrichienne, aurait quelque influence sur une détermination qu'il ne lui appartenait pas de provoquer. Elle se borna donc à transmettre fidèlement au gentleman l'entretien qu'elle avait eu avec l'archiduc. Plus l'insulaire y était élevé, plus il lui paraissait se rapprocher d'elle, du moins dans les préjugés de la noblesse germanique.

La baronne de Steinn envisageait les choses sous un autre aspect. Elle avait re-

cueilli les dernières paroles prononcées par l'empereur, avant qu'il quittât le salon de Charlotte, paroles où il s'agissait de places dédaignées à la cour, des jouissances de l'*incognito*, d'envie portée au sort de l'insulaire, *du plaisir qu'il y a à être l'égal de tous et à égaler tout le monde à soi.* Ces locutions avaient donné un surcroît de consistance à ses premiers soupçons sur le compte de sir Styndall; et, de conjectures en conjectures, elle était parvenue à ne voir définitivement en lui rien moins qu'un prince détrôné ou un fils de prince, que des raisons d'État auraient forcé à une absence. C'était presqu'un diadême qu'elle posait en esprit sur le front de sa cousine; à peine elle eût consenti à en rabattre jusqu'à la couronne ducale: « Certainement, disait-elle, Joseph II, en recourant à de pareilles expressions quand il s'agit d'un étranger, sait à quoi s'en tenir. Sa visite alors que depuis long-temps il nous avait oubliées, ne peut plus être qu'un devoir de civilité, dont un souverain n'oserait s'affranchir envers un égal, peut-être assis comme lui sur les marches d'un trône. »

La réponse de Frédéric, en parvenant à l'hôtel d'OEdenbourg le lendemain du jour où Charlotte avait envoyé sa lettre au Wiéden, eut l'avantage d'affermir la baronne dans son système de probabilités; car il y était dit qu'en l'absence du gentleman un inconnu sur lequel, d'après son signalement, il était impossible de se méprendre, s'était arrêté devant la porte dans une voiture modeste, et avait continué sa route après avoir inutilement demandé l'insulaire à ses domestiques. Pour tout document il avait laissé une carte sur laquelle on lisait ces mots: «Une personne amie qui regrette de n'avoir pas rencontré sir Styndall chez la princesse Charlotte d'OEdenbourg dans la soirée du 6 mars.»

L'assurance avec laquelle la baronne de Steinn persistait dans son opinion, imposait par momens à sa cousine, qui lui avait lu rapidement une partie des pages dont elle était redevable à la prompte réponse de Frédéric. La conversation se maintint entre elles sur ce pied pendant quelques heures, au bout desquelles Charlotte, restée seule sans trop

s'en plaindre, relut la lettre de son ami et but à longs traits la liqueur enivrante offerte à son amour. Nous allons donner de cette lettre ce qui se rattache le plus aux situations respectives de la princesse et du gentleman.

Celui-ci, après avoir rendu grâces du tendre intérêt avec lequel on s'occupait de son sort, disait :

« Il y a des choses qui m'ont fortement frappé dans la communication que vous me faites de votre correspondance avec le respectable Ulric. Ce qu'il vous écrit des rapports que conservent entre eux l'instinct et l'intelligence, appartient, suivant moi, à une haute philosophie fondée sur une vraie connaissance de notre texture humaine. Cet aperçu m'a semblé tellement remarquable, que je suis encore dans la surprise de le voir sortir de la plume d'un simple Morave. N'ayant guère pour livre ouvert devant lui que celui de la nature, son sens droit aura deviné une des lois savantes par lesquelles se régit ici-bas, peut-être même ailleurs,

toute création animée; je vous le répète, Charlotte, j'en suis dans l'admiration. Aussi je m'étonne un peu moins de cette haute raison et de ces sentimens heureusement rebelles aux préjugés qui vous distinguent. A une telle école votre belle ame devait conserver tout son ressort.

» J'accepte le conseil que vous me donnez par la bouche de votre sage instituteur. Je n'aurai garde de chercher, sans motifs, des périls qui vous effraient. Il convient que j'estime ce qui a eu le bonheur d'être distingué par ma charmante amie. Ne vous ai-je pas dit qu'il serait bien difficile, même impossible de vous résister, quelque chose qu'il vous plût ordonner autour de vous? Ce ne sera pas moi qui chercherai à échapper à cette dépendance. Elle me plaît, elle fait mon bonheur. Remerciez, de ma part, ce digne Herberg de sa bénédiction. Il la donne, sans doute, à un être qu'il suppose vous être cher : le motif du bienfait ajoute à ma gratitude. Charlotte, il est avantageux d'être, pour quelque chose, dans les prières d'un homme de bien; j'en ai besoin plus qu'un

autre, et les vœux du vieillard qui s'avance en paix vers sa tombe, par leur désintéressement, seront toujours d'un augure favorable pour ceux qui marchent d'un peu plus loin vers le terme de toute existence.

» Vous me parlez de l'arrivée prochaine de l'abbé Winckelmann à Vienne. Je l'ai entrevu deux ou trois fois à Rome; mais je l'ai regardé plus attentivement un jour que je me promenais à Castel-Gandolpho, l'une des villa du cardinal Alexandre Albani, dont le célèbre Prussien faisait, en ce moment, les honneurs au prince d'Anhalt-Dessau et à son compagnon de voyage, le baron d'Ermannsdorf. N'ayant point de lettres de recommandation pour lui, ou pour l'éminence romaine qui lui sert de patron, sans l'aborder, je me contentai de remarquer que l'antiquaire est de moyenne taille, que son front sous lequel s'enfoncent de petits yeux noirs, mais assez vifs, fuit en arrière trop rapidement, ce qui joint à un nez pointu et à une stature un peu grêle, ne saurait constituer un physique fort agréable. Je crus même démêler, dans l'ensemble de ses traits, une

expression moins ouverte que sombre et soucieuse, chose trop commune chez les hommes voués aux études d'observation, pour que j'en tire une induction peu favorable au docte et laborieux écrivain.

» Il me semble que je ne le dessers pas, près de vous, par ces documens; car il sera toujours avantageux aux personnes qui n'ont pas à se louer de la nature sous des rapports physiques, de ne se présenter que devant des gens qui n'attendent, de ce côté, aucune perfection; elles évitent ainsi l'effet fâcheux d'un premier coup-d'œil, et il leur devient plus facile de retourner, en leur faveur, une prévention qui a eu le temps de s'affaiblir et qui, au moins, ne se manifeste pas par une surprise peu flatteuse. C'est, peut-être, par la même raison que la beauté gagne toujours quelque chose, en nous frappant à l'improviste. L'impression reste; elle s'accroît d'autant plus qu'on y comptait moins, et ce serait rendre un très-mauvais service à une femme, eût-elle toute la grâce de la Vénus de Florence, que d'exalter ses appas dans le cercle où elle va paraître. Une rivale

pourrait seule recourir à cette tactique qui manquerait rarement de succès. Sans l'expression morale, de laquelle votre charmant visage reçoit une inspiration toute céleste, je ne sais, en vérité, si vous résisteriez vous-même à cette épreuve, tant il est naturel que notre goût cherche à se venger de ce qui a la plus légère apparence de contrainte!

» Il est incontestable que Winckelmann a rendu de grands services aux beaux-arts. N'eût-il fait que ramener l'attention du public sur les chefs-d'œuvre de l'antiquité, on lui devrait de la reconnaissance : mais il en a parlé souvent en véritable connaisseur; il en a signalé les beautés inaperçues avant lui, et quoique ses dissertations, plus d'une fois, se ressentent d'un enthousiasme qui passant toute mesure manque, par cela même, de justesse, elles ont poussé les artistes, comme les gens du monde, vers des études presque oubliées. Son livre de *l'Histoire de l'art chez les anciens*, et son *Explication des divers monumens* auront opéré, en Europe, une révolution favorable à la sculpture. Les mœurs et les lettres grecques et romaines vont

même, en acquérir une sorte de popularité. Avec le Laocoon de Lessing, c'est, à mon avis, ce que nous avons de plus positif en ce genre. L'effet des écrits de Winckelmann restera, quoiqu'ils aient besoin d'être rectifiés, car il a eu le bon esprit d'être élégant dans son style et d'en rendre la lecture attachante, heureux, s'il ne portait, dans ses propres jugemens, la confiance qu'avec trop de facilité, il accorde à ses amis ! toute découverte est, de prime abord, ralliée à son système. Dès qu'elle y est incorporée, sa foi devient inébranlable ; il lui faudra du respect jusque pour ses erreurs. Cette présomption, toujours suivie d'irritabilité, lui a causé bien des chagrins. Il doit le plus vif de tous à un homme qui, lassé de ce despotisme d'opinion, a voulu en secouer le joug. Sans contredit, le tour qui lui fut joué par son ami Casanova, il y a deux ans, pendant mon séjour à Rome, a dû offenser bien grièvement son amour-propre. Je vous le raconterais, si je ne craignais que les journaux italiens et allemands, qui en ont retenti, en 1765, ne m'exposassent, près de vous, à des redites. Au reste,

nous aurons occasion d'en causer ensemble, bien entendu que ce ne sera pas devant la personne intéressée; car le tact, dont elle se pique en matière de monumens anciens, y est trop compromis, pour que cette plaie ne saigne pas encore.

» Deux mots de plus sur l'abbé Winckelmann : vous n'ignorez probablement pas qu'il a quitté le luthérianisme pour le papisme. Je n'ai garde de me rendre juge de sa conduite. Toutefois, j'eusse souhaité lui trouver un autre motif de conversion que celui qui a transpiré dans le public. Le docte Prussien n'a cédé ni à l'appât des titres ni à celui de la fortune; je le sais, il se contente de peu; tout son désir était de s'ouvrir les trésors d'antiquité enfouis dans les deux ou trois Rome qui sont dans un état de superposition. Pour cela, il fallait s'assurer sans trouble le séjour de la Rome papale; pour cela encore, il a pensé qu'il fallait se faire catholique. A mon avis, il convient d'y regarder de plus près avant de changer de culte. Les principaux actes de la vie civile et domestique avant été attachés à l'ancien, c'est pres-

que rompre avec soi-même que de le quitter. L'existence étant ainsi brisée en deux parts, on se demande contre laquelle sera portée la condamnation, car ici il y aura nécessairement une de ces parts immolée à l'autre? N'est-il pas à craindre que ce soit celle à laquelle on veut assurer un simple avantage temporel, tel qu'une investigation de débris antiques? Il importe de devenir savant, il importe encore plus de rester soi, et de ne donner un démenti ni à sa croyance ni à celle de ses pères, pour quelques cruches étrusques ou quelques misérables camées. L'apostasie, qui n'est pas accompagnée de conviction, ne sera jamais à mes yeux qu'un déplacement d'intérêts; dès qu'on m'oblige de la concevoir sans la persécution qui en est le baptême, je tremble pour la société. Quand les masses elles-mêmes, pour être mieux, s'ébranlent vers un culte nouveau, elles font de l'économie sociale et non de la religion : celle-ci, tout au plus, renaîtra pour les enfans; encore aurai-je quelque peine à en répondre.

» J'y mets peut-être un peu de sévérité; mais je suis bien résolu à voir uniquement

dans le Winckelmann dont vous attendez la visite, l'infatigable écrivain qui, par l'étude de l'antique, a imprimé un mouvement de progression à son siècle. Je suis persuadé qu'il n'a pas attaché une grande importance à se jeter dans le giron de l'Église romaine. Fidèle à ses souvenirs de jeunesse, ainsi que je l'ai appris, il chante de vieux cantiques luthériens, en faisant tous les matins son chocolat; car il est sans domestique. Au moins est-il à l'abri du reproche de cupidité; c'est quelque chose. Je ne lui connais non plus ni titres ni décorations; ainsi n'a-t-il que la vanité de la science, et celle-là est toujours permise. Il faut en effet une voile au vaisseau de la vie. Combien encore de momens de calme plat, pendant lesquels les passagers se prennent d'humeur les uns contre les autres, et quelquefois contre eux-mêmes! Tout balancé, il y a moins à craindre des excès de l'amour-propre que de son absence absolue, puisqu'il impose des obligations qui en sont souvent le correctif. Lorsque, dégénérant en orgueil, il foule les hommes à ses pieds, il ne laisse pas d'attester un

besoin d'extension bien merveilleux! Contradictoire à sa propre nature, en même temps qu'il s'isole, il est forcé de se reporter dans d'autres existences. L'autel est en lui; mais cela ne le dispense pas de chercher au-dehors des adorateurs qu'il accablera d'outrages. Levier par lequel les sociétés s'agitent pour échapper à leur vie matérielle, ferment de vices et de vertus, je soupçonne qu'il renferme un grand secret qui n'a pas encore été pénétré; l'infâme Néron voulait être applaudi, ne fût-ce que comme baladin, et la cruauté, dans son despotisme inepte, mendiait un vil suffrage; c'est donc quelque chose qu'un suffrage!

» Je suis maintenant fixé sur la visite d'un inconnu, dont je n'étais pas médiocrement embarrassé. »

Suivaient des détails relatifs à la manière dont Joseph II s'était présenté à la porte du gentleman; ensuite sir Styndall s'écrie :

« Charlotte, il est donc vrai que je vous devrai tout ce qui peut charmer l'existence d'un mortel dans ce bas-monde! Vous le savez, la faveur des hommes puissans n'a jamais

été l'objet de ma convoitise; ce n'est pas vers les trônes que se tournent mes regards. Malheur à celui dont le cœur ne s'anime et ne s'échauffe devant la souffrance de ses frères que par ordre émané d'une chancellerie, ou sous la promesse d'un diplôme! Malheur à celui chez lequel le cri de l'humanité ne retentit pas assez fortement, s'il n'est accompagné de ces éclats de renommée, supérieurs, si l'on veut, à un salaire d'argent, mais qui sont toujours un salaire de ce qui ne doit trouver, que plus tard, son bureau de rétribution et de récompense! Il me faut pourtant l'avouer : je ne saurais être insensible aux suffrages qui me sont donnés en votre présence. Je vous reporte celui de l'archiduc. J'en demande pardon au ciel! L'amour et la vertu se confondent maintenant dans ma pensée. Serait-il vrai qu'en remplissant mes devoirs d'homme, je m'occuperais d'acquérir quelques droits de plus à votre estime? Cette perspective trop belle à mes yeux n'enlèverait-elle pas tout mérite à mes faibles sacrifices? Je tremble d'en être puni! Le bonheur de vous être cher est si grand, qu'il m'in-

quiète pour l'avenir! Est-ce qu'en le goûtant, je ne m'exposerais point à n'avoir fait qu'escompter, ici-bas, mon immortalité?

» Grâce à votre lettre, mes opinions sont confirmées sur ce pays-ci. Vous m'avez introduit dans le cabinet de votre jeune empereur; j'ai assisté à ses conseils et à ses projets. De la manière dont il s'est montré dans votre salon, il m'est parfaitement connu. Il vous donnera de la liberté par ordonnance du cabinet aulique, et il acceptera de l'égalité, sous bénéfice d'inventaire. Néanmoins, je conseillerais de le prendre au mot. En lisant votre joli dialogue, j'ai cru parcourir une page des Annales du grand empire, écrite par la fille d'Agricola, après une conversation avec Tacite son époux.

» Voilà la verdure qui renaît sous le souffle tiède du printemps; dans mes courses, j'ai aperçu quelques primevères. Elles m'ont dit qu'il y aura encore pour nous des promenades d'Augarten, que les îlots du Danube, déjà délaissés par l'onde qui les avait envahis, se couronneront bientôt du feuillage des aunes et des hêtres. Ce feuillage couvrira

nos têtes, ô la meilleure des amies que le ciel pût me faire rencontrer sur la terre! Il protégera derechef nos doux entretiens! Soleil du Prater et de Léopoldstat, je te salue! Béni soit le jour où je me suis décidé à fixer ma résidence à Vienne! Bénie soit l'heure où Charlotte d'OEdenbourg et Frédéric Styndall ont sauvé un homme ensemble, puisque Charlotte d'OEdenbourg a la bonté de s'en souvenir!

F. STYNDALL. »

« *P. S.* Miss Riverss, dont les intérêts m'ont retenu quelque temps chez moi, ou m'ont fait courir la ville, et qui n'avait reçu aucune des lettres que je lui avais adressées dans divers ports, partira demain matin pour Montpellier en France. C'est une femme intéressante. Son physique n'est pas mal, quoique les chagrins aient visiblement altéré sa beauté. Je lui donne pour guide Tom Sylcock, dont l'absence me gênera quelques semaines; mais il m'était impossible de la laisser s'en aller, seule, avec un enfant. Comme elle voyage en chaise de poste, j'ai cru qu'un homme lui

serait plus utile qu'une femme de chambre. Le chevalier de Saint-Yvon m'a écrit tout nouvellement ; sa santé se raffermit peu. Il n'a pas revu Fratello qui, sans doute, aura continué sa route jusqu'à Paris. L'hôtel d'Angleterre[1] l'aura appelé : ce sera son Ranelagh. Ainsi faut-il des émonctoires aux grandes sociétés ; pauvre nature humaine ! »

[1] Célèbre maison de jeu de Paris avant la révolution française.

CHAPITRE XXV.

Winckelmann à Vienne.

Malgré le plaisir avec lequel la princesse d'OEdenbourg reporta ses yeux sur la lettre du gentleman, la manière dont celui-ci s'exprimait sur les changemens de religion ne laissa pas de lui causer quelques inquiétudes. Elle n'avait jamais espéré ni souhaité qu'il renonçât à la sienne ; elle ne comptait pas non plus abjurer le catholicisme, car elle savait fort bien que deux époux de deux sectes différentes pouvaient s'unir sans renoncer à leur foi respective : toutes ses craintes avaient pour objet les obstacles qui pourraient résulter d'une opinion aussi prononcée. Cependant venant à se dire que sir Styndall n'était pas un homme ordinaire, et que l'attachement qu'elle lui avait inspiré était à l'épreuve

de tous les événemens, elle attendit avec calme le sort que lui préparaient le ciel et son amour. Elle fut d'autant plus facile à rassurer, que des principes de sage tolérance étaient passés dans son esprit avec la morale du respectable Ulric.

Sir Styndall, après s'être acquitté de ses devoirs envers Emma Riverss, reprit le chemin de Léopoldstat, dont il s'était tenu éloigné pendant quelques jours. Il avait encore profité de cet intervalle de temps pour relever la chaumière de la veuve Flaxmann, qui avait été entraînée par le débordement du fleuve. Sans cesser d'être modeste, cette maison, plus solidement construite, convenait parfaitement à la profession de blanchisseuse, exercée par cette honnête femme sur quelques klafters de terrain dont elle avait hérité au bord du Danube, du côté qui regarde la campagne, entre le jardin d'Augarten et le Prater. La petite Gertrude et sa mère y furent installées sans bruit, mais non sans que la princesse en eût connaissance. Ces détails, en effet, lui vinrent de la bouche même de la veuve, dans une visite

que celle-ci fit à l'enfant si généreusement recueillie à la suite de l'inondation.

Le retour de Frédéric ramena le contentement à l'hôtel d'OEdenbourg. Les inquiétudes de Charlotte étaient dissipées: Encouragée par le printemps, deux ou trois fois elle sortit dans la campagne avec l'appui d'un bras qui lui rendait cet exercice salutaire encore plus agréable; et, à quelques instans près de préoccupation, l'insulaire jouissait de son côté du bonheur causé par sa présence. Seulement la baronne de Steinn s'étonnait qu'il ne demandât pas formellement la main de sa cousine. « Qu'attend-il, disait-elle, pour énoncer ses vues? Nous sommes, je le crois, ma cousine, d'assez bon lieu pour lui répondre! » Mais ces intempérances d'amitié étaient bientôt réprimées par la princesse, que des motifs de pudeur empêchaient de suivre de pareilles conversations. D'ailleurs, le gentleman n'était pas seul accessible aux charmes d'un amour pur et désintéressé. Quoiqu'il fût difficile de ne pas lui reconnaître de grands avantages physiques sur la plupart des hommes de Vienne; l'union des

ames, l'accord des sentimens, les plaisirs d'un entretien toujours instructif, et la douceur attachée à de tendres communications, flattaient encore plus la pensée de Charlotte. Il était des instans où, certaine d'être aimée comme elle voulait l'être, elle ne voyait pas ce qu'elle eût gagné à un changement d'état. C'était uniquement pour s'assurer la paisible possession de celui dont elle jouissait, qu'elle songeait à rentrer dans les liens du mariage. Passer ses jours avec Styndall, à côté de Styndall, était le seul bonheur auquel elle aspirait; devenu pour son cœur un être nécessaire, elle ne supposait pas qu'il le fût pour ses sens; du moins elle se le disait, et il serait possible que, sans trop se faire illusion, elle eût quelques droits de se tenir ce langage.

Le mois d'avril s'écoula rapidement au milieu des distractions de l'année renaissante, époque qui ne se répète jamais dans la vie sans la ranimer comme la nature; rendue alors au plein exercice de ses facultés, l'ame s'agrandit sous un ciel dégagé de nuages. Elle se retrouve, avec une joie secrète, en

possession de son existence ; elle veut plus fortement ce qu'elle veut, parce qu'elle se sent une plus grande puissance d'organes, et elle s'attache davantage à ce qui lui est cher, par son besoin de trouver à qui parler de ce qui l'émeut. Aussi cette saison serait peut-être la plus cruelle de toutes, pour la créature qui aurait le malheur d'être sans attachement au sein de cette harmonie universelle.

Telles étaient les réflexions auxquelles se livraient Frédéric et Charlotte à l'aspect du mouvement qui animait les deux rives du fleuve. Les travaux de l'homme champêtre attachaient partout leurs regards. L'aide que se prêtent mutuellement à la campagne les habitans d'un même logis, les secours donnés avec un sourire gracieux par les jeunes femmes à leurs époux, avec bienveillance par les enfans à leurs pères, cette activité de tout ce qui a vie, ce besoin général de répondre à une destination, allaient à leurs cœurs ; heureux d'être à côté l'un de l'autre, ils voyaient à regret le soleil les chasser vers la ville en s'inclinant aux confins de l'horizon ; l'astre

resplendissant leur laissait en vain l'espoir de se retrouver dans quelques heures aux mêmes endroits, sous les mêmes arbres; c'était toujours se quitter! Pourquoi ne pas avoir un seul et commun abri ainsi que les bons villageois dont on s'éloignait? Ils s'en affligeaient sans précisément se le dire; mais un soupir involontaire décelait leur trouble, et, à leur insu, leur adieu, jusque dans sa douceur, et tout rempli qu'il était du lendemain, avait quelque chose de mélancolique.

Un nouvel intérêt vint ramener leur pensée sur les lettres, les sciences, les arts et les chefs-d'œuvre par lesquels le champ des nobles jouissances s'élargit pour l'homme social. Winckelmann était arrivé à Vienne le 2 mai: c'était l'événement de la ville; on en parlait à l'Académie et au Belvédère, au Burgh et dans les maisons ouvertes aux étrangers. Pour lui les philosophes avaient interrompu le cours de leurs méditations; les érudits celui de leurs recherches. Arrachés à leurs travaux, ils sortaient de leurs retraites sans but; ils s'accostaient dans les rues, sans avoir rien à se communiquer; pour toute

question ils se demandaient s'ils avaient vu Winckelmann, et suivant que le hasard les avait bien ou mal servis, ils excitaient un sentiment d'envie ou recevaient un compliment de condoléance. Il n'était pas jusqu'au paisible bourgeois de la cité qui, depuis trois jours, à force d'entendre parler de Winckelmann, n'apprit avec surprise qu'il n'était ni feld-maréchal, ni prince de l'empire, et qui ne s'étonnât qu'un simple abbé, ni mitré, ni crossé, occupât une aussi grande place dans les entretiens publics. C'était une véritable innovation : Vienne, en effet, avait dérogé cette fois, à son habitude, de ne s'intéresser qu'aux hommes en partage du pouvoir, et il tenait à peu de chose qu'on ne se fâchât sérieusement dans les salons d'un mouvement qui n'en paraissait pas.

Au milieu de cette curiosité générale, Winckelmann était loin d'être heureux : la gloire sur le sol d'une patrie qui lui avait tendu les bras; cette gloire, que se plaît à rêver l'homme de lettres, était en ce moment pour lui sans attraits. Quoique Prussien d'origine, il ne pouvait oublier que Vienne fait

partie de l'Allemagne, et qu'on y parlait un des dialectes de la langue dont les sons avaient retenti les premiers à son oreille. Mais les souvenirs de l'enfance étaient éteints; ou plutôt chassés par un état de malaise, ils n'avaient point de place dans un esprit tout entier au regret de Rome et de ses monumens. Les paysages, les fabriques, le ciel, l'air, tout pesait sur le célèbre archéologue soustrait à sa chère Italie. Il n'était pas jusqu'aux toits en plate-forme de Rome, de Palestrine, de Nettuno, de Castel-Gandolpho, qu'il ne s'affligeât de ne plus avoir en perspective; ceux de Vienne le désolaient, et il ne leur pardonnait pas d'être façonnés pour un climat qui commandait leur forme pyramidale. Vingt fois, pendant sa route, depuis qu'il avait atteint le Tyrol, il avait supplié son compagnon de voyage, le sculpteur Cavaceppi, de reprendre avec lui la route de Rome : « *Torniamo a Roma;* » tel était le cri continuel de son inquiétude, l'on pourrait dire de sa détresse. Ce n'était qu'avec une extrême répugnance qu'avant cet instant désiré, il avait consenti à continuer sa direction

vers la capitale de la Basse-Autriche d'où il devait gagner Venise par la Carniole, tout en manquant de parole au prince d'Anhalt qui l'attendait à Dessau, et à son ami, M. de Stosch de Berlin, qui n'était pas le même que le baron de Stosch, célèbre antiquaire de Florence, dont Winckelmann, par ses descriptions, avait illustré le riche cabinet.

Ce qui transpira de cette résolution ne nuisit point à l'accueil que le savant devait recevoir à Vienne; peut-être même en résulta-t-il en sa faveur un redoublement de caresses et de suffrages. On lui savait gré de la préférence qu'il accordait sur le reste de l'Allemagne à une ville qui semblait y avoir moins de droits que plusieurs autres siéges d'universités, où les lettres étaient cultivées déjà avec succès, et surtout que la petite ville de la Vieille-Marche de Brandebourg, témoin des jeux et des soucis de son enfance. Les personnages les plus distingués de la capitale le visitèrent de leur personne ou se firent écrire à la porte de M. Schmidtmayer, chez lequel il était descendu. Le chancelier, prince de Kaunitz, ministre dirigeant, le combla en

particulier de marques touchantes d'intérêt, et le baron de Sperges, fier du renom de son ami, après s'être fait un honneur de le présenter à l'impératrice-reine, aux archiducs et aux archiduchesses pendant leur séjour au château de Schœnbrunn, lui servit de cicérone dans Vienne; car, bien que M. Cavaceppi, en suivant son projet de visiter le reste de l'Allemagne, l'eût laissé dans un abattement profond de corps et d'esprit, le docte Prussien toujours dévoré de la soif de s'instruire recueillit ce qui lui restait de forces pour examiner, par ses propres yeux, ce que renfermait de monumental la ville qui avait la prétention de servir de résidence aux successeurs des Césars.

Un soir que les deux savans étaient moins fatigués de leurs courses que la veille, le fondateur de l'Académie des riches, fidèle à sa promesse, conduisit Winckelmann à l'hôtel d'OEdenbourg. On les y attendait, et pourtant quand le nom de l'antiquaire fut prononcé à la porte du salon, tous les amis de la princesse, hommes et femmes, se levèrent d'un mouvement spontané, et tous les re-

gards se tournèrent vers le côté où il allait paraître. Charlotte elle-même donna l'exemple de l'hommage que la fortune et la beauté doivent au génie. Nul, en effet, ne méritait mieux que le célèbre voyageur d'être traité avec cette distinction par une des personnes les plus aimables de l'empire germanique, puisque, entre tous les écrivains anciens et modernes qui ont parlé des arts, Winckelmann est, sans contredit, celui qui, dans un pareil sujet, a le plus souvent sacrifié aux grâces. Tel est même le genre de mérite par lequel il se recommande principalement à ses lecteurs.

C'était ce que disait sir Styndall, quand le docte abbé entra. L'antiquaire était vêtu de noir de la tête aux pieds. Ses cheveux bruns taillés très-courts, en tournant derrière la tête qui au sommet en paraissait presque dégarnie, indiquaient son engagement dans l'état ecclésiastique. Il y avait dans son costume quelque chose de simple, même de négligé, qui pourtant ne déplaisait pas. Charlotte, suivant l'expression dont elle usa plus tard, le reconnut en le voyant; et elle éprouva aussi que l'ébauche, hasardée devant elle par le

gentleman, n'avait pas nui dans son esprit à l'illustre étranger.

Celui-ci se rapprocha d'abord du chantre lyrique de la *Didone abandonnata*. Ils s'étaient déjà rencontrés deux ou trois fois en Italie, où le poëte, de temps en temps, avait fait des excursions; et malgré les différences de leurs âges (Métastase avait alors soixante-neuf ans, Winckelmann près de cinquante), les rapports très-remarquables de leurs destinées les avaient entraînés l'un vers l'autre. Ainsi que l'enfant du soldat Trapassi, à peine sorti de son second lustre, avait modulé d'une voix harmonieuse, à Rome, sur la place de la Vallicella, des stances qui, en provoquant l'admiration d'un barbier et du jurisconsulte Gravina, préparèrent sa fortune; également l'archéologue prussien, à sa sortie du collége, avait dû ses uniques moyens d'existence à l'emploi de coryphée de l'une de ces bandes de pauvres clercs tonsurés qui recueillaient un mince salaire en chantant leurs motets dans les rues de Stendal.

Après ces épisodes qui, dans toute société un peu nombreuse, succèdent aux compli-

mens d'usage, et précèdent eux-mêmes une conversation plus générale, on s'assit, on causa, on parla de Rome et de l'Italie, ensuite d'Athènes et de la Grèce. On en vint à l'éternelle question du beau dans les arts. C'était où Charlotte voulait amener Winckelmann; car c'était sur ce sujet qu'elle préférait l'entendre, plutôt que de l'engager dans une dissertation sur l'authenticité plus ou moins contestée d'une antique. On s'entretenait en italien, langue familière à presque tous les habitués de l'hôtel d'OEdenbourg, langue expressive et qui répond le mieux aux idées du génie, alors qu'il s'enflamme devant les chefs-d'œuvre des grands-maîtres, ou que, se relevant de la contemplation dans laquelle il a été abîmé, il donne cours aux sentimens qui l'oppressent.

« Vous avez vu, dit Charlotte d'OEdenbourg, les originaux de ces belles statues connues d'un petit nombre d'amateurs par des copies bien moins dignes d'elles que vos riches descriptions. Le Laocoon, le Torse, l'Apollon du Belvédère, l'Apollon Sauroctonos, que vous placez, si je ne me trompe,

en première ligne de ces chefs-d'œuvre ; la Vénus de Florence, la Niobé, les deux Hercule, le Bacchus, l'Antinoüs qui leur succèdent immédiatement, appartiennent-ils à une beauté surhumaine, ou ne sont-ils que l'expression d'une nature si heureusement choisie, que rarement elle ait pu se répéter dans cet éclat? Voilà, monsieur l'abbé, ce que je voudrais apprendre de votre bouche. Si vous ajoutiez à votre opinion quelque chose de précis sur la beauté antique que vous avez si bien étudiée, vous accroîtriez vos droits à notre reconnaissance. Vous en avez parlé dans votre *Histoire de l'Art* avec une grande élévation de style et de pensées ; nous le savons (ajouta Charlotte avec un gracieux sourire) : mais, après avoir lu le maître, il nous serait agréable qu'il voulût bien converser avec ses disciples. La leçon de l'illustre Winckelmann ne saurait alors être oubliée ; ainsi que son voyage à Vienne, elle laisserait des traces profondes dans les esprits. »

L'antiquaire rougit légèrement, s'inclina et répondit au milieu d'un silence universel :

« Je crois, Madame, que la seconde invitation de Votre Altesse est justement celle à laquelle je dois d'abord déférer; car avant de disserter sur les représentations matérielles de la beauté, il convient de savoir si elle existe, ce qu'elle est, et où il faut la prendre. L'application du principe en deviendra plus facile aux immortels ouvrages que vous classez si bien. Dès qu'on les rapprochera de la règle, leurs rapports avec elle seront plus sensibles. »

L'attention du cercle redoubla, et Winckelmann, dont les traits s'animèrent d'une telle façon, que l'ensemble de sa physionomie ne parut pas dépourvu d'agrémens, s'énonça de la manière suivante :

« Il est plus facile de dire ce que la beauté n'est pas, que de dire ce qu'elle est. La maladie se définirait mieux, en effet, que la santé; le chagrin que le contentement ordinaire de l'ame; et la beauté étant le résultat de cette harmonie qui a présidé à la création des êtres organiques et inorganiques, on peut dire que cette beauté est leur état naturel, ainsi que, dans l'exacte vérité, la santé et le contente-

ment devraient être le nôtre, d'où résulte la difficulté de les définir.

» La beauté est un lien ineffable donné aux êtres. Ceinture pleine d'attraits, si bien décrite par Homère, c'est elle qui les attire l'un vers l'autre, et les enveloppe dans le règne animé; c'est ainsi encore qu'ils s'accordent et se font valoir mutuellement par des similitudes ou des contrastes dans le règne de la matière. Elle est donc le grand mystère de la nature, et pourtant comme elle existe dans les choses créées, on ne saurait la chercher hors d'elles.

» De même que, par rapport à nous, l'état de félicité (c'est-à-dire l'absence de la douleur et la possession du plaisir) est ce qui coûte le moins à acquérir, et ce que le sort dispense le plus volontiers aux hommes, de même l'idée de la beauté parfaite paraît être la plus facile à saisir entre toutes celles qui se présentent à l'imagination, puisqu'il ne faut pour cela ni connaissances philosophiques, ni profondes recherches sur les passions de l'ame, ni études de leurs expressions extérieures. Quand celles-ci plaisent à nos regards,

l'ame en acquiert la conscience ; elle ne définit pas, elle se contente de posséder et de jouir ; de la sorte elle est heureuse, sachant sans trouble qu'elle existe, et c'est par le beau lui-même qu'elle en reçoit le sentiment.

» A mon avis, la beauté prise dans un sens abstrait sera donc indéterminée ; et dans un sens plus réel, si nous l'appliquons à la vie animée ou à ce qui en est la représentation, elle nous apparaîtra dans un état de repos, prête à prendre toute expression qui ne l'altère pas, mais n'en affectant aucune. Ce n'est pas de l'immobilité, ce n'est pas de l'inertie que je lui demande. Je la veux comme la mer par un temps calme et sous un ciel serein. De loin, elle semble n'être qu'une surface parfaitement unie, une glace sans éminences et sans dépressions : approchez, et, avec un œil attentif, vous y découvrirez mille accidens par lesquels la présence du mouvement intime est attestée ; ainsi, dans un bel antique, au sein du repos, l'observateur peut discerner la trace de la vie, l'empreinte d'un sentiment et le caractère d'une

pensée dominante; c'est une eau limpide prise à l'endroit où elle est la plus pure, la plus calme, peut-être à l'endroit le plus voisin de sa source : mais cette eau réfléchira les cités, les villages, les rochers, les arbres et les troupeaux qu'elle rencontre sur ses bords; elle reproduira les phénomènes de vie à travers lesquels elle circule.

» Marchons vers une application plus large du principe : la beauté universelle n'aura rien de distinct à nos yeux, rien d'individualisé et de tellement fixe, qu'elle soit renfermée dans un cercle dont il nous serait possible d'arrêter les limites. Toutefois, elle se formera en nous du souvenir présent d'un certain nombre de connaissances particulières auxquelles nous aurons attaché le rappel d'autant de perfections. Cette collection de connaissances, lorsqu'elles sont justes, bien liées, bien déterminées, venant à se réveiller simultanément, nous donnera l'idée la plus haute de la beauté en général, et, par leur retour partiel, de la beauté humaine; idée qu'il nous sera loisible d'exalter encore et de rendre plus pure, en raison directe de notre ca-

pacité à nous élever au-dessus de la matière. Car la beauté par excellence résidant en Dieu, la notion de cet être ineffable doit mettre en mouvement, dans notre cerveau, l'universalité des signes qui nous la représentent. Plus grande est la proportion dans laquelle ils frémissent, quand il s'agit de configuration humaine, plus encore est sensible le rapprochement de celle-ci avec la beauté suprême qui a daigné la marquer de son type originel : d'où il suit que l'idée de la beauté, pour être remplie, exigera des conditions bien plus nombreuses chez la nation qui a cultivé son intelligence, que chez celle qui s'est contentée d'obéir aux strictes nécessités de son existence organique.

» Par cela même que l'idée de la beauté est inséparable de celle de Dieu, sa notion la plus parfaite sous des rapports d'imitation, sera le produit de l'esprit qui aura cherché à se représenter un être et à le faire sortir, de la pierre ou de la toile, dans la plus grande conformité possible avec son auteur primitif. On s'efforcera donc de le modeler sur l'image de la première créature raisonnable, suppo-

sée existante par la volition de l'intelligence divine. Les formes, écloses de ce concept, seront simples, variées et homogènes; et, comme leur variété sera, à bien dire, rassemblée sous un lien d'unité, elles se balanceront dans des rapports harmonieux. En effet, l'unité et la simplicité, dans un ensemble d'organes divers, sont les principales sources de la beauté, Dieu lui-même n'en étant le type qu'à raison de sa parfaite unité. L'unité de sentimens et de pensées, autant qu'elle peut s'étendre dans l'homme, passera toujours pour son plus bel ornement; et c'est par suite de cette loi qu'il nous est permis d'atteindre le sublime dans les faits ou dans les paroles. Car toute rupture ou ressaut de la vie intelligente, y est un cachet d'imperfection, ainsi que, dans le plus habile morceau de sculpture, si les membres inférieurs ne semblaient pas une continuité bien ménagée du torse, malgré l'exactitude anatomique des détails, il y aurait défectuosité. »

Un murmure flatteur donna à l'éloquent antiquaire le temps de se reposer de son improvisation. On lui témoigna combien on

était satisfait des hauts aperçus auxquels il venait de se livrer. Pour premier hommage, il reçut les félicitations des femmes. La belle princesse de Backoi, fille du comte de Paar, disait à ce qui était autour d'elle que l'on ne pouvait s'énoncer sur un sujet si rebattu avec cette nouveauté d'idées et cette élégance d'expressions, sans avoir rencontré la vérité; les princesses de Lichteinsten et d'Esthérazy remerciaient leur jeune amie de les avoir invitées à pareille fête, et Charlotte d'OEdenbourg confessait que son ame avait été ravie vers une sphère supérieure, pendant que Winckelmann avait disserté sur la beauté. Les autres auditeurs n'épargnèrent pas non plus les éloges. Ceux de Jameray-Duval et de sir Styndall étaient tels qu'il convient d'en donner à un homme de mérite; mais Noverre et Métastase étaient tout expression! L'enthousiasme italien de l'abbé se manifestait par la mobilité de ses traits et le son animé de sa voix, tandis que l'imagination ardente du chorégraphe français le rendait digne, en ce moment, d'appartenir à la même patrie. Haydn, dans sa douce ex-

tase, semblait avoir assisté à un beau morceau de musique vocale; une approbation plus tranquille se lisait sur la figure composée du baron Holger, tandis que ses filles, dans leur émotion, se serraient la main; le baron de Sperges, en frottant les siennes en silence, se félicitait d'avoir procuré à ses amis le bonheur d'entendre Winckelmann, et, au milieu de cette ivresse, sans s'apercevoir que le docteur Van-Swiéten souriait malignement dans un coin, l'archéologue, encouragé par cet accueil, reprit la parole en ces termes :

« Je dois descendre à une application plus directe des notions que je viens d'exposer et auxquelles vous avez eu la bonté d'accorder votre suffrage. Si elles contrarient quelques préjugés, j'espère qu'au moins on ne me contestera pas les principes qui leur servent de base. »

Ces mots étaient à peine prononcés que le silence se rétablit dans le salon. On se l'imposa, d'autant plus volontiers que personne n'avait compté sur cette continuation de bonne fortune. Chacun revint à sa place. Resté seul debout, Van-Swiéten s'amusa à

regarder une estampe nouvellement encadrée que Raphaël Morghen venait de publier d'après Raphaël Sanzio; on n'y prit point garde, quoique le docteur affectât bruyamment d'être fatigué par un rhume.

« J'ai dit, poursuivit Winckelmann, qu'il y avait un mystère dans la beauté, comme appartenant à l'idée fondatrice du vaste plan de la création, peut-être comme pierre d'attente d'un ordre de choses non encore visible. Ce mystère ne saurait être abordable à toutes les intelligences. Très-peu y pénètrent; mais toutes le pressentent dans des degrés divers qui se déterminent par la mesure avec laquelle les traits du beau se trouvent répandus aux yeux de chacun, soit sur la surface de la terre, soit sur l'espèce humaine qui en est l'œuvre la plus éclatante. Bien que vastes, les régions où le type du beau domine sont assez circonscrites par rapport au tout. Les habitudes et le climat concourent puissamment à l'y maintenir. Certainement les Géorgiennes et les Circassiennes qui peuplent les sérails de l'Orient sont des créatures fort remarquables; mais elles languissent

dans les harems de l'Asie où s'éteint pour elles toute liberté, et leur postérité y dégénère encore plus. Aussi les musulmans ne se lassent pas de recourir à cette pépinière de belles femmes qui existe aux pieds du Caucase, en Grèce, dans l'Archipel, dans l'Asie-Mineure, et qui y semble inépuisable. Les figures et les tailles ioniennes continuent à mériter leur célébrité. Milet fournirait d'autres Aspasie à une autre Athènes. Les environs de Trapani et du mont Éryx, jadis consacrés à Vénus, possèdent encore de jeunes vierges dignes de desservir les autels de cette déesse, quoique la misère y lutte aujourd'hui contre la douce influence du ciel. L'Italie n'a pas cessé plus que la grande Grèce d'être le pays des belles formes humaines. A Rome il y a présentement plus de mœurs dans les dernières classes du peuple que dans la première : aussi les femmes continuent généralement à y avoir les traits d'un caractère élevé. Au reste, il est rare que le type primitif éprouve de grandes altérations, et je pourrais appliquer, sous d'autres rapports, à tous les autres pays ce

qui a été remarqué de la race juive, où, malgré sa dispersion sur toutes les parties du globe, les nez son restés aquilins.

» Pourquoi également un sol privilégié semble-t-il avoir été affecté aux arts depuis que le monde existe? Pourquoi les Anglais jusqu'à nos jours n'ont-ils pas eu un seul génie qui ait primé en peinture, en sculpture ou en musique? »

Les yeux se tournèrent vers sir Styndall; à l'expression attentive de sa physionomie on put voir qu'il eût été fâché de perdre une seule des paroles du savant antiquaire. Il semblait déjà méditer une réplique à laquelle son amour-propre national était intéressé.

« Pourquoi les Français eux-mêmes, continua l'archéologue, comptent-ils peu d'artistes de renom comparativement à la Grèce et à l'Italie? Entre autres causes, ils doivent à leur climat cette défaveur qu'ils partagent avec l'Allemagne, si ce n'est que le goût de la musique semble être descendu des Alpes et du Tyrol dans notre inculte Germanie. En général on peut dire que ces contrées ne

possèdent pas la belle et noble régularité de type dont héritèrent les deux Grèces, le Latium et l'Archipel. Les modèles étant inférieurs, les copies ont dû participer au même désavantage. Où l'artiste n'est pas réveillé par le sentiment du beau apparent, le marbre et l'airain n'en sauraient recevoir l'empreinte. Les femmes de la majeure portion de l'Europe se distinguent pourtant par une expression de tête très-mobile et par une foule d'agrémens qui leur sont particuliers. Mais remarquez bien que l'artiste occupé à imiter la grâce et la grâce en mouvement, tombera presque toujours dans la manière, péril auquel les artistes grecs n'étaient pas exposés. Voilà ce qui fait que, dans notre Europe septentrionale comme chez les villageois, une belle figure conçue d'après les grands principes de l'art, et par conséquent plus sublime qu'attrayante, plaira beaucoup moins qu'une figure bien plus commune, mais vive et animée. Certaine nature aura beau être supérieure, des sens grossiers ne laisseront pas de préférer celle qui leur est analogue.

» Deux routes sont ouvertes aux arts d'i-

mitation, quand ils sont aidés de la toute-puissante influence des mœurs et de la température; ou plutôt ils ont alors deux manières de procéder à la représentation des objets. La beauté qu'ils auront en vue de transporter sur la toile, ou de rappeler, par les formes du marbre, est individuelle, c'est-à-dire appartenant à un seul individu, ou collective, c'est-à-dire un choix de belles parties empruntées de divers individus. Car, dans les parties isolées, la nature nous offre d'aussi grandes beautés que l'art, puisque l'art ne peut s'enrichir que de ce qu'il lui dérobe; mais relativement au tout, l'art, qui à l'exemple de l'abeille attirée de fleurs en fleurs, peut composer un ensemble ravissant, après avoir mis l'univers à contribution, ne manquera jamais de l'emporter sur la nature, réduite à la simple unité d'un sujet, quelle qu'en soit l'excellence; c'est ce qu'on nomme *beau idéal*.

» Il est encore une autre sorte d'idéal, dans lequel les anciens ont excellé, si nous en jugeons par le trop petit nombre de leur chefs-d'œuvre échappés aux ravages des barbares; c'est celui que fournirait la notion vague

d'un être dont les formes, peu arrêtées et presque indécises dans leur modèle gracieux, sembleraient se dégager de la matière plutôt qu'être créées à ses dépens. Pour cela, ainsi que le Ganymède et le Bacchus antiques, elles auraient à flotter entre la puberté et la jeunesse ; ce serait une manière de tenir l'esprit en suspens sur l'intention qui les anima ; on y trouverait la douce empreinte et le ton suave d'une nature plus épurée ; moins sujette aux infirmités que la nôtre, elle en paraîtrait mieux préparée à remonter vers sa céleste origine : ceci mérite quelques développemens.

» L'instinct des êtres doués de retour sur eux-mêmes, tend à élargir sans cesse devant eux la sphère des idées possibles. Il les y précipite avec toute la fougue de leurs brûlans désirs, alors qu'il l'a peuplée de conceptions neuves et belles, pour lesquelles ils seront toujours prêts à se passionner, fussent-elles uniquement son ouvrage. Celle dont nous parlons fut de ce nombre ; peut-être son premier trait a-t-il été dû à la philosophie ou à une poésie, occupée des choses

d'un ordre céleste, dans un pays où celles de la terre avaient déjà tant de charmes. Les grands artistes, auxquels il appartient de remanier presque la création physique; et de disposer de la création intellectuelle, quoiqu'ils songent moins à satisfaire l'ame qu'à plaire aux sens, s'emparèrent de ces élémens d'une nature sur laquelle ils ne s'étaient pas encore cru d'empire. Dans leur extase rêveuse, ils tâchèrent de dompter la dureté de la matière pour la pénétrer de leurs pensées. D'essais en essais, leur ciseau parvint à lui donner un sentiment de vie, moins solidaire des accidens qui assaillent la nôtre, peut-être aussi moins dépendante des organes, et comparable à cette flamme légère qui, née du combustible, s'en détache par instans et semble ne plus lui appartenir. Ils offrirent à l'adoration de leurs contemporains des dieux-hommes, plus beaux que des hommes, plus attrayans que les dieux, dont jusque-là on avait esquissé l'imparfaite image, tant leurs contours devinrent moelleux, leurs lignes ondoyantes, tant il y eut de grâce tranquille dans leurs mouvemens! On sent qu'il serait

possible à de pareils êtres, s'ils n'échappaient entièrement aux lois de la gravité, d'agir au moins, et de se déplacer avec la promptitude de l'inspiration qui leur en donnerait l'avis; on y vit une émanation de la céleste harmonie et de la beauté souveraine. L'ame du spectateur, entrant dans la route qui lui était ouverte, partagea l'enthousiasme auquel avait cédé l'artiste. Elle s'éleva, avec des modèles spiritualisés par le talent, vers la haute région qui les réclamait, et dont ils paraissaient descendus. Une jeunesse éternelle, en rapport avec l'immutabilité du grand être, une stature svelte, aérienne, et dans laquelle on démêlait pourtant une vertu féconde, écoulement de l'action productrice par laquelle la Divinité éternise ses ouvrages, enchantèrent les regards. A la vue de pareils chefs-d'œuvre, on ne sut si on était sur la terre ou dans les cieux. Alors naquit cet idéal qui, de l'atelier, passa dans les mœurs anciennes, dont se sont imprégnées les nôtres, et qui, j'ose le dire, pénétrera dans toutes les littératures du monde. Unis à une nature grossière, mais doués du sens moral

qui peut la corriger, pourquoi reprocherions-nous à l'homme d'avoir voulu s'entrevoir un moment dans un état plus voisin de la perfection vers laquelle l'entraîneront toujours ses désirs? »

CHAPITRE XXVI.

Opinions diverses sur la doctrine de Winckelmann.

L'abbé Winckelmann cessa de parler. L'admiration excitée et contenue en même temps par le plaisir de l'entendre, se manifesta avec une sorte d'explosion de la part des auditeurs qui s'étaient montrés déjà très-démonstratifs. Les femmes, si ce n'est la baronne de Steinn, étaient plus doucement émues; Van-Swiéten ne les en regardait pas moins avec un sourire sardonique. On complimenta l'illustre archéologue sur sa nouvelle définition de la beauté et sur l'application qu'il en avait faite aux arts. Après quelques légères objections présentées sous la forme d'un doute modeste par sir Styndall, Winckelmann, qui y répondit d'une manière toujours conséquente à son système, se retira avec le baron de

Sperges. Il semblait souffrir dans tout son être, mais d'une peine plutôt morale que physique.

Quand il fut sorti du salon, comme on n'était pas très-avancé dans la soirée, la conversation se replaça d'elle-même sur le sujet traité par le docte Prussien. Alors on fut tout surpris d'entendre le président de l'Académie de médecine, qui jusque-là s'était renfermé dans un silence rigoureux, au bruit de sa toux près, apostropher de la manière suivante les amis de Charlotte :

« Malgré les enthousiastes qu'a laissés ici l'abbé, j'espère, Mesdames, qu'aucune de vous n'aura été dupe de cette jonglerie et de toutes les contradictions qui s'y trouvent mêlées ! »

Quelque accoutumés que fussent les familiers de l'hôtel d'OEdenbourg aux boutades du docteur Van-Swiéten, celle-ci attira l'attention de toutes les personnes présentes, et la princesse en témoigna son mécontentement sans que l'Hippocrate batave en fût ému.

« Je voudrais bien savoir, persista-t-il à dire, comment notre amateur d'antiquités

définirait les maladies les plus simples, ainsi qu'il a eu la hardiesse de s'y engager pour exorde de son discours, tandis qu'une vie entière de praticien suffit à peine à la connaissance des diagnostics et des pronostics qui les caractérisent? Suivant lui encore, il n'est rien de si facile à se procurer en ce monde, qu'une félicité parfaite : par Saint-Côme! voilà la première fois au monde que j'entende de mes oreilles un pareil propos, sans qu'on éclate de rire au nez de celui qui le tient! S'il est en fonds de bonheur, qu'il nous en revende donc, et foi d'élève du grand Boërhaave, moi Gérard Van-Swiéten, je lui promets qu'il ne manquera pas de chalands pour sa drogue! Mais non; à sa mine, on voit bien que le pauvre diable n'est pas mieux partagé que nous. Bien au contraire, ou je me trompe fort, ou avant six semaines cet homme fera une maladie. Aussi de quel ton il nous parle de la beauté au milieu de son délire! Tantôt il la veut immobile; tantôt il la forme de pièces et de morceaux. Morbleu! ce n'est pas comme cela que la nature fait les beaux hommes et les belles femmes! Elle ne prend

pas un membre ici, un autre là. Elle jette en fonte, et son œuvre pense, marche, agit, le tout pour le mieux. Et puis il faut à notre savant, des corps qui n'aient à s'acquitter d'aucune des fonctions onéreuses de la vie, tout prêts à s'envoler dans les airs, où il se jette lui-même à perte de vue, comme l'Aristophane des Nuées. Extasiez-vous si cela vous convient, Mesdames. A vous permis! quant à moi, je vous demande seulement de pouvoir garder mon admiration pour quelque chose qui la mérite un peu mieux. »

On riait, on se fâchait dans l'hôtel d'Oldenbourg, suivant les impressions diverses produites par l'incartade du docteur; on l'entourait, on le harcelait d'objections; on lui reprochait d'être un barbare en peinture, en sculpture, en poésie, en musique. Noverre, Métastase et Haydn lui-même, malgré la douceur habituelle de son commerce, entre tous, l'attaquaient le plus vivement. Comme un sanglier acculé s'échappe tout-à-coup furieux, en rejetant de côté un des dogues qui le serrent de trop près, en faisant une large entaille à l'autre, et en foulant aux

pieds le troisième, le président répliqua : « Il est vrai, Monsieur de Noverre, que je ne connais pas, comme vous, toute la science des postures théâtrales, tout le sublime des chassés et des pirouettes ; pour ce qui est de la poésie, certes je ne dois pas oublier les services insignes qu'elle rend au public, puisqu'elle a procuré, à notre lyrique abbé, l'avantage de chanter, pièce par pièce, la ménagerie entière de la princesse Esthérazy ; et quant à vous, mon cher Haydn, je serais inexcusable d'ignorer quelle charmante musique vous avez composée pour ses marionnettes, quand il lui prend fantaisie de leur faire jouer leurs petits drames. Tout cela a son prix, je le confesse ; mais malgré ce grand mérite, il faudra que vous me passiez de ne pas souffrir que l'on déraisonne impunément devant moi, sur d'autres matières qui, peu s'en faut, sont de la même force. Tenez, voilà Jameray et sir Styndall qui n'ont pas applaudi à outrance, et qui ne se sont pas pâmés d'aise devant l'antiquaire : je gagerais qu'ils ont eu leurs motifs pour ne point monter leur enthousiasme au ton du vôtre ! »

Ce dit, Van-Swiéten se jeta, avec humeur, dans un fauteuil, où il ne desserra les dents selon sa coutume, quand il ne s'en allait pas après avoir épanché sa bile.

Le chorégraphe, l'auteur des paroles de la Didoné, et celui de la musique de l'Armida, étaient étourdis du coup. Si les femmes n'en avaient eu une sorte de pitié, elles eussent trouvé, dans cet échec, l'amusement d'un quart-d'heure ; car la princesse Esthérazy elle-même en riait sous son éventail. On semblait craindre mutuellement de se regarder de peur que la gaieté n'éclatât. Pour mettre un terme à cette situation, Charlotte d'OEdenbourg pria Duval et Frédéric de communiquer à la société leur sentiment sur la doctrine que Winckelmann avait professée. « Avant de nous bouder, dit-elle, Van-Swiéten en a appelé à votre jugement ; nous vous croirons tous les deux de son opinion, si vous évitez de nous donner la vôtre? » Cette manière de demander un avis était pressante. Le bon Jameray-Duval s'excusa sur ce qu'ayant étudié les médailles et les antiquités, plus sous leurs rapports historiques, que sous

celui de la perfection de leur style, il ne serait pas un juge tout aussi compétent, dans cette matière, que sir Styndall qui avait passé près de deux ans en Italie. « Cependant, ajouta-t-il, pour mon compte, dût le docteur Van-Swiéten se fâcher aussi contre moi, je trouve que notre ami n'a pas été exempt de prévention dans sa critique. La dose amère y domine un peu trop. Ou il n'a pas compris le savant abbé, ou les reproches qu'il lui adresse peuvent être taxés d'une rigueur excessive. En effet, la première partie de l'improvisation, à laquelle nous avons assisté, renferme des aperçus neufs et philosophiques; la seconde est plus brillante: mais, suivant moi, elle est plus susceptible de controverse. C'est un système, reste à lui trouver des preuves. Winckelmann en voit partout, et peut-être se fait-il illusion. En tout état de cause, il vous a exposé, dans un résumé rapide, ce que sa théorie de la beauté renferme de plus positif. Aux descriptions près des monumens, qu'il partage par époques très-sujettes à contestations, vous lui devez d'avoir passé en revue, et par forme d'analyse, les

pages les plus éloquentes de son *Histoire de l'art chez les anciens*. J'avoue que, fût-on en droit d'attaquer quelques-unes de ses assertions, j'aurais eu encore beaucoup de plaisir à l'entendre. »

Charlotte d'OEdenbourg ayant répété, en se tournant vers l'insulaire, l'invitation qui lui avait été commune avec le bon et modeste Jameray, il y déféra sans y mettre ni importance ni empressement.

« A présent, dit-il, Mesdames, je vous ferai part de mon opinion avec un peu moins de timidité; car je la crois presque entièrement conforme à celle du savant estimable qui vous a parlé avant moi. J'ai vécu quelque temps à Rome, et j'avoue à ma honte, peut-être un peu à celle du pays, que j'y ai plus réfléchi sur ce qu'il a été et sur ce qu'il a produit, que sur ce qu'il est présentement. Il est incontestable que les nations ont leur jeunesse; mais je ne vois pas pourquoi, étant formées de générations successives, elles auraient une caducité, ainsi qu'on le prétend tous les jours. Celle-ci est seulement dans les choses et dans les institutions, qui, fixées

par nature ; faute de marcher avec la société, cessent de répondre à ses besoins nouveaux. Alors, privés du soutien des lois, les peuples tombent et s'éteignent. C'est ce que je me disais à la vue des ruines de l'Italie ; à cela j'ajoutais, dans mon esprit, que les codes civil et religieux (ce dernier, au moins, quant à la discipline) devraient être révisés une fois, par siècle, chez toute nation qui voudrait pourvoir à la durée de son existence.

A ces mots, le baron Holger prit subitement la parole, et dit :

« Vous touchez là une grande question, sir Styndall. Elle a ses inconvéniens que nous sentons fortement aujourd'hui ; car comment coordonner les lois anciennes et les nouvelles? Les contradictions vous embarrassent à chaque pas. Quand le fonds est vicieux et qu'il faut le corriger, la forme est là qui vous arrête. Quand c'est la forme qui pèche, qui dénature même l'intention de la loi par une application devenue fausse, comment la faire disparaître, sans bouleverser toute la constitution du pays, sans empiéter sur les grands corps de l'État qui en sont les gardiataires?

» Notre Code est un composé du droit féodal, qui long-temps a régi seul tout le nord de l'Europe; du droit romain qui, par nécessité, est venu le tempérer, et de plusieurs codes privés, comme du *Jus Cæsareum*, du Landrecht, du code de Saxe, et particulièrement de celui de Souabe, qui ont servi de base aux droits provinciaux et municipaux; à quoi il conviendrait peut-être d'ajouter les statuts des évêques, des Chapitres et des abbés, sous la protection desquels la population a commencé par se réfugier, et qui, comme il arrive de tous les pouvoirs, ont fini par en être les oppresseurs.

» L'impératrice-reine, dans sa sagesse, a désiré une concordance de ces diverses lois, entreprise bien difficile dont elle chargea la commission de Brünn, qui s'est bornée à les rassembler sous des titres distincts. Mon ami Azoni et moi, nous avons continué son travail avec plus de méthode; nous avons même élagué ce qui nous a paru appartenir trop à d'autres temps. Depuis la mort de M. Azoni, je me suis particulièrement occupé du Code criminel. J'ai cru qu'en établissant pour la

première fois une véritable distinction entre les délits et les crimes, et qu'en les soumettant à deux sortes de tribunaux chargés de leur appliquer des peines personnelles, suivant leurs divers degrés, avec l'abolition des amendes qui ne sont qu'une confiscation déguisée, nous ferions un grand pas; car ce n'est pas en dépouillant les hommes qu'on les ramène à la morale. Au contraire, par de tels souvenirs, on éternise dans les familles la haine du gouvernement. A mon regret, je n'ai pu que jeter ces idées en avant. Je crains même qu'elles ne soient applicables qu'à nos provinces allemandes et galliciennes. Comment, en effet, soustraire la Hongrie et la Transylvanie à leurs juridictions seigneuriales? Comment...

— » Très-bien! remarqua la princesse d'OEdenbourg. Mais, mon cher conseiller, nous ne sommes pas à présent dans le droit civil ou dans le Code criminel. Je suis obligée de vous rappeler qu'il s'agit pour nous du beau dans l'art et dans la nature, et nous voudrions bien savoir ce que sir Stendall

pense de la doctrine de Winckelmann sur ce sujet.

» Je vais me conformer au désir de Votre Altesse, répondit le gentleman, après m'être permis une seule question à laquelle je prie M. le baron de répondre.

» J'ai bien entendu de sa bouche que le droit féodal, sans doute issu de la conquête, a dominé long-temps l'Europe; que le droit romain est venu le tempérer par nécessité, et que même celui-ci a été obligé d'accepter les améliorations introduites par les droits provinciaux et municipaux : eh bien! quel grand inconvénient y aurait-il à ce que le droit naturel simplifiant cet ordre de choses, comme le plus juste, le plus profitable à tous, vînt, à son tour, ranger les hommes sous une loi commune? Le prince n'y trouverait pas moins son bénéfice que le peuple.

» Doucement! répliqua le baron Holger; que deviendraient notre chancellerie d'État, nos deux dicastères, notre conseil aulique de guerre, notre collége aulique de police, nos diètes et nos diétines, nos lan-

dhaus, nos cercles et nos capitéanats, nos chapitres nobles et leurs immunités? Les grandes machines politiques, surtout quand elles ont vieilli, exigent un peu plus de ménagemens. C'est par pièces qu'elles se sont faites; c'est par pièces qu'elles se réparent, si on ne veut qu'elles croulent; encore le plus sage est-il quelquefois de ne pas y toucher.

» Pardon, reprit sir Styndall, je dois sentir la force de votre objection d'autant mieux que ma chère Angleterre vit elle-même de ses anciens usages, et qu'elle a beau être le pays le plus libre du monde, son Code déroge assez souvent au droit commun. La trace de la conquête est restée sur le livre de ses lois. Je reviens au sujet qui nous occupait.

» Je disais que, mécontent des hommes en Italie, sans pourtant trop les accuser, j'ai passé par préférence mes heures avec les statues, les tableaux, les bibliothèques et les monumens. Mais, avant de m'expliquer sur les chefs-d'œuvre qui, dans cette capitale, survivent aux vertus de son ancien peuple et aux arts

eux-mêmes qui les ont produits, je vous dois compte de ma manière d'entendre la doctrine de l'illustre Prussien. Pas plus que le respectable M. Duval, je ne saurais l'accepter tout entière. Par exemple, je ne vois pas trop ce qu'il y a de tant mystérieux dans la beauté, car c'est la chose au monde qui, ainsi que son contraire, parle le mieux aux sens et à la raison. L'idée n'en varie chez les hommes que parce qu'ils ont des besoins divers. Les besoins sont réels ou factices; comme tels, ils répondent à un mode général ou particulier d'existence : il y aura donc des principes fixes de la beauté qui tiendront aux besoins réels, et des règles de convention chargées de contenter les besoins factices. Si ces derniers ne sont que le développement d'une nature bien ordonnée, s'ils appartiennent à un esprit de sociabilité que s'était certainement proposé la Providence, ils rentrent de droit dans la série des choses positives; ils reviennent au domaine des réalités avec lesquelles ils doivent concourir à la formation du beau; enfin ils en sont les élémens nécessaires. Dans l'autre supposition, ils nous con-

duiront à l'affecté, au baroque, au monstrueux même et à l'horrible. Voyez la distance énorme qu'il y a des idoles des sauvages à la Vénus de Médicis!

» La beauté dans les objets ne sera jamais que la convenance des parties avec le tout, et de ce tout avec sa destination. Pourquoi ne pas dire, par conséquent, qu'elle réside dans le bon, dans l'honnête et dans l'utile élevé à son plus haut degré physique et intellectuel? Aussi sommes-nous avertis de sa présence par le sentiment moral qui, nous venant de Dieu, constitue nos droits et nos devoirs, comme par le sentiment de nos appétit sensuels auxquels il a attaché des plaisirs, quand on leur obéit dans une juste mesure. Dès que les besoins de l'ame et des organes ont rencontré ce qui leur est le mieux approprié, les conditions de la beauté sont remplies pour les deux parties essentielles de notre être; alors on peut prononcer hardiment qu'elle existe. En effet, est-ce que chaque vertu n'a pas son but ainsi que chaque avantage corporel a le sien? est-ce que l'une et l'autre ne tendent pas à une amé-

lioration de notre état, soit par la possession spirituelle dont celle-ci est le gage, soit par la possession palpable que celui-là nous assure? Toute la destinée humaine est ainsi embrassée; de ce principe fécond nous verrons jaillir la source du beau moral et celle du beau physique, de ce qui plaît à l'esprit et de ce qui plaît aux sens, du mérite dans les actes et de l'excellence des formes dans les objets.

Sous cette direction d'études, Dieu lui-même nous deviendra compréhensible autant qu'il peut l'être; car, quoi qu'on fasse, on ne le saisira jamais que par ses bienfaits qui sont son mode d'action providentielle, et par le spectacle de son univers où se réfléchissent quelques faibles traits de son image. Qui a vu Dieu? entre tous les êtres admis à la vie présente qui peut se flatter de l'envisager ailleurs que dans la nature? Admettons la seconde vie dont nous portons en nous-mêmes la promesse: cette vie nouvelle aura sans doute encore une nature qui lui sera propre, et c'est là que, continuant à contempler la force vive et puissante par laquelle

tout se meut, nous verrons son point de départ peut-être d'une manière plus distincte parce que nous en serons plus rapprochés ; mais cette perception sera encore très-imparfaite. Aujourd'hui, quand le sage arrête sa pensée sur le Créateur, il le conçoit comme volonté ordonnatrice, il ne le revêt d'aucunes formes; ou, s'il s'y hasarde, il lui prête la seule qui annonce sur la terre un être doué de raison, c'est-à-dire la nôtre. Le Jupiter de Phidias, le Jupiter Capitolinus, d'après les fragmens des beaux marbres qui nous en restent, représentaient le maître de l'univers avec une vaste profondeur de réflexion. L'artiste avait agrandi le siége de celle-ci outre mesure; il a superposé deux fronts sourcilleux, et il a dit ensuite aux hommes : « Adorez ! » Il sentait qu'il ne pouvait aller plus loin; c'était effectivement à la seule intelligence qu'il appartenait de nous offrir une ébauche de la suprême intelligence.

» Cette nature de beauté passe encore la portée humaine. L'esprit demande bientôt à descendre. Il nous faut des formes, toujours en rapport avec leur but, pour plaire à nos

sens, et des vertus pratiques, pour assurer notre bonheur : joignez ces deux sortes de qualités dans le même sujet par l'expression, et vous aurez la plus grande somme de beauté avec laquelle nous puissions sympathiser ici bas. Certaines figures vous l'offriront, sans que vous soyez obligé de vous livrer à de longues recherches. Le ciel avait ses motifs quand il a voulu que la femme fût belle par privilége; je crois vous l'avoir déjà dit.

» Quant au sublime, je me permettrai de différer d'avis avec l'abbé Winckelmann, et je ne l'attendrai pas comme lui de l'unité, de la simplicité et de la variété réunies. Si je ne me trompe, le sublime dans le monde physique et phénoménal ; tiendrait à l'idée de l'infini en étendue, en force ou en durée; le sublime dans la vie morale supposerait une lutte dont le sacrifice ou l'abnégation serait presque toujours le terme ; et le sublime dans l'intellectuel serait un rapprochement vers la Divinité, opéré par un des précédens moyens. Où l'une de ces conditions au moins ne sera pas remplie, je ne saurais consentir à voir le sublime. Les seules formes d'une statue ne

me le donneront jamais. Par elles, elle sera simplement belle à mes yeux, comme étant en rapport avec son but, lequel consiste dans la conservation de l'être et la perpétuité de l'espèce, avec la plus grande somme de bonheur possible pour les individus : mais elle pourra devenir sublime par l'expression, si j'y découvre un des sentimens auxquels j'accorde le pouvoir de le créer.

» Il n'y a rien que de beau, que de gracieux dans la Vénus de Florence ; sa pudeur plaît, émeut ; elle ne va pas au-delà. J'en dirais peut-être moins de l'Apollon Sauroctonos ; quant à l'Apollon du Vatican, il est sublime et il le doit à son expression, où l'on trouve sans aucun signe d'effort la pensée qui conçoit et la force qui exécute. Si le Laocoon est sublime, c'est moins par l'admirable jeu des muscles et l'enlacement des membres, que par le beau caractère d'invocation qui se lit dans la tête du vieillard. On cherchera avec succès de la science dans le torse d'Apollonius, je le crois : y trouver du sublime c'est vouloir en mettre partout comme l'a fait Winckelmann. Le docte abbé prétend que cet

antique représentait le repos d'Hercule dans l'Olympe. Cela est conjectural; aurait-il rencontré juste, ce serait à la tête seule de nous apprendre s'il y avait quelque chose de sublime dans ce chef-d'œuvre. Jusqu'à ce qu'on la retrouve, je ne verrai dans le torse que des formes vraies, habiles, vivantes et qui ne me donnent aucune idée d'infinité ou de lutte soutenue contre la nature au profit d'un sentiment. »

Sir Styndall s'était arrêté précisément comme l'avait fait le docte archéologue; mais on lui cria de divers coins du salon : « Et l'influence du climat sur la beauté ! et le beau idéal ! qu'en pensez-vous donc ? — Pour moi je l'avoue, disait la jolie princesse de Lichteinsten, je suis pour le *beau idéal*, tel que l'a décrit Winckelmann. Des corps affranchis de nos infirmités, élevés au-dessus des misérables besoins de notre condition, légers, svelles, aériens, gracieux, prêts à nous apparaître avec des formes élégantes, susceptibles par conséquent d'un amour plus pur, sont tout-à-fait de mon goût. J'espère que sir Styndall nous les laissera, car j'y tiens

infiniment. Je ne sais même si je pardonnerais à celui qui attaquerait l'éloquent antiquaire dans cet élysée, fût-il de sa création. J'ai lu aussi son *Histoire de l'art*; elle m'a passionnée pour les chefs-d'œuvre du ciseau grec. Il faut bien que les quatre écoles où il a brillé, aient adopté une théorie et des procédés qui nous sont inconnus, puisque le ciseau moderne depuis long-temps ne produit rien d'aussi parfait!

— » Vous le voulez, Mesdames, répondit l'insulaire, je vais vous livrer mes conjectures. Si elles ont le malheur de vous déplaire, au moins j'en aurai les mains nettes.

» J'adopte avec Winckelmann la grande influence du climat et du type primitif; je ne repousse pas non plus les inductions qu'il tire d'une culture erronée, ou négative, de l'intelligence, pour l'appréciation du beau; j'ajouterai que si une figure vive et animée plaît plus que celle qui aura été douée d'un caractère élevé ou sublime, c'est que la première aura trouvé des spectateurs dont l'esprit a manqué de développement; c'est qu'ils ont des besoins que promet de satisfaire la

figure commune et auxquels l'autre, malgré tout son mérite, répondrait fort mal. Ainsi, par une statue qui aurait une destination publique et dont l'époque serait bien fixée, l'on pourrait déterminer assez bien l'état contemporain de la civilisation d'un peuple et de ses goûts dominans. Mais aussi, pourquoi ne serait-il pas permis d'asseoir par l'état de civilisation, quand il est constaté, un jugement fort plausible sur l'intention qui dirigea le ciseau du statuaire et sur les besoins intellectuels ou physiques auxquels il était chargé de répondre? Or, Winckelmann lui-même avoue que les antiques les plus remarquables dont la transmission ait eu lieu jusqu'à nous, ne remontent guère qu'à la quatrième époque assignée par lui à la sculpture. En majeure partie, on les doit aux fouilles entreprises dans les ruines de la villa Adriani, à l'embellissement de laquelle ils avaient concouru seize siècles auparavant. Les beaux Antinoüs qui en proviennent, le charmant Méléagre trouvé sur le mont Esquilin et qui n'en semble être que la répétition, la Thétis ou Vénus navigatrice qui, un

peu plus tard, est sortie des débris de Lanuvium, sont certainement d'un travail admirable ainsi que plusieurs Ganymède et Bacchus qu'il faut rapporter à la même période, ce que le savant abbé ne conteste pas. Mais qui ne sait que, dans ces temps, la corruption des mœurs était telle que, plus tard, la vertu des Antonin et des Marc-Aurèle ne put l'arrêter. Je demanderai donc comment les idées d'une nature plus dégagée des sens, plus digne, seraient écloses du cerveau des esclaves et des affranchis grecs occupés alors au travail des statues? Je demanderai comment ils se seraient élevés à la notion du beau intellectuel précisément dans les jours où, à la honte de l'humanité, l'Italie et la Grèce se couvraient d'autels dressés en l'honneur du jeune Bythinien Callypyge? Il faut en convenir : une pareille supposition n'irait à rien moins qu'à faire descendre le feu de Prométhée sur de la boue!

» Pour expliquer le mérite particulier de ces statues, ou mieux, la règle suivie dans leur confection, il faut recourir à un autre ordre d'idées : l'artiste était condamné à plaire, à

flatter les caprices voluptueux de ses maîtres. Il avait affaire à des spectateurs des deux sexes, d'une moralité très-équivoque. Voulant s'assurer également de leurs suffrages, il a cru devoir fondre les formes de la femme et celles de l'homme dans le même sujet, les tempérer par un adroit mélange, les rappeler l'une par l'autre, et offrir l'alliance, toujours pleine de séduction, de la grâce et de la force. De-là ces lignes délicates, flexibles et coulantes, telles que les possède un jeune adolescent dont la vigueur commence à poindre, et légèrement renflées, telles qu'elles apparaissent dans la jeune fille préparée par la nature à sa maternité. Ainsi, l'art adultère a eu ses hermaphrodites. Cette perfection, fausse ou réelle (car je ne dissimule pas ce qu'un pareil mensonge a pu avoir d'enchanteur pour les regards), est donc due à la cause même, de laquelle on devait le moins l'attendre, je veux dire à une dépravation du sentiment moral.

» L'abbé Winckelmann, s'écartant du vrai, a égaré la direction de nos idées sur ce sujet. Du moins, je le crois; mais je ne lui en

veux pas trop. Je ne suis pas fâché de pouvoir contempler, en toute innocence, des dieux et des déesses, enfin un type de beauté particulière, dans ce qui déroge, sous plus d'un rapport, au caractère spécial de l'humanité. Au reste, nous devons une introduction toute pareille, dans l'art, à nos idées religieuses. Nos peintres et nos sculpteurs empruntent également aux deux sexes les traits qui leur servent à la configuration des anges. Personne n'a encore eu la pensée de s'en plaindre, et ce ne sera pas moi qui enlèverai à la princesse de Lichteinsten sa douce déception.

» Je suis parfaitement d'accord, avec l'abbé, sur l'expression reposée qu'il présente comme condition nécessaire du beau dans les formes. La beauté agitée par les passions cesse d'être beauté. Il faut que la souffrance de l'ame perce au dehors sans altérer les traits; la douleur en est plus touchante. Ainsi a fait l'auteur de la Niobé. La même loi doit régir l'expression contraire : le contentement sied mieux, en effet, que la joie sur une figure, et une douce volupté que le

plaisir d'une Érigone. C'est une partie de l'art que les anciens ont bien entendue, et que l'auteur de son histoire a parfaitement saisie.

» Quant à la beauté collective qu'il nomme *idéale*, je pense qu'elle n'est susceptible d'exister que pour les climats peu favorisés du ciel. Encore faut-il y mettre des restrictions, car il est bien à craindre que l'artiste, dans son désir d'arriver à la perfection, n'allie, avec trop peu d'études, des beautés hétérogènes. Je ne donnerai qu'un exemple de ce péril. Si ma mémoire ne me trompe, l'abbé, dans deux de ses ouvrages, accuse Raphaël d'avoir traité lourdement les extrémités de ses figures de femmes. Son ami Mengs après lui se livre au même reproche. Je crois que tous les deux se trompent. Qu'ils observent la nature, et ils verront que, partout où les femmes ont de beaux bras et le sein d'une proportion convenable, leurs cuisses et leurs jambes, dans leur agréable rondeur, sont loin de manquer de morbidesse! Si celle-ci dégénérait trop en finesse, à coup sûr la poitrine et les bras seraient décharnés, car tels sont les rapports dans lesquels se développe constamment le

physique des femmes. Leur buste, pris au-dessus des hanches, étant plus court que le nôtre, leurs membres inférieurs paraîtraient démesurément longs, faute d'un embonpoint qui en attestât la destination. Dans tout corps humain chaque disposition d'organes a son motif : je le répète, dès qu'elle s'y conforme, il y a beauté. Je conseillerais donc d'y regarder à deux fois avant de corriger Raphaël.

» Confessons-le, le beau parfait convient encore moins à notre nature morale qu'à notre nature physique. Il nous gêne, il nous importune partout où il nous arrive de le rencontrer, sans doute parce qu'il nous accuse trop. Aristide en porta la peine. Il n'est pas jusqu'à la littérature qui ne le repousse. Le Cyrus de Xénophon ennuie; il est trop sublime pour notre faiblesse; il n'est pas assez homme, et notre Grandisson anglais fatigue encore plus le lecteur de sa constante supériorité. Reste à savoir si nous sommes susceptibles de placer impunément, dans les arts d'imitation matérielle, ce que nous avons chassé de notre cœur et de nos bibliothèques. »

Sir Styndall avait fini. Rarement interrompu, dans un pays où on laisse parler celui qui demande à développer une opinion, et où la conversation ne se borne pas à un choc étincelant de phrases prétentieuses, il avait rangé, à son avis, quelques-uns des amis de la princesse d'OEdenbourg. Charlotte n'osait le louer autant qu'elle l'eût désiré. Déjà quelques-unes des idées de l'insulaire étaient devenues les siennes. Ils avaient lu et étudié ensemble Winckelmann. Les princesses Esthérazy et de Lichteinsten, tout en complimentant l'étranger, s'en tinrent à la doctrine la plus étendue du *beau idéal;* c'est ce dont il était facile de s'apercevoir. Par opposition, et se levant comme en sursaut de son fauteuil, Van-Swiéten s'écria : « Il y a au moins quelque chose de raisonnable dans ce que le gentleman vient de dire; mais avec ses principes sur la vertu et la vie future, je ne vois pas trop ce que deviendrait le règne de la grâce. » A peine eut-il achevé ces mots orthodoxes, qu'il se retira. Les autres personnes présentes s'écoulèrent peu à peu.

Sir Styndall ramena dans sa voiture Jame-

ray-Duval jusqu'au Burgh. Chemin faisant, ils continuèrent de parler de l'archéologue prussien, auquel ils reconnurent un véritable esprit d'observation et une critique assez judicieuse, quoiqu'il leur semblât plus d'une fois trop prompt à tirer des conséquences de ses aperçus. Ils se communiquèrent ensuite réciproquement leurs opinions sur l'état des arts et de la philosophie en Autriche. Sans s'écarter des sentimens de gratitude dont il faisait profession pour l'impératrice-reine, et qu'il gardait bien mieux à la mémoire de feu l'empereur, Duval assura que les sciences auraient de la peine à se naturaliser dans les États héréditaires, encore plus dans les autres qui étaient soumis à un régime moins favorable.

« Le sol, dit-il, ici est froid et compacte; l'air y est pesant. Toujours armé de sa serpe, le jardinier est prêt à tailler tout ce qui s'élève. On veut des buis et des ifs contournés d'une certaine façon, et non une pousse vigoureuse qui déplairait autant dans les idées que dans les arbres. En vérité, l'esprit du gouvernement est tel, que je ne sais s'il serait

prudent de passer dans aucun genre de service la mesure dont il s'accommode. Le trop ne le mécontenterait pas moins que le peu; peut-être davantage, car il annoncerait une énergie dont on n'a que faire. Le prince Eugène, qui a sauvé deux fois la maison régnante, en est la preuve. Comme un autre Walstein, il a été réduit à se justifier de ses victoires. Ici l'autorité a presque le caractère ombrageux de la liberté antique. Au patriotisme près, on se croirait dans l'ancienne Grèce, si ce n'est que dans le pays de Périclès et d'Alcibiade on ne sacrifiait pas à la *permanence* qui est notre seule divinité. »

Ensuite le garde du cabinet impérial des médailles ajouta, par manière de réflexion :

« Qu'êtes-vous venu chercher ici, jeune homme? Nous sommes sur une terre d'immobilité, et il y a du mouvement dans votre tête, de la chaleur et de l'ame dans vos expressions! Si votre cœur n'est fortement occupé, ainsi que je penche à le croire, surtout depuis quelque temps, votre esprit l'est au moins beaucoup trop pour le monde où nous sommes! Vous pensez tout seul, et c'est une

grande hardiesse ! Je n'ai garde de vous réprimander, mon cher ami : je veux seulement vous avertir, » dit-il, en serrant la main de Frédéric, avant de descendre de voiture.

CHAPITRE XXVII.

Départ de Winckelmann. — Schœnbrunn. — Un baiser.

Sans cesse reporté, par ses regrets, vers cette Italie, loin de laquelle il n'y avait pas, pour lui, d'existence possible, Winckelmann ne comptait plus rester que quinze jours à Vienne. C'était une résolution arrêtée dans son esprit. De Ratisbonne, il avait déjà écrit au cardinal Albani, pour lui annoncer son prochain retour, et il avait même chargé le graveur Morgali, chez lequel il demeurait à Rome, de lui tenir prêt son petit appartement. Si quelque chose pouvait calmer ses inquiétudes, c'était assurément l'accueil qu'il recevait dans la capitale des Etats autrichiens. Il n'eût dépendu que de lui d'y former des liaisons durables, et même des amitiés. L'hôtel d'OEdenbourg était celui qu'il fréquentait

par préférence, ce qui était peu surprenant, nul autre ne réunissant autant de gens de goût et de littérateurs distingués. Il y mangea plusieurs fois; enfin, il y passait la plus grande partie des heures qu'il n'employait pas à visiter la ville ou à corriger son *Histoire de l'art*, dont il se proposait de surveiller la traduction française, déjà entreprise par M. Huber.

Charlotte et sir Styndall se permirent d'entrer, avec lui, dans quelques discussions sur des points de doctrine ou de chronologie; mais comme ils savaient, l'un et l'autre, que l'archéologue prussien souffrait impatiemment d'être contredit, et que son amour-propre était d'une susceptibilité très-délicate, ils se bornèrent à des questions toujours accompagnées de ces égards par lesquels on témoigne plus le désir de s'instruire, auprès des savans, que la prétention déplacée de les embarrasser ou de les prendre en défaut. Il en résulta que l'antiquaire se plut à converser avec eux, et leur ouvrit avec confiance les trésors de sa vaste érudition. De son côté, il gagna, dans leur esprit, à être

mieux connu. Entier dans son sentiment, poussant la controverse jusqu'à l'aigreur, pour défendre la trop faible critique, sur laquelle il fondait *ses quatre époques* de l'art, s'il mit à nu ses défauts, il dévoila aussi une ame honnête et franche, des goûts simples et naturels, un amour vrai du beau, et une fidélité inaltérable dans l'amitié. Se trouvant à l'aise à Augarten, il y parla des chefs-d'œuvre du ciseau grec avec un abandon passionné; il en détailla même quelques-uns, avec un charme qui en fit passer la représentation dans l'ame de ses auditeurs; car il dut à son enthousiasme des momens très-heureux. Souvent il ramena à lui l'opinion. Tel qu'il était, il intéressa vivement Frédéric, avec lequel il avait quelques points de contact. Même loyauté, même fierté de caractère. Peut-être aussi ombrageux que Winckelmann, sir Styndall avait plus d'empire sur ses mouvemens extérieurs. Ce qui devenait insupportable au Prussien, l'Anglais le méprisait davantage, et il se sauvait, de l'humeur, par le dédain ou par l'énergie de son ressentiment.

Placée entre tous les deux, chère à l'un, estimée de l'autre, leur adjoignant quelquefois le respectable Duval qui était aussi l'homme de la nature, Charlotte eut ainsi trois ou quatre soirées selon son goût, et qui lui laissèrent des souvenirs agréables. Ce fut dans une de ces réunions, que l'antiquaire lui dit : « Je suis comme une plante sauvage ; j'ai pris » ma croissance, abandonné à mon propre » instinct ; j'aurais été capable de sacrifier ma » vie, si j'avais su qu'on érigeât des statues aux » meurtriers des tyrans. » En écoutant ces paroles, sir Styndall tressaillit ; ses yeux s'enflammèrent, et, oubliant toutes les taches qui déparaient le caractère de Winckelmann, il tint à peu de chose qu'il ne courût le serrer entre ses bras.

Quant à la baronne de Steinf, l'archéologue lui plaisait peu. C'était sans regrets qu'elle entendait parler de son prochain départ. Sur les instances réitérées de sa cousine, elle avait vainement essayé de lire les écrits du docte abbé. A peine en fit-elle voler les feuillets sous ses doigts pour arriver aux estampes, qui attirèrent un peu plus son

attention ; car elle distingua dans celles-ci des coiffures de femmes en cheveux auxquelles, malgré leur simplicité, elle fut un moment tentée d'accorder son suffrage ; mais elle en revint comme d'une vieillerie. Du reste le texte l'occupa peu. Aussi quand elle joignait ses éloges à ceux dont il était l'objet, on voyait que c'était chez elle plutôt une affaire de condescendance que de conviction. Il entrait, en effet, trop peu dans ses idées d'être du même avis que le fils d'un pauvre cordonnier de la Vieille-Marche de Brandebourg.

Winckelmann quitta Vienne le 2 juin après avoir retenu sa place dans le coche de Trieste. Arrivé dans ce port, il se proposait d'y prendre passage sur le premier navire qui se rendrait à Ostie. C'était, par un changement de direction dans ses vues, qu'il suivait cette route, car son premier projet avait été de gagner Venise par la Haute-Carniole. A cet effet, il s'était muni de lettres pour les principaux sénateurs de cette ville qui avait régné jadis avec tant d'éclat sur la mer Adriatique. Le baron de Sperges, au-

quel il devait une partie de ces dépêches et qui leur en substitua de nouvelles pour Trieste, l'accompagna jusqu'au point de départ. Ce ne fut qu'après avoir laissé tomber quelques larmes sur son savant ami, qu'il le vit monter en voiture.

Le célèbre antiquaire, pendant son séjour en Autriche, avait été livré à une mélancolie trop profonde pour que son mérite personnel perçât plus loin que le faubourg de Léopoldstat. Le jour sous lequel il s'était présenté, généralement ne lui fut pas avantageux. On emporte peu les regrets d'un pays, quand on affiche l'impatience de s'en éloigner; c'est ce qu'il éprouva; et, si son arrivée dans Vienne eut l'apparence flatteuse d'un événement, son départ y fut à peine remarqué. L'hôtel d'OEdenbourg seul, pendant quelques soirées, continua à s'occuper de l'illustre Prussien.

« Je n'ai pas voulu, disait sir Styndall, relever cette sorte d'exhérédation à laquelle il a condamné l'Angleterre sous le rapport des arts. Cependant, après avoir avancé, comme il l'a fait dans tous ses ouvrages, que

l'esprit de liberté et d'indépendance est nécessaire aux artistes, il n'eût pas dû oublier que notre régime parlementaire est encore en Europe le plus favorable de tous aux productions du génie. C'est déjà quelque chose que la pensée puisse s'y produire sans entraves! L'amélioration sociale, que nous devons à ce régime, devient de plus en plus sensible. L'accroissement de l'aisance domestique a perfectionné chez nous l'espèce humaine, surtout dans les femmes qui fournissent de charmans modèles à nos West et à nos Reynolds.

» Je pense toutefois que les succès des sculpteurs grecs, au moins concurremment, doivent se rapporter à une autre cause qu'à l'esprit de liberté; je vais jusqu'à dire que la pureté du ciel, dont la Grande-Bretagne est privée, n'en est pas non plus la première condition. Une religion austère, qui a vu dans l'amour presqu'une tache originelle et une imperfection de notre nature dans les charmes par lesquels il s'excite, permet peu d'exercice au ciseau, tandis que la religion des anciens, en dressant partout des autels

à la beauté, l'avait transformée en objet de culte public. Il n'était pas extraordinaire que l'imagination des artistes s'enflammât en s'occupant sans cesse de ce qu'il y a de plus ravissant dans le monde apparent et sensible. Peu chargé de vêtemens dans un pays où il faut à peine un voile à la pudeur, le beau humain se reproduisait à leurs yeux sous toutes les formes; ils l'étudiaient, ils le rêvaient avec délices; et le talent, qui parvenait à lui rendre la vie, non-seulement était encouragé par les suffrages d'un peuple d'adorateurs, non-seulement il donnait la gloire ainsi que la fortune, mais il avait bien mérité du ciel et de la terre. Cette religion inconcevable, puisqu'elle n'excluait pas une certaine morale publique et privée, n'existe plus. Ce qui reste de ses charmans symboles atteste seul son passage sur le globe. Aussi peut-on affirmer que les arts ne se rencontreront jamais dans des conjonctures aussi favorables à leur développement, que celles dont ils furent en possession chez les anciens et par exemple, dans ce siècle de Périclès, où ce n'était pas

assez pour une femme que de jouir des hommages rendus à sa beauté, mais où on lui savait gré d'être belle, où elle en recevait tous les jours la récompense, et où elle y trouvait même un droit consacré par les arrêts des tribunaux. Vous ne me demanderez pas pourquoi le mahométisme, héritier stupide de la contrée qui fut le berceau des arts, ne les servirait point de la même manière? Le pouvoir absolu, l'apathie qu'il veut et qu'il fait régner à ses côtés, tueraient le génie qui aurait puisé quelque inspiration dans une volupté trop facile et dans les croyances religieuses où elle se répète. Phidias et Praxitèle n'étaient pas sous le bâton d'un cadi quand ils créaient leurs chefs-d'œuvre; ils n'appelaient pas auprès d'eux des modèles inanimés, et ce n'était pas d'opium qu'ils s'enivraient avec Phryné et Aspasie. »

Frédéric et Charlotte s'enivraient aussi d'amour. La continuité de leurs rapports, les qualités brillantes qu'ils étaient mutuellement obligés de se reconnaître, et, mieux que tout cela, les vertus et les nobles senti-

mens qui échauffaient leurs ames, leur faisaient un besoin commun de leur présence; aussi, ce ne fut qu'avec un vif déplaisir qu'ils se résignèrent à une séparation de quelques jours, commandée par la volonté de Marie-Thérèse. La cour était à Schœnbrunn. L'impératrice ayant montré le désir d'avoir Charlotte près d'elle, il fallut accepter, à titre de faveur, la plus grande des contrariétés. On philosopha sur le joug importun des grandeurs; on en gémit, on eût souhaité vivre dans une condition plus obscure; mais on pouvait s'écrire. On se le promit, et on tint parole.

Quoi que disent les romanciers, l'amour survivrait peu aux absences éternelles : les absences momentanées, au contraire, en accroissent la force. Privée, pour un temps, du bien auquel elle s'était accoutumée, l'ame en sent davantage le prix. Cette rupture dans ses habitudes la porte à envisager incessamment l'heure où elle pourra les renouer; et, par cela même qu'elle a la certitude de ressaisir son bonheur, elle s'identifie avec lui; elle s'en rapproche tellement par la pensée,

après lui avoir enlevé ce qu'il a d'imparfait, qu'il y aurait, pour toute femme jalouse de retenir dans l'enchantement l'homme qu'elle chérit, une sorte d'adresse à se priver quelquefois de sa présence : ce ne serait plus le cas de dire que les absens ont tort.

Tout calcul était étranger à Charlotte; elle aimait trop Frédéric, elle en était trop aimée, pour que leur attachement pût souffrir d'atteinte ou admettre un surcroît d'ardeur.

« Je suis bien seule ici, mon cher Styndall (ainsi s'exprimait-elle sous la date du 7 juin), bien qu'en ce moment le château soit habité du rez-de-chaussée aux combles; car déjà on se prépare aux fêtes qui doivent solenniser les fiançailles de l'archiduchesse Caroline avec le roi de Naples. L'impératrice se plaît à m'entretenir; dès sept heures du matin, nous nous enfermons seules dans son cabinet, ce qui me prive du plaisir si doux auquel je me suis faite de causer une heure ou deux avec moi-même avant mon lever. Elle me confie alors ses secrets de famille, et jusqu'à ses peines domestiques, dans lesquelles

l'archiduc Joseph occupe toujours une place. Tantôt elle me demande ce que l'on se promet du règne de son fils, tantôt si je crois que Kaunitz le lui préfère, si ce premier ministre restera à son poste après elle ou non? Vous présumez ce que je puis répondre à des questions aussi délicates. Heureusement on me consulte encore sur d'autres sujets moins embarrassans; enfin, je suis enviée. Dites-moi, Frédéric, pourquoi je suis moins sensible que jamais à cette distinction? Le site de Schœnbrunn n'a rien d'attrayant; le château grandiose sans aucun goût, porte sur un marécage où la nature a été vaincue à force de bras et d'art : c'est le Versailles de Marie-Thérèse. Je sais tout cela depuis longtemps; mais je sais aussi que voilà, de tous les voyages que j'y fais, le seul où je me sois ennuyée; car j'aime la campagne quelle qu'elle soit; j'en chéris jusqu'à l'apparence, et ici, je ne puis en disconvenir, en montant sur la terrasse d'un jardin ennuyeusement français, si je ne suis pas dans la campagne, je l'aperçois dans le lointain, et c'est au moins quelque chose. L'orpheline de Klattau, dira-

t-on, est devenue bien difficile. Il est vrai que voilà bientôt quatre jours que je n'ai vu ma fille! Et vous, Styndall, pourquoi vous oublierai-je ici ou feindrai-je de vous oublier? Ce serait mentir, et l'amour, que l'on peut s'avouer sans rougir, ne saurait donner des défauts. En m'examinant bien, j'ai même gagné à vous connaître. C'est une vérité dont je vous dois le témoignage : j'espère que vous ne me refuserez pas pour votre obligée.

» Il faut que, par continuation de franchise, je vous apprenne ce qu'Ernestine pense de nous : « Maman, me disait-elle la » veille de mon départ, tu t'étonnais que » j'aimasse mieux Frédéric que le baron de » Sperges; je t'ai donné l'autre jour mes rai- » sons; donne-moi à présent les tiennes; » car je crois que tu l'aimes aussi davantage, » et pourtant c'est le baron qui t'a appris » l'italien! » Mon ami, cette enfant m'a embarrassée. Tout le monde voit donc que vous m'êtes cher! Je ne m'en afflige pas; je l'avouerais aux deux Autriches et même à la Hongrie, dont je fais bien plus de cas. Cependant, j'étais éloignée de croire que cela

fût aussi apparent. J'aurai à m'observer un peu mieux, autrement il me faudrait *donner mes raisons*, comme le prétend ma fille, et c'est vous, Frédéric, que je chargerais de ce soin! Pour cela, je vous prierais d'aller voir, seulement deux ou trois fois, les personnes auxquelles il passerait par la tête de me censurer: quelle femme, connaissant ce qu'il y a de grand et de généreux dans votre esprit, se défendrait de vous avoir distingué, de vous aimer même? C'est le vingt-neuf du mois de juillet, de l'année mil sept cent soixante-sept, que j'ai subi ma destinée. Bientôt il y aura douze mois révolus depuis ce jour si décisif. Qui nous apprendra ce que, pour nous, il portait dans son sein?

» Je ne sais pourquoi je suis triste, et pourtant je ne voudrais pas vous paraître telle.... Prenez-vous-en à ce vilain château, un peu aussi à la dévotion de l'impératrice, qui va croissant. Cette excellente femme devient sévère; ce n'est pas assez pour elle de régner sur ses vastes États, il lui faut régner sur les consciences; elle confond le soin de gouverner son peuple avec celui de

le convertir; elle parle de son *tribunal de chasteté* comme si la chasteté s'ordonnait par notification d'huissiers, comme si, devant un tribunal, la chasteté n'était prête à reculer d'effroi! La fille vertueuse d'Helcias, Suzanne, trouva des juges qui la condamnèrent, et ce fut un enfant qui la sauva. Ah! sûrement il y a sympathie entre la pudeur de la femme et l'innocence du premier âge; doux présent des cieux; l'une et l'autre sont sous la garde des anges, et je doute qu'elles fussent confiées avec autant de sûreté à celle des hommes, dont le souffle trop souvent tend à les flétrir! Je ne saurais imaginer où Marie-Thérèse a été prendre l'idée de son tribunal, et d'y mettre l'archevêque Miggazi? Les jésuites, dont on se débarrasse ailleurs, ici nous tourneront la tête, car la sévérité qu'on affecte quelquefois à leur égard, n'est rien moins que réelle. J'aime peu les moines, cloîtrés ou non, mais je les crains beaucoup quand ils vivent dans le monde, car ce n'est pas là leur place. Ils assombrissent tout autour d'eux, à Schœnbrunn même nous sommes sous leur influence. Aussi, depuis huit

grands jours, les idées riantes sont aussi rares chez moi que les villages en Bohême.

» Encore deux mots sur le voyageur Winckelmann; plus je réfléchis à l'examen que vous avez fait de sa doctrine, immédiatement après sa première visite, plus vos principes sur le beau me semblent justes; avec eux cesserait le vague de la philosophie, car votre système embrasse toute notre nature physique et morale; il est si simple qu'il m'étonne que vous soyez le premier à l'offrir. Mais je l'ai vu, Frédéric : l'impression laissée dans les esprits par l'antiquaire, a été bien plus profonde que celle que vous avez produite. Il n'y avait que Duval, moi et ce bourru de Van-Swiéten qui fussions de votre avis; encore ce dernier s'est-il avisé de ne pas vous trouver orthodoxe à sa manière, dans une question d'art et de beauté! Cela a transpiré jusqu'ici; on vous loue, mais ce sont de ces éloges qui ne vous feraient entrer, de vos jours, dans le conseil aulique, si vous en aviez jamais la tentation : Dieu vous en préserve! vous êtes dans le *trop* que l'on redoute à Vienne comme le feu. Adieu, mon

ami, je ne vous recommande pas de m'aimer, car il me serait impossible, à moi, de ne vous aimer pas, et je sens que nos ames sont unies d'un lien indissoluble; dès qu'elles se sont rencontrées, elles devaient se joindre comme les androgynes de Platon. Vous voyez qu'à défaut du philosophe grec, dont je ne sais pas la langue, j'ai lu au moins notre Wiéland, et que je ne l'applique pas trop mal.

» Allez porter de mes nouvelles à ma cousine; je veux vous donner le droit de lui en demander à votre tour, car la lettre qui précédera mon départ de Schœnbrunn sera pour elle, dussiez-vous vous en plaindre. Je serais fâchée que mon absence vous fît trop oublier le chemin d'Augarten.... A quoi passez-vous votre temps? c'est vous dire que le mien me paraît long.... Adieu, encore une fois, Frédéric; je serai de retour à Vienne le 11 du mois: j'oublie que je devais l'écrire à la baronne et que c'est d'elle que vous deviez l'apprendre.

» CHARLOTTE. »

Nous allons copier quelques fragmens de la réponse de sir Styndall.

« Moi, oublier la route d'Augarten! Avez-vous pu le supposer, Charlotte? La raison, la volonté, la mémoire me défailleraient à la fois, que le seul instinct conduirait à votre porte les tristes débris de mon existence; et si la vie venait à périr dans cet ensemble d'organes, par lesquels j'ai été averti que nos ames pouvaient s'entendre, si cet édifice terrestre venait à crouler, mon esprit planerait encore sur le toit que vous habitez, non pour vous inquiéter, ma charmante amie, mais pour veiller sur vous, et pour écarter de votre personne jusqu'à l'ombre d'un péril! Je me ferais, après le trépas, une patrie des lieux embellis par votre présence; ce serait mon Élysée, je n'en demanderais pas un autre au Tout-Puissant, jusqu'à ce qu'il lui plût de nous réunir dans son sein.

» J'ai été trois fois à votre hôtel; j'ai embrassé autant de fois votre petite Ernestine. Le croirez-vous, Charlotte? c'était à mes propres yeux une hardiesse; mes lèvres ont frémi en même temps de crainte et de volupté en s'approchant de votre fille; elle rappelle tellement vos traits, elle offre à un tel degré

votre image que j'ai redouté en pensée de me rendre coupable à votre égard d'un larcin. Ah! vous l'avez bien dit, le ciel a mis l'innocence du jeune âge sous la garde des anges! La faveur que je n'ai osé vous demander, je n'ai eu garde de vous la ravir, même par illusion, sur le front de votre enfant : j'en atteste l'honneur, c'est le baiser respectueux d'un ami qu'elle a reçu; c'eût été beaucoup trop que de lui donner celui d'un père!

» Votre cousine, non moins bonne que prévenue en ma faveur, et de manière à mériter toute ma reconnaissance, a bien voulu m'accorder quelques instans. Comment n'eussions-nous pas parlé de vous? Elle se plaint que vous ne demandiez jamais rien à l'impératrice-reine; elle vous reproche d'être sans ambition. « Cependant, dit-elle, vous avez » une fille, des parens; votre avenir peut » changer;..: des gens plus riches que vous » reçoivent encore... » Charlotte, que j'aime en vous ces sentimens! le noble usage que vous faites de votre fortune n'a jamais été plus rehaussé à mes yeux. Vous vous êtes souvenue que tout ce que les importunités

des courtisans arrachent aux souverains est dérobé à la misère des peuples; vous l'avez pensé que ce que l'on obtient sans titre ne saurait être possédé sans honte! L'élève du sage Ulric n'a pas une morale pour la cour et une autre pour les champs de la Bohême; elle donne du sien aux indigens; elle ne fait pas l'aumône après avoir tendu la main; elle est restée la même, toujours juste, toujours la plus aimable comme la plus vertueuse des femmes!

» Vous désirez savoir comment je passe mon temps : est-ce bien vous qui pouvez m'adresser de telles questions, quand il vous serait aussi facile qu'à moi d'y répondre? N'êtes-vous pas partout présente à mes regards? de près ou de loin ne suis-je pas sous votre influence? N'ai-je pas amassé une provision de souvenirs? puis-je vivre d'autre chose et ne vous la dois-je pas? Soyez-en certaine, les momens où je suis seul ne sont pas ceux qui me pèsent le plus! Alors point d'importuns! je vous appelle à mes côtés : ne vous en déplaise, Charlotte, vous accourez à ma voix; je vous offre le bras, nous

traversons le Prater, nous allons nous asseoir au bord de la petite crique, sous le dôme de verdure qui a déjà couronné nos têtes; j'y converse avec vous, je recueille les paroles qui sortent de votre bouche; nous dissertons avec regret sur les lois imparfaites qui régissent l'ordre social, mais avec extase et ravissement, sur les lois par lesquelles la Providence maintient son ouvrage dans un ordre invariable! Vos réflexions, vos questions même me dévoilent ce qu'il y a de beau dans votre ame; je lis dans vos traits la vive émotion dont vous êtes pénétrée, et je suis heureux! Qu'importe que je le doive à un mensonge? je me trompe : c'est la vérité que j'évoque, c'est le passé auquel je rends l'être pour qu'il me rende le bonheur dont il m'a enivré. O vous qui me donnez des pensées si douces, n'allez pas en nourrir de sombres et d'amères! Si les villages semblent rares en Bohême, suivant le proverbe, souvenez-vous qu'ils n'en existent pas moins, qu'ils sont cachés dans les vallons, sur le revers des collines, au bord des lacs, et presque toujours abrités par des bosquets qui les déro-

bent aux regards. Ces retraites presque mystérieuses de l'homme des champs en assurent mieux le repos : emblêmes touchans de la vie du sage, elles nous apprennent que la nature, dans sa plus grande simplicité, a de quoi nous rendre heureux, qu'elle appelle ses favoris dans la solitude, et que, pour la plus grande justification de la Providence, le bonheur sur la terre n'a pas été mis à trop haut prix, puisque ce sont les plus modestes qui y parviennent. Vous êtes opulente, votre rang est élevé; mais vos goûts sont purs, ma charmante amie, et, sous la riche dentelle qui borde votre collerette, votre cœur n'a palpité que pour des plaisirs innocens ou pour des souffrances qui n'ont jamais été votre ouvrage : ce n'est donc pas à vous que le palais refusera cette paix de l'ame qu'il garantit à d'autres l'humble abri de la chaumière.

» Quoique vous me teniez fidèle compagnie, j'ai jugé à propos de former encore une liaison assez intime avec quelqu'un que j'estimais déjà beaucoup. C'est un de vos amis les plus recommandables; n'allez pas croire que je veuille indiquer par-là tel grand

personnage dont les titres se lisent sur les panneaux de sa voiture, ou dont l'habit raconterait au besoin toute l'histoire, ainsi que dans ce pays les murailles des maisons nobiliaires offrent en peinture, à l'œil du promeneur, les principaux actes des familles qui les ont habitées. Non, ce n'est ni une altesse, ni une excellence à laquelle j'ai donné mes soins! Le bon Jameray-Duval en a été l'objet; j'ai été deux fois causer avec lui au Burgh, sans être effrayé des cent soixante marches qu'il faut gravir avant d'atteindre à son petit appartement : je l'ai courtisé, si vous permettez cette expression, car il y a beaucoup à gagner près de lui pour parler encore la langue en usage; or vous savez que les gens de cour se promettent toujours un profit d'intérêt ou de vanité dans les visites qu'ils se font; mais, comme ils sont tous à la poursuite du même objet, il arrive que leurs amitiés sont le plus souvent fausses et trompeuses. Grâces à Dieu, celle que je compte entretenir avec le digne Jameray n'a pas à craindre cette souillure.

» Charlotte, à cette occasion, il faut que

je vous dise ma pensée sur la plupart des liaisons, et pourquoi elles sont généralement si peu à l'épreuve des événemens de la vie.

» Quand il s'agit des diverses amitiés qui se nouent entre les hommes, pour en connaître la force, pour en calculer la durée possible, il n'y a qu'une question à faire, et il est presque certain que la réponse conduira à une solution de ce problème de statistique morale. Il faut commencer par savoir si les personnes, qui se produisent devant nous avec des dehors d'attachement réciproque, aiment les mêmes choses, et si ces choses se prêtent à une possession générale; ou s'ils poursuivent, de leurs désirs, celles dont la propriété se présente avec un caractère exclusif. Cette seconde sorte de biens comprendra les honneurs, le pouvoir, le crédit, les grandes fortunes, et même les réputations par privilége. Le spectacle d'une belle nature, l'étude de ses phénomènes, la recherche du vrai, les plaisirs du toit domestique, le contentement qui résulte d'une vie utilement occupée, et le charme des relations sociales forment, au contraire, un fonds com-

mun, où tous peuvent puiser, sans déposséder autrui. La jouissance de l'un, loin de nuire à celle de l'autre, la prépare et en accroît l'intensité.

» Je ne parlerai pas du plaisir ineffable de l'homme qui, ayant eu l'avantage d'associer une femme belle et vertueuse à ses impressions, accepte, à son tour, celles qu'elle lui communique. C'est le bonheur pris à sa source la plus pure; c'est ce que je vous dois, Charlotte, et ce qui m'a rattaché à l'existence qui, sans cette faveur du ciel, serait devenue pour moi un fardeau. Cela est hors ligne, en dehors de toute comparaison! Mais je demanderai à ma spirituelle compagne, s'il est un seul être de notre espèce qui ne voulût tenir, à ses côtés, l'ami de son cœur, lorsqu'après avoir rencontré un site heureux, il en admire la touchante harmonie? Je vous demande si, au défaut de son ami, il ne serait alors tenté d'appeler les passans, et de leur dire : « Venez et admirons ensemble! » Il en est ainsi de la lecture d'un bon livre, de la participation à une fête publique chez une nation heureuse. Telles sont les jouissances

qui n'excitent ni débats ni querelles. On ne saurait les mieux définir qu'en leur appliquant ce qui a lieu à la représentation d'une excellente pièce de théâtre : plus la salle a été pleine, plus les spectateurs s'en retournent contens.

» Remarquez, d'une autre part, que la possession des richesses, et même de la renommée, exclut toute mutualité. Où tout le monde serait opulent, chacun serait réduit à ses seules forces; et l'opinion, dont il serait facile à tous de mériter les suffrages, perdrait son prix, puisque les renommées ne se nourrissent que de préférences et d'exclusions. Le crédit, à plus forte raison, est sujet à la même loi : tous les hommes ne peuvent être favoris et chambellans; si l'on voyait des rubans, des croix et des plaques à tous les habits, personne ne daignerait en porter. La science rentre, à la vérité, dans le droit commun; mais les diplômes des sociétés savantes n'y sont pas.

» Ah! sans doute, le Tout-Puissant a le secret d'une économie qui assurera, sans contradiction, le bonheur de ses créatures,

puisque, dès ici-bas, il appelle les sages et les hommes vertueux des diverses contrées de la terre, à des plaisirs inépuisables, quoique tous y participent. Nous jouissons, avec Harwey, de la découverte de la circulation du sang dans le système veineux et artériel; avec Newton, de celle des planètes à travers l'immense espace; avec les grands écrivains de tous les pays, des nobles pensées qu'ils ont semées dans leurs ouvrages. Encore plus beau, le livre de la nature est ouvert sous tous les yeux; le même jour, au même instant, des millions de lecteurs peuvent y puiser de ravissantes inspirations! Ainsi, je conçois l'amitié entre les hommes qui se plaisent aux choses susceptibles d'entrer en communauté, celles-là étant bonnes par essence; l'autre n'est qu'un mensonge, par lequel ils s'abusent, les biens factices qu'ils convoitent avec la même ardeur ne pouvant donner lieu à partage, et devenant, immanquablement, la source des divisions de l'espèce humaine.

» Aimable Charlotte, vous croirez facilement que le respectable Duval et moi nous

avons pu devenir amis; nous aimons les mêmes biens, à la vérité, mais nous ne nous les disputerons pas, dès que rien ne nous empêchera d'en jouir ensemble. »

Le surlendemain de l'envoi de cette lettre, dont la baronne de Steinn avait été chargée par l'insulaire en personne, et qu'elle comprit dans son premier paquet pour Schœnbrunn, la princesse d'OEdenbourg était de retour à son hôtel; c'était le onzième jour de juin, ainsi qu'elle l'avait annoncé. Sir Styndall, sa cousine, sa fille, et ses gens qui n'étaient chez elle que des serviteurs traités avec égards, l'attendaient dans la cour, sur les degrés du perron. Mademoiselle Hubert saute lestement de la berline à terre, et donnant un coup-d'œil, qui n'est pas perdu, à Tom Sylcock mêlé dans la foule, elle va prendre Ernestine entre ses bras pour l'offrir aux caresses de sa mère. Charlotte descend ensuite appuyée sur la main de Frédéric qui, content de la part qui lui a été faite puisque cette main a senti une douce pression, s'éloigne discrètement de quelques pas, comme

pour laisser un libre cours aux témoignages d'attachement que vont réclamer la nature et l'amitié. La princesse débute par embrasser sa cousine, puis elle serre sa fille à diverses reprises contre son sein, et s'en détachant tout-à-coup, elle s'avance familièrement vers sir Styndall, pour lui porter un baiser auquel il ne s'attendait pas, et qui est le premier qu'il ait reçu de cette bouche adorée. Charlotte improvise en même temps ces mots à son oreille : « Au moins celui-ci ne sera pas sur votre conscience, il est bien à vous; » et voyant qu'on la regarde, elle ajoute, d'une voix un peu plus élevée : « C'est pour payer tous ceux que vous avez donnés à Ernestine. »

Frédéric était bouleversé dans tout son être; cette faveur inespérée avait livré ses sens à un état d'agitation jusque-là nouveau pour lui; il balbutiait, il chancelait, et il retrouva à peine assez de forces pour conduire la princesse jusqu'au salon, où elle était attendue par plusieurs autres de ses amis. On passa, avec elle, une heure au milieu des félicitations auxquelles sa présence donnait lieu; on remarqua sa bonne santé, manifestée par

la fraîcheur de son teint, mieux encore par le contentement qui animait sa physionomie déjà si expressive; ainsi, au plaisir de la revoir se joignait presque un sentiment de reconnaissance, de la retrouver toujours belle et toujours aimable. Bientôt on lui laissa le champ libre, chacun présumant qu'après avoir été pendant une semaine éloignée de son domicile, elle serait bien aise de reprendre paisiblement possession de son intérieur : ce n'était que s'ajourner, car dès le lendemain on devait se réunir à l'hôtel d'OEdenbourg pour partager le dîner splendide qui s'y préparait. L'insulaire se retira aussi; ses yeux s'étaient plus d'une fois rencontrés avec ceux de la princesse; mais de toute la soirée il n'avait proféré que quelques monosyllabes, ou quelques-unes de ces phrases qui s'entendent ou se prononcent avec une même inattention.

CHAPITRE XXVIII.

Effet extraordinaire. — Mort de Winckelmann.

Sir Styndall rentra chez lui livré à une perturbation physique et morale, dont il lui était difficile de se rendre compte. Le baiser de Charlotte l'avait enivré de délices, ses lèvres n'avaient pas impunément reposé sur celles de cette femme charmante; il les y sentait encore; l'impression en était toute vive, toute présente; ses regards en étaient troublés; un nuage errait devant ses yeux; une haleine fraîche et balsamique n'avait pas cessé d'embaumer l'air qu'il respirait; ses oreilles étaient pleines de murmures et de sons ineffables, et les paroles qui avaient ouvert un moment pour lui les portes du céleste séjour, en vibrant une centième fois, continuaient à retentir au fond de son cœur. Il

frissonnait et brûlait en même temps. Cette scène de volupté se prolongeait tout entière, sans qu'il sût s'il devait s'en réjouir ou s'en plaindre, s'y abandonner ou s'y soustraire par un acte de volonté forte. Quand le calme fut rendu à ses esprits, par un retour subit sur sa position il s'effraya de son amour, il ne s'effraya pas moins de celui qu'il obtenait; l'avenir s'offrit à lui dans ses plus funestes conséquences; et ce qui eût comblé de joie tout autre à sa place, le remplit d'une terreur soudaine.

« J'avais imaginé, se dit-il, qu'un tendre commerce d'idées et de sentimens avec cet être incomparable réaliserait pour moi, sans trop de périls, toute la félicité qu'il m'était permis de me proposer ici-bas. Un attrait de plus, la différence des sexes en eût augmenté le charme. Jouissant des douceurs d'un amour épuré, j'eusse, il est vrai, échappé à ses [illegible] dans transports comme à ses inquiètes [illegible]tations; mais j'eusse rempli un devoir, j'eusse respecté la parole que je me suis donnée, j'eusse été homme enfin! et voilà que je ne me connais plus moi-même! un

baiser a livré mon ame et mes sens au désordre. Par lui, j'ai appris toute ma faiblesse; il m'a frappé de langueur, il m'a vaincu! Où est ma résolution? où est ma dignité? Je n'ai de témoin de mes engagemens que moi seul : mais en fut-il jamais de plus nécessaires, de plus irrévocables? et n'est-ce pas ici qu'il convient de recourir à toute l'énergie que je tiens de Dieu et de la nature? Infortuné, ce n'est donc pas assez que la victime soit dévouée : il faut encore que, de sa propre main, elle fasse les apprêts du sacrifice! C'est elle qui doit allumer le feu de l'holocauste; c'est elle-même qui s'immolera à toutes les heures, à tous les momens de la nuit et du jour! Ainsi une destinée de fer l'a voulu. Non, cette situation n'est pas tolérable! Je m'étonne d'avoir pu l'entrevoir sans frémir; il n'appartenait qu'à la démence ou à la présomption de s'y engager, et il est plus que temps d'y mettre terme... Quoi! j'aurais incessamment sous les yeux la créature la plus parfaite qui soit sortie des mains de l'Éternel; séduisante d'esprit, d'amour, de grâces et de bonté,

elle m'apparaîtrait en tous lieux; dans chaque mot, dans chaque regard, elle me dirait : « Styndall, je t'aime ! » Elle me l'a déjà dit face à face, elle a raconté son pur et chaste amour sur mes lèvres ! celles-ci en sont encore embrasées ! et une vertu stoïque m'empêcherait de céder au plus doux, au plus légitime des penchans! Suis-je donc un dieu ou un génie infernal pour être insensible aux caresses des anges? et qu'ai-je fait à l'univers soulevé contre moi, pour être ainsi torturé? »

En achevant cette douloureuse série de plaintes et de réflexions amères, sir Styndall tomba dans un excès d'abattement. Les deux coudes appuyés sur sa table, la tête cachée dans ses deux mains, il s'enfonça dans une méditation profonde qui dura plus d'un quart-d'heure. L'amour et le courage étaient aux prises. Des larmes brûlantes coulaient entre ses doigts. Elles mouillaient la marqueterie du meuble qui lui servait de support, et des sanglots s'échappaient de son sein livré à un mouvement convulsif.

« Que faire? s'écria-t-il, en se relevant, que faire? O Ciel! apprends-le moi! Faut-il

fuir aux extrémités du globe, parce que je suis cher à une femme, dont tous les potentats du monde ne seraient pas assez riches pour payer l'amour? Faut-il briser avec colère, entre ses mains, cette coupe de volupté qu'elle offre à ma soif, dans toute la candeur de son innocence virginale? Charlotte, où est donc ton crime, pour être ainsi traitée? Où est le mien, je le demande à la nature entière? Ai-je été sourd, quand le cri du malheur est parvenu jusqu'à moi? Le faible aurait-il un jour à m'imputer son oppression? M'est-il arrivé jamais de repousser l'humble supplication du pauvre? Me reprochera-t-on de n'avoir pas laissé couler jusqu'à lui une partie de cet or que je possède, sans l'avoir poursuivi de mes vœux et qui ne contrepèse pas la millième partie des tourmens dont [redacted] m'accable?

» Providence de mon Dieu, qu'il m'eût été doux pourtant de te bénir et de mettre [redacted] main dans la main de l'être enchanteur qu'au sein de cette vallée de deuil tu as placé sur mes pas! Étais-je assez hardi pour te le demander autrement que par mes in-

quiets soupirs? A-t-il été un instant l'objet de mes recherches? N'ai-je pas tremblé à sa rencontre comme devant un ennemi? Tu le sais, j'ai voulu me dérober à sa séduction. C'est toi, toi seul qui nous a inhumainement rapprochés! Charlotte, si tu étais témoin de mon délire, tu me plaindrais; tu passerais ton bras charmant autour de ma tête pour la soulever; ta prière suppliante interrogerait ma douleur et je me tairais (ajouta-t-il en frémissant), car le fatal secret doit mourir avec moi; dusses-tu essayer encore sur le malheureux Styndall le cruel pouvoir de tes baisers!... Mais est-il bien vrai que ce soit à l'amour que je doive l'enivrante pression de ta bouche? Comme une tendre sœur, n'aurais-tu pas eu plutôt la simple intention d'accorder à mon amitié ce qu'eût obtenu de toi, celle d'un frère après une absence? Cela me serait à la fois moins doux et moins déchirant: je n'aurais pas touché au bonheur suprême, et par conséquent je pourrais vivre! Alors il faudrait aussi consentir à traîner ma chaîne, ainsi que le coupable accepte sa grâce sans l'avoir désirée. »

S'attachant à cette idée, l'insulaire repassa dans son esprit toutes les circonstances du témoignage signalé d'attachement qu'il avait reçu de la princesse. Après s'être rappelé qu'en présence de ses serviteurs, de sa cousine et de sa fille, d'un air délibéré, elle était venue lui offrir un baiser, et que si elle l'avait averti de l'intention bienveillante à laquelle il était redevable de cette marque d'intérêt, elle ne lui avait pas laissé ignorer non plus qu'une mère acquittait en ce moment la dette de sa fille, il sentit son exaltation se calmer par degrés. Celle-ci descendit même à la simple tristesse, quand il supposa que Charlotte, peut-être alarmée de la présomption qu'il avait laissé entrevoir dans les caresses faites à la petite Ernestine, avait voulu le ramener à la raison, et réduire son amour à tout ce qu'il devait être pour ne pas l'offenser. Il tint à peu de chose qu'il ne se regardât comme traité sans conséquence. La manière dégagée avec laquelle on s'était tourné vers lui, le ton même dont on lui avait parlé, lui semblèrent très-propres à fortifier ce sentiment, dans lequel il fut

ébranlé, toutefois dès le lendemain ; car à peine on lui eut ouvert la porte du salon où la maîtresse du logis attendait ses convives, qu'il vit se manifester, sur le visage de cette femme aimable, une inquiétude causée par l'altération des traits de son ami. Celui-ci, en effet, avait eu une nuit fort agitée ; sa profonde mélancolie ne pouvait échapper aux regards pénétrans d'une amante ; et Charlotte, après l'avoir interrogé sur sa santé, de ce son de voix qui n'accompagne pas des craintes ordinaires, l'engagea à s'asseoir près d'elle. Elle se proposait de l'entretenir, avec discrétion, de leurs situations respectives. Mais on annonça quelques-unes des personnes sur lesquelles elle comptait, et elle n'eut que le temps de préluder en rougissant à une conversation plus tendre et plus intime. Une nouvelle lettre très-pressante du respectable Herberg en avait imposé la loi à sa [illegible]leur.

En présence d'une créature dans laquelle il avait placé son bonheur, et qui s'embellissait de celui qu'elle faisait naître à ses côtés, Frédéric sentit s'alléger le poids de ses maux.

Il s'associa à la joie des convives, il l'accrut même sans prévoir plus qu'eux à quelle douleur ils s'abandonneraient au bout de quelques minutes. On venait de se lever de table; à peine on avait eu le temps de passer d'une pièce de l'appartement dans l'autre, quand le baron de Holger, qui s'était excusé la veille de ne pouvoir se rendre à l'invitation de la princesse, entra avec des traits décomposés. Personne ne mit en doute qu'il n'apportât une mauvaise nouvelle. Prudent et réservé dans tous ses actes, le baron ne la livra qu'avec de sages ménagemens à ses amis. Il commença par annoncer la mort de Winckelmann à Trieste, ainsi qu'on en avait acquis la connaissance par une dépêche parvenue, dans le matin, au dicastère de justice. On en fut frappé comme d'un coup de foudre. Chacun [redacted] un tribut de regrets à la mémoire de ce savant illustre, que, deux semaines auparavant, on avait eu le bonh[redacted] d'entretenir dans le même salon où l'on é[redacted] rassemblé. Plus d'une larme tomba de la pau[redacted] pière de Charlotte, et la baronne de Steinn pleura au moins par sympathie. Le baron de

Holger, au bout de quelques minutes, déclara que le célèbre auteur de l'*Histoire de l'Art* avait péri de la main d'un misérable, qu'il avait eu le malheur d'accueillir avec bonté, après l'avoir rencontré à quelques journées de Vienne, et qui, logé à Trieste dans le même hôtel que lui, avait voulu s'approprier ses médailles d'or; enfin, le conseiller aulique ajouta que ce scélérat était l'infâme Archangéli, lequel avait reçu l'ordre de retourner dans son pays, à Pistoïe en Toscane, le temps légal de sa réclusion étant expiré.

Malgré les précautions dont cette nouvelle fut accompagnée, l'effet qu'elle produisit tint de la stupeur. Si le baron de Holger avait pu le prévoir, il eût laissé à d'autres le triste soin d'en instruire ses amis. Charlotte [redacted] dans un véritable état de souffrance. Pâle comme le mouchoir que ses doigts retenaient faiblement, elle [redacted]rait à peine. Ce n'était pas seulement de la [redacted]uleur, c'était de l'effroi que ses traits exprimaient. Elle ne pleurait plus; et après avoir élevé languissamment ses yeux vers le ciel, elle les tenait fixés sur sir Styndall. Celui-ci

présentait encore quelque chose de plus frappant dans sa physionomie. On l'eût dit sous la main de l'inexorable fatalité. Son œil était sombre; ses sourcils étaient rapprochés par un violent état de contraction; regardant tout le monde, il était évident qu'il ne voyait personne; son front ressemblait au nuage chargé de la tempête qui pèse sur la campagne, et la sinistre empreinte que des passions plus douces, depuis un temps, en avaient presque effacée, s'y dessinait avec une sorte de menace. De son poing serré, il s'appuyait fortement sur le bras de son fauteuil. Au mouvement près de sa lèvre inférieure qui tremblottait, il était absolument immobile, et cette immobilité était effrayante.

Il est vrai que déjà le docteur Van-Swiéten s'autorisa de cet événement affreux, pour rappeler avec trop d'avantage et trop peu de générosité, qu'il en avait fait la prédiction dans l'année précédente, que c[illegible] un grand tort d'avoir enlevé cet homme à la justice, et que si le bourreau avait exercé sur lui son honnête ministère (telles étaient par continuation ses paroles), on n'aurait pas au-

jourd'hui un monstre à punir et un savant illustre de plus à pleurer. On remarqua la contradiction de ces derniers mots avec la manière dédaigneuse dont naguère le président de l'Université de médecine traitait le docte Prussien. Personne ne la releva; on n'eût pas arraché un mot à sir Styndall.

Il y avait dans le cercle, il faut le dire, quelqu'un dont les regrets avaient pris un caractère plus déchirant encore : c'était le baron de Sperges. Il s'accusait d'avoir attiré Winckelmann à Vienne, de l'avoir déterminé par ses instances à quitter Rome, mais surtout d'avoir contribué à obtenir la grâce de son assassin, et d'avoir été assez malheureux pour la solliciter en personne. Il ne nommait pas la princesse d'OEdenbourg, il ne remarquait seulement pas que c'était sur ses pressantes prières qu'il s'était rendu auprès du comte de Cataldo; la bonté de son ame ne lui permettait pas d'accabler une femme dont les bonnes intentions avaient été trompées; mais il sanglottait en parlant, et, dans son ménagement pour la douleur d'autrui, il produisait une émotion plus vive, il péné-

trait plus profondément au cœur des témoins de cette triste scène, que n'y parvenait le docteur batave avec toutes ses récriminations.

On avait fini par se lever, par quitter chaises et fauteuils dans le salon de l'hôtel d'OEdenbourg; on causait par groupes, on dissertait tout haut sur l'événement qui agitait tous les esprits. Le baron de Holger, qui s'était approché de Charlotte restée seule assise, donnait des détails qui tiraient des larmes de tous les yeux. On apprit alors que l'infâme François Archangéli s'était accosté de l'antiquaire près de Trieste, et que par des soins empressés et des démonstrations de zèle pour les beaux-arts, il avait capté sa confiance; le conseiller aulique raconta comment, descendu dans la même auberge, l'Italien, qui avait vu la [redacted]ien garnie de Winckelmann, et les médailles d'or qu'il devait à la générosité de l'impératrice, avait conçu le pr[redacted] de s'en emparer, en frappant l'homme qu[redacted] traitait en ami; comment il avait reculé devant son crime, un matin que l'auteur de l'*Histoire de l'Art* l'invitait avec bonté à partager son déjeuner; mais comment il l'exé-

cuta entre une heure et deux de l'après-midi, après avoir prié l'illustre voyageur de quitter la table sur laquelle il écrivait, pour lui montrer encore une fois ses médailles, désir auquel se rendit l'infortuné, et qui l'obligea à se mettre à genoux pour ouvrir le cadenas de sa malle. Ce fut pendant ce temps que le crime fut consommé, non sans quelque résistance de la part de la victime qui, ayant évité le lacet avec lequel Archangéli se proposait de l'étrangler, reçut cinq coups de couteau dans le bas-ventre. « Le scélérat, dit en finissant le baron de Holger, est entre les mains de la justice.

— » Et j'espère, ajouta Van-Swiéten, que cette fois il ne trouvera personne à Trieste pour l'enlever au châtiment qu'il a si bien mérité; car, si [redacted] philantropiques sont belles sur le papier, c'est avec [redacted]re chose que les sociétés se conservent.

[redacted] — » Docteur (répliqua, sur un ton de gravité triste, sir Styndall, chez lequel la fibre irritable était en partie détendue), la vérité est toujours la vérité. Je suis navré; tout le monde l'est ici; personne ne vous ré-

pondra. Bien certainement ce ne sera pas moi. Vous voulez avoir, à tout prix, raison: eh bien, je vous le déclare, vous avez raison aujourd'hui, vous l'aurez encore demain, après-demain et pendant plusieurs jours, car le sang du malheureux et estimable Winckelmann crie devant nous plus haut que tous vos argumens qui, par sa mort, à mon avis, n'ont pas gagné un atome d'évidence. »

Agitant avec humeur ses épais sourcils, le président de l'Université, après avoir frappé du plat de la main le marbre d'une console, s'écria: « M. le gentleman, Dieu ou le diable en personne pourraient donc seuls vous convaincre! » et il essaya d'ouvrir une seconde controverse sur ce sujet; mais le silence universel lui apprit qu'il blessait l'opinion, et me[illegible]tesse, par une persévérance aussi déplacée. Ainsi prit-il congé, sans doute dans l'intention d'aller disserter ailleurs sur l'événement.

Cependant celui-ci était d'une telle nature, qu'on y revenait involontairement dans l'hôtel d'OEdenbourg. Il était impossible de s'entretenir d'autre chose. Le baron de Sperges

s'était rapproché de sir Styndall. On les entourait tous les deux; ils commentaient leurs douloureux souvenirs, mais c'était sans amertume. L'ancien ami de Winckelmann épanchait sa triste plainte avec une sorte de naïveté, et le gentleman était loin d'en arrêter le cours.

« Ah! Monsieur, s'écriait le baron de Sperges, ce n'est pas à vous, c'est à vos chevaux que j'en veux! Pourquoi se sont-ils trouvés là, tout prêts à me conduire au Burgh, où, de l'année, de ma vie même, j'eusse consenti à ne remettre les pieds? Une répugnance invincible m'éloignait de cette course; sans vos chevaux, je vous le dis d'honneur, jamais je n'eusse bougé de la calèche; mais il m'a fallu partir, et ces diables de chevaux allaient comme le vent! [redacted] ai-je senti tomber sur la croupe du mien le fouet de [redacted]tre honnête domestique. Le pauvre garçon, [redacted]ue le ciel lui pardonne, car je jurerais qu'il le faisait innocemment!..Toutefois, Monsieur, si nous étions arrivés deux minutes plus tard, oui, deux minutes, nous n'aurions pas rencontré le comte de Cataldo, et encore moins

le prince chancelier de Kaunitz qui était déjà sur le marchepied de sa voiture quand nous l'avons abordé! Alors le misérable eût accompli plus tôt sa destinée! alors les jours du savant, de l'illustre, du digne Winckelmann auraient été préservés! Au moins ce n'eût pas été par moi qu'eussent été prolongés ceux de son assassin! Mon malheureux ami vivrait !... Mais vos chevaux sont allés un train de poste, dès que nous vous avons perdu de vue ; je ne sais quel génie infernal les poussait... J'en demande pardon à Votre Seigneurie..... Ce pauvre Winckelmann! On ne lui a pas rendu justice à Vienne, car il était bon et généreux! Son écorce était un peu rude; il le savait : aussi me répétait-il tous les jours qu'il en était plus reconnaissant du peu [redacted] qu'on lui voulait. J'allais lui envoyer la petite croix de Saint-Étienne, que je venais d'obtenir pour lui [redacted] son insu ; et c'est à ma sollicitation que l'impératrice lui avait donné les médailles d'or qui ont excité la cupidité de l'infâme Archangéli... Voilà encore comment, sans le savoir, je n'ai cessé de lui nuire. Mais je prie Votre

Excellence de m'excuser si j'y reviens : ce sont vos maudits chevaux de Bukowine qui ont fait tout le mal[illegible].

Ainsi s'énonçait le bon gentilhomme du Tyrol dans ses discours entrecoupés de sanglots. On voyait que fidèle à sa déférence pour les titres et pour les personnes, sa profonde douleur ne s'en prenait qu'aux chevaux de l'insulaire; et cette particularité qui, dans un autre temps, eût appelé au moins le sourire sur les lèvres des auditeurs, ne faisait que rendre l'expression de ses regrets plus touchante et plus digne de respect. « Que nous sommes » malheureux, Styndall, d'avoir sauvé ce » monstre! » s'écria Charlotte sans remarquer la familiarité du vocatif qui venait de lui échapper, et qu'elle n'avait accompagné d'aucune qualification.

On quitta le sal[illegible] de la princesse d'OEdenb[illegible]rg plus tôt qu'à l'ordinaire. Une impression si forte que celle qu'on y avait reçue, ne permettait plus de s'y occuper d'aucun autre objet. L'abbé Métastase avait été attendri. La conformité de sa situation, avec celle de Winckelmann, lui avait rendu le coup plus

sensible. Cependant, après les premiers regrets que lui coûta la mort du savant, sa seconde idée fut d'y voir un beau motif de poésie, et Haydn, de son côté y ayant trouvé matière à un fragment d'Oratorio, ils sortirent tous les deux en se communiquant leur dessein de s'exercer sur ce sujet. Bientôt d'accord, ils convinrent de fournir, l'un les paroles, et l'autre la musique. Les trois premières stances étaient déjà dans la tête du poëte, tandis que le prélude roulait dans celle de l'habile symphoniste. Noverre qui, en descendant derrière eux les degrés, fut témoin de l'arrangement qu'ils venaient de conclure, eut beau s'ingénier, il ne vit pas comment il pourrait faire entrer cette catastrophe dans un ballet ou dans une pantomime dramatique. La di[redacted] introduire des femmes lui parut insurmontable, à moins que l'hôtesse de l'auberge, où Winckelmann a[redacted] péri, ne pût y figurer avec ses filles; n[redacted] cela était bien bourgeois, pour ne pas dir[redacted] commun. Restait à personnifier les arts et les muses : le genre allégorique étant malheureusement froid de sa nature, le chorégraphe

se réserva d'y réfléchir. Au moment où Frédéric s'éloignait après tous les autres, la princesse le rappela pour lui adresser ces mots : « Styndall, nous nous aimerons toujours, » n'est-ce pas? Mais il faut avouer que nous » nous sommes connus sous de bien tristes aus- » pices! » Après s'être incliné sur la main de Charlotte, qu'il baisa pour unique réponse, l'insulaire sortit le dernier du salon, et entrant dans sa voiture avec un cœur serré, il donna l'ordre au cocher de le ramener directement au Wiéden.

Une lettre l'y attendait. Datée de Montpellier, et tracée par la jeune Emma Riverss, elle lui apprenait que les liens de cette jeune Anglaise avec l'homme dont elle avait consenti à porter le nom, ne seraient pas de longue durée. Le chevalier [redacted] Yvon avait usé ses jours avant le temps. Guéri du coup de feu qu'il avait reçu dans la poitrine, il avait vu diverses infirmités se succéder chez lui, l'une à l'autre, depuis quelques mois, et il y avait peu d'espérance à concevoir de l'état de langueur où elles l'avaient jeté. C'est ce que racontait Emma, avec une douleur

qui se renfermait dans une juste mesure. A ces tristes détails, elle ajoutait une particularité contrariante pour le gentleman : l'Italien Fratello, après un voyage à Paris, où il avait vainement attendu le chevalier, à force de recherches, était parvenu à le découvrir dans le midi de la France. Soit qu'il entrât dans ses vues de se rapprocher du gentilhomme breton, soit que le mauvais état de ses finances ne laissât que cette ressource à son choix, il s'était dirigé sur Montpellier, sans se faire précéder d'aucun avis. D'abord rebuté, ce qui l'étonna peu, d'obsessions en obsessions, il réussit à s'impatroniser chez l'ancien camarade de ses plaisirs. Il arriva précisément, de ce dernier, ce qui a lieu dans certaines liaisons pour lesquelles on commence par [redacted] de la répugnance, que l'on forme sans que le c[redacted] y souscrive, et que l'habitude finit par ranger au nom[redacted] des nécessités dont il faut subir le joug, s[redacted] tout quand il s'agit de personnes maladives et accablées du poids de leur solitude.

Fratello accompagnait le chevalier à la promenade. Il lui donnait le bras, pendant que

les soins de son ménage et de son enfant retenaient au logis la douce Emma. Il allait leur chercher des nouvelles par la ville, lorsque les infirmités du valétudinaire le confinaient dans sa chambre; il débitait des choses graves d'un ton bouffon, et des plaisanteries avec gravité. A tout cela, l'accent italien donnait une forme oirginale qui amusait son auditeur. Comment madame de Saint-Yvon aurait-elle enlévé au chevalier la plus puissante de ses distractions dans un pays où elles étaient assez rares? Cependant il lui parut convenable de ne pas cacher à Frédéric que cet intrigant (elle ne le connaissait pas encore sous d'autres rapports) fatiguait quelquefois son mari de questions sur le compte de l'homme, aux bienfaits duquel le ménage entier devait son existence, et [redacted] de Saint-Yvon repoussait to[redacted]ci d'un ton de mauvaise humeur, qui n'empêchait pas [redacted]ello de revenir à la charge. Mais depuis [redacted]'Emma, soupçonnant l'étranger de malveillance, lui avait notifié sa résolution de ne pas permettre chez elle qu'on s'occupât de sir Styndall autrement que pour le bénir, elle

n'était plus témoin de pareilles importunités.

Elle n'oublia pas non plus que l'Italien prétendait avoir à se plaindre du gentleman pour en avoir été mal jugé à l'occasion de sa tentative, dans un jardin public de Londres, contre la princesse Esthérazy. A croire Fratello, il n'y avait tout au plus de blâmable en cette affaire qu'une gaieté, peut-être excessive, de la part de deux hommes pour lesquels la rencontre d'une femme seule et très-parée devint un sujet de plaisanteries. Il était évident que le fourbe, par cet effronté mensonge, cherchait à prévenir la fâcheuse impression dont il craignait qu'un rapport plus exact ne fût suivi dans l'esprit du couple aux dépens duquel il vivait.

Ces nouvelles, en ajoutant aux soucis de sir Stynd[redacted] causèrent une diversion; il fallut répo[redacted]une femme et l'armer de défiance contre l'hypocrite qui s'était introduit auprès d'elle; il fallut aussi [redacted] courager dans les tristes soins qu'elle rend à son mari, car tout annonçait que, le charme qui avait entraîné sa jeunesse vers le chevalier Saint-Yvon étant rompu, elle avait ac-

quis la conscience de ses torts. Ses liens n'étaient plus que des devoirs; dès que ni l'estime, ni une sincère amitié ne pouvaient en alléger le poids, il ne restait qu'à lui parler au nom de la vertu, et c'est ce que fit l'insulaire avec les ménagemens commandés par un rapprochement qui était son ouvrage.

Frédéric et Charlotte gardèrent, pendant plusieurs jours, la vive douleur à laquelle les avait livrés la mort de Winckelmann. Ce sentiment, il est vrai, était général; car, si Vienne avait vu sans intérêt le savant s'éloigner de ses murs ainsi que nous l'avons remarqué, la cruelle destinée dont il fut victime finit par lui concilier tous les suffrages. Les singularités, les défauts même de caractère disparurent pour ne laisser place qu'à la haute opinion d[illegible] talent et à l'horreur du crim[illegible] de le plonger [illegible]s la tombe. Indépendamment des excellentes dispositions du peuple témoin de ce meurtre odieux, une carrière d'honnête homme tranchée d'une manière aussi funeste, eût servi pendant long-temps de texte aux entretiens: ceci n'avait rien de sur-

prenant dans une ville livrée à un mouvement toujours régulier et où les imaginations, peu mobiles de leur nature, se concentraient dans leurs impressions par la rareté même des événemens qui auraient pu les y soustraire. Mais d'autres motifs, non moins forts, devaient ramener les souvenirs de la princesse et du gentleman sur cette catastrophe : c'était le plus triste présage que pût recevoir leur amour. Le poignard, destiné à frapper Winckelmann, avait été presque aiguisé sous leurs yeux le jour où ils se connurent ; le bras d'un traître en fut, à bien dire, armé par eux, et la tendre sympathie qui les entraînait l'un vers l'autre les fit concourir également à la conservation du meurtrier, déjà placé sous la main de la justice dont ils [illegible] le malheur d'émousser le glaive. Dans [illegible] de circonstances, des esprits ordinaires eussent vu un avi[illegible] nistre donné par le ciel même. Quelle que la force de tête de l'insulaire et de raison de s[illegible] jeune amie, ils en furent tous les deux ébranlés, non que leur attachement éprouvât quelque altération, car il était arrivé à un

tel degré qu'aucune puissance humaine n'y eût porté atteinte; mais il en survint dans leur affection et dans les témoignages qu'ils s'en donnaient, quelque chose de craintif et de réservé. Cette teinte de tristesse fut assez permanente, chez tous les deux, pour laisser sa trace sur leurs physionomies, après que l'horrible trahison d'Archangéli eut cessé d'être présente à la mémoire des personnages qui avaient également connu Winckelmann. Chez sir Styndall, elle se manifestait par une sombre préoccupation dont il ne pouvait se dégager sans effort; chez Charlotte, par une langueur qui, ne manquant pas de charmes, semblait tenir de cet abandon résigné avec lequel on brave une destinée que l'on croit inévitable. Il est vrai que le docteur Van-Swiéten ne contribuait pas [illegible] onger ces impressions pénibl[illegible] ramenant la [illegible]ersation sur le même sujet, il parlait de [illegible]assin et de la victime, et il ne laissait pas [illegible]happer une occasion d'y prendre ses arguments contre toute clémence en matière de justice criminelle. Harcelé par l'Hippocrate batave, le gentleman qui avec une sorte de

scrupule avait évité de telles discussions, résolut de lui répondre une dernière fois si on le poussait encore vers cette controverse.

Le meurtrier du célèbre archéologue ne tarda pas à payer la juste peine de son crime dans la ville qui en avait été le théâtre. Le baron de Holger venait d'apporter et de lire à l'hôtel d'OEdenbourg la lettre qui lui apprenait l'exécution d'Archangéli, non sans renouveler ses propres émotions et celles de ses nobles amis. Il avait fait succéder à cette lecture de nouveaux détails empruntés aux derniers instans de Winckelmann, attendant avec impatience, à Trieste, le moment où il mettrait à la voile pour sa chère Italie. L'antiquaire charmait de son mieux l'ennui d'un séjour prolongé dans une auberge, par la lecture [redacted] le seul livre dont il se fût muni pour son voy[redacted] et par le travail de quelques additions à son *Histoire de* [redacted] *chez les anciens*. Cette dernière occupation était entremêlée de lettres pour ses protecteurs de Vienne, parmi lesquels la princesse d'OEdenbourg n'était pas oubliée, circonstance qui appela de nouvelles larmes

aux paupières de Charlotte. La rédaction anticipée de ces missives, destinées à partir seulement de Rome, attestait au moins la bonté d'un cœur auquel la reconnaissance n'était pas étrangère. Comme innocente distraction de ces soins, l'infortuné, dans les intervalles de temps libre qu'ils lui laissaient, s'amusait à causer avec un enfant de l'hôtellerie qu'il avait pris en affection et dont le babil naïf l'intéressait. C'est au retour imprévu de cet enfant, qui vint frapper à la porte de Winckelmann terrassé par Archangéli, que le savant dut un reste de vie; car l'assassin dans son effroi s'échappa sans achever l'homicide. Si le ciel avait ramené cinq minutes plus tôt l'aimable créature vers son respectable ami, la tentative du monstre eût peut-être échoué : telle [illegible]flexion des auditeurs et elle [illegible] qu'accroître les re[illegible]s communs. Une dernière particularité y ajouta encore, en ce qu'elle apprenait que le Prussien semblait avoir eu le pressentiment de sa triste destinée, puisqu'au moment précis, où après l'adieu le plus hypocrite on l'attirait vers la malle dépositaire

de ses médailles, il traçait, par forme de testament littéraire, ses derniers avis sur les conditions auxquelles il voulait qu'on exécutât la grande édition de son ouvrage le plus capital.

Article 3, disait-il : *on ne fera pas de changemens au texte.*

Art. 4 : *on ne*,... Et la plume de l'homme bon et confiant, qui se rendait aux désirs de son ennemi, s'était arrêtée! Mais, taché de sang à l'endroit même, le manuscrit qui en recevait un caractère d'authenticité douloureuse, donnait beaucoup à réfléchir. Philosophe et religieux tout ensemble, Jameray-Duval remarqua que, la volonté du ciel pouvant à chaque instant disposer de notre existence, le mieux pour chacun est de tenir p[redacted] jour et à heure, le livre de comptes de [redacted] lui a été confiée. « L'honnête Winckelmann, ajouta-t-il, [redacted] erreur, me semble s'être mis parfaitement en règle à cet égard. »

— » Et cela prouve encore, poursuivit Van-Swiéten, que les projets de ceux qui se préparent à bouleverser, avec l'antique reli-

gion de nos pères, la jurisprudence criminelle de cette contrée, n'ont pas le sens commun. Je sais que l'on médite l'abolition de la peine de mort dans les États autrichiens, mais j'espère qu'après un pareil événement, il ne se trouvera personne qui ose désormais professer parmi nous des maximes subversives de tout ordre social. Le repentir et l'absolution d'un bon prêtre, le bourreau et le gibet, voilà par où doit finir la vie de certaines gens, et ils n'ont rien de mieux à prétendre. »

Sans la forme tranchante, dans laquelle le président de l'Université de médecine, un peu enorgueilli des nouveaux honneurs qu'on venait de lui rendre à Vienne [1], avait énoncé

[1] Effectivement le docteur [illegible] d'être nommé président du Collége des Censeurs, institué par Marie-Thérèse, sur la demande de l'autorité ecclésiastique. A ces fonctions, qu'il exerça assez rigoureusement, furent bientôt jointes celles de garde de la Bibliothèque impériale; et, dans la même année, il eut l'honneur de voir la salle principale de l'École de Médecine se décorer de son buste en bronze, avec une ample récapitulation de ses titres sur le piedestal en

son opinion en matière aussi grave, sir Styndall, auquel il répugnait de rentrer dans cette déplorable polémique, eût probablement gardé le silence; mais les termes peu mesurés, dont Van-Swiéten avait usé devant lui, lui semblèrent une attaque directe qu'il ne pouvait se dispenser de repousser. Ce fut beaucoup qu'il dissimulât son extrême mécontentement, en lui répondant ce qu'on va lire.

marbre. L'impératrice avait assisté en personne à cette inauguration jusque-là inconnue en Autriche.

CHAPITRE XXIX.

Retour à une question déjà traitée. — John Howard. — Deux philantropes.

« Toute mon influence dans mon pays, dit froidement l'insulaire, se borne à celle que, grâce au ciel, y possède chaque sujet libre de la Grande-Bretagne. Ici je n'en brigue, ni n'en désire d'aucune sorte. J'espère donc que monsieur le président ne me comptera pas parmi les novateurs qui lui causent tant d'effroi. Il doit les chercher plus haut [1]. Cependant le [illegible] qu'il affecte à leur égard ne m'empêchera pas de rendre hommage à la vérité, ou à ce que les lumières de ma conscience m'indiquent pour être tel. Nous avons déjà débattu, que de reste, ce

[1] Il paraîtrait par ce passage que les projets de l'archiduc Joseph avaient déjà transpiré.

triste sujet; et, malgré le crime qui, au commencement du mois dernier, nous a tous plongés dans la douleur, je ne saurais dissimuler que mon opinion n'a pas varié.

VAN-SWIÉTEN : » Vous persistez donc à vouloir l'abolition de la peine de mort!

SIR STYNDALL : » Oui.

VAN-SWIÉTEN : » Cela prouve qu'il y a des gens incorrigibles, et que vous êtes de ce nombre. Quoi! il n'a pas suffi de l'exemple que nous avons eu sous les yeux, pour vous dégoûter de vos vaines utopies? C'est donc la portion saine de la société qu'il faudra sacrifier à sa partie gangrénée, et c'est, par tendresse pour l'humanité, qu'il nous faudra donner carte blanche au bandit qui exploite la grande route et qui nous égorge dans nos propres maisons? [redacted] fait aujourd'hui du fils : attendez, il est indispen[redacted] le qu'il achève demain le père, ne fût-ce que pour l'hon[redacted] d'une théorie philosophique!

SIR STYNDALL : » Vous ai-je dit de lancer cet homme, ou plutôt cet être dépravé, sur les grands chemins, avant qu'il soit rendu à la religion et à la morale? Durant dix mois

(je le crois), vous avez retenu l'infâme Archangéli sous les verroux : qu'a-t-il fait pendant ce temps? A quoi l'avez-vous occupé? Avez-vous essayé de le rappeler à la justice par le travail? Lui avez-vous expliqué ce que c'est que la société, quelles lois la gouvernent? Lui avez-vous appris qu'elle est fondée sur un droit de réciprocité, que ce droit oblige tous, grands et petits? Avez-vous attaqué, à sa racine, le mal dans ce cœur corrompu? Lui avez-vous démontré que l'ambition, si tant est qu'elle puisse être permise, ne doit marcher qu'escortée des talens, ou, tout au moins, d'une industrie honnête et laborieuse? Enfin, sa détestable cupidité lui a-t-elle été présentée comme un attentat aux lois de la Providence qui, en jetant l'homme sur cette terre hérissée d'épines, n'a rien donné pour rien, et a voulu que le labour précédât la récolte des blés, l'ente et la greffe, celle des fruits? Non, certes! vous n'avez rien fait de tout cela. Ce misérable a langui, près d'une année, dans un cachot, avec d'autres misérables. Ils ont mis en commun leurs passions et leurs projets sinistres. Dans cette

atmosphère fangeuse, leurs vices ont fermenté, en attendant le jour de l'éruption. De temps en temps, un moine est venu réciter, devant eux, des prières qu'ils ne comprenaient pas; il leur a donné cette absolution, dont vous parliez, tout à l'heure, et qui n'est que le passe-port du crime [1], et vous avez dit ensuite au maître-d'hôtel, gracié du comte de Cataldo : « Tu es pur à tous les yeux, » mon ami. Va, maintement, en Toscane, » édifier tes parens et tes compatriotes, du » spectacle des vertus auxquelles on se forme » dans les prisons de Vienne! »

VAN-SWIÉTEN : « Je vous ai laissé parler, sans vous interrompre, sir Styndall, et d'autant plus volontiers, que votre riche énumération de ce que l'on n'a pas fait, et de ce qu'il était [redacted] de faire, démontre mieux, que tout autre [redacted]ment, l'absurdité de votre doctrine philantropique. Jugez, par vos seules exigences, des soins auxquels on se condamnerait, pour essayer seulement de

[1] On n'oubliera pas à quelle religion appartient sir Styndall.

ramener à la morale les êtres qui, en pervertissant leur sens intime, sont devenus les fléaux de la société! Il ne faudrait rien moins qu'instituer, pour eux, des gymnases, où ils seraient admis et documentés après leurs attentats, et où l'on pensionnerait des professeurs de morale et de science économique, tout prêts à les instruire comme des fils de famille. En vérité, l'impératrice a eu tort de ne pas leur ouvrir son collége Thérésien; car, à vous entendre, on serait tenté de croire que l'État ne doit ses plus actives sollicitudes qu'à cette sorte d'êtres! Après tant de peines, vous me permettrez pourtant de craindre que le succès de vos conversions ne fût douteux. Il y a, en effet, une chose hors de toute contestation, c'est que ce n'est pas dans un temps borné que l'on déracine les habitudes d'une vie [redacted]. Les voleurs et les assassins sont tous coutumiers du fait. Rendez-vous donc à la raison, mon cher gentleman, suivons tout bonnement les us et coutumes de nos pères qui attendaient fort peu de pareilles gens, qui s'en garantissaient de leur mieux, et qui s'en débarras-

saient, le plutôt possible, sans en faire un objet d'expériences toujours dangereuses ou de prédilection coupable.

SIR STYNDALL : » Nos pères brûlaient les sorciers, ils tremblaient devant un légat de Rome, ils étaient vassaux et serfs d'un couvent; pour toute plaidoirie en faveur de l'innocence ils avaient l'épreuve du fer rouge, de l'eau bouillante ou du combat à fer émoulu : faut-il que nous en revenions à ces coutumes?

VAN-SWIÉTEN : » Il eût mieux valu, sans doute, qu'ils eussent réchauffé des serpens dans leur sein. Nous saurons désormais à qui nous devons réserver nos attentions et nos préférences.

SIR STYNDALL : » J'accepte votre ironie tout entière, [illegible] loin de la repousser, j'érige en devoir [illegible] supposition. En cela j'ai pour moi un grand maître, c'est [illegible] livre que nous respectons tous les deux; ouvrez-le et lisez! Oui, les méchans, les criminels doivent être l'objet spécial des soins des gouvernemens! Les bons n'ont besoin ni de votre surveillance, ni de vos sollici-

tudes, pas plus que les gens bien portans ne veulent de vos drogues et de vos remèdes.

» Quant au genre d'éducation que vous m'accusez de demander pour les scélérats, vous ne m'avez guère compris, ou vous avez feint de ne pas me comprendre. La réclusion, du travail, une nourriture grossière mais saine, un vêtement suivant le climat, et une instruction évangélique mise à leur portée, voilà ce que je désire pour eux. Ce régime ne coûterait pas, par an, la moitié des sommes données au faste des cours, et il serait bien autrement productif. Au moins l'humanité y gagnerait de voir sa dignité se relever dans ce qu'elle a maintenant de plus abject. C'est quelque chose; mais, il faut en convenir, cela exigerait des soins de détails et de surveillance. Tuer est chose bien plus facile; un confesseur et un bourreau sont plus vite trouvés. De tous les genres de conversions, c'est, sans contredit, le plus expéditif. Cependant, docteur, il me semble que vous ne procédez pas ainsi dans l'exercice de votre profession. Pourquoi seriez-vous médecin, si ce n'est pour guérir? N'appro-

chez-vous pas tous les jours du lit de vos malades à vos risques et périls? Les infirmités de l'ame resteront – elles seules sans secours, quand, entre toutes, elles sont les plus déplorables?

VAN-SWIÉTEN : » La religion est là pour les soigner. Je n'ai pas encore entendu qu'elle nous ordonnât de nous présenter le sein découvert à l'ennemi. Il serait trop extraordinaire que le scélérat eût seul sur nous le droit de mort! Seul, comptera-t-il nos jours, et aura-t-il le secret de leur terme? Songez que dans votre système tous les avantages seraient du côté du méchant audacieux; un être bien résolu et pourvu de quelque adresse pourrait exterminer une société entière qui ne se battrait jamais à armes égales contre lui. Cependant j'espère que vous nous ferez la grâce de supposer autant de droits à tous qu'à un seul, au travail qu'au vol, à la loyauté qu'à la ruse, à la vertu qu'au crime; autrement vous méconnaîtriez la première loi du contrat social, qui, par une convention tacite et nécessaire au salut public, confère à tous un droit de souveraineté sur chacun.

SIR STYNDALL : » Ce droit a encore ses limites.

VAN-SWIÉTEN : » Comment ses limites ! Qui empêchera donc la société de se protéger et de se secourir? Lorsque le sang de ses justes aura coulé, qui lui interdira d'en tirer vengeance? Étouffez donc la pitié qui se prononce, qui se déclare partout pour la victime ! Sans doute, quand Winckelmann succombe, ce sera Archangéli que vous nous ordonnerez de plaindre !

SIR STYNDALL, vivement : » Pourquoi non, puisque, comme chrétien, c'est son sort que vous devez croire le plus aventuré? Si vous faites crier le sang d'Abel, vous aurez à nous dire aussi ce qui a empêché Caïn d'être frappé de mort à l'instant même de l'homicide. Vous nous permettrez encore de nous étonner qu'au lieu [illegible] qui devait le préserver d'atteinte, l'invitation de lui courir sus n'ait pas été écrite en lettres de feu sur son front.

» Vous parlez des droits de la société, docteur, et vous décidez bien vite qu'elle a celui de mort sur ses membres : mais on ne

saurait donner que ce qui est à soi ; or, notre vie n'est pas à nous. Nous ne la tenons pas de notre volonté propre ; nous ne la conservons pas même par un effet de notre volonté. C'est à la garde de l'instinct et de la nature qu'elle a été confiée, tellement que presque tous les actes d'économie organique et un grand nombre de ceux qui concernent notre vigilance conservatrice de toutes les heures et de tous les momens, ne sont soumis à aucune délibération. S'il en était autrement, il y a long-temps que le genre humain aurait disparu de la face de la terre. C'est peut-être là que vous trouverez votre plus forte objection contre le suicide. Ainsi, quand vous supposez qu'en entrant en société l'homme passe avec ses semblables un contrat par suite duquel, en certains cas, on pourra trancher le fil de ses jours, votre supposition n'est basée sur rien, puisque le cessionnaire aurait disposé de ce qui n'est pas à lui. »

Dans ce moment de la discussion, le baron de Holger crut devoir y intervenir par deux motifs : d'abord, la voyant très-animée, il désirait en ralentir le feu ; ensuite la

matière étant particulièrement de son ressort, il pensa qu'il avait qualité pour la traiter. D'ailleurs, le docteur Van-Swiéten ne se dissimulait pas que le dernier argument emprunté de la physiologie par son adversaire, était loin de manquer de force. Dans son embarras d'improviser une réponse satisfaisante, contre sa coutume, il regrettait peu qu'on lui enlevât la parole.

« Messieurs, dit le conseiller aulique, lorsqu'il n'y a pas lésion de tierces personnes, tout contrat, dès qu'il est fait dans le véritable intérêt des parties, est à l'abri d'une attaque juridique. Maintenant je vous demande quel plus grand intérêt la société aurait-elle que celui de sa conservation? Sa première loi est de vivre. Si elle a trouvé que la peine de mort décernée aux grandes infractions du pacte arrêté est indispensable à son existence, je ne vois pas qui serait fondé à y mettre opposition. Ici il y a consentement des parties contractantes. Il ne se présente aucun tiers dont la plainte puisse valablement intervenir. Le traité est obligatoire pour tous, en vertu de sa qualité synallagma-

tique. Personne n'en demande la dissolution ; personne n'a stipulé de cas résolutoires : il a par conséquent toutes les conditions de validité requises. Ainsi, tout en reconnaissant, avec l'honorable sir Styndall, que l'application de la peine de mort doit être très-rare, très-réfléchie, et précédée de tous les avis qui peuvent ramener l'homme égaré à des sentimens de justice, je la crois fondée sur un droit positif. Que celui-ci soit susceptible d'être contesté dans l'ordre de la nature et de l'instinct dont le digne gentleman a invoqué les lois avec beaucoup d'éloquence, il n'importe. Le contrat ne doit pas moins être reconnu valable, d'abord parce que la société s'est organisée sous l'empire d'une loi nouvelle, *posteriora derogant prioribus ;* ensuite, par la toute-puissante raison du péril en la demeure, *propter periculum domûs.* Vous ne faites tous les jours que rendre hommage à ce principe, quand vous abattez une maison non encore incendiée, pour préserver de la flamme les édifices voisins.

— » Je conteste, reprit sir Styndall avec force, l'exactitude de la comparaison. Un

hôtel n'est pas la vie. Comme lui, elle ne se dresse pas une seconde fois sur ses fondemens! Après une démolition de murailles, chacun peut transporter son existence ailleurs ; mais où le scélérat, frappé sur l'échafaud, transportera – t – il la sienne? Le savons-nous? Qui s'en rendra caution? Toutes les chances sont contre lui. Votre tort est de raisonner, comme si je vous demandais de le rejeter dans la société avec ses passions et ses fureurs. Punissez, corrigez, mais ne tuez pas, car la mort n'est point une correction, puisqu'elle y met promptement un terme. Je vous prouverais même qu'elle n'est pas un châtiment. Trop souvent elle n'est que la sûreté de l'accusateur, ou la prime accordée à de faux témoignages. Plus sévère que vous contre le coupable, je veux qu'il soit accablé du poids de la vie, et que, comme Sysiphe, il roule un rocher toujours prêt à retomber sur sa tête! Vous n'avez frappé que d'un seul coup l'infâme Archangéli; il fallait lui en porter mille, il fallait le forcer d'exister!

» Je n'ai que deux mots à dire sur le contrat social, auquel M. le conseiller au-

lique, suivant moi, aurait donné trop d'extension. Son excellent jugement le conduira sans peine à reconnaître qu'aucune parité n'existe entre un meuble ou même un immeuble et la vie qui n'est ni l'un ni l'autre. Une seule question le mettra sur la voie : je le prierai de m'apprendre s'il est une cour de justice, en Allemagne, qui n'annulât un marché de l'exécution duquel dépendrait la sûreté de deux familles, dès qu'à la suite des clauses qui le constitueraient, on aurait lu pour dernier paragraphe : « En cas de » contravention audit traité de la part de » l'un des deux chefs qui le signent, l'autre » aura le droit de le tuer, ce à quoi ils » déclarent réciproquement consentir. »

» Certes, monsieur le baron de Holger, assis sur [redacted] tribunal et chargé d'opiner dans une pareille cause, vous ne manqueriez pas de déclarer qu'il n'a été au pouvoir d'aucune des parties contractantes de prendre de pareils engagemens. Voilà pourtant sur quoi vous êtes obligé de vous appuyer pour prononcer une peine capitale et pour anéantir, avec les forces de tous, celui qui ne

vous attaque qu'avec les forces d'un seul ! »

Le conseiller aulique paraissait embarrassé. Il méditait une réponse basée sur la légalité dont il avait une ample connaissance. Plus prompt que lui, parce qu'il s'irritait par la contradiction, sans recourir à cet arsenal, le docteur Van-Swiéten répliqua :

« La chose me paraît toute simple, monsieur le gentleman ; dès que vous avez admis que la sûreté des deux familles dépend de l'observation religieuse du traité passé entre leurs chefs, il n'y a pas d'inconvénient à ce que, dans la crainte d'un oubli qui causerait leur ruine, ceux-ci s'enchaînent par les moyens les plus propres à perpétuer le pacte qui est la condition de leur existence. Cela vaut encore mieux que de végéter misérablement dans la vie sauvage, ou de s'exposer à être assassiné dans sa propre maison par le voisin qui la convoite.

—» Je n'y vois qu'un obstacle, répondit sir Styndall, et il avait été prévu par M. le conseiller aulique qui, après avoir senti la difficulté, s'est borné à l'éluder ; c'est l'inter-

vention d'une tierce personne toute prête à réclamer contre la clause principale d'une voix puissante, solennelle; et cette personne c'est Dieu, la nature ou l'instinct! nommez-la comme il vous plaira; mais je vous défie d'arguer ici de prescription ou de dérogation. Autrement vous aurez à me dire comment il se fait que, dans la société, c'est à qui ne sera pas l'exécuteur de vos sentences dont la légitimité vous semble si bien démontrée. Il est reconnu que dans un tel office il y a dégradation de la dignité humaine : pourquoi cette prévention contre celui qui donne la mort, si la mort violente donnée à quelqu'un qui ne se défend pas n'était un outrage au droit naturel? C'est au nom du prince que partout elle s'inflige : pourquoi l'exécuteur d'un ordre revêtu d'une signature royale ou de celle du juge qui la représente, est-il partout conspué, déshonoré? Répondez! Le législateur des Hébreux, qui savait ce que c'est que la vie, puisqu'il défendait même d'attaquer sans nécessité celle des animaux, était bien plus conséquent que vous, tout en prodi-

guant dans son code la peine capitale. Il était loin de supposer qu'alors qu'un homme a failli, une famille étrangère dût partager l'opprobre de son crime; pour frapper le coupable, il n'avait garde de déshonorer l'innocence! Israël tout entier était appelé à punir de sa main les infractions à la loi, et le condamné, repoussé du camp, expirait sous un monceau de pierres; législation dure, faite pour un peuple non civilisé, et que le christianisme a renversée au grand profit de l'espèce humaine! mais au moins elle ne consacrait pas iniquement une dégradation civique.

» Voilà donc un office infâme qu'il vous faut créer (continua l'insulaire avec un redoublement d'énergie); vous voilà donc obligé, pour être cruel à votre aise, de dévouer par villes, presque par bourgs et par cantons (car vous avez de tous côtés ici, des juridictions seigneuriales avec droit de haute, basse et moyenne justice), de dévouer, dis-je, une famille à l'abominable emploi de verser le sang ou de torturer des hommes! Quoique d'un ordre inférieur,

cette considération a aussi sa force dans la question débattue; car l'honneur, et non la honte, devrait suivre l'exécution de toute loi à laquelle on ne pourrait refuser un caractère de justice. Or, il faut qu'en cette affaire il se passe quelque chose de bien révoltant pour notre sens intime, puisque partout il donne un démenti à l'ordre légal!

» Tenez, notre discussion me rappelle un entretien du digne John Howard avec quelques hommes recommandables de Londres, au retour de l'un des voyages de cet ami de l'humanité sur le continent européen. Il leur raconta une anecdocte fort remarquable; quoique très-jeune j'étais présent. Si vous le trouvez bon, je puis vous donner connaissance de ce récit qui rentre dans notre sujet et dont l'impression s'est fortifiée chez moi loin de s'affaiblir? »

Grâce au docteur Van-Swiéten, la conversation du soir avait été jusque-là très-peu récréative à l'hôtel d'OEdenbourg. La princesse en était contrariée. Elle ne se sentait qu'à regret ramenée vers un événement qui, avec une issue si funeste, ne laissait pas

d'avoir eu une grande influence sur sa vie. Aimant mieux un récit quel qu'il fût, qu'une controverse entre le président universitaire et le gentleman, elle invita ce dernier à raconter son anecdote. Après avoir dirigé un regard amical vers Frédéric pour l'y engager, elle fut affligée de la pâleur de son visage. Cependant l'idée lui vint qu'une fois enlevé à l'ardeur de cette polémique, il en calmerait mieux ses esprits; et ce fut avec cet espoir qu'elle se hâta de donner elle-même le signal de l'attention.

Profitant du silence, Van-Swiéten qui était à côté du baron de Holger, lui demanda à voix basse, « si, avec cet homme, il leur faudrait devenir huguenots de bons catholiques qu'ils étaient, et changer pour un brevet de têtes-rondes, leurs titres de fidèles sujets de Sa Majesté l'impératrice-reine? » — « Écoutons, lui répondit le conseiller Holger, je ne suis pas fâché d'entendre quelque chose du célèbre Howard. J'ai beaucoup regretté de n'avoir pu me trouver à Vienne quand il se fit autoriser à en visiter les prisons. »

« John Howard, dit sir Styndall, non sans un léger tremblement de sa lèvre inférieure auquel il était sujet quand il était fortement ému; John Howard a parcouru trois fois l'Europe et les deux Amériques pour en explorer les édifices où l'accusé attend sa sentence, s'il ne la subit; pour étudier leur régime sanitaire; pour améliorer le sort physique et moral des malheureux qui y sont entassés, et pour inviter les pouvoirs souverains des deux mondes à tourner leurs regards vers cette triste, mais nécessaire partie de notre économie sociale. Généralement il a trouvé que l'espèce humaine achevait de se corrompre dans ces retraites, qui ne devraient avoir d'autre destination que celle de répondre de la personne du prévenu jusqu'à l'heure de son jugement, et de favoriser son retour à la vertu après que la loi l'a trouvé coupable.

» Un jour j'avais été admis par faveur à le voir et à l'entendre chez un ami de mon oncle qui, ayant l'espoir d'être honoré de sa visite, nous en avait avertis. Je crois que vous auriez tous partagé mon émotion; car la mission de soulager les maux de l'humanité est

si belle qu'il est difficile de ne pas y voir une sorte de sacerdoce ; mieux même, puisque la Divinité ne saurait être représentée plus dignement sur la terre que par l'être qui entre d'une manière aussi directe dans ses vues. Je me réjouissais donc de pouvoir contempler à loisir les traits de cet homme de bien. Il arriva peu après que nous fûmes entrés nous-mêmes. Infatigable protecteur des pauvres et des affligés, il vint dans une simplicité modeste nous entretenir de travaux qu'il regardait comme peu de chose et qui eussent honoré la carrière d'un roi. Quelques-uns de ses amis, par un enthousiasme bien excusable, lui décernaient des éloges qu'il repoussait. Il s'irrita même contre l'un d'eux qui parlait de statue. « C'est à la sainte humanité, dit-il, que nous devons en dresser une dans notre cœur en soulageant les maux de nos frères, ou en favorisant leur rentrée en grâce avec le père céleste. Vous me nommez philantrope ; c'est un beau titre ; loin de le repousser, j'essaie de le mériter : mais j'ai rencontré dans mes voyages un homme qui en est bien plus digne que moi ; et cet

homme, ajouta-t-il, au grand étonnement de tous, est le bourreau d'une ville assez considérable de France ! »

» Plus d'un auditeur se récria; on pressa John Howard de questions; et, pour satisfaire à la curiosité commune, voici ce que l'ami des malheureux nous apprit. Je vais tâcher d'user des propres termes qu'il employa, et qui sont presque tous restés dans ma mémoire.

» Désireux de juger par lui-même de l'état de Lisbonne, immédiatement après son immense catastrophe de l'année mil sept cent cinquante-cinq, Howard s'était embarqué sur *l'Hanovre*, vaisseau de la marine royale, qui avait la Péninsule pour destination; mais rencontré par une force supérieure française après un combat opiniâtre, l'équipage anglais fut obligé de se rendre. L'état de guerre des deux nations prolongea la captivité du voyageur, jusqu'à la fin de mil sept cent cinquante-sept, dans l'intérieur d'un royaume ennemi. Le peu de liberté qui lui était accordé ne lui permettait guère de suivre le cours d'observations auxquelles il se croyait

destiné par la Providence. C'était à Rennes, dans la province de Bretagne, qu'il avait été conduit. Engagé sur parole à rentrer chaque soir dans la ville, n'y connaissant personne, peu familiarisé avec la langue française qu'il finit par apprendre, il se promenait dans la banlieue qu'il jugea assez bien cultivée; du reste, il lisait, il interrogeait des ouvriers, prenait des notes, et ne s'ennuyait pas.

» Un soir d'été, s'arrêtant sur les remparts au retour de sa promenade, il s'amusa à regarder, presque sous ses pieds, un petit jardin d'une forme oblongue et inégale, très-soigné, et rempli uniquement de fleurs d'un très-beau choix. Un homme, d'une forte corpulence, haut en couleur, allait et venait dans ce parterre qu'il cultivait de ses mains. Ce jardinet qui, par une de ses extrémités, aboutissait à une tour dépendante d'anciennes fortifications, était bordé, d'un côté, par un gros ruisseau bourbeux, de l'autre par le mur de la ville, le long duquel un bel espalier jouissait en plein de l'exposition du midi.

» Chaque fois que John Howard passait sur le rempart, il regardait le parterre du

haut de la muraille urbaine; chaque fois, il y voyait le même homme, en veste courte, toujours occupé des mêmes soins. Par momens, une jeune personne, élégamment vêtue, d'un extérieur décent et d'une figure très-agréable, s'y promenait aussi. Elle aidait à la culture des fleurs; elle soutenait les unes avec des baguettes écorcées qu'on avait mises sous sa main; elle humectait les autres avec un petit arrosoir peint en vert, qu'elle enfonçait dans une tonne remplie d'eau par les soins d'un domestique. De jours à autres, quelques hommes de bonne façon et qui semblaient appartenir à la première classe de la ville, se montraient dans le jardin. Ils traitaient, avec beaucoup d'égards, la jeune personne, que son père fût présent ou non; car le voyageur conjectura que les liens les plus sacrés de l'existence unissaient les deux individus auxquels appartenait le commandement dans cette étroite enceinte.

» Ce ne fut qu'au bout de plusieurs semaines que John Howard s'avisa d'interroger, sur la qualité des possesseurs de ce parterre,

un habitant de la ville qui, comme lui, se plaisait à suivre de l'œil leurs mouvemens du haut des remparts. Le bourgeois lui ayant répondu que c'étaient le bourreau et sa fille, la surprise du voyageur fut extrême. Celle-ci s'accrut bien davantage par la connaissance de quelques autres particularités qui lui vinrent de la même source, et qui lui inspirèrent le vif désir d'entretenir des rapports directs avec M. Joseph Ganier : tel était le nom de l'exécuteur des hautes-œuvres de justice criminelle, chargé d'officier dans cette partie de la Bretagne.

» John Howard est un de ces hommes rares auxquels les dénominations honorifiques imposent peu, si elles ne sont accompagnées de vertus, et qui, par conséquent, ne reçoivent aucune impression fâcheuse de celles par lesquelles s'indiquent les dernières professions de l'ordre social, quand il ne s'y mêle aucune idée de vice ou d'inconduite. Il aborda M. Ganier et son épouse avec égards, entra en relations avec eux, ne tarda pas à leur être uni par des liens d'estime, se plut à se promener dans le jardin avec leur fille, dont

le physique prévenant n'était que l'annonce du plus heureux naturel; l'entendit quelquefois sur le clavecin avec plaisir; partagea de temps en temps leurs repas, et ne les quitta point sans regrets, quand la paix eut amené l'échange des prisonniers de guerre. Il ne nous parla de ce ménage qu'avec respect et attendrissement. Vous saurez bientôt si ces sentimens étaient justifiés par le mérite des êtres qui les lui inspirèrent.

» Suivant le récit de mon digne compatriote, M. Joseph Ganier, né d'une famille pauvre, après une absence prolongée, était rentré dans Rennes avec sa jeune épouse au sort de laquelle il s'était lié sur une terre lointaine. Leur fortune ne leur donnait pas l'opulence; mais elle suffisait à leur bonheur, et dans [illegible] bonheur était compris le besoin de soulager les indigens et les nécessiteux. Des mœurs pures, des habitudes religieuses les mettaient à l'abri des orages qui agitent la vie de l'homme en ce monde; du moins ils le croyaient: mais un coup de foudre, un événement qui n'avait pas même effrayé un moment leur pensée, vint les plonger dans

l'abîme du désespoir. Le bourreau de la ville mourut sans enfans. Vous n'ignorez pas qu'en tout pays, par suite même de l'horreur qu'il inspire, cet état devient l'héritage obligé des familles. Des voisins, ou jaloux de la félicité de ce couple innocent, ou indiscrets et empressés, comme on l'est trop souvent en province, de faire preuve de leur science généalogique, attestèrent que Joseph Ganier descendait, en ligne directe, de l'aïeul du bourreau décédé. Le dernier misérable de Rennes, où les indigens abondent suivant le récit d'Howard, n'eût pas accepté cette profession pour tout l'or dont on aurait rempli ses poches. Ceci est tellement vrai, que lorsqu'il s'agit dans cette ville de dresser l'échafaud pour l'exécution d'une sentence à mort, il ne s'y trouverait pas un charpentier qui se chargeât de ce travail, si tous ses confrères du même état ne s'obligeaient à y mettre la main, ce qu'ils font en venant tour à tour donner un coup de marteau sur les madriers.

» Une enquête eut lieu au présidial, puis au Parlement, et il fut signifié par huissier à ce malheureux qu'il eût à entrer en fonctions.

Bien que celles-ci fussent largement rétribuées, autant eût valu lui lire son arrêt de mort. Il se cacha, fut découvert, s'enfuit, fut ressaisi trois ou quatre fois; l'un des chefs de la magistrature, qui était lui-même un des citoyens les plus recommandables de l'époque [1], eut la bonté de se rendre, de sa personne, au domicile de M. Ganier. Il s'affligea avec lui, lui montra, dans la rigueur du destin qui l'atteignait, une disposition particulière de la Providence; se fit aider, dans cette œuvre, par un honnête ecclésiastique, à la direction duquel les jeunes époux s'étaient confiés conformément aux rites de leur religion, et l'infortuné se soumit.

» Mais quelle soumission, bon Dieu! John Howard nous arracha à tous des larmes, en nous racontant dans quelles crises M. Ganier fut jeté dès les premiers jours qu'il exerça

[1] Nous avons lieu de croire que c'était M. de La Chalotais, car les recherches que nous avons faites à Rennes nous ont appris que le célèbre procureur général y était chef du parquet, quand eut lieu l'événement raconté par John Howard.

son affreux ministère, quoique les soins exécutoires de l'œuvre tombassent sur ses valets, tous étrangers d'origine. On ne saurait imaginer quel fut notre attendrissement, quand nous apprîmes comment le frisson le saisissait dès que le bruit d'une sentence à mort parvenait à ses oreilles, comment sa seule présence sur l'échafaud le livrait à un état d'angoisses, comment enfin on a été souvent obligé de le rapporter à son logis au milieu de suffocations qui ont fait craindre pour son existence. Sa sensibilité était loin d'être émoussée, lorsque mon compatriote vint à le connaître. Les mêmes symptômes de terreur le frappaient à l'approche d'une exécution. L'avis à peine arrivé jusqu'à lui, il envoyait de nouveaux secours aux malheureux qu'il soutenait de ses bienfaits, des comestibles de choix à celui que le fatal jugement atteignait; il jeunait, il avait recours aux sacremens de son église; prosterné sur le carreau de sa chambre, il passait la nuit en prières, sans permettre à personne l'approche de sa porte, pas même à sa vertueuse épouse; et il ne pouvait marcher vers le

théâtre du supplice qu'après avoir pris une forte dose de liqueur spiritueuse. Né bon et compatissant, triste victime des conventions sociales, il cherchait à éteindre sa raison, pour ne pas succomber à la douleur que lui causait son détestable métier. C'était son opium : encore était-il défait et terrassé pendant l'exécution, à tel point qu'entre lui et le condamné, l'œil d'un spectateur non prévenu eût souvent hésité pour trouver le coupable.

» Tout le monde plaignait le malheureux Ganier, tout le monde le respectait; mais le préjugé, surtout chez le petit peuple, n'en restait pas moins dans sa force; on ne voyait qu'un homme étouffé par un homme, on ne voyait que des instrumens de torture dans les mains du titulaire de ce cruel office, et c'était le plus souvent par des voies occultes que celui qui avait recueilli cet odieux héritage était réduit à effectuer les actes de bienfaisance dont il avait contracté l'habitude; car tel individu, qui était loin de le valoir, et qui traînait près de lui une vie abjecte, eût tenu à déshonneur d'accepter ses secours.

Cependant, soit que sa vertu et celle de son épouse eussent triomphé de quelques répugnances, soit que l'on rendît hommage au mérite de leur fille, envers laquelle la nature avait été loin de se montrer marâtre, des hommes distingués dans la classe supérieure finirent par les honorer de leurs visites. De jeunes magistrats se promenaient dans leur jardin, et John Howard nous raconta qu'il les avait vus plus d'une fois, sans grand étonnement de sa part, prendre place à la table de cette famille, où il s'asseyait lui-même entre l'homme bienfaisant et sa digne compagne [1].

» Mon respectable compatriote nous apprit une dernière particularité qui nous émut profondément : c'est que M. Ganier, dans la conviction de son malheur, et voulant, autant qu'il était en son pouvoir, l'épargner à sa race, avait fait disparaître et sortir de France deux de ses enfans en bas âge, dont

[1] Nous avons encore vérifié ce fait, et il s'est trouvé conforme aux souvenirs et aux traditions des habitans de Rennes.

le sort est resté ignoré. Il n'en parle jamais lui-même : on présume qu'ayant habité longtemps dans les pays étrangers, il y aura laissé des parens ou des amis auxquels il aura confié ce précieux dépôt.

» Mais convenez-en, Mesdames, c'est surtout à vous que je m'adresse (ajouta sir Styndall, avec une altération de traits, due sans doute à la fatigue d'un aussi long entretien), ne faut-il pas être descendu à un degré bien bas d'infortune, pour se priver ainsi volontairement des plus douces jouissances de la nature? Et la loi, qui oblige un homme à briser de sa propre main les liens de sa paternité dans le plus grand intérêt de ses enfans, la loi, qui arrache ainsi au cœur et aux bras d'une mère les êtres qui lui doivent le jour, n'est-elle pas, par cette seule raison, viciée dans son principe?

» John Howard n'avait pu nous raconter cette anecdote extraite du journal de ses voyages, sans que ses paupières devinssent humides de larmes qu'il ne chercha pas à nous cacher. Je le vois, je l'entends encore; mon oncle, de son côté, s'était associé à tous ses

sentimens; jamais en ma présence il ne s'était abandonné à une émotion aussi caractérisée. J'espère, Mesdames, dit l'insulaire en terminant son récit, que vous me pardonnerez à moi-même de n'avoir pu résister à l'impression de pareils souvenirs. »

En même temps, sir Styndall, dont la voix était presque éteinte, promena son mouchoir sur ses yeux et sur son front que la sueur humectait, comme s'il avait marché pendant quelques heures sous un soleil du mois d'août.

On convint du malheur de la famille Ganier, on lui donna même des larmes; et on amena le président de l'Académie de Médecine à confesser que, si l'on possédait jamais des établissemens où les aberrations de l'espèce humaine trouveraient une juste gradation de châtimens expiatoires, sans risques pour la société on pourrait effacer la peine capitale des codes de l'Europe. Mais, fâché qu'on lui eût surpris cette concession, le docteur était peu satisfait en se retirant, car il ne se dissimulait pas que le gentleman avait argumenté contre lui avec une grande force de logique. Ce n'était qu'avec

le temps que l'Hippocrate de la Germanie pouvait lui pardonner cet avantage remporté sur un antagoniste qui, par état, se croyait obligé d'avoir toujours raison; aussi, s'abstenant, depuis cette époque, à l'hôtel d'OEdenbourg, de prendre Archangéli pour sujet de conversation, il s'en dédommageait ailleurs. L'on fut même fondé à supposer qu'il tira du meurtre de Winckelmann quelques inductions assez extraordinaires, non qu'elles fussent aucunement défavorables à l'honneur de sir Styndall, mais elles auraient eu pour conséquences de montrer, par un rapprochement de faits, l'insulaire comme prenant un intérêt direct ou indirect à l'infâme Toscan assassin de l'archéologue.

Il était dans la nature d'un événement aussi mémorable que celui qui s'était consommé à Trieste, d'avoir encore un autre résultat. Les noms de la princesse d'OEdenbourg et de l'Anglais ne purent être aussi souvent prononcés ensemble, sans qu'on parlât du mérite de ces deux personnages, de leurs rapports, de leur liaison, et des nœuds qui devaient en être la suite. Aux yeux de

quelques habitans de Vienne, et de quelques femmes de la cour mues par divers motifs, cette union ne devait pas rencontrer d'obstacles. Les brillantes qualités de sir Styndall, à leur avis, suffisaient pour les aplanir. C'était le petit nombre, c'était le parti des novateurs qui émettait cette opinion. Moins publiquement peut-être, l'opinion contraire trouvait des organes; mais elle était plus généralement accueillie au Burgh, malgré le souvenir récent de la noble conduite de l'insulaire en différentes rencontres, toutes plus remarquables les unes que les autres dans un pays où il faut des titres, non-seulement pour arriver aux moindres emplois, mais même pour obtenir une considération qui ne devrait pas en dépendre. Ceux d'étranger et de protestant étaient négatifs; ils sonnaient mal aux oreilles des vieilles têtes du cabinet aulique. Une grande fortune et des manières distinguées ne les contrepesaient pas suffisamment. A cette époque de la monarchie autrichienne, les dons d'un esprit supérieur jetaient un poids très-médiocre dans la balance; et, quant à la noblesse de l'ame et à

la fermeté d'un caractère peu disposé à se mouler sur des idées faites ou à s'incliner devant des supériorités de convention, elles étaient loin de parler en faveur de l'homme qui en était pourvu. C'était beaucoup qu'on n'y trouvât pas matière à reproches. Il y avait une sorte d'indulgence à n'y voir que de *l'excentricité*, suivant une locution du jour. En appliquant celle-ci à sir Styndall, l'individu était peut-être pardonné; mais son inaptitude aux affaires était proclamée tout aussi bien que si elle avait été notifiée aux cercles de la Haute et Basse-Autriche, par un rescrit impérial.

C'était la moindre des inquiétudes de Charlotte et de Frédéric. Les tristes impressions de la princesse commençaient à s'effacer. Plus durables, sans doute parce qu'elles se rattachaient à une situation bien antérieure, celles de sir Styndall, au moins, ne le trouvaient pas désarmé. Sa force d'ame habituelle était venue lui rendre un ferme appui. Il ignorait, à la vérité, qu'il fût un objet d'entretien et de curiosité publique depuis la mort de Winckelmann; et la belle saison étant

déjà avancée, il jouissait de ce qu'elle avait de ravissant auprès de Charlotte qui non-seulement l'appelait à ses promenades, mais qui cherchait à en éloigner sa cousine avec une adresse, depuis près de quinze jours en défaut. Docile aux avis du Morave Herberg, elle voulait en effet ménager à l'insulaire l'occasion de lui adresser une demande formelle de sa main, demande à laquelle elle était résolue de souscrire. Plus elle le connaissait, plus elle était persuadée qu'elle avait rencontré le seul homme avec lequel son être fût en parfaite consonnance. Jamais elle n'avait mieux apprécié les charmes d'un tendre commerce; elle ne se dissimulait pas, il faut l'avouer, les rapides progrès que l'amour avait faits dans son sein; mais loin d'être chez elle un délire des sens, cette passion noble par son but remplissait son esprit de pensées élevées, en même temps qu'elle nourrissait son cœur des plus doux sentimens. La possession de son amant n'était guère, à ses yeux, qu'un moyen de s'assurer la société par laquelle sa vie allait s'embellir, son goût s'épurer, et son horizon se teindre de riches

couleurs. Elle eût pu renoncer à des nœuds plus étroits, s'il avait existé au monde une autre nature de liens qui lui eût également promis le bonheur de passer ses jours près de sir Styndall; ainsi son entraînement vers l'ami de son choix était encore un hommage à la vertu.

Sur cette base, le plan de conduite de la princesse d'OEdenbourg était arrêté. Venant d'apprendre la nécessité où était sa cousine de s'occuper, pendant toute la journée du lendemain, de commissions dont le baron de Steinn l'avait chargée, elle résolut de profiter de ce temps pour visiter, avec le gentleman, le jeune ménage qui s'était formé à Jegœrzeil, sous leur généreuse protection. L'insulaire en était prévenu par quatre lignes auxquelles un premier mouvement le porta à payer un tribut d'amour et de reconnaissance; Rachel était avertie; un repas champêtre était commandé; on dînerait sous une treille et au milieu des fleurs; on mangerait un poulet frit; pour dessert, on aurait de la crême et des fraises; on serait seuls; on trouverait ensuite de jolis ombrages; on causerait, et Charlotte

espérait que, l'exemple du couple bien uni que l'on aurait devant les yeux venant à exercer son influence, la parole déliée par l'aimable abandon auquel invite toujours le spectacle de la nature dans les premiers mois de l'année, ne tarderait pas à devenir, de part et d'autre, l'interprète de deux cœurs qui déjà s'entendaient assez bien.

Encore plus heureuse du moment présent que du lendemain qu'elle se promettait, mais qu'elle envisageait avec une douce et inquiète pudeur, la princesse reçut du Burgh dans la soirée un billet qui l'obligea de contremander le dîner rustique, et d'apprendre à sir Styndall que la promenade au faubourg de Jegœrzeil était remise. Elle s'acquitta de ce dernier soin sans en indiquer la cause déterminante, craignant les conjectures auxquelles elle pourrait donner lieu dans l'esprit quelquefois ombrageux du gentleman.

CHAPITRE XXX.

Marie-Thérèse et Charlotte d'OEdenbourg.

Le billet était tracé de la main de l'impératrice. D'une forme simple où se décelait l'amitié, il avait pour motif d'engager Charlotte à se rendre dès le matin au Burgh, et à se présenter à la porte des petits appartemens de Marie-Thérèse pour y déjeuner avec elle. L'heure indiquée était matinale, ce qui était peu surprenant, l'impératrice ayant conservé l'habitude d'être levée une des premières de son palais. Charlotte était portée à croire que, suivant sa coutume, l'auguste souveraine se proposait de l'entretenir de ses intérêts de famille, ce qui lui fit donner quelques soupirs au projet de promenade où elle comptait jouir d'une autre société. Nous sommes forcé de confesser que les

regrets de sir Styndall furent beaucoup moins vifs, quoique le plus grand bonheur à ses yeux fût de passer un jour en tête-à-tête avec la femme qui semblait née pour lui préparer de nouveaux destins. Cette faveur était si grande qu'il la redoutait, et qu'il craignait de manquer de forces contre les séductions dont il aurait encore à subir l'épreuve. Sans avoir des sens vierges, jamais l'insulaire n'avait aimé comme il aimait Charlotte; ou plutôt il n'aimait que du jour où il l'avait connue. Mais voulant arrêter sa passion dans les bornes qu'il lui avait prescrites et qu'elle menaçait sans cesse de franchir en dépit de toutes ses résolutions, il tremblait devant l'idée de se trouver seul auprès de cet être auquel il eût volontiers immolé son existence et auquel pourtant il lui avait trop coûté d'immoler son amour. De-là des perplexités déchirantes, de-là ces luttes d'un devoir cruel avec un penchant plein de charmes. Enivré de bonheur, quand il s'abandonnait à l'impression du moment, au moindre retour de réflexion sur lui-même sir Styndall, comme frappé à l'improviste, redevenait le plus mal-

heureux de tous les hommes, misère d'autant plus grande qu'alors on devait naturellement attribuer à une fâcheuse inégalité d'humeur ce qui n'était, chez lui, que la réaction d'une ame forte sur elle-même!

Pendant que, par une sorte de pressentiment des douces paroles qui eussent assiégé son cœur dans la journée du lendemain, l'insulaire était réduit à se féliciter du contre-temps qui l'enlevait à plus de délices peut-être que la nature humaine n'en peut supporter, Charlotte, de son côté, était obligée d'ajourner ses espérances. Toutefois ses paupières n'obéirent à la pression du sommeil qu'après qu'elle eut passé en revue les divers motifs de sa détermination en faveur d'un second hyménée; ils étaient tellement à l'avantage de l'étranger que ce n'était qu'une autre manière de s'y affermir. Ce prélude au repos de la nuit était plus doux que le repos même, aussi la princesse ne lui échappa qu'avec regret par l'entière invasion du sommeil.

Réveillée plus tôt qu'à l'ordinaire, vêtue avec une élégante simplicité, elle se rendit en voiture close au Burgh, où elle entra par

la porte d'Amélie. Il était sept heures du matin; les ordres étaient donnés pour la recevoir. Marie-Thérèse l'attendait dans son cabinet de toilette qui, comme le reste de l'appartement, portait les traces d'un deuil prolongé dans la troisième année de la mort de l'empereur François. Tout autour d'elle était tendu de noir : ce signe d'une douleur qui ne devait pas trouver de terme se lisait sur ses vêtemens empruntés à la même couleur. Ses cheveux, à l'exception de leur racine frontale, étaient cachés par un petit bonnet de soie noire dont les barbes, après avoir collé sur ses tempes, descendaient pour lui nouer sous le menton; son teint en paraissait encore plus blanc et sa peau plus fine; remarque qui pouvait s'appliquer également à l'endroit du coude où s'arrêtaient les manches de sa robe. Tel était son costume ordinaire, aussi n'attira-t-il nullement l'attention de la princesse d'OEdenbourg à laquelle l'impératrice présenta sa main qu'elle avait fort belle ainsi que le bras. Après que Charlotte y eut imprimé ses lèvres, Marie-Thérèse la baisa au front et fit apporter le déjeuner.

Dès qu'on eut desservi, l'auguste veuve appela sa jeune compagne près d'elle, et lui dit avec une sorte de solennité :

« Approchez, Charlotte, soyez sans crainte; c'est une amie qui va vous parler. »

La princesse d'OEdenbourg vint s'asseoir à côté de l'impératrice, sur un petit canapé de velours noir. Ce début, auquel elle ne s'attendait pas, en lui apprenant qu'elle aurait à soutenir une conversation qui lui serait personnelle, lui causa quelque inquiétude. Sans être rassurée par les paroles amicales de sa souveraine, elle se prépara à l'écouter très-attentivement, avec la persuasion que sir Styndall occuperait une place dans l'entretien auquel nos pages vont s'ouvrir.

Marie-Thérèse, en continuant de mettre quelque gravité dans sa voix : « Depuis un an, ma jeune amie, je vous vois moins. Vous savez pourtant que votre société me plaît, et que je n'ai pas cessé de vous être attachée. Croyez que je m'aperçois de votre absence. Vous ne demandiez seulement pas à venir à Schœnbrunn : si je ne vous l'avais proposé, nous ne nous serions

pas vues de tout le printemps. Charlotte m'oublierait-elle?

CHARLOTTE vivement : «Moi vous oublier, Madame! Vos bontés sont toutes présentes à ma mémoire. Vous m'avez faite ce que je suis; et, de tous vos dons, la bienveillance dont vous m'honorez, m'est sans contredit le plus précieux!

MARIE-THÉRÈSE : » Dites l'amitié! Mais celle-ci doit se cultiver, et il n'est pas bien de négliger ceux qui nous aiment. Si ma bonne petite Morave avait pensé à moi aussi souvent qu'elle a été présente à mon esprit, je crois que nous n'aurions pas été aussi longtemps sans nous voir.

CHARLOTTE avec embarras : » Je craignais d'être indiscrète... En effet, Votre Majesté me permettra de remarquer qu'elle a été très-occupée dans ces derniers mois; qu'elle a eu à recevoir les ambassadeurs de Pologne et de Russie; qu'elle a accordé plus d'une audience à celui de Toscane, dont le souverain aspire à l'honneur de s'allier à la maison de Hapsbourg; que les affaires du Nord lui ont pris beaucoup de momens; qu'elle a eu des

instructions à donner à ses propres envoyés, que des étrangers de distinction...

MARIE-THÉRÈSE l'interrompt en souriant : »Charlotte, quand on se lève aussi matin que moi, on a le temps de vaquer à toutes ces choses, et le soir reste pour les amis. Vous avez vu cet ordre établi au Burgh; il y existe encore; il me coûte de vous le rappeler. Mais, vous-même, vous recevez des étrangers; si je ne me trompe, on en voit plus, dans votre salon, qu'à ma cour. Chez vous, on ne parle qu'italien, anglais, ou français, tout, excepté l'allemand! Vous savez que cela me déplaît.

CHARLOTTE : » Ces étrangers sont presque tous fixés à Vienne par vos bontés, ou par celles de personnes qui vous touchent de plus près. Noverre, l'abbé Métastase, le bon Duval, Van-Swiéten lui-même... Vous avez appris par expérience qu'il est impossible d'arracher deux mots d'allemand [1] à l'abbé; le

[1] Ceci s'entend de l'autrichien, sorte d'idiome très-mal parlé dans le reste de l'Allemagne qui l'a pris en dégoût. Comme on le sait déjà, après trente ans de

pauvre Winckelmann, quoique né en Prusse, ne parlait, non plus, qu'italien; Haydn cause plus volontiers en cette langue, ou en anglais, qu'en toute autre, surtout depuis les succès de ses ballades écossaises; quant au bon Duval, lorsqu'il vient à Augarten...

MARIE-THÉRÈSE, imitant le son de voix de la princesse d'OEdenbourg : » Haydn, Noverre, l'abbé et le bon Duval ne sont pas les seuls étrangers auxquels on fasse bon accueil à Augarten. Ma jolie Morave est encore peu habile à dissimuler ce qui se passe au fond de son cœur. Vous avez rougi, Charlotte, quand j'ai prononcé le mot d'étrangers; en le répétant après moi, vous avez encore rougi...

CHARLOTTE, avec plus d'émotion que de trouble : » Votre Majesté, sans doute, veut parler de sir Styndall! Tout Vienne peut rendre témoignage à son caractère et...

MARIE-THÉRÈSE, sans la laisser achever : » Ecoutez-moi, Charlotte, et n'allez pas

séjour en Autriche, Métastase n'avait pu parvenir ni à l'apprendre ni à le prononcer.

m'interrompre. C'est pour causer en liberté avec vous et de vous-même, que je n'ai fait venir ce matin aucune des archiduchesses....

» Dès le jour où vous m'avez été présentée, vous m'avez plu. Tout le monde au Burgh s'est aperçu de cette impression que je n'ai pas cherché à cacher. Je n'ai négligé aucune occasion de le dire et de vous le prouver. Je suis loin de vous en adresser aucun reproche, car j'y ai trouvé ma propre satisfaction. J'avais du plaisir à vous voir près de moi. Votre franchise, votre excellent naturel me convenaient. Votre esprit vrai, délicat et souvent au-dessus de votre sexe, me charmait également. Une douce sympathie m'entraînait vers vous ; je vous aimais presqu'autant que l'une de mes filles, et vous savez si mes enfans me sont chers ! Vous avez perdu votre mari : cette conformité de nos situations nous a encore rapprochées ; j'ai trouvé au moins quelqu'un à qui parler d'une douleur qui survivra long-temps à son objet ! J'ai pu même déposer d'autres peines dans votre sein. Vous m'entendez, Charlotte ! si, comme

souveraine, j'ai eu mes inquiétudes et mes soucis, si la Providence les a dissipés, comme mère j'ai éprouvé des contrariétés; et, moins heureuse sous ce rapport, je n'en ai pas toujours vu la cause s'évanouir. Vous savez que l'archiduchesse Christine s'est mariée malgré moi, qu'elle m'a arraché un consentement qui m'a coûté, car la maison souveraine de Hapsbourg ne devait pas s'attendre, après les soins que je me suis donnés, à devenir pensionnaire d'un électeur de Saxe! C'est pour couvrir cette humiliation que j'ai appelé ma fille et son mari au gouvernement des Pays-Bas. Que vous dirai-je, ma bonne amie, que vous n'ayez déjà entendu de ma bouche au sujet de l'archiduc Joseph? En vain j'ai partagé avec lui le pouvoir : il le veut tout entier! Ce n'est pas assez pour lui d'être seul chargé du département de la guerre; il aspire encore à me chasser du cœur des vieux soldats avec lesquels je lui ai reconquis un empire! C'est d'un œil chagrin, je ne l'ignore pas, qu'il me voit passer auprès d'un corps-de-garde et y arrêter ma voiture pour déposer quelques largesses

entre les mains des fidèles serviteurs qui m'ont, ainsi qu'à lui, conservé deux couronnes [1].

» Tout cela, mon enfant, votre reine l'a confié plus d'une fois à votre discrétion; mais obligée de dissimuler ses ennuis devant ses sujets, elle aimait à se plaindre librement près de vous. La perte de l'empereur François n'a cessé de m'être présente; vous avez été témoin de mes regrets; j'espérais que privée, comme moi d'un époux, vous auriez continué à sympathiser avec ma peine, que nous aurions long-temps mêlé nos pleurs... J'ai pu m'abuser, Charlotte; vous êtes jeune, et, malgré la solidité de votre caractère, il est possible qu'à votre âge les impressions n'aient pas la durée qu'elles reçoivent du mien...

» Charlotte, d'un ton plein de sensibilité : » Oh! que cet entretien réveillerait en moi le souvenir de vos bontés, si j'avais eu le malheur de le laisser s'éteindre! Mais grâce au

[1] Sans doute Marie-Thérèse ici fait allusion à l'habitude où elle était de jeter sa bourse dans les corps-de-garde, vis-à-vis desquels elle passait en voiture.

ciel, Madame, ce reproche ne me poursuivra pas... Je sens que je ne l'ai pas mérité, j'espère même que je ne le mériterai jamais !... Quant au comte d'OEdenbourg, il m'a distinguée, préférée, il est père de mon enfant, c'est assez pour lui assurer des droits à ma reconnaissance et à mon respect. Combien ne dois-je pas honorer sa mémoire, puisqu'il m'a procuré l'avantage d'approcher de près ma souveraine et d'être bienvenue de Votre Majesté !.. Mais si son choix n'avait été qu'un calcul, si se décidant en ma faveur avec une promptitude qui lui a fait rompre ses premiers liens, il avait vu le bonheur autre part que dans la nouvelle union qu'il venait de former...

MARIE-THÉRÈSE, l'interrompant avec une sorte de sévérité: » Charlotte, prenez garde de chercher des excuses à une résolution déjà prise, et surtout de les chercher aux dépens de quelqu'un qui ne peut plus se défendre! La sincérité est le trait le plus aimable de votre caractère : c'est par-là que vous avez mérité mes bonnes grâces...

CHARLOTTE, sans hésitation : » Et que je

veux continuer à m'en montrer digne. Je n'ai rien dit à Votre Majesté qui ne fût vrai... Le comte était à la veille de devenir votre ambassadeur : non - seulement il ne m'avait pas parlé de le suivre à Saint-Pétersbourg pendant que cette affaire se négociait avec le chancelier-ministre, mais vingt-quatre heures avant d'être atteint de sa maladie mortelle, il me disait que ses arrangemens étaient pris pour me laisser à Vienne. A la vue des larmes que m'arrachait cette notification, et qui furent ma seule manière d'exprimer ce que je sentais, il ajouta qu'en réglant les choses ainsi, il ne faisait que se conformer à vos ordres. Quelques mois ensuite, ayant par hasard parlé de cette disposition au prince de Kaunitz, j'ai appris que Votre Majesté n'avait pas même été consultée à ce sujet.

MARIE-THÉRÈSE : » Il est vrai;... mais peut-être le comte voulait-il vous épargner l'ennui d'un séjour lointain et d'un climat rigoureux, s'épargner à lui-même les frais d'une double représentation ?

CHARLOTTE : » S'il m'avait aimée, il m'en eût

tout au moins témoigné quelques regrets.... Mais il croyait ma présence près de vous plus utile à ses vues; il ne fut même pas assez adroit pour me le dissimuler. Ma bonne souveraine me pardonnera-t-elle cette sorte de révélation dont je souffre, cette plainte tardive contre un homme descendu dans la tombe avec mes pleurs, qui a encore tous mes respects, mais qui sans doute attachait peu de prix à mon amour? Elle excusera peut-être ma susceptibilité, celle qui, à travers tant de vicissitudes, ne s'est jamais volontairement séparée d'un époux, et dont les courtes absences n'ont eu encore pour motifs que des nécessités pénibles à tous les deux? Il faut avouer que ma souveraine avait, pour fixer un cœur digne d'elle, des droits que je n'ai pas.... Belle, le front ceint d'une triple couronne....

MARIE-THÉRÈSE, en souriant: » Et ma jolie Morave en a rencontré un qui est venu d'un peu loin se fixer auprès d'elle..... Charlotte, puisque vous vouliez former d'autres nœuds, que ne vous décidiez-vous en faveur de quelqu'un de votre pays! Depuis trois ans vous

n'avez pas manqué de recherches.... Il faut qu'un étranger, qu'un inconnu....

CHARLOTTE, en rougissant, mais avec vivacité : » Pardon, mon auguste reine, sir Styndall n'est pas un inconnu dans Vienne ! Appartenant à une nation qui n'est pas la nôtre, il ne saurait se présenter à nos yeux avec des titres autrichiens; voilà son seul tort; mais depuis qu'il réside dans vos États, il s'y est fait connaître par des traits assez nombreux pour honorer tout autre caractère.

MARIE-THÉRÈSE : » Vous savez, Charlotte, que je n'aime pas les mésalliances !

CHARLOTTE, d'un son de voix affaibli par l'oppression que lui causent ces paroles : » Je ne vous ai encore rien demandé ni pour lui, ni pour moi, Madame. S'il a le malheur de vous déplaire, je tâcherai de trouver en moi assez de courage pour me soumettre à ma destinée.... J'ai pu espérer que vos bontés iraient encore plus loin; vous m'y aviez tant accoutumée, qu'il m'est devenu difficile de ne pas m'égarer.... Ma présomption méritait sans doute d'être punie.... Je m'efforcerai de.... »

Ici la voix manqua à la princesse d'OEdenbourg.

MARIE-THÉRÈSE, cachant son émotion sous une apparence de dépit : « Oui, vous vous efforcerez de l'oublier ! Voilà sûrement ce que vous voulez dire; et n'y parvenant pas, vous vous croirez plus malheureuse que vous ne le serez en effet! et, comme de raison, vous m'imputerez votre peine! C'est la règle, vous n'aurez garde de déroger à la coutume.... Ne sais-je pas tout cela d'avance? N'ai-je pas passé par-là dans ma propre famille?.... »

Charlotte avait trop de pénétration pour ne pas apercevoir le côté faible qu'on lui présentait. Telle fut sa réponse :

« A Dieu ne plaise que je charge de mon malheur Votre Majesté, à laquelle je dois tout ce que je suis! L'attachement dont je n'ai pu me défendre pour un homme que j'aurais bien de la peine à oublier (car, en cela, je ne saurais mentir à ma souveraine), ne portera aucune atteinte aux tendres et respectueux sentimens dont mon cœur a reçu déjà le dépôt. Je pourrai gémir, jamais

accuser ; souffrir, jamais me plaindre !..... »

Marie-Thérèse, toujours d'un ton d'humeur quoique démenti par ses regards. « Très-bien ! et l'on verra la belle Morave triste, languissante, et personne ne saura pourquoi ! et ses longues paupières baissées n'apprendront rien, pas plus que quand, venant à les relever, elle montrera des yeux qui auront perdu leur douce sérénité ! N'a-t-on pas déjà remarqué, Madame, que votre santé s'altère, et que votre teint n'a plus la même fraîcheur ? Vous avez au moins maigri..... »

Ces mots furent accompagnés d'un coup-d'œil scrutateur et presque maternel ; l'impératrice, prenant ensuite une des mains de sa jeune amie, continua de la sorte :

« Écoutez-moi encore une fois, Charlotte ! je veux m'expliquer franchement avec vous. S'il le fallait absolument je consentirais à une mésalliance plutôt qu'au chagrin de vous perdre ; mais vous ne sauriez jamais oublier que le sang de Témesch coule dans vos veines, et que vous portez un nom illustre entre les noms hongrois, le nom de votre mari ! Je

vous en parle une dernière fois, espérant que vous y penserez un peu avant d'en faire l'échange... » Aussitôt, voyant des larmes rouler dans les yeux de la princesse, Marie-Thérèse ajouta : « N'allez pas croire, Charlotte, que l'état de votre cœur ait échappé à mon attention; je l'ai si bien connu que Kaunitz, par mon ordre, a écrit à mon ambassadeur à Londres, pour lui demander des renseignemens précis sur votre Anglais, sur ses alentours, sur sa fortune réelle, sa famille, sa naissance : ces renseignemens se sont fait attendre quelques mois; enfin ils me sont parvenus... »

CHARLOTTE, avec une expression d'anxiété et interrogeant timidement de ses regards la physionomie de l'impératrice : « Eh bien?

MARIE-THÉRÈSE, prenant un ton froid et composé : » Eh bien! tout ce qu'on a pu apprendre, c'est qu'il est neveu, parent ou ami, car on ne sait trop lequel, d'un riche planteur de la Jamaïque, mort depuis bientôt deux ans, et qui lui a laissé son nom et sa fortune; Charlotte de Témesch, la princesse d'OEdenbourg, verra s'il y a là assez pour

justifier de sa part un changement d'état et de position ; si quelques qualités personnelles peuvent entrer en balance avec un aussi grand sacrifice ; si ,.. »

S'apercevant que Charlotte brûlait d'impatience de l'interrompre, elle se hâta de prévenir ses objections :

« Je n'ignore rien de ce que vous pouvez dire en faveur de cet étranger ; il a des sentimens généreux auxquels le prince et la princesse Esthérazy devant moi ont rendu témoignage ; sa conduite ici l'honore également beaucoup. Van-Swiéten lui a trouvé des connaissances assez étendues, quoique jointes à des idées hardies dont nous ne saurions trop nous garantir à Vienne. Aussi lui sais-je plus de gré de ses procédés envers le jeune comte Torontal qui n'a pas eu le bonheur de vous plaire. Enfin, sans approuver l'irritabilité par suite de laquelle, le même jour, il se jette dans un second duel contre un aventurier peu digne d'intérêt, je ne puis m'empêcher de rendre justice à son dévouement pendant l'inondation des faubourgs. On a entendu ce que j'ai dit sur ce sujet à mon cercle ; je n'ai

eu besoin d'être stimulée en cela par personne; et si mon fils, l'archiduc Joseph, toujours empressé à me substituer partout, n'avait pris les devans, j'eusse fait écrire à votre protégé, en mon nom et de ma propre chancellerie, pour lui témoigner ma satisfaction. »

CHARLOTTE, avec un soupir : « Il serait bien malheureux pour lui que les bontés de l'archiduc lui enlevassent les vôtres dont, certes, il sentirait beaucoup mieux le prix en ce moment! »

MARIE-THÉRÈSE : » Ce n'est pas ce que j'ai prétendu; vous avez l'art de retourner en votre faveur toutes mes idées... »

Puis en frappant à petits coups, de l'une de ses mains, dans la main de Charlotte qu'elle continue à tenir de l'autre :

« Je ne le vois que trop; nous aurons de la peine à garder long-temps au Burgh une princesse d'OEdenbourg. »

CHARLOTTE, d'un ton pénétré : « Elle s'en consolerait, si même en perdant son titre et tout ce qu'il peut avoir de flatteur au milieu d'une cour où règne l'auguste Marie-

Thérèse, il lui était permis de venir quelquefois en secret dans ce petit appartement, et comme par le passé, d'y déposer encore ses tendres hommages aux pieds de sa souveraine.

Marie-Thérèse, continuant le même mouvement de main : » N'allez pas prendre les choses trop au tragique; au défaut d'une princesse, qui aura voulu en faire à sa tête, nous pourrons nous accommoder d'une baronne, ou d'une comtesse, devant laquelle, non-seulement cette petite porte continuera à s'ouvrir, mais même une plus grande. C'est ce que nous aurons à régler dans notre sagesse, et, je le crains grandement, un peu plus tôt que nous ne l'eussions voulu. »

En ce moment, Charlotte, quittant la place qu'elle occupait sur le canapé de velours noir, se laissa glisser aux genoux de l'impératrice, dont elle couvrit les mains de baisers et de larmes.

Marie-Thérèse en fut émue : « Relevez-vous, Charlotte, dit-elle; cet entretien finit entre nous autrement que je ne l'espérais. Me voilà encore soumise à vos prestiges, sy-

rène que vous êtes ! Je me flatte que je n'aurai pas à m'en repentir. Je sens qu'il me faudrait vous aimer, fût-ce sous le nom de comtesse de Styndall ! Au moins, convient-il que nous sachions quel est au juste celui qui vous le donnera : c'est ce que je vous charge de m'apprendre au plus tôt, car toute la science de mon ambassadeur n'a guère abouti qu'à nous écrire de Londres ce que nous avions déjà entendu à Vienne. Vous sentez que l'origine de votre ami doit être fixée ; et puisque j'ai fait tant que de condescendre à vos désirs (je ne sais encore comment, et sans que vous ayez même pris la peine de me les manifester), je ne vous laisserai pas ignorer que je souhaite voir cette affaire conclue le plus promptement possible. Je ne doute pas, ma chère Charlotte, que vos relations avec M. de Styndall ne soient vertueuses, c'est pour cela que l'exemple en est plus dangereux. Après avoir établi un tribunal de chasteté, chargé de censurer les liaisons trop suivies, et même d'y mettre obstacle, je serais répréhensible de ne pas vous contraindre à donner à la vôtre, si

tant est qu'elle ne doive pas cesser, la sanction immédiate de l'Église.

» A propos, voilà une difficulté de plus, que je me reproche de ne pas avoir placée sous vos yeux avant de me laisser aller à vos séductions. Je sais que nous avons quelques exemples, quoique bien rares en Autriche, de mariages entre des conjoints de deux religions; ce sera encore une affaire qu'il me faudra arranger avec l'archevêque Miggazi, au risque d'en être grondée, car tout le monde à présent a ce droit.... Mais souvenez-vous bien, Charlotte, pour l'acquit de ma conscience et de la vôtre, que j'y mets une condition, c'est que vous entreprendrez la conversion de votre Anglais; vous m'en répondez devant Dieu, entendez-vous? car je suis parfaitement instruite des moyens que vous avez en réserve pour changer jusqu'aux volontés.... Allez, voilà l'heure où le prince de Kaunitz va me venir avec son porte-feuille; j'espère que vous ne m'oublierez plus aussi long-temps. »

Charlotte, après avoir balbutié quelques paroles, pour principale réponse, colla de-

rechef ses lèvres sur les mains de l'impératrice ; mais celle-ci lui donna un baiser au front, comme au moment de l'entrée dans le cabinet : ensuite, sonnant la première de ses femmes, elle fit appeler l'huissier de service.

CHAPITRE XXXI.

Comment finissent certains hommes. — Puissance d'une le

De retour à Augarten, la princesse d'Oldenbourg éprouvait un tel contentement, qu'elle sentit le besoin de le communiquer à sa cousine. Appelée dans la chambre de Charlotte, la baronne de Steinn, à quelques particularités près qui concernaient l'impératrice, reçut l'entière confidence de ce qui s'était passé au Burgh. Satisfaite des résultats, elle en parut moins surprise que la princesse ne s'y attendait, et elle en donna la raison en ces termes :

« Vous allez dire, ma chère Charlotte, que je tiens à mes idées. Sans me prévaloir du petit nombre d'années que j'ai plus que vous (lequel petit nombre ne s'élevait qu'à la douzaine), et pendant lesquelles j'ai pu étu-

dier le monde et ses usages, je vous assure que ce que vous venez de m'apprendre suffirait seul pour me confirmer dans mon sentiment. Je connais, comme vous, l'impératrice-reine; mais je connais aussi son aversion pour les mésalliances. Malgré l'attachement que vous lui avez inspiré, je suis assurée qu'elle ne consentirait pas d'aussi bonne grâce à votre union avec monsieur de Styndall, si elle n'en savait plus que vous et moi sur le compte du gentleman. Croyez qu'elle ne vous a pas tout dit. Il est évident que le planteur de la Jamaïque n'est là que pour couvrir un mystère. Au reste, profitez de ces dispositions; et puisque le jeune seigneur est attaché à votre char, suivant l'expression poétique, fixez-le au plus tôt par des nœuds qui l'y retiennent à jamais, car des ordres supérieurs pourraient bien le rendre à une autre destination. »

Charlotte ayant réprimandé sa cousine sur son ton romanesque, et lui ayant reproché de pousser trop loin la plaisanterie en matière aussi importante : « Je ne plaisante pas, reprit la baronne, il m'est revenu, de bonne

part, que monsieur de Styndall reçoit des lettres de l'étranger, qu'il s'enferme pour y répondre, que tout nouvellement on lui a remis des dépêches de France et d'Angleterre, qu'il les a encore brûlées immédiatement après les avoir lues, et qu'il va lui-même porter les siennes au bureau de la poste, sans doute pour ne pas les confier à d'autres mains. »

La princesse d'OEdenbourg comprit bien que sa cousine devait ces documens à l'indiscrétion de Tom Sylcock, et elle n'eut pas de peine à deviner par quelle voie ils lui étaient parvenus. Sans attacher d'importance aux conjectures de la baronne de Steinn qu'elle jugeait incorrigible, dès qu'il se présentait occasion de prouver une prétendue perspicacité plus d'une fois en défaut, elle se décida au parti qui, d'accord avec ses propres désirs, remplissait le mieux les intentions de l'impératrice.

Sur-le-champ, mettant la main à la plume, pendant qu'Élisa, en secret, écrivait à son mari, pour lui annoncer le mariage qu'elle voyait prêt à se célébrer dans sa famille, Charlotte invitait sir Styndall à se rendre à

Augarten. Sans faire mention des dispositions favorables de Marie-Thérèse, elle laissait transpirer, dans son billet, assez de sa propre satisfaction, pour provoquer toute celle de l'insulaire. Celui-ci était absent, quand le message de la princesse fut apporté au Wiéden. Occupé à visiter le petit établissement de la veuve Flaxmann, dont il avait assuré le sort, après l'inondation de Léopoldstat, il trouva, chez lui, à son retour, diverses lettres qui lui furent, en même temps présentées, et parmi lesquelles le billet de Charlotte occupait si peu de place, qu'il se déroba d'abord à ses regards.

Pour début, ouvrant un paquet volumineux, cacheté en noir, sous le timbre de Montpellier par Bruxelles, il y apprit, d'Emma Riverss, que le chevalier de Saint-Yvon avait rendu les derniers soupirs, entre les bras de son épouse, avec un calme et une sérénité dignes d'une meilleure vie, dans la supposition où les apparences n'auraient pas été trompeuses. Le gentilhomme breton, quelques jours avant sa mort, avait écrit de son côté, à son bienfaiteur, pour lui dire

adieu. Sa lettre, sous cachet, était incluse dans celle de sa veuve. A l'expression d'une juste reconnaissance, mais présentée dans le style qui lui était propre, il faisait succéder un avis qui méritait toute l'attention du gentleman. Nous allons fidèlement transcrire ce passage, avec quelques-unes des lignes qui le précédaient et le suivaient immédiatement.

« Mon cher Frédéric, dans ma vie, dont le fil tient à peine au fuseau, je vous ai occasioné bien des déboursés d'argent et quelques chagrins. A l'égard de ces derniers, puisse se trouver quelqu'un qui vous en récompense ! Quant aux autres, vous étiez assez riche pour y faire face, et assez généreux pour consentir à cet emploi de votre fortune. J'espère même que vous continuerez à être le protecteur de mon fils et de sa mère. La pauvre Emma ne m'aime plus. Je ne lui en veux pas pour cela. Après lui avoir enlevé l'amitié de sa famille, ce dont sans votre intervention, elle eût encore été plus mal payée par moi, je devais m'y attendre. Je suis devenu, pour

elle, un être fort maussade, fort dégoûtant, et il est temps que cela finisse.

» Oui, mon cher Styndall, je vais déposer, entre vos mains, les deux sceptres que je devais à votre munificence. Je vous cède tous mes droits souverains en Europe. Régnez, sans partage, sur la France et sur les Iles-Britanniques, comme dans l'antique Latium et dans cette froide Austrasie, où vous avez étendu vos conquêtes de plus d'une sorte! Je n'ignore pas que vous avez été assez heureux pour rencontrer et pour captiver un cœur digne de vous. Une femme belle, opulente, alliée au sang des rois, d'un esprit plus élevé encore, n'a pu voir le grave, le sage Styndall, sans apprécier son mérite : c'est dire qu'elle vous a aimé. Marchez, sans crainte, vers vos brillans destins! Asseyez-la sur le trône, à votre droite ou à votre gauche; soyez heureux, avec elle et par elle, mon ami! Prêt à finir une carrière qui a eu aussi son haut et son bas, je ne vous envie point le bonheur de la vôtre. Je suis encore stupéfait qu'il se soit trouvé, sur la terre, un être qui, malgré mes sottises, m'ait

voulu quelque bien, et je ne suis pas fâché que cet être soit arrivé à une brillante fortune par ses qualités personnelles... Je n'aurai donc pas porté malheur à tout le monde!

» Styndall, si j'ai entrevu quelque chose dans votre mystérieuse existence, si j'ai reconnu, par surprise ou inductions, qu'au moins sous certains rapports, nous n'étions pas absolument étrangers l'un à l'autre, soyez en paix! Aucune de mes paroles présentes ou passées ne troublera votre félicité. Vous savez qu'au plus fort de nos démêlés, alors que nous étions puissances belligérantes et que vous lanciez contre moi vos manifestes, j'ai respecté vos secrets d'État. En votre présence, même dans ma plus grande irritation, il ne m'est pas échappé un mot qui pût les compromettre. Ils descendront avec moi dans la tombe; ils y seront descendus quand vous recevrez cette lettre autographe scellée de notre sceau, et que nous n'avons pas seulement donnée à contresigner à notre chancelier en cornette ou à notre secrétaire des commandemens. Vivez donc heureux!

» Mon cousin (car prêt à partir pour la région des ombres, *quò Tullus dives et Ancus*, prêt à mêler ma cendre à celle des rois mes prédécesseurs, sans que je sache au juste s'il y a jamais eu prince ou princesse souveraine inhumés à Montpellier, vous ne trouverez pas mauvais que j'use encore cette fois, d'une locution familière aux têtes couronnées); mon cousin, dis-je, défiez-vous d'un insigne gueux, Italien d'origine, scélérat par caractère et par profession, qui déjà, depuis deux années révolues, nourrit contre Votre Majesté des sentimens assez pervers pour nous faire redouter que d'un instant à l'autre, quand nous aurons rendu notre royal et dernier souffle, il ne travaille à l'exécution des plus criminels projets. Ce sujet félon et déloyal, du nom de Fratello, à vous déjà connu, pourrait bien attenter à votre personne sacrée, si vous ne mettez la sienne en lieu de sûreté, ce qui vous serait très-facile, puisqu'il est déjà coupable de sévices graves envers une auguste princesse actuellement de vos amies et bientôt, nous a-t-on assuré, de vos parentes. Par ainsi, il dépend de vous de le

recommander efficacement à votre bien-aimée cousine l'impératrice-reine, dès qu'il paraîtra sur le territoire des États autrichiens. Ce sont là de petits services que volontiers les hautes puissances se rendront toujours réciproquement. Nous vous donnons cet avis en fidèle allié, persuadé que le susdit Fratello, dans son ame vindicative, médite de vous faire sous peu une visite. Or, vous n'ignorez pas que cette sorte d'ennemis procède le plus souvent par voies et armes cachées.

» Voici sur quoi je fonde mes prévisions : ce misérable, ulcéré contre vous depuis l'affaire du Ranelagh, qu'il m'avait presque totalement déguisée et que ma femme, mieux instruite par votre dernière, a rectifiée dans mon esprit, vous a juré une haine qu'il cherche à dissimuler avec moi, mais qui perce dans ses moindres actes. Vous savez ce que c'est que la haine d'un Italien. Elle mérite d'autant plus votre attention, que celui-ci a essayé cent fois, d'abord assez ouvertement, puis d'une manière plus détournée, après que madame de Saint-Yvon lui en a manifesté sa mauvaise humeur, de me sur-

prendre le secret vrai ou prétendu qui vous concernerait et dont il me croit en possession!.. Tu me demanderas, Frédéric, comment j'ai pu garder auprès de moi ce mauvais sujet et le nourrir de tes dons? Que veux-tu, mon ami? J'étais triste, abandonné, cousu d'infirmités; je voyais bien qu'Emma ne m'aimait plus, et ce drôle m'était devenu nécessaire. Il me donnait le bras à la promenade, il m'égayait au logis, car le coquin est amusant quand il en prend la peine. A présent que je vais le licencier, prends garde qu'il ne te tombe sur les flancs comme un méchant *condottiero*, sans foyer et sans asile. Il a beau ruser avec moi; je le connais, il ne ferait pas de quartier à un ennemi, et tu es le sien. Il affirme que tu as assommé un sien frère. Entre nous, je crois que c'est lui qui l'aura dépêché par tendresse; un averti en vaut deux.

» Je ne puis plus plaisanter, Frédéric : c'est donc être mort. A peine me reste-t-il la force de tenir la plume. Le caractère et l'encre de cette lettre te prouveront qu'elle a été écrite à diverses reprises. Bien ou mal

joué, mon rôle est fini. La conclusion n'en est pas récréative; mieux eût valu la recevoir de ta main... Je dois pourtant, à la vérité, de te déclarer que si j'étais à le recommencer, je l'entreprendrais d'une autre manière, non que j'attendisse beaucoup de la vie, c'est un sot jeu; mais je pense qu'il était possible d'en tirer un meilleur parti, et, en cela, tu pourrais bien avoir raison. Emma avait de quoi me rendre heureux. Je n'ai point distingué ce qu'il y avait en elle de positif à mon avantage. Je m'aperçois qu'elle possédait le germe d'une femme aimable et d'une charmante épouse. Ma foi! c'est trop tard s'en aviser pour l'en avertir! Un autre le lui apprendra peut-être, et tant mieux pour elle ou pour mon successeur! Quant à moi, ce ne sont plus mes affaires. Je suis déjà un être en oubli, je le sens; je devais m'y attendre. Frédéric, être oublié! il y a quelque chose de bien dur dans ce mot!... C'est une souffrance que tu n'éprouveras jamais. Tu es né bon: il t'arrivera de penser une ou deux fois à moi, et puis... ce sera tout! Au fond, que t'en reviendrait-il? Est-ce plutôt que nous

nous serions jadis connus?.. Et pourtant j'éprouve le besoin de te dire un dernier adieu. Adieu donc, Frédéric!

» Le chevalier DE SAINT-YVON. »

La lecture de cette lettre attrista sir Styndall, non en ce qui le concernait personnellement, mais par un retour vers une vieille amitié depuis long-temps éteinte, et qui ne laissait pas d'avoir marqué son cœur d'une trace douloureuse. Il en était comme d'une plaie guérie, mais sur la cicatrice de laquelle on n'appuie jamais le doigt, sans y réveiller un sentiment pénible. Les derniers momens de ce Français étaient faits pour affliger une âme aussi honnête que celle de l'insulaire. Comme la légèreté d'esprit à pareille heure lui semblait déplacée! comme elle était triste cette indifférence pour ce qu'on laisse après soi et pour soi-même! quel vide et avec quelle vérité de couleurs il était décrit! La mort était tout entière dans les lignes de l'étranger; elle y était avec tout ce qu'elle a de froid et de sombre, chez l'homme qui n'a amassé aucuns souvenirs de vertu, qui n'a réchauffé

aucun être ici-bas de sa douce affection. Un seul point lumineux brillait dans cette nuit de ténèbres, et c'était à l'honneur qu'il devait d'y paraître. Bien ou mal informé, le chevalier de Saint-Yvon avait su respecter le secret d'un ami : c'était beaucoup. Ici se montrait l'ascendant d'une fierté nobiliaire qui, dans certaines classes, survit souvent à des qualités plus essentielles, et quelquefois en tient lieu.

Quant à l'avis donné par le chevalier sur l'Italien, il eût fallu ne pas valoir mieux que Fratello pour l'omettre. Le gentleman y songea fort peu ; mais il s'occupa avec un tendre intérêt de la veuve de son ancien ami? Il écrivit à cette jeune femme, il lui envoya à peu près tout ce qu'il avait d'or monnoyé en sa possession, voulant lui faciliter les moyens de retourner le plutôt possible en Angleterre, et profitant pour cela du départ d'un compatriote qui, de Vienne, se dirigeait en droiture vers Montpellier où il allait rejoindre sa famille.

D'autres lettres étaient sur le bureau de sir Styndall : en les déplaçant il aperçut le

billet de la princesse d'OEdenbourg. Le saisir, briser le cachet, parcourir les lignes qu'offrait le papier, en avoir tous les mots présens à l'esprit seraient une suite d'opérations distinctes dans l'examen analytique d'un métaphysicien : ici ces divers actes n'en constituèrent qu'une seule.

« Venez à Augarten, lui disait-on ! J'ai à vous apprendre des choses qui ne vous feront pas de peine, car elles me causent beaucoup de plaisir à moi-même. Stendall, nous pouvons nous aimer en toute paix, en toute innocence ! Puisqu'il fallait nous aimer, puisqu'il ne dépendait plus de moi de cesser de vous aimer, oh ! qu'il m'est doux de pouvoir vous dire enfin tout haut, et de me dire à moi-même que je suis la meilleure de vos amies !

» CHARLOTTE D'OEDENBOURG. »

Bien qu'il y eût quelque chose d'énigmatique dans ce billet, il était délicieux à lire, il était délicieux à méditer. Quelle transition pour l'insulaire ! De la lettre d'un jeune libertin déjà émérite, sans attache-

mens, sans titres à l'intérêt, égoïste jusque dans ses derniers momens, ne regrettant que de n'avoir pas tiré un assez bon parti de la vie, ne laissant non plus de regrets à personne, ne voyant dans les qualités long-temps méconnues d'une épouse, que l'avantage personnel qu'il pouvait y trouver; d'une telle lettre, disons-nous, passer à un billet tracé par la main d'une femme aimante et vertueuse, adorée de tout ce qui l'approche, c'était d'un caveau sépulcral, être transporté dans un Élysée; c'était éprouver en un point, ce que l'existence peut avoir de plus ravissant tant qu'elle restera unie à des liens terrestres! Sir Styndall s'abandonna avec charme à cette impression nouvelle. Lu, relu, approché, détaché de ses lèvres, apostrophé, traité comme un être animé, presque associé aux sentimens qu'il faisait naître, le papier reçut des hommages pleins d'exaltation, cependant accompagnés de respect et par cela même encore plus dignes de leur objet réel. Les yeux, la personne de l'insulaire étaient au Wieden; mais son ame tout entière était à Augarten; une

voix douée d'un pouvoir magique ne l'y avait pas vainement appelé.

Il arriva ici ce qui avait lieu dans toutes les grandes émotions du gentleman, dans celles surtout qui affectaient le plus voluptueusement son être ; c'est qu'il s'effraya bientôt de son bonheur. Une plus douce intimité que celle qui existait déjà entre lui et Charlotte d'OEdenbourg, ne lui semblant point une chose possible ou seulement à désirer, il se demanda quel événement imprévu avait donc dicté à la princesse les lignes dont il venait de partager le tendre enthousiasme. Après diverses questions qu'il s'adressa à lui-même, et autant de commentaires du billet qui causait à la fois sa joie et ses alarmes, il finit par se rassurer.

« Et si cette femme charmante, se dit-il, connaît comme moi ce qu'il y a d'enchanteur dans cette union de nos ames, si j'ai été assez heureux pour la déterminer à un commerce de pensées et de sentimens qui ait pour elle quelques attraits, il me restera encore à bénir le ciel ! J'en aurai été assez bien traité, dût-il, dans ses voies impéné-

trables, ne pas donner à nos destinées le complément que, né sous une meilleure étoile, j'eusse pu me promettre ! Que m'importe le reste ? Au moins j'aurai vécu ! O Charlotte ! il est encore doux de t'aimer, même en s'imposant le plus rigoureux des sacrifices ! »

Agité d'une curiosité qui cessait d'être pénible, sir Styndall se coucha. Retrouvant la même émotion à son réveil, il se leva et partit pour Augarten à pied, avec l'attention de régler sa marche de manière à se présenter, selon sa coutume, à l'heure où la princesse, généralement peu matinale, serait prête à le recevoir. Les deux cousines l'attendaient pour déjeuner. Il s'assit entre elles. La gaieté qu'il lut sur leurs visages mit la sienne en plein essor. On mangea des pâtisseries, on but du chocolat ; ensuite vint la promenade au jardin. Jamais Charlotte ne parut plus aimable, quoiqu'un certain embarras se peignît dans ses regards. L'insulaire était dans un état d'extase. Cependant les heures s'écoulaient et on n'arrivait à aucune révélation nouvelle : voulait-on le

tenir en suspens ? Était-ce un piége tendu à sa crédulité ? Comment redouter quelque chose de pareil de ce qui était la candeur même ! Aurait-on perdu le souvenir du billet écrit la veille ? Mais il était si positif, il exprimait une telle satisfaction, qu'il ne pouvait si tôt être sorti de la mémoire de la femme qui avait invité tendrement un ami au partage de son bonheur ! Serait-ce coquetterie de la part de Charlotte ? Son caractère répugnait à une pareille supposition ; d'ailleurs elle se connaissait assez de qualités naturelles et acquises pour charmer sir Styndall, sans recourir à des prestiges aussitôt évanouis qu'ils sont mis en usage près d'un homme de sens ! Enfin aurait-on changé d'avis et voudrait-on lui faire un secret de ce que l'on avait été d'abord si pressé de lui apprendre ? Comment le croire, puisque jusque-là rien n'avait été caché dans la conduite de la princesse d'OEdenbourg, puisque le gentleman connaissait même son antipathie, pour tout ce qui s'offrait à ses yeux sous une apparence mystérieuse ! Non que l'élève du sage Ulric regrettât de ne pouvoir

s'immiscer dans les affaires de ses amis ou dans celles des personnes indifférentes; mais étrangère à toute dissimulation dès son bas âge, elle ne se fût pas pardonné de s'en permettre l'emploi ou d'y prêter les mains. Qu'est-ce qui suspendait donc un épanchement sur lequel l'insulaire s'était cru en droit de compter? Certes il y avait de quoi le rendre très-préoccupé du problème qu'on lui donnait à résoudre.

Toute franche et naïve que se montrât Charlotte avec un esprit supérieur, toute fille de la nature qu'elle fût avec des grâces inimitables, elle avait pensé à sa position de femme vis-à-vis de M. Styndall, et sa pudeur, sans avoir jamais été chez elle un résultat de calculs étudiés, s'alarma par la simple idée de raconter à un être d'un autre sexe, ce qui s'était passé entre elle et Marie-Thérèse. Cet entretien, dans lequel l'insulaire, à son insu, avait joué un rôle principal, pouvait bien se replacer sous sa plume, mais non dans sa bouche. Il lui eût trop coûté de dire, face à face, même à l'homme qu'elle aimait le mieux, ce que son cœur lui avait dicté pour lui, de-

vant l'arbitre de leur sort commun. Avocat charmant, elle avait bien plaidé la cause en l'absence de l'une des parties; mais elle ne saurait consentir à répéter son plaidoyer en présence de celui qu'elle avait si bien défendu. Cependant elle voulait s'expliquer; l'honnête Herberg lui en avait imposé la loi; et voici l'expédient dont elle s'avisa pour traiter une question dans laquelle les deux premiers sentimens de son sexe, la pudeur et l'amour, tour à tour, lui ordonnaient et lui défendaient de se taire.

Pendant que la baronne vaquait à quelques soins domestiques, un petit dialogue s'établit entre la princesse et le gentleman. Nous allons le transcrire.

« Vous avez reçu mon billet? — Je n'osais, ma charmante amie, vous rappeler la promesse qu'il renfermait. — Eh bien! je vous en adresserai prochainement un autre, ou plutôt attendez-vous à recevoir une bien longue lettre demain matin; car je vous raconterais mal ce qu'il me sera plus facile de vous écrire. » En prononçant ces mots, Charlotte sentit le feu lui monter au visage;

ensuite elle ajouta : « Ma lettre est déjà faite ; c'est encore un dialogue, car je sais que vous les aimez. — Oui, quand ils me viennent de vous, et que vous y tenez une place. — Vous y avez aussi la vôtre. — Eh bien, vous allez me le donner, Charlotte ! — Je ne puis y consentir qu'à une condition. — Je l'accepte. Quelle est-elle ? — C'est de ne lire ma lettre qu'au Wiéden, ce soir, à dix heures, pas plus tôt, ou demain matin, à votre choix. — Tout ce qui vous plaira ; donnez, donnez donc, aimable Charlotte ! » La lettre fut reçue, et un baiser fut imprimé sur la main qui, après l'avoir tirée d'un sac à ouvrage, l'avait présentée en tremblant. L'insulaire put remarquer encore qu'une rougeur, plus vive que la précédente, se manifesta sur le front de la princesse, des lèvres vermeilles de laquelle tombèrent aussi, faiblement articulées, mais non sans charme, les paroles suivantes : Vous m'apporterez votre réponse à Augarten, n'est-ce pas, Frédéric ? — Est-ce à vous de me le recommander, ma charmante amie ! »

Sur ces derniers mots, la baronne de Steinn venant à rentrer dans la chambre, le dialogue

eut sa fin, et la lettre était déjà à l'abri des regards indiscrets. Ce n'est pas qu'Élisa ne fût informée du parti auquel sa cousine s'était arrêtée; mais quelle que fût l'union des deux nobles Hongroises, sir Styndall n'ignorait pas qu'il était des faveurs et des privautés permises, qui eussent perdu leur prix, aux yeux de Charlotte comme aux siens propres, en présence d'une tierce personne.

Dans l'amour, quand il est senti par des cœurs délicats, tout est événement. Une lettre, ainsi reçue à la dérobée, piquait la curiosité de l'insulaire. Ne pouvant en deviner le contenu, brûlant d'impatience de l'ouvrir, sachant qu'il n'y procéderait qu'au Wiéden, et qu'il faudrait y attendre encore l'heure prescrite, il n'en désirait pas moins être de retour au logis. Sa visite ne se prolongeait plus qu'avec une véritable anxiété. Chose assez rare! c'était pour s'entretenir plus intimement avec Charlotte, qu'il aspirait à s'éloigner d'elle. L'œil tantôt à sa montre, tantôt sur le cadran de la pendule, il épiait la marche des aiguilles, avec le regret de ne pouvoir en accélérer le mouvement.

En effet, dès l'abord, il avait annoncé à la princesse qu'il quitterait l'hôtel d'OEdenbourg tôt après midi, par la nécessité où il se trouvait de recevoir, chez lui, le jeune Anglais, auquel il destinait les dépêches préparées pour la veuve du chevalier de Saint-Yvon. C'est avec beaucoup de peine que jusque-là il parvint, non à modérer, mais à dissimuler imparfaitement son inquiète agitation; enfin le marteau allait tomber sur le timbre, et sir Styndall, bien certain que son compatriote ne quitterait pas Vienne sans se rencontrer avec lui, puisqu'ils devaient dîner ensemble, n'en hâta pas moins de quelques minutes l'heure de son départ. Nous ne chercherons pas à savoir si Charlotte, aux yeux de laquelle cet empressement ne put échapper, en trouva en elle-même l'excuse. Nous nous bornerons à remarquer qu'elle soupçonna probablement le motif auquel cédait Frédéric, et qu'elle n'en parut pas très-offensée, si nous en jugeons par l'éclat dont brillèrent ses charmes au moment où l'insulaire prit congé d'elle. Il la regarda avec délices, et plein du philtre qu'il aspirait à longs traits,

il fut enivré comme le jeune époux qui, après avoir prononcé à l'autel les paroles d'un engagement sacré, lève les yeux sur sa compagne, et la trouvant belle, se félicite de s'être à jamais assuré des droits sur une créature aussi ravissante. Telle fut la première impression à laquelle le gentleman s'abandonna, alors qu'il descendait rapidement les degrés.

Ce qui est également vrai, c'est que, parvenu à la distance de quelques toises de l'hôtel d'OEdenbourg, il ralentit tout-à-coup l'impétuosité de ses pas, en se demandant à quoi aboutirait cette précipitation? La lettre, l'importante lettre dont il était saisi, et qui agissait sur lui en manière de talisman, occupait toutes ses pensées. Il la tira de son porte-feuille, la tourna entre ses doigts, s'aperçut qu'elle n'était pas même cachetée, et n'en respecta pas moins la volonté qui venait de la lui confier. Cependant un champ vaste était ouvert à ses conjectures, quoique heureusement circonscrites dans un cercle de probabilités favorables. Vaines tentatives, il n'en était pas une que sa raison pût accueillir! Aurait-on l'idée de

lui offrir un emploi dans l'un des principaux dicastères ? Il ne l'accepterait pas, et son refus aurait sans doute l'inconvénient de mécontenter l'impératrice ou l'archiduc Joseph! Par hasard lui aurait-on préparé l'honneur d'une présentation à la cour? Il ne voyait pas là de quoi justifier l'empressement de Charlotte qui, dans sa retraite de Klattau, avait pris l'habitude de mettre les choses de la vie à leur véritable valeur!

« Mais pourquoi, se disait-il, m'avoir interdit l'ouverture de cette lettre avant dix heures du soir? Ah! sûrement (telle était la réponse qu'il s'adressait), c'est que l'on aura présumé que le contenu en serait à mes yeux d'une telle nature, que, d'une part, il me provoquerait à des sentimens de reconnaissance dont, sur l'heure, je voudrais porter l'hommage à Augarten, et que, de l'autre, il donnerait matière à réflexion, ce en quoi on serait fâché de gêner mon libre arbitre: il s'agit donc ici d'un secret de grande importance! Insensé, me voilà revenu à mon délire! Charlotte, qu'as-tu fait de ma raison? Ne suis-je plus que ton jouet ou ton vil es-

clave? Hier, deux lignes de ton écriture m'abattaient de volupté; je succombais sous ce poids au-dessus de mes forces; et voilà qu'aujourd'hui les caractères que tu as tracés me livrent à un autre genre de supplice! Femme inconcevable, sera-t-il dit que tout ce qui me viendra de toi soit destiné à jeter le trouble dans mon ame? Qu'importe que ce soit de plaisir ou de terreur que tu me frappes, si tu parviens ainsi à m'anéantir? »

Et après cette dernière réflexion, d'un mouvement qui tenait de l'effroi, il repousse la lettre dans son porte-feuille.

Toutes ces considérations diverses, pendant lesquelles le gentleman avait dû ralentir encore son pas, prirent du temps, et, de conjectures en conjectures, regardant à sa montre, il s'aperçut qu'il était assez éloigné du Wiéden, bien que la deuxième heure du jour fût prête à sonner. Après s'être fait quelques reproches à lui-même sur une passion dont il reconnaissait que chez lui l'empire s'accroissait d'une manière funeste, il prit une voiture de place qui le transporta rapidement à son hôtel.

Certes, le jeune Anglais par lequel il y était attendu, dut emporter de sir Styndall une singulière idée dans ses voyages, s'il le jugea sur la préoccupation à laquelle il le vit livré pendant les trois heures qu'ils passèrent ensemble. Il est vrai que le flegme britannique s'accommodait assez du silence qui régna entre les deux convives pendant une partie de leur repas; mais le bon sens de l'étranger dut s'étonner des disparates auxquelles leur conversation donna lieu, malgré le laconisme de Frédéric. Suivant l'usage national, on parla un peu plus au dessert, et par conséquent le domicilié de Vienne se mit un peu plus à découvert par ses distractions.

Enfin le gentleman se vit seul. Le soleil venait de se coucher; les travaux du jardin étaient suspendus; mais les domestiques et quelques voisins auxquels l'insulaire en permettait l'entrée s'y promenaient. Dans la crainte de ne pas y trouver la solitude devenue pour lui un besoin, sir Styndall monta dans sa chambre. Son premier mouvement fut de tirer de son porte-feuille la lettre de

la princesse d'OEdenbourg, et de la poser sur son bureau, vers lequel il tint ses yeux constamment dirigés pendant plusieurs minutes. Sortant de cette immobilité, il se fit apporter des lumières. Ensuite il marcha à grands pas dans l'appartement, revint au bureau, y regarda encore, et, comme attiré par un charme irrésistible, il continua cet exercice jusqu'à l'approche du moment où les ordres suspensifs seraient levés. L'aiguille était prête à terminer sa dixième révolution sur l'émail horaire : alors, se dirigeant vers le papier magique qui, pendant plus d'une demi-journée, avait absorbé son existence, il mit fin à cette dernière contemplation par les paroles suivantes :

« Cher et cruel écrit échappé à une main bien plus chère, si j'en crois mes pressentimens, tu vas décider de mon sort ! Tu renfermes pour moi l'arrêt du destin. Par toi, heureux ou malheureux, je saurai bientôt si cet éclair de félicité qui a brillé un moment à mes yeux devait me guider vers le doux abri qu'il me permettait d'entrevoir, ou s'il n'était que l'indication mensongère d'une

route faite pour me conduire aux abîmes! Et toi, femme charmante, être ravissant que le ciel, dans sa plus grande bonté ou sa plus grande rigueur, a placé sur mes pas, parle! C'est ta voix qui va me replonger dans la solitude affreuse dont elle m'avait tiré, si elle ne ratifie la continuation de cet état de paix ineffable auquel je me suis cru appelé par tes accens! Je ne le vois que trop, j'ai abdiqué ma volonté entre tes mains! Ta puissance est souveraine sur moi : tu n'en connais encore que la plus faible partie; tremble de l'apprendre tout entière! »

Comme il terminait ces mots, moitié prononcés à haute voix, moitié mentalement, dix heures sonnaient à sa pendule : la lettre de Charlotte, déjà déployée, recevait un mouvement d'oscillation entre ses doigts; il la lisait!

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE
DES CHAPITRES

Pages.

CHAPITRE XXIV. — Correspondance. 1

CHAPITRE XXV. — Winckelmann à Vienne. 144

CHAPITRE XXVI. — Opinions diverses sur la doctrine de Winckelmann. 75

CHAPITRE XXVII. — Départ de Winckelmann. — Schœnbrunn. — Un baiser. 106

CHAPITRE XXVIII. — Effet extraordinaire. — Mort de Winckelmann. 136

CHAPITRE XXIX. — Retour à une question déjà traitée. — John Howard. — Deux philantropes. 167

CHAPITRE XXX. — Marie-Thérèse et Charlotte d'Oldenbourg. 206

CHAPITRE XXXI. — Comment finissent certains hommes. — Puissance d'une lettre. 230

FRÉDÉRIC

STYNDALL.

FRÉDÉRIC STYNDALL

OU

LA FATALE ANNÉE.

CHAPITRE XXXII.

Sacrifice rigoureux. — Explications qui en amèneront d'autres.

L'AGITATION de sir Styndall alla croissant pendant cette lecture. Dans certains momens l'intérêt le plus vif se peignait sur ses traits : l'amour et l'amour heureux les animait alors; dans d'autres, son front se contractait sous l'empire de la douleur. Enfin, cette dernière impression resta dominante, et jetant sur le bureau le papier qu'il tenait à la main, le gentleman s'écria : « Mes pressentimens ne sont que trop justifiés; ce qui eût dû me

combler de joie, ce qui, en ce moment même, malgré moi, m'enivre de délices, met le sceau à ma misère!.... Charlotte, femme céleste, ange de beauté et de vertu, tu me proposes ce qui ferait le bonheur de tous les princes de la terre, ce à quoi ils n'oseraient aspirer, s'ils se rendaient justice; tu m'offres ta main, et il faut que je la repousse! »

Allant s'asseoir sur un sopha, il se frappa le front de son poing fermé, et ce geste de désespoir fut suivi de paroles qui, en lui échappant à divers intervalles, eussent pu, en manière de jalons, devenir des signes de reconnaissance pour ses pensées. Celles-ci roulaient dans son cerveau comme une mer orageuse.

« J'aurais été assez heureux, se disait-il en lui-même, pour captiver ce cœur noble et sensible, pour plaire à cet esprit fin et délicat; cette créature riche de mille charmes, qui n'aurait qu'un mot à dire pour voir tout Vienne à ses pieds (oui, tout Vienne et ce qui existe ailleurs de plus grand dans l'espèce humaine), m'aura préféré; elle m'aura

rendu l'arbitre de son sort, et la malédiction qui est venue peser sur ma tête s'interposera entre nous!....

» De quel droit, après tout, les choses se passeraient-elles ainsi? continua-t-il en se redressant avec fierté et en se promenant dans sa chambre. Qu'est-ce qui me la disputera? D'aventure, quelqu'un aurait-il des titres supérieurs aux miens? Qu'il les montre, qu'il se montre lui-même, et je la lui cède!... Le fatal secret, s'il a jamais transpiré, n'est-il pas descendu dans la tombe avec le chevalier de Saint-Yvon? N'a-t-il pas péri dans son germe avec l'honnête vieillard qui n'a eu d'autre tort envers moi que de me le révéler à moi-même?... Je voudrais bien savoir qui prétendrait au droit de contrôler mes actes?... Que tardes-tu donc, Glyndall? Quoi! tu n'es pas encore parti pour Augarten! tu n'es pas encore aux genoux de cet être enchanteur qui se jette entre tes bras, et dont la possession est au-dessus de toutes les couronnes de la terre! Homme peu digne de ta fortune, quoi! tu ne l'as pas encore pressée contre ta poitrine pantelante d'amour!...

» Mais qu'auras-tu à lui dire quand elle t'interrogera? qu'auras-tu à lui répondre quand elle t'aura demandé qui tu es, d'où tu viens? car c'est là ce qu'elle est chargée d'apprendre de ta bouche; voilà sur quoi tu auras à la satisfaire et le prix auquel elle est à toi!... Imprudent, oublierais-tu qu'au moment où tu accepterais sa foi, tes paroles seraient sous le scellé, et que l'affreuse, l'épouvantable destinée mettrait sa main de fer sur tes lèvres? Un ami, non, ce n'était qu'un mourant, t'exhortait il y a peu de jours à marcher avec hardiesse dans la carrière ouverte devant tes pas. Il eût menti à ta place, bien certain que le tombeau garderait le silence; mais toi, tu n'es pas à la sienne!... Styndall, il ne te manquerait que d'être vil comme il l'a été!... et cependant vois le bonheur qu'il te serait permis de savourer et dont tu auras à consommer le sacrifice! Vois Charlotte, vois cette douce et séduisante œuvre d'une création perfectionnée qui t'appelle par son sourire! Le sourire de Charlotte!... prémices d'un bonheur céleste... s'il n'est ce bonheur même!

» Non, je ne veux rien voir ! s'écria-t-il avec force. Je ne m'abaisserai pas jusqu'au mensonge. Je braverai, s'il le faut, le ciel et la terre ! Sous leurs coups redoublés, je me rirai de leur injuste fureur ; mais, en dépit de l'univers, je resterai digne de moi et de celle qui a tourné vers moi ses regards bienveillans !...

» Qui m'eût jamais dit que cette ville de Vienne où je comptais vivre solitaire, ignoré des hommes, et dans laquelle un sexe a si peu d'empire sur l'autre, eût offert à mes yeux la seule femme peut-être à laquelle il fût donné d'allumer une passion indomptable dans mon sein ! Qui m'eût dit jamais que, dans tout l'éclat de sa florissante jeunesse, elle s'accosterait de moi, et qu'elle viendrait me demander à marcher à mes côtés dans le chemin de la vie ! Rêves pleins d'appas, ainsi vos séductions vont s'évanouir ! heures délicieuses, qui vous écouliez si rapidement dans l'entretien le plus aimable, vous ne renaîtrez plus ! bosquets d'Augarten, il faudra renoncer à vos frais ombrages ! je partirai... Oh ! il faut

partir, il faut fuir, et le plus tôt possible si je veux pouvoir me répondre de moi-même!

» Mais je ne m'éloignerai pas comme un criminel. Le front de Styndall n'a point à rougir... Pour ma part de félicité céleste, je ne consentirais pas à lui laisser le soupçon d'avoir aimé un être qui fût indigne d'elle! Dans sa touchante pudeur, elle ne voulait me révéler que par lettres le doux et mystérieux abandon de son ame: j'écrirai aussi.... Eh, grands dieux! quelle différence dans les mots qui viendront se placer sous ma plume! quelle différence dans le mystère que j'aurai à dévoiler! Comme il sera sombre et terrible! Dût mon cœur se briser, elle saura tout! Le sien sera-t-il glacé d'effroi en me lisant? Ou me plaindra-t-elle et versera-t-elle sur moi des larmes de pitié? Il n'importe. Elle m'estimera au moins; elle me respectera même.... Certes, à plus d'un titre, j'aurai droit à ses respects, car ce n'est qu'avec un saint tremblement que le voyageur regarde l'endroit où est tombée la foudre! O Charlotte! Charlotte, faits l'un pour l'autre, rapprochés par nos goûts, par nos sentimens, par le

ciel qui, dans sa cruelle bonté, a disposé les rencontres où nos âmes se sont si bien entendues, nous aurons à nous dire adieu; et, bien probablement, cet adieu sera éternel! Hélas! ce n'est pas le temps qui peut abattre les barrières élevées entre nous: il les cimente, il leur donne la force et la durée de l'airain!»

Jamais les facultés intellectuelles de sir Styndall n'avaient été tourmentées par une pareille tempête. Quelques larmes brûlantes échappaient à sa paupière, et des soupirs mêlés de sanglots attestaient la difficulté de sa respiration. Sa résolution était arrêtée. Dans quel climat il porterait ses pas, à quel coin perdu de la terre il demanderait un asile, il l'ignorait. L'essentiel pour lui était que la princesse d'OEdenbourg n'eût aucune connaissance de son projet. Il se sentait la force de s'éloigner d'elle, il n'avait pas celle de lui annoncer le jour et l'heure d'une séparation.

Depuis long-temps nous avons indiqué au lecteur le principal motif de celle-ci : la position de l'insulaire était telle, soit en elle-même, soit à ses propres yeux, qu'il s'était

promis de ne jamais entrer dans les liens du mariage. La femme de l'univers, qui eût le mieux trouvé le chemin de son cœur, n'eût pu le faire déroger à cet engagement, et cette femme, pour son malheur, il l'avait rencontrée! Si on voulait se représenter toute sa souffrance, il ne faudrait perdre de vue ni l'historique de sa liaison avec la princesse d'OEdenbourg, telle que nous en avons décrit les diverses périodes, ni les nuances de ce caractère fier, ardent, irritable, et pourtant capable, selon les opportunités, de se renfermer dans une sage réserve. Quoique sensible aux charmes du sexe faible et délicat, peut-être même parce qu'il l'était beaucoup, sir Styndall s'était accoutumé à le considérer sous un rapport différent de celui où l'envisagent la plupart des hommes. Assez prononcé dans ses opinions presque toujours résultat de sa conviction la plus intime, quelquefois ombrageux dans un système de relations sociales dont il se croyait fondé à se plaindre, il était certainement plein d'égards pour la généralité des femmes : mais la beauté, qui brille par excellence chez quel-

ques-unes, maîtrisait son âme à un tel degré, que, pour la première fois, il ne pouvait aborder sans une sorte de crainte et de frémissement, celles que le ciel avait pourvues avec largesse de cet avantage décisif; alors son émotion tenait du culte, et toute assurance, en pareil cas, lui eût semblé une profanation. Il avait été obligé de surmonter ce genre d'effroi qui avait ses délices, pour s'adresser à la princesse d'OEdenbourg dans la scène du 29 juillet de l'année précédente, pendant qu'on menait Archangéli au gibet. A quelques nuances près, sans éprouver la même impression, il lui eût été impossible de s'entretenir avec une simple villageoise également belle, que le hasard eût amenée sur ses pas. Hardi, audacieux au besoin avec les hommes, on l'eût vu alors trembler comme un enfant devant une femme: de-là on peut conjecturer à quel degré d'énergie dut arriver une passion agissant sur un tel être, et favorisée par un tendre retour de sentimens! Les forces de la nature humaine ne suffisaient plus à cette lutte chez sir Styndall enveloppé de toutes les séductions que lui prodiguait

pour ainsi dire l'innocent amour de Charlotte.

Ceci demande une dernière explication de l'entretien qui avait eu lieu tout nouvellement dans les petits appartemens du Burgh, et où l'ascendant d'une femme aimable et spirituelle sur sa souveraine avait triomphé d'une résistance presque systématique. La princesse d'OEdenbourg avait ajouté à sa copie quelques lignes par lesquelles son ame, aussi naïve que pure, se peignait tout entière. C'est à ce paragraphe de la lettre qu'il venait de lire, que sir Styndall devait surtout d'être éclairé sur les intentions définitives de Charlotte. La nécessité du parti auquel il s'arrêta lui en parut la conséquence immédiate. Toute déchirante qu'était la résolution de quitter Vienne, elle était la seule qui pût mettre un terme à son supplice, et encore celui-ci ne ferait-il que changer de nature; c'est ce dont le lecteur se rendra juge en prenant connaissance du passage que nous allons reproduire.

« L'homme que j'ai distingué, écrivait

Charlotte, l'ami dont le pouvoir sur moi m'a conduite à oublier une détermination dans laquelle je croyais finir mes jours, ne me reprochera pas d'avoir placé sous ses yeux le tableau fidèle des mouvemens de mon ame. Près de lui je n'ai point à me faire valoir au-delà de mes mérites; il me connaît, il m'aime, cela me suffit. J'eusse pu, sans être accusée de feindre, attendre le moment où ses vues se fussent manifestées; je ne l'ignore pas, mais si j'ai dérogé à l'usage, en lui apprenant ce qui s'est passé au Burgh, je ne crains pas qu'il en murmure : ce n'est pas lui qui se plaindra de savoir de moi-même combien il m'est cher! Nos esprits et nos cœurs ne sont-ils pas depuis long-temps en parfait rapport? Ainsi qu'il le disait si sensément, notre amitié n'a-t-elle pas tous les caractères qui en assurent la durée, puisque nous nous plaisons également aux choses dont la possession peut nous être commune? Styndall, nous avons vu la vie du même œil; nous la comprenons dans le même sens; il ne nous restait qu'à unir nos moyens de la perfectionner pour notre avantage réciproque et pour celui de

nos frères, ainsi que le ciel y invite deux créatures quand, de l'une à l'autre, il a jeté des liens de douce sympathie.

» Je ne sais si je devance vos vœux ou si je ne fais que les prévenir; je ne l'examinerai seulement pas, mon cher ami : dès que nous n'avons qu'un seul intérêt, pourquoi celui de nous, qui apprend une nouvelle heureuse, ne serait-il pas le premier à en instruire celui qui ne la sait pas encore? Je ne vois pas trop ce qui me commanderait tant de réserve avec l'être pour lequel je n'ai plus rien de caché. En lui parlant, il me semble presque ne faire que causer avec moi-même; et pourtant, Frédéric, je me suis arrêtée devant le projet de vous dire, demain matin en tête-à-tête, ce que j'avais trouvé pour vous de paroles sur mes lèvres quand j'ai eu à vous défendre en présence de l'impératrice! Je me suis surprise rougissant; si j'en juge par mon émotion, rien qu'à la seule pensée de vous raconter de vive voix comment elle nous permet de nous aimer! Il me fallait donc recourir à ma plume : vous ne m'en blâmerez pas, mon tendre ami; c'est une manière de

m'aguerrir. J'espère que, lorsque vous m'aurez lue, mes yeux ne fuiront pas vos regards; et s'ils s'abaissaient malgré moi au premier moment où vous reparaîtrez à Augarten, soyez-en certain, ils se relèveraient bientôt pour puiser dans les vôtres la douce certitude d'un bonheur qui ne me sera cher que parce que vous le partagerez.

22 juillet 1768.

» CHARLOTTE D'OEDENBOURG. »

Nous garderons le silence sur la nuit que passa l'insulaire; il n'y a ni sommeil, ni repos dans de pareilles situations. Être conséquent à soi-même, ne trahir ni la bonne foi ni l'amour, brûler pour une femme et trouver en soi la force d'y renoncer, la fuir et ne pas porter le désespoir dans son sein, tout cela était inconciliable; et toutefois rien de moins n'était compris dans la tâche imposée au malheureux gentleman. Ah! si la mort était venue en ce moment le soustraire à tant de perplexités, il l'eût reçue comme un des dons les plus signalés du ciel!

Cependant le jour parut, et il fallait prendre un parti : rien ne pouvait dispenser sir Styndall de se rendre à Augarten ; et ce qu'il y avait de poignant, c'est que la dissimulation devenait pour lui un devoir jusqu'à son départ, s'il ne voulait de sa propre main mettre un obstacle à l'exécution de ses projets. L'insulaire avait de la force d'ame ; il s'éloigna du Wiéden en se proposant, dès son retour, de donner des ordres à ses gens pour les préparatifs d'un voyage dont le motif lui était trop connu, mais dont le but n'était pas encore déterminé dans son esprit.

L'infortuné eut beau composer ses traits et sa physionomie, il ne posa pas le pied sur le seuil de l'hôtel d'OEdenbourg sans être agité d'un mouvement convulsif. « Que vas-tu faire, misérable? se disait-il ; te voilà donc réduit à tromper une femme qui a le malheur de t'aimer ! Va mentir impudemment devant celle que tu adores ! Cette œuvre est digne de ton courage ; c'est ainsi qu'il t'appartient de payer l'hospitalité que tu as reçue deux fois dans cette maison ! »

Terrassé par ses propres réflexions, il se

sentait défaillir en montant les dégrés qui conduisaient à la chambre de Charlotte, lorsque les éclats d'une joie bruyante, échappés de l'appartement vers lequel il se dirigeait, apportèrent une sorte de diversion à sa douleur. Il entra ; la princesse, que par contagion la gaieté de sa cousine avait gagnée, lui tendit amicalement la main, non sans baisser les yeux par un mouvement involontaire ainsi qu'elle l'avait prévu. Mais bientôt venant à les relever, elle fut frappée de l'altération surprenante qui, d'un jour à l'autre, s'était produite dans les traits de Frédéric. Celui-ci, qui s'attendait à une pareille remarque, allégua une indisposition. Ensuite, convaincu qu'il lui coûterait trop de prendre part à un entretien réglé et pourtant inévitable sur le sujet par lequel il était appelé à Augarten, il voulut au moins en reculer le moment, et demanda à quelle cause rapporter la joie dont le témoignage un peu vif était venu frapper ses oreilles ? La baronne prit la parole pour lui apprendre qu'un paquet était arrivé de Moravie, et qu'une lettre du baron de Steinn, sous cachet volant, y

était incluse à l'adresse de l'honorable sir de Styndall. Mais sans doute l'auteur avait été si satisfait de son œuvre, qu'il en avait permis la lecture aux deux cousines avant que la missive fût envoyée à sa destination. C'était donc cette dépêche qui avait provoqué l'hilarité du moment précédent. L'épître fut présentée toute ouverte au gentleman peu empressé à y jeter les yeux. Aussi la parcourut-il avec négligence, et, dans cet acte, à peine un faible souriré vint effleurer ses lèvres. La baronne, dont l'humeur était plus joviale qu'à l'ordinaire, enleva le papier des mains de Frédéric, en lui disant :

« Allons, monsieur de Styndall, il faut que je vous débite, à ma manière, une page de la lettre dont vous honore mon cher mari, puisque votre Seigneurie nous refuse le plaisir d'entendre de votre bouche les charmans avis qu'il vous donne ! »

Et malgré les instances contraires de Charlotte, qui recourut à un prétexte pour se tenir éloignée, au moins pendant la lecture des quatre premières lignes, Élisa fit sonner assez haut les paroles suivantes :

« Très-digne gentleman, un bruit est venu jusqu'à nous que vous auriez chassé sur notre terrain de Léopoldstat, et qu'une mienne cousine n'y aurait pas mis vos chiens en défaut. Je ne me montrerai pas difficultueux sur le sujet, bien qu'indirectement il pût me regarder, la biche n'ayant pas encore de faon à titre successif. Vous n'avez donc qu'à suivre vos brisées tout à votre aise, car vous êtes homme d'honneur, et de toutes parts on porte de vous bon témoignage. Ainsi, ni vous, ni la chère cousine ne me trouverez en votre chemin. »

En ce moment la princesse, non sans tenir ses paupières inclinées, reparut avec un pan de tapisserie à point, qu'elle rapportait de son cabinet de toilette.

« J'avais bien pensé (continua la baronne) que vous étiez à Vienne pour quelque affaire de cette nature, sans quoi j'eusse essayé de vous emmener au château d'Itzendorf, où le comte de Schœnborn n'eût pas manqué de vous faire la réception due à votre mérite. Maintenant il m'autorise à vous renouveler

la même proposition de sa part. Au nom de tous les deux, regardez-vous comme déjà compris dans la prochaine promotion de l'*ordre du Cerf*, dont les statuts seront bientôt mis en lumière; et pour vous prouver combien j'estime votre personne, je ne vous laisserai pas ignorer que je fais dresser pour vous deux chiens couchans de race sans mélange, et qui dans leur genre vaudront mes *pauvres spisschènns*. Il vous sera agréable de les trouver avant que vous n'ayez monté une meute, ce à quoi je vous préviens que vous ne réussirez pas, si vous ne commencez par vous assurer d'un bon piqueur. Mais celui-ci, il faut que le bon Dieu ou le bienheureux saint Hubert vous le donne; car de jour en jour ses pareils deviennent plus rares, ainsi que les chiens et chevaux à sang pur. Je ne doute pas qu'un mot de ces dernières lignes ne vous fasse pressentir quelque malheur. Vous ne vous tromperez pas, Mika ayant succombé contre un loup de grosse taille que nous ne savions pas dans le quartier. Frencks a fait sur cela un chant pour la forêt, qu'il accompagne de fanfares en ma-

nière de refrain. Il y a de quoi faire venir les larmes aux yeux des êtres les plus insensibles.

» Vous allez établir votre ménage, mon cher Styndall ; faites comme moi et montrez du caractère. Si j'avais cru Élisa, je serais toujours à Vienne, et adieu la chasse et la joyeuse vie d'un vrai chasseur ! Les deux cousines passaient fort bien leurs journées ensemble avant de vous connaître ; je n'ai point gêné leurs habitudes ; croyez-moi, ne les gênez pas davantage, et soyez à nous ! En bons maris nous viendrons visiter nos dames une ou deux fois l'année ; le reste du temps que ferions-nous à Vienne ? Parler musique, poésie, philosophie ou médailles avec le vieux Duval ! Rapportez-vous-en à mon expérience, mon cher ami, tout cela est passablement ennuyeux ; tout cela force aussi de réfléchir, ce qui devient un exercice très-fatigant à la longue. Savez-vous l'obligation que j'ai à la chasse ? Vous ne vous en doutez peut-être pas : eh bien, pendant dix heures et plus qu'elle dure par chaque journée, avec six bonnes heures de table au moins, on est dispensé de penser à quoi que

ce soit au monde. L'empire germanique croulerait, que l'on n'en serait pas plus ému. Voilà de la philosophie, je l'espère! C'est aussi de cette manière que gouvernent les rois, et c'est là probablement ce qui rehausse tellement la chasse, que partout on y voit un exercice royal.'

» Vous avez l'œil bon, sir Frédéric, vous visez juste; ainsi Élisa me l'a-t-elle appris quand vous avez mis à la raison ce mauvais garnement qui venait vous chercher affaire à Vienne. Vous m'aurez pardonné de n'avoir pu être votre second, contre lui, ou tout autre. Je n'ai pas douté un moment que vous ne vous en fussiez tiré à votre avantage. Pour conclure, digne gentleman, nous comptons sur vous comme vous avez à compter sur votre tout dévoué serviteur,

Du château d'Itzendorf, le 20 juillet 1768.

» Le baron DE STEINN. »

« Vous pourrez vous vanter d'avoir reçu de moi les deux plus longues lettres que j'aie écrites de mes jours, sans excepter celles que

j'ai adressées à la baronne. Il est vrai que depuis quelques années, c'est sur Frencks que je me repose de cet embarras. Quand la chère cousine m'aura appris vos dispositions, comptez sur moi, ainsi que sur une hure de sanglier et un derrière de chevreuil. Je ne demande que deux jours d'avance pour n'être pas pris au dépourvu. »

Dans d'autres temps, cette lettre, de laquelle il ne fut pas fait grâce d'une ligne, eût obtenu du gentleman quelques commentaires : à peine il se prêta aux plaisanteries dont elle devint l'objet dans la bouche de la baronne de Steinn. Cependant nous devons reconnaître que le cours de ses tristes idées commençait à être détourné, non qu'il fallût en accorder l'honneur à l'extravagance raisonnée du baron, mais la présence de Charlotte exerçait déjà son effet ordinaire sur sir Styndall. Il ne pouvait approcher de cette femme sans sentir ses idées se rasséréner et le calme rentrer dans ses esprits. Quand il l'aborda, c'était une prostration physique et morale qui s'annonçait dans tout son être :

maintenant ses yeux se bornaient à exprimer une mélancolie profonde; et la mélancolie est si peu exclusive du bonheur, elle y touche quelquefois de si près, que, jusqu'à un certain point, la princesse pouvait s'y méprendre.

« Au moins, se disait l'insulaire, il me restera partout le pouvoir de l'aimer, et ce pouvoir, je l'espère, ne m'échappera pas même avec mon dernier souffle ! »

Ainsi que nous soupçonnerons les deux cousines d'être convenues de cet arrangement ensemble, sans toutefois garantir le fait, la baronne de Steinn trouva des raisons de s'absenter à son tour, moment affreux qui rejetait sir Styndall dans le rôle de dissimulation auquel l'inflexible destinée l'avait condamné! Réduit à commencer un entretien qui allait torturer son cœur, il y préluda par ces mots :

Sir Styndall, d'un ton composé mais tendre, et faisant presque effort sur lui-même : « Toutes vos lettres, tous vos actes, ma charmante amie, portent l'empreinte de votre ame ! Ce que vous m'avez écrit hier, ce que j'ai lu à l'heure prescrite est le complé-

ment de vos bontés pour moi.... Comment reconnaîtrai-je jamais.... Non, il n'est pas en ma puissance.... Le ciel seul....

CHARLOTTE, qui l'a regardé fixément : » Vous n'êtes pas bien, mon cher ami! vous souffrez, Styndall!

SIR STYNDALL : » Ne vous inquiétez pas de moi.... Le bonheur accable quelquefois celui dont il ne devrait que combler les vœux.

CHARLOTTE, dans un mouvement de sensibilité : » Les vôtres sont donc comblés! Douces paroles! Que je me félicite moi-même d'avoir à les recueillir! Soignez votre santé, ô vous qui m'êtes devenu si nécessaire! Oh! désormais ce sera à moi d'y veiller! Eh bien, Styndall, l'impératrice nous permet donc d'être heureux! Je vous avoue que mon succès, un succès si prompt m'a étonnée!... Il m'enivrait, j'étais pressée d'en partager la joie avec vous....

SIR STYNDALL, après une pause et avec hésitation : » Êtes-vous bien certaine qu'on ne cherchera pas à inspirer des préventions à Marie-Thérèse?... Que de nouvelles difficultés ne surviendront point.... que....

CHARLOTTE, vivement : » Mais, dans le moment, on ne nous en suscite aucune! Van-Swiéten ne nous a pas nui. En le craignant, nous l'avons peut-être jugé avec un peu de sévérité. Les Esthérazy nous ont été très-utiles; l'impératrice s'est elle-même chargée de l'archevêque.... »

La princesse ajouta, non sans quelque embarras : « Il ne reste plus, Styndall, qu'à lui dire au juste votre état, votre naissance... Deux mots, rien que deux mots.

SIR STYNDALL, avec un accent de surprise et presque de mécontentement : » Mon état! ma naissance!

CHARLOTTE, d'un ton de confiance : » Oui, Styndall, vous l'avez lu; Marie-Thérèse n'exige pas de nous autre chose.

SIR STYNDALL, avec hauteur : » Ainsi, je fournirais la matière d'une enquête! Je ne m'attendais pas...

CHARLOTTE, se hâtant de l'interrompre : » O le meilleur et le plus noble de mes amis! ne parlez pas de la sorte! vous vous êtes fait suffisamment connaître. Vous savez ce que j'ai déjà répondu à l'impératrice à votre su-

jet! Elle ne l'ignore pas plus que moi : tout Vienne peut rendre témoignage de vous, de vos rares qualités. Depuis que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer pour la première fois, je n'ai interrogé ame qui vive à votre égard! Pas un Anglais, pas un étranger ne vous dira que je lui aie adressé une question qui vous touche de près ou de loin! Si je souhaite en ce moment quelques lumières qu'une autre a paru exiger, et auxquelles j'attache bien peu d'importance, c'est de vous seul que je veux les obtenir.

Sir Styndall, avec un accent concentré : » Charlotte, est-ce que j'ai attendu un rescrit impérial ou un décret de la chancellerie aulique pour vous aimer? »

Une larme vint trembler entre les paupières de la princesse d'OEdenbourg; elle s'en détacha, tomba sur le point de tapisserie, et Charlotte, d'un son de voix altérée par son émotion, répondit :

« Styndall, vous ne pourriez dire que je les aie attendus moi-même! Je n'ai consulté personne pour me donner à vous, et mon cœur ne m'en a jamais fait de reproches....

(Continuant avec tendresse.) Grâce à Dieu, excellent Frédéric, nous n'aurons aucun obstacle à vaincre, aucunes difficultés à surmonter! Je vous demande seulement deux mots, que je puisse rendre à l'impératrice, il n'importe lesquels.

Sir Styndall, reprenant son sang-froid et sa résolution : » Vous les aurez, Charlotte!.... (Avec sentiment.) Femme charmante! femme incomparable! excusez votre ami, si son bonheur a mis le trouble dans ses idées!.... Moins heureux, peut-être, il répondrait plus dignement à des bontés qui lui ravissent la raison.... (Puis, avec entraînement.) Oh! qui m'a valu d'être aimé d'un être aussi enchanteur, et comment n'ai-je pas succombé à ma félicité, quand j'ai obtenu le trop cher aveu qui est sorti de ses lèvres!... Bosquet de l'îlot, sous lequel nos ames sont entrées en alliance, dites-moi pourquoi je n'ai pas expiré d'amour à ses pieds? Cette mort eût été douce; elle n'avait rien qui m'effrayât : c'est à titre de faveur que je l'eusse acceptée..... Oui, si l'ombrage du hêtre sous lequel nous nous assîmes couvrait

en ce moment ma dépouille, mon sort serait encore digne d'envie!...

CHARLOTTE, tendant vers sir Styndall une main sur laquelle il imprime ses baisers : » Mon tendre ami, le sort nous a mieux traités; le ciel lui-même est pour nous! Il ne s'agit pas de mourir, mais d'être heureux ensemble!... Vous m'avez dit que votre père et votre mère méritent vos respects; je ne l'ai pas oublié; cela suffit pour leur assurer les miens. Nommez-les-moi, apprenez-moi leur patrie! Existent-ils encore, pour que je puisse les révérer comme vous? ce sera ma dernière importunité!

SIR STYNDALL, revenant à un ton mêlé d'humeur et d'orgueil : » Mon père! ma mère! voudrait-on qu'ils fussent ducs, pairs ou potentats? Et s'ils étaient quelque chose de mieux! Qui oserait prétendre le contraire? Ils ont aussi leurs titres, et, quels qu'ils soient, ils les portent avec gloire!... »

Un sourire amer venant à percer sur les lèvres du gentleman, l'empreinte fatale, qui depuis long-temps n'avait paru entre ses yeux, vint s'y replacer d'une manière effrayante.

CHARLOTTE, avec terreur : « Mon cher Styndall, vous ne m'entendez pas ; non, vous ne m'entendez pas! Il ne s'agit, entre nous, ni de titres ni de grandeurs ! Je croyais que vous connaissiez le prix que j'y attache! Écartez seulement un coin du voile mystérieux dont votre existence se couvre, et que je n'ai pas même essayé de soulever depuis que nous sommes ensemble! C'est votre amie, c'est votre amante qui attend de vous cette faveur. Et n'allez pas croire, Frédéric, que je veuille vous fatiguer de mon inquiète curiosité ! Gardez tous vos secrets si vous en avez ! je ne prétends en aucune façon les connaître. Demain, après-demain, je ne serai pas plus exigeante à cet égard qu'aujourd'hui. Ne vois-je pas que tout parle avantageusement de vous et de votre famille, dans votre personne ? Certainement il ne fallait rien de plus pour Charlotte; elle vous l'a bien prouvé. Deux mots pour Marie-Thérèse, c'est la seule chose que je souhaite et que j'attende de votre amour.

SIR STYNDALL avec fermeté et résolution : « Vous les aurez, Charlotte, je vous le pro-

mets; encore quelque temps, bien peu de jours, et vous saurez tout ce qu'il vous importe de savoir!

Cette conversation avait eu quelque chose de très-pénible pour le gentleman, comme pour Charlotte. Ils l'éprouvaient tous les deux. Cependant nous ne saurions omettre ici, que la princesse d'OEdenbourg n'en voulait point à sir Styndall, des réticences multipliées qui avaient percé dans ses paroles. Elle présuma que des raisons impérieuses lui avaient imposé une réserve qui lui coûtait à lui-même. Il avait trop évidemment souffert pendant l'entretien dont nous venons de rendre compte, pour qu'aucun tort volontaire pût lui être imputé. D'ailleurs, s'il y avait quelque chose d'évasif dans ses réponses, les témoignages de son amour étaient aussi vifs, aussi respectueux que par le passé, et c'est un article sur lequel la perspicacité d'une femme sera rarement mise en défaut. Charlotte savait donc qu'elle était aimée, certitude bien douce pour son cœur, mais qui ne faisait peut-être que donner plus de force à ses alarmes, par suite de la solidarité de

destinées, dont se confirmait en elle le sentiment. Aussi, dès que Frédéric eut quitté l'hôtel, la princesse descendit à l'appartement de sa cousine, et, bien loin de se féliciter, avec elle, de l'entrevue qui venait d'avoir lieu, elle essaya d'associer sa parente à ses inquiétudes.

La baronne n'avait pas le même rayon visuel. Plus que jamais persuadée du rôle important auquel elle croyait l'insulaire appelé, elle se raffermissait dans un système de conjectures plus brillantes les unes que les autres. Il faut avouer que plusieurs motifs se réunissaient, pour leur donner une apparence de probabilités dans l'imagination de cette dame. Nous devons même à la vérité, de déclarer que, dans une des visites de sir Styndall à [illegible]ugarten, une lettre adressée par le chevalier de Saint-Yvon au gentleman, étant tombée de la poche de ce dernier, la baronne de Steinn s'était fait peu de scrupule de s'en saisir. Elle en demanda aussitôt l'interprétation à mademoiselle Hubert, qui devait ensuite rendre l'épître à Tom Sylcock pour son maître. De son côté, la camériste se prêta

à cet arrangement, avec l'espoir de donner un aliment à sa curiosité personnelle. Or, les pages du gentilhomme breton contenant force mots de très-haut style, comme *couronne*, *trône* et *sujets* prétendus des États respectifs des deux anciens amis, il en résulta dans l'esprit des deux curieuses, qui n'avaient pas le mot de l'énigme, une confirmation de leurs doutes sur le rang élevé de l'insulaire. Chose assez remarquable encore : il passait peu d'Anglais par Vienne qui n'allassent visiter le gentleman. Les plus nécessiteux en recevaient des secours; et il arriva à quelques étrangers de marque, qu'il avait sans doute rencontrés dans ses voyages, d'en parler au Burgh avec une distinction toute particulière. Il n'en fallait pas tant pour former un corps de preuves.

« Un homme, comme sir Styndall, disait la baronne avec une sorte d'emphase, peut très-bien avoir des secrets, qu'il appartiendrait au temps seul d'éclaircir. »

« Que m'importe l'élévation de son rang, répondait la princesse d'OEdenbourg, s'il s'entoure de ténèbres? Voilà justement ce

que je redoutais ! Plus d'une fois, je vous avais exprimé mes craintes à ce sujet. Oh ! que je suis malheureuse d'avoir écouté cet homme aimable et dangereux tout ensemble ! Que n'avait-il moins de vertus ; je serais encore libre ! Mais je sens trop que je ne pourrais m'en détacher aujourd'hui.... Ainsi donc, me voilà liée à son sort ; au sort de quelqu'un que je ne connais seulement pas ! Vous le verrez, Élisa ; cette union est vainement projetée ; vainement l'impératrice y aura donné les mains ; elle ne se fera pas ! ou elle sera payée d'un prix bien cher ! il y a du sang dans notre amour.

— » Comment, du sang ! reprit la baronne.

— » Eh oui, répliqua Charlotte ! son sang n'a-t-il pas coulé sous nos yeux, le jour où nous l'avons vu pour la première fois ? N'ai-je pas uni mes efforts aux siens pour sauver un misérable qu'une mort violente attendait ? N'est-ce pas cette fatale compassion qui a plongé le poignard d'un monstre dans le sein de Winckelmann ? Dites, ma cousine, s'il n'y a pas du sang dans notre amour ?... Et pour-

tant je ne pourrais y renoncer qu'avec la vie ! Vois, cruelle Élisa, où tu m'as conduite avec tes illusions continuelles, depuis une année révolue ! Ma raison avait beau en faire justice : mon cœur ne les a que trop accueillies. »

Des sanglots s'échappaient en même temps que ces paroles, de la poitrine de la princesse. La baronne parvint à la calmer, en ramenant son esprit sur les excellentes qualités de sir Styndall et principalement sur cette délicatesse de sentimens qui le caractérisait. En effet, il était impossible de rien attendre que d'honorable d'un pareil homme. Un tel motif de sécurité était, peut-être, le seul que Charlotte nè pût repousser. Cependant, fatiguée des émotions diverses qu'elle avait éprouvées depuis deux jours, elle chargea sa cousine de prendre la plume, pour l'excuser auprès de la princesse Caroline de Lichteinsten, qui donnait un bal le surlendemain, et dont elle avait gardé la carte depuis la semaine précédente.

« Je n'en ferai rien, répondit la baronne ! toutes les deux, nous nous sommes engagées

à paraître à cette soirée. On compte sur nous. Que signifierait un refus sans motifs? et encore le donner vingt-quatre heures avant le bal! Monsieur de Styndall n'accepte nulle part d'invitations; on le sait : il ne danse pas; on sait encore qu'il ne vient qu'ici et à l'hôtel Esthérazy : soyez certaine qu'après avoir remarqué votre absence, on crierait bientôt, par-dessus les toits, que vous n'êtes restée chez vous que pour lui! Je vous demande si c'est là ce que vous voulez? »

La princesse se rendit en gémissant à ces raisons, et elle eut recours à sa ressource ordinaire, qui était de se retirer dans sa chambre, pour écrire au Morave Ulric, lorsqu'elle sentait l'approche de quelques-uns de ces quarts-d'heure d'abattement, inséparables de la vie la plus vertueuse et la plus occupée.

CHAPITRE XXXIII.

Combats. — Résolution forte. — Attente.

L'OEIL voilé de nuages, d'un pas chancelant, M. Styndall s'était éloigné de l'hôtel d'OEdenbourg, quelques minutes après son entretien avec la princesse. L'adieu, qu'il lui avait adressé avec une émotion concentrée, devait être le dernier. Il faut avoir aimé pour savoir ce que l'ame éprouve de souffrances dans ces jours de sacrifices suprêmes, où s'arrachant à ses habitudes, elle assiste, pour ainsi parler, au retranchement moral qui va s'opérer dans son être. L'insulaire n'avait quitté Charlotte que depuis une heure, et déjà il supportait cette absence aussi impatiemment que si elle avait eu plusieurs semaines de durée. Que n'avait-il pas oublié de lui dire ! quels tendres sentimens débordaient

de son cœur, et au partage desquels il regrettait de ne pas l'avoir appelée! Dans certains momens, se faisant illusion à lui-même, il se demandait s'il était bien vrai qu'il ne reverrait plus la tendre amie, au sort de laquelle il croyait avoir intimement lié le sien; dans d'autres, il se surprenait l'interrogeant comme si elle était présente et attendant sa réponse. Vivre loin de Vienne, lui paraissait non-seulement une chose extraordinaire, mais impossible, mais un véritable néant. Plus de mobile à ses actes, plus de motifs pour ses déterminations les plus généreuses. Le feu sacré qui brûlait dans son cœur, allait donc s'éteindre! Cet autel dressé à la tendre humanité allait donc se renverser! On a vu des hommes livrés à la solitude, sans rapports avec un autre sexe, honorer encore leur carrière par des vertus; ils ont pu laisser ici-bas des traces brillantes de leur passage: mais n'attendez rien de pareil de celui qui a aimé et auquel il a fallu se séparer de son amour! Dès l'heure où cette rupture a été consommée, il a perdu sa force, et l'esprit s'est retiré de lui.

C'est ce qu'éprouvait le gentleman. Et comment les choses se fussent-elles passées autrement? Nul mieux que lui ne pouvait rendre justice à la femme, loin de laquelle il allait transporter un reste déplorable d'existence. Il connaissait tout ce que recélait de trésors cette ame aimante et généreuse. Plus entraîné peut-être, qu'aucun autre des habitués de l'hôtel d'OEdenbourg, vers les perfections physiques de cette créature, à chaque mouvement de laquelle une grâce semblait présider, par-dessus tout il en adorait l'union avec le souffle divin qui leur communiquait la vie. Repassant, à part soi, dans sa mémoire, les discours, les déterminations, l'expression de physionomie, et jusqu'aux attitudes de la princesse, il la suivait de l'œil, exerçant autour d'elle une influence presque souveraine. Il assistait, en esprit, à ce mouvement suspensif que causait subitement son arrivée dans un salon; par une suite d'illusions qui aggravaient le malheur de l'insulaire, il voyait chacun se rapprocher, en vertu d'une sorte d'attraction secrète, de la place qu'elle occupait, et ne s'en aller content

qu'après lui avoir parlé, qu'après en avoir obtenu un mot de réponse. Celui-ci, qui ne se faisait jamais attendre, avait tant de charmes, il était empreint d'une telle bonté qu'il donnait à tous du bonheur pour un soir et quelquefois davantage.

Sir Styndall ne put détacher ses yeux de ce tableau, sans tomber dans un désespoir qui avait quelque chose de léthargique. Sortant d'un abattement assez prolongé, il sonna son valet de chambre et lui ordonna de vaquer aux apprêts d'un départ, dont la nouvelle imprévue frappa de consternation ce fidèle serviteur. L'injonction de se livrer à ces soins, sans qu'il en transpirât rien au dehors, jointe à la défense d'aller au faubourg de Léopoldstat, annonçait un parti pris avec fermeté. Tom Sylcock, auquel la délibération était interdite, quand il n'y avait plus de doutes sur les volontés de son maître, se souvint pourtant de son goût bien décidé pour mademoiselle Hubert. Ses projets de bonheur étant plus que compromis, pour la première ou la seconde fois, depuis cinq ans de fidèles services, il se permit des objections;

de celles-ci, il passa aux murmures; le malheur ne rendait pas sir Styndall injuste, et le gentleman lui dit :

« Mon ami, j'ai des raisons pour quitter Vienne; je vous tromperais, en vous laissant espérer mon retour dans cette ville. Si ce séjour vous convient, si vous y êtes retenu par quelque attachement, il n'est pas juste que vous souffriez d'une nécessité qui m'est uniquement personnelle. Je vous autorise à rester, après moi, en Autriche. Ne craignez pas que je cesse, pour cela, de soutenir votre mère Ketty. Je lui continuerai sa pension. Quant à vous, comme je n'ai eu qu'à me louer, jusqu'à présent, de votre service, vous pouvez compter sur la moitié de vos gages. Je vais sortir pour mettre le notaire Winfell au courant des affaires de diverse nature que je laisserai ici après moi. Je lui recommanderai de comprendre votre petite rente dans le nombre de celles qu'il aura à servir après mon départ. Le produit des ventes, que je le chargerai d'effectuer, sera plus que suffisant à cette destination. Ainsi vous êtes entièrement libre... Entendez-vous, Tom? »

Après quelques secondes d'hésitation, pendant lesquelles l'agréable image de mademoiselle Hubert lutta en vain contre un plus ancien attachement, l'honnête garçon déclara qu'il suivrait son maître, fût-ce au bout du monde. Mais cet engagement n'ayant pu être pris sans être accompagné d'un soupir assez significatif, sir Styndall, qui ne voulait pas se prévaloir d'une résolution susceptible d'être assimilée à une surprise, renouvela ses offres. Pour leur donner plus de forces, il répéta expressément la défense d'aller à Augarten de deux jours, quel que fût le parti auquel Sylcock s'arrêterait. Celui-ci n'en persista pas moins dans sa première déclaration. Alors le gentleman sortit de son hôtel, pour se rendre chez son notaire, et le valet de chambre, de son côté, songea à exécuter les ordres qu'il avait reçus.

L'insulaire rentra fort tard. Sa physionomie était sombre et sinistre. Il se jeta sur son lit, tout habillé; se leva de très-grand matin, écrivit beaucoup, s'absenta encore pendant quelques heures, et, après son retour, ordonna de tenir la voiture et les malles prêtes

pour dix heures du soir. Il en était déjà six. A peine eut-il pris une légère réfection, qu'il se retira dans le cabinet attenant à sa chambre, et qu'il s'y enferma pour achever sa correspondance. Mais il n'avait pas négligé la précaution de défendre à ses gens l'entrée de son appartement, pendant qu'il tracerait la dernière lettre que la princesse eût à recevoir de sa main.

Quittons un moment le Wiéden, et reportons-nous au faubourg de Léopoldstat.

Le temps, dont le propre est d'atténuer les impressions de bonheur ou de malheur qui, par leur prolongation, porteraient le trouble dans l'économie de notre pauvre humanité, avait calmé les inquiétudes de Charlotte. Ce qu'elle prévoyait de plus fâcheux dans la révélation que Frédéric lui avait promis d'effectuer sous un bref délai, par suite de réflexions plus mûres, s'était considérablement affaibli. D'abord peu disposée à partager l'opinion de sa cousine sur la naissance privilégiée de sir Styndall, elle présuma que l'état très-visible d'anxiété, où il avait paru à ses yeux pendant leur dernier entre-

tien, provenait du regret de ne pouvoir se parer d'une origine aussi brillante que celle de la princesse d'OEdenbourg. Mais la qualité d'insulaire, l'éloignement où l'on était du royaume britannique, la différence des mœurs des deux peuples, les rares communications qu'ils entretenaient ensemble, et avant tout, le point de vue sous lequel le gentleman s'était montré à Vienne, lui semblaient neutraliser ou contrebalancer le désavantage d'une source obscure, en admettant comme pis aller, que celle de son ami manquât d'illustration. Elle vint ensuite à penser que la famille de sir Styndall aurait pu se trouver mêlée aux troubles civils qui, vers la fin du siècle précédent, avaient agité l'Angleterre. Une apparence de probabilité finit par fixer cette dernière idée dans son esprit. En ce cas, qui avait encore son bon côté, il y aurait peut-être à recourir à la protection de Marie-Thérèse, et l'on avait quelque droit de compter sur son auguste intervention; l'archevêque Miggazi serait même le premier à faire offre de ses bons offices près de l'impératrice-reine; on avait alors dix raisons, pour une, de le croire.

Ainsi préparée à l'événement quel qu'il fût, Charlotte vit approcher l'heure du bal auquel on l'avait invitée. Elle eût mieux aimé, sans doute, ne point y paraître, quoique certaine que Frédéric, la supposant environnée d'hommages dans le brillant salon de l'hôtel de Lichteinsten, de tout le soir, ne dirigerait ses pas vers Léopoldstat; mais déterminée par les raisons auxquelles sa cousine avait eu recours pour vaincre sa répugnance, elle s'occupa de sa toilette. Comme devant être la plus longue, celle de la baronne de Steinn avait commencé la première. Avant d'y mettre la dernière main, annonçant qu'elle avait à s'acquitter dans la Cité d'une commission importante pour son mari, et qu'elle serait bientôt de retour, Élisa, coiffée et chaussée, mais n'ayant pas encore mis sa robe de bal, était partie précipitamment dans un cabriolet conduit par un valet de chambre.

De l'appartement de l'une des cousines, mademoiselle Hubert était passée à celui de l'autre. En moins de quarante minutes, Charlotte fut parée de la tête aux pieds, avec cette élégante simplicité que les belles femmes ont

souvent assez de goût pour préférer aux plus riches ornemens. Tout-à-coup, elle remarque des pleurs dans les yeux de sa femme de chambre; déjà les distractions assez nombreuses de la camériste, pendant qu'elle s'acquittait de son service du soir, avaient eu lieu de la surprendre. Il était dans la bonté de la princesse d'OEdenbourg d'en chercher la cause : hélas! elle ne savait pas qu'elle y prendrait une part personnelle! Que devint son propre courage, quand cédant à ses sollicitations, mademoiselle Hubert qui s'était engagée à garder le silence jusqu'au retour de la baronne, annonça le prochain départ de sir Styndall!

Ne pouvant d'abord y croire, elle finit par être attérée sous le coup de cette triste nouvelle, que sa femme de chambre tenait d'une source non suspecte. Effectivement, la veuve Flaxmann, toute éplorée, était venue apprendre à Sidonie, vers les trois heures du soir, qu'elle avait vu les préparatifs très-avancés d'un voyage à l'hôtel du gentleman, où elle était allée rendre du linge, et que les domestiques de l'Anglais, par leur propre douleur

ne lui avaient que trop confirmé la cruelle vérité.

Mademoiselle Hubert, dans la prévoyance fondée du coup qu'un tel avis porterait au cœur de sa maîtresse, s'était bornée à confier son secret à la baronne, en achevant de l'habiller. Cette dame partit pour le Burgh, à l'instant même, avec le projet assez sage de prendre conseil du baron de Sperges. Elle espérait encore que le gentilhomme tyrolien, sur ses instances, se déterminerait à marcher sans délai vers le Wiéden, pour y connaître les motifs d'une résolution aussi précipitée, et pour y mettre obstacle, dût-il se prévaloir, à cet effet, de l'amour voué par Charlotte au fugitif. Sachant que sa cousine n'approuverait pas ces dispositions, elle n'avait eu garde de l'en instruire; et, comme elle se proposait dès son retour d'amener Charlotte au bal, dans la crainte que de nouveaux bruits ne transpirassent jusqu'à Augarten, elle avait expressément recommandé à mademoiselle Hubert d'être discrète pendant sa courte absence.

Les choses se passèrent tout autrement.

qu'elle ne l'avait supposé. Mademoiselle Hubert parla, car elle y avait aussi son intérêt; et la princesse d'OEdenbourg, après le premier moment de stupeur qui suivit cette nouvelle accablante, s'arrêta à un parti qui, chez toute autre, eût pu sembler extraordinaire, mais qui ne paraîtra pas tel à quiconque aura pénétré dans le secret de son caractère.

S'enveloppant d'une mante qui cache une partie de sa toilette, elle se fait accompagner de sa femme de chambre et descend les degrés. Depuis quelques minutes les chevaux étaient mis à la voiture. Le laquais de service, voyant paraître sa maîtresse, ouvre la portière, la referme bientôt sur ce qu'on lui apprend que l'on n'attendra pas la baronne, et le cocher, du simple mouvement des rênes qu'il tient dans la main, pousse et gouverne le vif attelage. A cinquante pas de l'hôtel d'OEdenbourg, par ordre de Charlotte, mademoiselle Hubert, après avoir levé les stores, indique le Wiéden, vers lequel la voiture se dirige par la Cité et la rue de Carinthie.

C'était la première fois que la princesse allait chez le gentleman. Nous n'examinerons pas si elle sentait ce que cette démarche avait de hardi ou même d'irrégulier. Nous n'essaierons pas davantage de décrire les agitations de son ame pendant qu'elle traversait les divers quartiers de la ville. Il est difficile de trouver un peintre pour les grandes tempêtes du cœur humain. Les pensées et les sentimens de ces jours d'orage ne sauraient mieux s'exprimer que par l'acte qui leur doit naissance. A la chute du crépuscule, vers les neuf heures du soir, sur un signe donné de l'intérieur de la voiture, les chevaux font halte dans un carrefour heureusement assez peu éloigné de la demeure de sir Styndall. La princesse descend, enjoint à mademoiselle Hubert de l'attendre, demande en vain à un passant l'adresse de l'insulaire, la reçoit d'un second, et, sans remarquer que son genre de parure fixe les regards de quelques personnes à côté desquelles elle a marché rapidement, elle franchit la petite esplanade qui touche au collége Thérésien. Encore quelques pas et elle va distinguer le numéro dont elle

a reçu l'indication ! Elle frappe ; déjà la porte extérieure de l'hôtel s'est refermée sur elle.

Le gentleman était dans son cabinet, où il terminait la lettre destinée à la princesse d'OEdenbourg ; il lui avait fallu passer par tout ce que la nature humaine peut endurer de douleur morale, avant de tracer les lignes qui devaient à la fois expliquer sa conduite et le séparer à jamais de ce qu'il avait de plus cher au monde. Tous les voiles étaient levés, tous les mystères recevaient leur explication, il n'y avait plus de secret ! Quelques mots ont encore à sortir de sa plume ; il n'a pas la force de les mettre en ordre sur le papier, tant son ame est dans l'accablement ; ce sont ceux d'un éternel adieu. « Dans peu d'heures, disait-il, quand vous vous réveillerez, Charlotte, au retour d'une fête que vous aurez embellie de votre présence, quand la feuille dépositaire de tant de peines sera entre vos mains, nous ne respirerons plus déjà le même air.... Je serai loin de Vienne, de vous !... » et sa plume s'était arrêtée.

Pendant cette pause il est distrait par un bruit qui, partant des degrés, arrive à ses oreilles, car Tom Sylcock, tenant un flambeau, précédait la princesse d'OEdenbourg pour l'annoncer. Frédéric sort en hâte de son cabinet, en referme la porte avec soin, s'arrête au milieu de sa chambre, entend s'approcher son domestique, se prépare à le réprimander pour être ainsi venu contre ses ordres le troubler dans ses occupations; croit distinguer à sa suite le pas plus léger d'une femme; écoute attentivement, frémit, ne doute plus et voit paraître à ses yeux Charlotte qui, rejetant la mante sous laquelle elle étouffait, lui adresse ces mots:

« Styndall, est-ce bien avec moi que vous devez user ainsi de ruse et de dissimulation? Vous partez, vous me quittez, et vous n'avez pas eu le courage de me le dire!.... Eh bien, j'aurai, moi, le courage de vous interroger et de vous entendre!... Vous le voyez, je suis venue chercher vos adieux, vos justifications même, cruel ami que vous êtes!... car vous ne devez vous éloigner de moi qu'avec mon estime, si vous voulez me laisser un

reste de repos, si vous voulez avoir quelque paix avec vous-même.... Je vous connais, Styndall, ce que je vous demande nous est également nécessaire à tous les deux.... »

Les yeux tournés vers Charlotte, belle, quoique désespérée, pleine de noblesse dans son attitude et dans son accent, alors même qu'elle avait le cœur brisé, l'insulaire gardait le silence. La contraction de ses traits trahissait le trouble profond de son ame; son regard était immobile, sa respiration étouffée. Il ressemblait à l'homme auquel un pouvoir magique aurait tout-à-coup enlevé l'usage de la voix, et qui, sous le coup d'une puissance infernale, voulant répondre, chercherait en vain des paroles pour ses pensées.

La princesse poursuivit en ces termes:

« Vous vous taisez, mon ami! Est-ce qu'il me faudrait cesser de croire à la vertu? Est-ce que Styndall se serait joué de mon amour? »

A ces mots, le gentleman, retrouvant une partie de sa force, répondit:

« J'en atteste l'Éternel, je ne vous ai pas trompée! Jamais je ne vous ai plus aimée

qu'à l'instant même; jamais mon cœur n'a brûlé de plus de feux qu'il n'en est consumé en ce moment pour vous! Si vous pouviez y lire, du désespoir, de la rage et de l'amour, voilà tout ce que vous y verriez. »

Charlotte répliqua:

« Du désespoir, de la rage, Styndall! ils ne doivent pas même appartenir au crime qui a encore quelques momens devant lui.... Non, mon ami n'a point commis de crime!... (s'écria la princesse en levant ses beaux yeux vers le ciel.) Dites-le-moi, Frédéric, est-ce par suite de quelque tort que vous ayez à vous reprocher, ou d'événemens qui n'aient pas dépendu de votre direction, que vous vous croyez forcé de me quitter? ou bien obéiriez-vous à un ordre venu d'un pouvoir que vous ne pourriez vous dispenser de reconnaître?.... Pour l'amour de Dieu, dites-le-moi!

— » Je vous jure que je suis innocent! » repartit Styndall avec un redoublement d'énergie, et il ajouta avec fierté: « Je ne sache pas non plus que personne sur la terre ait le droit de me donner des ordres! »

« Eh bien, cruel, poursuivit Charlotte, puisque vous n'en recevez que de vous seul, pourquoi me quitter? pourquoi êtes-vous venu m'apprendre à vous chérir? Je vivais en paix, satisfaite de ma destinée, et vous m'avez enlevée à des amis honnêtes, à des occupations tranquilles, à des goûts simples ou littéraires; car c'est en les partageant même que vous avez dominé mon être, que vous m'avez enivrée de votre fatal amour! C'est par des actes d'homme de bien, presque au nom de la vertu, que vous m'avez soumise à votre empire! Vous l'avez vu, Styndall, une communauté de rapports et de sentimens m'entraînait vers vous; vous n'avez pu l'ignorer, et vous avez redoublé contre moi de prestiges! Est-ce donc pour me perdre que vous vous êtes fait grand à mes yeux, et pour me délaisser que vous avez rempli mon cœur de votre image? Dites-le-moi, Styndall, auriez-vous attendu tout exprès le moment où je ne pourrais plus vivre sans vous, pour me repousser dans une solitude transformée en désert par votre art perfide? Et n'est-ce que pour moi seule au

monde que vous manqueriez d'équité, vous, le plus généreux des hommes ?... Ah ! Frédéric, souvenez-vous de l'îlot du Danube !... »

En prononçant ces derniers mots, ce rappel vers des jours meilleurs et vers des plaisirs aussi vifs qu'ils étaient purs, la princesse, moins d'intention que par faiblesse organique, s'assit sur le canapé placé derrière elle. L'insulaire, l'œil morne et les bras croisés sur la poitrine, n'avait eu garde de l'interrompre au milieu des tendres reproches qui s'exhalaient de ses lèvres ; mais quand elle vint à réveiller le souvenir de l'incident par lequel ils furent rapprochés après sa convalescence, il s'écria :

« Journée pleine de délices, journée fatale où j'appris tout ce qu'il y a de volupté dans le cœur de l'homme, c'est vous qui m'avez perdu ! Ah ! Madame, de combien de traits vous venez de me déchirer en me montrant tout ce qu'un ciel plus équitable eût pu m'accorder de bonheur sur la terre ! Il m'a envié, il m'a précipité dans l'abîme !... »

La princesse d'Œdenbourg, avec sévérité : « Prenez-y garde ; ne serai-je donc pas

fondée à vous dire que vous n'aviez pas le droit d'y entraîner avec vous une créature à laquelle sa conscience ne reprochait rien, et qui ne vous a jamais fait de mal? Je ne vous parlerai pas de ma position vis-à-vis de l'impératrice, vis-à-vis du public; tout cela vous est connu : mais je vous dirai, Monsieur, que, pour vous obliger à me traiter de la sorte, il faut qu'il se passe ici des choses dont la seule idée me serait un outrage!... Auriez-vous des liens avec une autre femme? Seriez-vous marié?

STYNDALL précipitamment : » Madame, j'ai pu jusqu'ici, j'ai dû supporter vos reproches. Vos plaintes, en me déchirant, flattaient encore mon cœur; en me montrant la grandeur de ma perte, elles m'enivraient d'orgueil... Mais, pour la question que vous m'adressez avec tant de cruauté, il n'y a ni baume, ni palliatif. Il ne manquait que ce malheur à ma misère! Le soupçon de Charlotte!... Non, Madame, je ne suis pas entré chez vous comme un vil séducteur! Jusqu'à ce que j'y fusse ramené par une force irrésistible, aucun lien ne gênait ma volonté.

J'ai aimé, j'ai adoré une seule femme au monde... Que ce soit aujourd'hui ou demain que la pitié du ciel me délivre du tourment de la vie, j'aurai vécu, je mourrai en l'aimant.'

LA PRINCESSE D'OLDENBOURG, d'un ton plus calme et avec des yeux où brille un rayon d'espoir : » O mon ami, il y a dans tout ceci une méprise, j'en suis certaine : nous étions dignes l'un de l'autre.

STYNDALL avec une assurance pleine de dignité : » Je le crois.

LA PRINCESSE D'OLDENBOURG, dans un élan de joie qu'elle ne peut contenir : » Je ne me suis donc pas trompée, en distinguant Frédéric entre tous les hommes! Mon amour n'était donc que de la justice! Éloignez-vous, craintes chimériques! Cessez, erreur d'un moment! Et vous-même, Styndall, pourquoi avez-vous alarmé votre amie? Pourquoi la menacer d'une séparation que ni l'un ni l'autre ne supporteraient?... Frédéric, ne sentez-vous pas que vous m'êtes nécessaire (elle lui tend la main)? Et pourriez-vous vous passer de moi. »

Cette main était entre celles de sir Styndall dont les genoux avaient fléchi. Il la pressait de ses lèvres, il la marquait de l'empreinte de ses ardens baisers, entre lesquels se plaçaient quelques mots entrecoupés de soupirs tels que ceux-ci : « Grands dieux ! quelle épreuve ! »

La princesse, en ce moment, était ravissante de grâces, de bonté, de langueur même et d'espoir. Sa toilette légère, et d'une fraîcheur en harmonie avec son beau teint, ajoutait à ses charmes. Tout ce que la pudeur n'a pas ordonné à une femme vertueuse de voiler, tout ce que faisait valoir une toilette de bal, sur la fin du dix-huitième siècle, où le costume peu sévère accusait les formes, bien plus qu'il ne les cachait, donnaient alors à Charlotte une puissance de séduction qu'elle seule elle ignorait elle-même. Trouvant, dans sa voix, mais sans les chercher, des sons encore plus suaves et plus veloutés que ceux qui la rendaient déjà si mélodieuse pour l'oreille de ses amis, elle prononça ces paroles :

« Styndall, pourquoi vous tourmenter d'un vain souci qui retombe sur mon cœur ?

Si vous apparteniez à une classe obscure, imagineriez-vous, par hasard, que je vous en aimasse moins? Tout au plus, je m'étonnerais qu'une ame aussi noble, qu'un esprit aussi distingué, aient surgi, comme par enchantement et de leur propre force, dans l'ordre social. Mais est-ce à l'élève d'Ulric qu'il serait permis de vous en faire un tort? Non, mon ami! Jugez-moi mieux, je crois avoir le droit de l'exiger de vous... Au fond, Marie-Thérèse nous demande peu de chose, et encore je présume qu'elle n'y attache qu'une médiocre importance. Pour vous avouer tout, Frédéric, par les paroles qui lui sont échappées sur votre compte, à tort ou à raison, elle me semble toute préparée, cette fois, au sacrifice de ses exigences nobiliaires, ce dont il ne faut pas trop vous étonner; car entre nous soit dit, on ne met pas, ici, un grand intervalle entre un de vos lords et un bourgeois de Vienne. Comme votre Charlotte, l'impératrice aura donc cédé à un autre ascendant... Nommez-moi votre famille; quelle qu'elle soit, mon ami, je suis prête à la reconnaître! Soyez le fils des laboureurs

les plus ignorés, et je leur porte mon tribut de respects et de gratitude!... La mère et l'enfant demanderont à être bénies par la main de ces bons vieillards! »

Qui n'eût cru que cette tendre allocution, murmurée par un organe enchanteur, n'eût calmé toutes les passions irritables de l'insulaire? Les derniers mots dont elle se composait, comme le dernier souffle d'une brise embaumée, qui va se perdre dans un buisson de roses, étaient à peine expirés sur les lèvres de la princesse, que le front du gentleman se rembrunit visiblement. Le signe funeste y apparut encore. Laissant retomber, sur les genoux de son amante, la main qu'il tenait dans la sienne, l'étranger quitta son attitude inclinée; il se leva et marcha vers la fenêtre, avec un désordre visible d'esprit, si on en juge par ses brusques mouvemens. Charlotte se leva elle-même. Elle allait s'éloigner aussi; non-seulement une juste fierté la déterminait à prendre ce parti; mais sa propre douleur ne lui permettait plus de prolonger cette scène inexplicable.

Tout-à-coup se retournant et voyant que

la princesse s'est rapprochée de la porte, Frédéric s'écrie :

« Je vous en conjure, Charlotte, ne me quittez pas ainsi ! Avant que vous fussiez entrée dans cette chambre, j'étais le plus malheureux des hommes ; à présent que vous en sortez trop justement irritée contre moi, j'en serais le plus désespéré ! Si la malédiction du ciel est sur ma tête, faudra-t-il que le seul être qui, jusqu'à présent, ait semblé s'interposer entre nous, et qui a pu me faire croire un instant que son bras se désarmait, y ajoute le poids de ses mépris ? Ange de bonté, ne laisserez-vous pas tomber un regard de bienveillance, un dernier regard sur cet abîme de misère où je devais descendre ?... Ah ! si nous nous séparons, qu'au moins Charlotte me plaigne et ne me méprise pas !...

— » Styndall, répond la princesse d'un son de voix qui déposait de sa propre émotion, c'est vous-même qui vous tourmentez et qui flétrissez inhumainement toute espérance au fond de mon cœur : vous savez pourtant si vous m'êtes cher ! Que vous demandai-je, mon ami ? m'était-il permis de croire

que, devant des questions aussi simples que les miennes, un homme d'honneur eût jamais reculé? Depuis quand a-t-on embarrassé un fils, en lui parlant de son père et de sa mère, alors qu'il a déclaré qu'ils pouvaient marcher la tête haute?

L'INSULAIRE reprit avec feu : » Oh! ils sont les plus respectables et les plus vertueux des mortels!

LA PRINCESSE, presque suppliante : » Que vous coûterait-il donc, mon ami, de m'apprendre ce qu'ils sont?... (Par réflexion.) Est-ce que vous ne vous appelleriez pas comme eux?

L'INSULAIRE, avec trouble : » Non, Charlotte.

LA PRINCESSE, étonnée : » Leur nom cependant ne saurait être un crime?

L'INSULAIRE, la pâleur sur le front : » Non, il n'est pas un crime, j'en prends Dieu à témoin! mais s'il était un des plus grands malheurs qui pût frapper une portion de la race humaine! s'il....

LA PRINCESSE, en l'interrompant : » Frédéric, j'en suis persuadée, votre imagination

ardente se crée des fantômes qu'elle se plaît ensuite à grossir. Si vous aviez eu quelque confiance dans votre amie, nos perplexités depuis long-temps auraient trouvé un terme! Mais non, vous vous cachez de moi, vous vous enveloppez de mystères... Ah! Frédéric, me suis-je conduite ainsi avec vous?.... mon ame tout entière n'a-t-elle pas été mise à nu sous vos yeux?... Il est si doux d'être connue de ce que l'on aime!... (Des larmes se montrèrent dans les yeux de Charlotte.)

L'INSULAIRE, avec sensibilité : » Les mystères n'auront que trop tôt leur fin!... Je vous écrivais tout, tout, Charlotte, lorsque vous avez paru devant moi.... Vous saurez tout, vous dis-je...

LA PRINCESSE, sur le ton d'un tendre reproche : » Oui, cruel, quand vous serez parti, quand il ne sera plus au pouvoir de Charlotte de vous retenir, de vous montrer combien vos terreurs étaient peu fondées... Alors, seulement alors, elle saura qu'elle aurait pu vivre heureuse avec Styndall et le rendre heureux; mais que le rêve du bonheur est à jamais évanoui pour tous les deux! »

L'INSULAIRE, agité de tous ses membres, et tremblant comme la feuille : » Vous voulez donc savoir ce qui m'éloigne de vous, ce qui me chasse de votre présence; vous voulez que je vous le dise!....

LA PRINCESSE, avec résolution : » Oui, je le veux! je l'ordonne, Frédéric; je vous écoute! parlez!

L'INSULAIRE, en proie à une terreur douloureuse: » Non, de par le ciel, je ne parlerai pas! Mais vous n'en saurez pas moins tout. Vous allez entrer dans ce cabinet. Vous y trouverez la lettre que je vous destinais; elle est sur mon bureau; vous y verrez la trace de mes larmes;.. vous la lirez, Charlotte, et, si votre exécration ne me poursuit pas (ajouta-t-il en lui serrant fortement le bras), vous êtes la plus céleste et la plus étonnante créature qui soit jamais sortie des mains de l'Eternel!.. »

A l'instant où le gentleman achevait sa phrase, des pas rapides se faisaient entendre dans le corridor. On avançait vers la chambre, on portait la main au loquet, non sans un bruit confus de voix qui d'une part an-

nonçait de la résistance, de l'autre de l'opiniâtreté. Sir Styndall n'eut que le temps d'ouvrir son cabinet et d'y conduire précipitamment la princesse sur laquelle il en referma la porte avec un tour de clef. Ensuite il revint et se trouva en présence du baron de Sperges...

CHAPITRE XXXIV.

Un importun. — Accident grave. — Amour et générosité.

Jamais visite ne fut plus importune. Frédéric eût voulu le baron à cent lieues du Wiéden. Cependant tout lui commandait de déguiser son trouble ; l'honneur et la réputation d'une femme qui venait de lui donner une grande preuve d'amour, lui en faisaient une loi. Se débarrasser avec promptitude du gentilhomme tyrolien, devenait une nécessité d'autant plus pressante de sa position, qu'à l'instant même la princesse parcourait probablement les pages dépositaires d'une confidence dont le gentleman aurait voulu renfermer le secret dans les entrailles de la terre. Il était encore possible que Charlotte essayât de sortir du cabinet; un signe, une exclamation pouvaient lui échapper; sa voix

était connue du baron : que penserait-il d'une telle rencontre? Malgré sa discrétion, que l'on ne révoquait pas en doute, de quel ton en parlerait-il? Et à quelle épreuve ne seraient-ils pas mis tous les trois en se voyant face à face, presqu'au milieu de la nuit, dans l'appartement solitaire d'un jeune homme? Car, malgré la régularité des mœurs de sir Styndall, depuis une année révolue qu'il résidait à Vienne, son âge, son état de maison, les qualités brillantes de sa personne et jusqu'à l'attachement que la princesse d'OEdenbourg lui témoignait, aux yeux d'un public superficiel, auraient déposé contre une visite aussi peu conforme aux usages. C'est avec succès que l'on eût demandé le silence sur pareille chose, au fondateur de l'Académie des riches; on n'en doutait pas; une des parties intéressées avait sur lui tout pouvoir : mais n'eût-ce pas été se reconnaître coupable, par conséquent acquiescer à une condamnation imméritée? Certes, Charlotte rougirait de descendre à ce rôle qui répugnait à Frédéric lui-même.

Tous ces inconvéniens s'offrirent en masse

à l'esprit de l'insulaire. Il en résulta une idée dominante qui fut de renvoyer le plutôt possible le visiteur importun. Malheureusement en la laissant percer, il prit peut-être la route la moins propre à le conduire vers ce but; car, si le baron de Sperges très-froidement accueilli, regretta d'avoir accepté une mission à laquelle, dans l'exacte vérité, il se présentait sans lettre de créance, c'était aussi pour lui un motif de redoubler de civilités envers le gentleman; et l'on sait bien ce que sont les civilités germaniques! Ne retranchant rien au cérémonial accoutumé, il crut de son devoir de se répandre d'abord en excuses sur l'heure à laquelle il paraissait, à quoi il fut répondu qu'on la jugeait effectivement très-incommode. De l'autre côté du Rhin il est un peuple chez lequel on dirait que ne pas vider la place, après une pareille réception, c'est ne pas *entendre le français:* mais le bon gentilhomme dans le cerveau duquel la nature n'avait d'ailleurs déposé aucun germe de contradiction, tenait aux promesses qu'il avait données à la baronne de Steinn. Ne fut-

ce que pour l'acquit de celles-ci, tout en souffrant d'une gêne dont il lisait le témoignage à livre ouvert sur le front de l'insulaire, il voulait au moins aborder la question principale, dût-il s'échapper ensuite comme il pourrait. Le baron de Steinn l'eût comparé à un chasseur par lequel le gibier se laisse bien entrevoir, mais qui après avoir tourné à l'entour, sans avoir gagné un meilleur point de vue, va lâcher à tout hasard son coup de fusil.

Sir Styndall, avec un oubli des convenances bien éloigné de son caractère, ne l'avait pas seulement invité à s'asseoir; aussi le baron se tenait-il debout. Par bonheur, il tournait le dos à la porte vitrée du cabinet, recouverte d'un tissu assez compacte pour dérober les traits de la personne qui s'y était établie, mais assez transparent aussi pour autoriser à prononcer, par le simple aspect des formes et du costume, sur le sexe auquel elle pouvait appartenir. Enfin, après un délai qui faisait manifestement le supplice de l'un des interlocuteurs, tandis que l'autre restait retranché dans sa politesse invincible, il

s'établit entre eux le dialogue suivant :

Le baron de Spérges : « Je prie derechef Votre Seigneurie de m'excuser si j'ai forcé les barrières. Je le vois bien, votre honnête domestique ne m'affirmait que vous étiez en conférence avec une dame de votre pays, qu'afin de mieux m'éloigner. J'espère de votre grâce, que vous lui pardonnerez ainsi qu'à moi-même, si j'ai violé sa consigne.

Sir Styndall, froidement : » Vous êtes tout pardonné, monsieur le baron; mais je ne vous cacherai pas qu'en ce moment des affaires de quelque importance réclament toute mon attention.

Le baron de Sperges : » Je rends grâces à Votre Seigneurie... Il était peu probable, en effet, qu'à près de dix heures du soir elle fût occupée dans un pareil entretien.... à moins qu'à la veille d'un départ imprévu, elle n'eût des comptes à régler ou des ordres à donner, et alors....

Sir Styndall, d'un ton décidé : » C'est justement par ce motif que je souhaitais être seul, et que je le souhaite encore.

Le baron de Sperges : » C'est aussi de ce

départ que j'eusse désiré vous entretenir. Vous n'avez pu y songer sans croire que vous laisseriez des regrets dans Vienne...

Sir Styndall, avec une inclination de tête contredite par une inflexion de voix qui dépose de sa mauvaise humeur : » Vous êtes trop bon, Monsieur. Si vous le permettez, nous couperons court sur cet article.

Le baron de Sperges, s'animant : » Mais c'est que jamais regrets ne furent plus mérités! Et ne vous imaginez pas que je sois le seul à les ressentir; ils seront sûrement partagés par les respectables prince et princesse Esthérazy, par l'aimable princesse de Lichteinsten, par monsieur le conseiller aulique baron de Holger, par monsieur le baron de Van-Swiéten; car vous savez que notre digne impératrice vient de lui conférer ce titre en le nommant président du collége des censeurs; enfin, par la chère et honorable baronne de Steinn, par....

Sir Styndall, l'interrompant avec un geste d'impatience : » Je croyais vous avoir prévenu, monsieur le baron, de la nécessité où je suis de vaquer à mes affaires.

LE BARON DE SPERGES, embarrassé : » Pardon si je gêne en ce moment le digne, le respectable gentleman ; mais d'autres personnes encore s'associeront à nos regrets. Certainement la très-excellente princesse Charlotte d'OEdenbourg ne sera pas insensible à ce départ, et je suis persuadé qu'à son retour du bal de la princesse Caroline de Lichteinsten, auquel elle assiste présentement, Son Altesse sera plus affligée que tout autre du prompt départ d'un aussi estimable ami... »

Sir Styndall était sur des charbons ardens; il souffrait d'autant plus de cette prolongation d'entretien, qu'un léger bruit venait de se faire entendre au fond du cabinet. Sa réponse se ressentit de l'anxiété à laquelle il était en proie.

SIR STYNDALL, d'un ton sec : » Monsieur le baron, si la princesse d'OEdenbourg avait eu à m'apprendre quelque chose d'important sur ce sujet ou tout autre, elle eût pris la peine de me le communiquer elle-même; et je ne vois pas qui aurait le droit de se rendre interprète de ses sentimens, à moins qu'elle ne lui en eût donné la mission particulière.

J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur, que, devant partir dans deux heures, le libre emploi du peu de temps dont il m'est permis de disposer, m'est rigoureusement indispensable. »

En prononçant ces mots, Frédéric marcha vers la porte, en leva le loquet, et la tint entr'ouverte. Ce geste était significatif; mais loin de se rendre, le baron, abusé par les paroles même qu'il venait d'entendre, et attribuant la résolution précipitée de l'insulaire à un désespoir d'amour, crut devoir le détromper de la manière suivante :

Le baron de Sperges : » Très-honorable gentleman, je ne sais si je m'avance trop; en tous cas, ce n'est pas vous qui auriez le droit de vous en plaindre..... Je suis persuadé que la princesse souffrira beaucoup plus de votre départ que vous ne le croiriez vous-même.... Vous êtes homme d'honneur, et je compte sur votre discrétion.... Je soupçonne la princesse de n'être pas insensible à votre mérite... Vous pourriez avoir produit sur elle telle impression; je tiens de bonne part..., »

Voyant la colère et l'impatience se peindre dans le regard de sir Styndall, et les attribuant à un autre motif qu'à leur cause réelle, il se hâta d'ajouter :

« Pardon, la princesse ignore ce que j'ai pris la liberté de vous apprendre. Sa pudeur, sa vertu, sur laquelle n'a jamais passé l'ombre d'un nuage, s'en offenseraient sans doute. J'en serais au désespoir... Vous ne me trahirez sûrement pas! Je vous demande le secret : vous me le promettez, très-digne et très-excellent gentleman?... »

Sir Styndall, l'œil sur la porte vitrée, et avec un accent de fureur : « Au nom du ciel ou de l'enfer, vous ne me laisserez donc pas! »

En cet instant, un mouvement plus marqué avait eu lieu dans le cabinet. Un fauteuil semblait y glisser sur le parquet. Le baron de Sperges, aux oreilles duquel le bruit était parvenu, se retourne en arrière; il distingue, à travers la mousseline, le dos d'une femme coiffée avec élégance; il reporte ses yeux sur le canapé, y aperçoit une mante fort riche qui n'avait pas encore frappé ses regards, prend son chapeau avec sa canne,

et se dispose à sortir, en disant d'un ton non moins cérémonieux qu'ironique :

« Je ne le vois que trop, Monsieur le gentleman; vous aviez parfaitement raison. C'est moi seul qui me trompais sottement, ridiculement, et la baronne de Steinn elle-même m'avait trompé. Vous pouvez partir quand il vous plaira. Ce n'est pas moi qui vous retiendrai...; mais je vous supplie, sur l'honneur, de ne jamais prononcer un mot de ce que j'ai eu le malheur de hasarder en votre présence au sujet de la très-respectable princesse Charlotte d'OEdenbourg! et, à ma très-grande confusion, je vous déclare que c'est absolument à son insu, et sans y être aucunement autorisé par elle, que je me suis permis de tenir un pareil langage! Voilà la seconde fois qu'à mon âge des femmes me jettent dans des démarches inconsidérées; mais je jure bien que ce sera la dernière. »

Il avait fallu du temps pour arriver au bout de cette tirade, que le baron prononça avec une gravité solennelle. Les derniers mots n'en étaient pas encore achevés, qu'une forte commotion, accompagnée d'un c-

étouffé, ébranla le cabinet, et en mit tous les meubles en mouvement. L'insulaire, dont les yeux s'étaient constamment tenus fixés sur le vitrage, d'un bras vigoureux pousse le gentilhomme tyrolien hors de la chambre, au risque de lui faire perdre l'équilibre; ferme la porte, tire la targette, et vole au cabinet, tandis qu'en descendant les degrés, le baron criait à haute voix : « Votre seigneu-» rie achève ainsi de se faire connaître! J'es-» père bien en avoir raison, si demain elle » est encore à Vienne! »

Quel spectacle pour le gentleman! La princesse était étendue par terre sans connaissance. En tombant, sa tête avait porté sur un cabaret de porcelaine qu'elle avait entraîné dans sa chute; la veine de son bras, qui avait rencontré un éclat de tasse fracturée, s'était ouverte; un fauteuil était renversé derrière elle; et la fatale lettre, échappée sans doute à sa main, non loin de là, était tachée de sang. Sir Styndall était plongé dans un tel océan de douleur, qu'il eût voulu être anéanti. Mais il fallait vivre, ne fût-ce que pour donner des secours à une femme ado-

rée, dont, au milieu de sa fureur contre lui-même, il se reprochait déjà le trépas! « Barbare! se disait-il, devais-tu l'exposer à cette épreuve? »

Après l'avoir un moment contemplé d'un œil d'horreur, il releva le corps insensible de Charlotte; il l'assit dans un fauteuil, il l'inonda d'eaux spiritueuses qui restèrent sans efficacité. Il tint à peu de chose que, mettant le comble à cette scène de deuil, et prenant une arme suspendue au lambris du cabinet, il n'attentât à ses jours. Ainsi eût-il goûté l'affreuse volupté d'expirer à côté de sa victime: cette pensée de désespoir fut bannie de son cerveau par la crainte qu'un tel événement, mal connu ou mal interprété, ne devînt injurieux à l'honneur de la princesse. Après de nouveaux efforts également sans succès, pour réveiller les esprits de Charlotte, il ouvrit la porte de sa chambre, sonna avec violence, et Tom parut, car ce fidèle domestique, par suite de son pressentiment de quelque catastrophe, se tenait à une distance qui lui permettait de se présenter sans délai.

« Allez, lui dit sir Styndall, chercher made-

mdiselle Hubert que vous trouverez dans la calèche de la princesse, en station près du collége Thérésien en-deçà ou en-delà, il n'importe; et ne tardez pas un instant à revenir; il y va de votre vie et de la mienne. »

Ces mots suffisaient pour montrer combien la raison du gentleman était égarée: jusqu'au retour de son valet de chambre, il resta devant le corps privé de sentiment dans une immobilité plus effrayante que ce corps même, pour tout individu qui aurait été admis à un aussi déchirant spectacle. Cependant la blessure, faite au bras de Charlotte, redevenait saignante, ce qui était un bon signe; la princesse ne tarda guère à ouvrir les yeux; mais comme si l'impression précédemment reçue avait continué à surmonter chez elle le mouvement régulier de la force vitale, elle les referma; et ce fut dans cet état équivoque d'existence qu'elle passa aux mains de sa femme de chambre dont les secours furent suivis d'un meilleur succès. Le premier acte, par lequel se manifesta le retour de sa raison, fut de demander si on avait adressé quelque message au docteur Van-

Swiéten ou à tout autre homme de l'art? Sur la réponse négative qu'elle reçut, elle témoigna sa satisfaction et défendit de donner à qui que ce fût un avis de cette nature. Effectivement, sa bonne constitution triompha toute seule de cette grande secousse; et, après une demi-heure de repos sur le canapé du cabinet, sans autre boisson qu'un peu d'eau de tilleul et de fleur d'orange, Charlotte se crut assez rétablie de sa défaillance pour descendre jusqu'à la voiture que Tom Sylcook judicieusement avait fait approcher de la porte de l'hôtel.

Pendant que Sidonie prodiguait des secours mieux appropriés à la princesse, sir Styndall, après avoir caché dans son sein la fatale lettre encore humide de sang, s'était retiré dans sa chambre. Debout, les deux bras pendans, les deux mains entrelacées devant lui, adossé contre la muraille, pâle, les cheveux livrés au désordre, dans certain système d'architecture, il eût pu être considéré comme une cariatyde en souffrance. Le seul signe de vie animée qui lui échappât émanait de ses regards constamment dirigés

vers le cabinet. Pas une parole, pas un monosyllabe ne sortaient de ses lèvres; mais ses yeux, dans leur fixité même, avaient quelque chose d'interrogateur que comprit Tom, car, aussitôt que mademoiselle Hubert eut appelé ce domestique pour le questionner par l'ordre de la princesse, quittant le cabinet et se tournant vers son maître, il lui dit : « Elle est sauvée! » Ce mot produisit son effet : à l'instant la stupeur fit place à une douleur plus expansive, et des soupirs assez rapprochés sortirent de la poitrine du gentleman; on eût vu alors s'élever et s'abaisser successivement chez lui la région pectorale, ainsi qu'il arriverait de l'homme, au préjudice duquel l'exercice de la respiration aurait été pendant un temps gêné ou suspendu.

Bientôt l'âme entière de sir Styndall vola dans ses regards, quand Sidonie vint prendre la pelisse oubliée par sa maîtresse sur le canapé; mais son agitation passa toutes les bornes, lorsque le mouvement qui se manifesta dans le cabinet lui apprit que la princesse elle-même allait en sortir. Elle parut, tenant d'un bras celui de mademoiselle Hubert; l'au-

tre était ceint d'un mouchoir de mousseline, en manière de bandage, à l'endroit de la blessure qu'elle s'était faite. Les roses tendres de son teint avaient pâli, et sa belle tête tendait à fléchir de faiblesse sur l'épaule de la camériste; son pas était peu ferme; toutefois on discernait dans sa physionomie la volonté d'y mettre de la force, et généralement l'expression de ses traits était triste, mais calme et presque reposée. A certains égards elle rappelait cette épouse juive d'Assuérus, dont le bon Duval, dans sa traduction fidèle, avait reproduit les grâces languissantes. Si celles-ci furent un peu étudiées, ainsi que l'on serait tenté de le croire, le même reproche ne saurait atteindre la princesse d'OEdenbourg qui se hâtait de s'arracher à ce théâtre de douleur. Cependant quand elle fut au milieu de la chambre qu'elle avait à traverser, avant de parvenir au corridor, elle tourna ses yeux vers sir Styndall, et une pitié profonde se peignit dans le regard prolongé qu'elle arrêta sur l'infortuné jeune homme.

Tom Sylcock venait de monter, en tenant à la main un vase plein d'eau et une éponge;

le gentleman, qui devinait son intention, la prévint, et lui dit, d'un son de voix sinistre : « Laissez le sang sur le parquet, il faut que » je l'y voie encore quelque temps. » Et il entra dans le cabinet d'un pas délibéré, tandis que l'honnête domestique s'éloignait en redoutant que son maître ne fût atteint d'une aliénation mentale. Peu d'instans après avoir été écarté par ces paroles alarmantes, le même serviteur remonta; il venait avertir Frédéric que la princesse, à peine assise dans la calèche, avait témoigné le désir de lui parler avant son retour à l'hôtel. L'insulaire l'avait écouté avec une sorte d'effroi, sans répondre un seul mot; ce ne fut que sur un second avis qu'il se rendit à une invitation dont il semblait douter encore. Dès qu'il eut descendu les degrés, il s'arrêta immobile sur la première marche du perron. Charlotte qui l'y aperçut, s'inclina vers la portière de sa voiture, et s'y appuyant de la main, elle prononça ces mots avec un accent qui déposait de ses souffrances : « J'ai la tête peu libre, » je ne saurais vous rien dire aujourd'hui; » demain vous connaîtrez mes inten-

» tions. Attendez! » Peut-être à cette dernière parole il en fut ajouté quelqu'autre, mais la princesse d'OEdenbourg étant retombée sur les coussins, et Sidonie ayant donné au cocher l'ordre du départ, les roues commencèrent à rouler. Tant que sir Stymdall put en entendre le bruit, il resta à la porte malgré l'obscurité du soir; ensuite il remonta à son appartement, où il trouva Tom, occupé à nettoyer, en cachette, les taches du cabinet. Cette fois, loin de s'en plaindre, il ne mit aucun obstacle à ce soin; de l'œil même il suivait les mouvemens de son domestique, qui bientôt le laissa seul et tranquillement assis sur le canapé.

Pour s'expliquer d'une manière plausible, ce rapide retour de pensées et cette diversité d'impressions chez le gentleman, il faudrait avoir su que, dans le regard expressif dirigé vers lui par la princesse, quand elle traversa la chambre en silence, il n'avait vu qu'une accablante pitié, et que, dans les phrases coupées qu'elle lui adressa de sa voiture, il reconnut la trace d'un sentiment plus tendre. *Attendez!* ce seul mot suffisait pour

le rattacher à la vie. C'était lui dire d'exister; c'était lui apprendre que le cœur de Charlotte, sous le coup le plus terrible qui pût lui être porté, n'avait pas encore cessé de battre pour l'amour.

Il tira de son sein la lettre volumineuse qu'il y avait mise en dépôt, et il l'apostropha dans les termes suivans :

« Le voilà donc, ce papier, qui renferme le formidable secret de mon existence! Le voilà, teint du sang de l'être pour lequel je voudrais qu'il me fût donné de verser jusqu'à la dernière goutte du mien! Gage sacré de douleur et d'une amitié qui comblait mes vœux, oh! comme vous bouleversez maintenant mon ame! c'est vous qui avez renversé un chef-d'œuvre de création; c'est par vous qu'a été abattu le plus noble courage! Votre vue me déchire, et toutefois, quelque cruel que vous ayez été envers une femme adorable, combien ne m'êtes-vous pas devenu cher sous cette livrée de deuil?

» Fatale destinée, s'il en fut jamais! Qui m'obligeait à navrer ainsi, ou à frapper d'effroi ce que je chérissais le plus au monde?

Quand aucune voix ne pouvait me trahir, quand la tombe elle-même me promettait un inviolable silence, qui me forçait à prononcer des paroles de séparation? Qui m'empêchait de te rendre heureuse et d'être heureux par toi, ange de beauté? Est-ce que je me serais fait une fausse morale? et me serais-je égaré en portant dans mes actes une exaltation de principes que l'honneur n'exigeait pas? O vertu, que tu me coûterais cher, et que tu m'aurais alors indignement abusé! Coupable envers moi-même, je le serais bien plus envers vous, Charlotte, envers vous qui, avec le doux abandon de l'innocence, veniez vous jeter entre mes bras! Non content de fouler mon bonheur aux pieds, je me serais joué du vôtre! en avais-je plutôt le droit?.. Mais tu auras lu dans mon cœur, ô la plus aimée des femmes, dans ce cœur où tu commandes encore en souveraine, tout obsédé qu'il est de terreurs et de fantômes. Tu peux te détacher de moi, mais non me mépriser, car j'ai trop sacrifié (et tu le sais aussi bien que moi), pour n'avoir que tes mépris.»

Les heures se traînaient dans l'estime de

sir Styndall, au lieu de suivre leur cours ordinaire. Il avait contremandé ses chevaux et sa voiture. Un ordre suprême lui enjoignait de rester à Vienne. « *Attendez!* » Ce mot magique contenait seul une loi tout entière. Après l'avoir entendu, il n'y avait plus qu'à obéir. De lassitude le gentleman s'endormit sur le canapé, où Charlotte avait passé de si cruels momens. Il les ressentait comme s'ils lui avaient été personnels. En gardant cette place, il avait voulu se les rendre présens; c'était, pour lui, une sorte de sensualité de douleur.

Le lendemain, à une heure de l'après-midi, il reçut un billet, ou plutôt une lettre ainsi conçue :

D'Augarten, dans la matinée.

« J'ai tout lu, j'ai été jusqu'à votre dernière ligne. Vous êtes un homme d'honneur, un honnête homme, Styndall! car vous pouviez vous taire. Sur mille, il n'en est pas un qui ne l'eût fait. Peut-être l'eussé-je souhaité moi-même, dès le premier instant où le trait m'a pénétrée. Mais, pardon, cher ami,

de ce moment de faiblesse! je me suis relevée digne de vous. Oui, je le suis, et je vous le déclare, devant Dieu qui m'écoute, je vous sais gré maintenant de m'avoir tout *appris! C'est un titre de plus à mon estime, et je le dirai, à mon amour!* Styndall, je vous *ordonne de tout oublier*, comme j'ai tout oublié; je vous ordonne de ne jamais me parler, de ne jamais me rien écrire sur ce qui a été mis sous mes yeux dans la soirée d'hier. Je vous défends les allusions du sens le plus détourné à cette soirée! Elle n'existe plus, elle n'a jamais existé pour moi, je vous le notifie. Vous vous êtes ressaisi de votre lettre; je le sais, ne l'ayant pas retrouvée à mes côtés quand j'ai recouvré l'usage de mes sens dans votre cabinet. Elle est à moi. Je l'ai payée assez cher... Je veux qu'elle soit détruite avec mon présent billet, et je vous en fais l'exprès commandement.

N'ayant donné mon attention que d'une manière très-imparfaite, à quelques paroles un peu vives qui me sont parvenues, de votre conversation avec le baron de Sperges, j'en eusse probablement perdu la mémoire,

si, dès onze heures du matin, ce respectable ami, croyant que j'avais passé la nuit au bal de la princesse de Lichteinsten, n'avait désiré m'entretenir sur ses griefs contre vous. Je ne l'ai point interrompu dans sa narration. Ne vous étonnez pas, Frédéric; et que ceci vous atteste, une fois pour toutes, la vérité de la déclaration contenue dans la page précédente : j'ai souri de la méprise de cet excellent homme, et m'apercevant combien l'état d'incrédulité où il me supposait lui était pénible, voyant même qu'il allait perdre patience, ce qui chez le baron, comme vous le savez bien, ne peut arriver sans graves motifs, je lui ai dit : « Mon cher professeur d'italien, je n'aurai » point de secrets pour vous. Il y a trop » long-temps que nous nous estimons, et » dans cette circonstance, vous m'avez donné » une preuve trop forte de votre tendre inté- » rêt, pour que je ne vous traite pas comme » le meilleur de mes amis. »

» J'ai ajouté ensuite :

» Connaissez-vous cette pelisse? regardez-la bien! Ne vous souvenez-vous pas de l'avoir vue quelque part?

» En même temps, je la soulevais d'une main; car, m'étant étendue sur ma chaise longue, je m'en étais servie pour me couvrir les pieds. Le bon gentilhomme rougissait, il balbutiait et redoutait de hasarder une conjecture qui pût me déplaire. Aussi me suis-je hâtée de mettre fin à son embarras, dont pourtant nous nous amusions, ma cousine et moi (car ceci se passait en présence d'Élisa que j'avais admise à la connaissance de tout ce que je me proposais d'apprendre au baron, de sorte qu'ils sont maintenant aussi habiles l'un que l'autre, et même que Sidonie); j'ai donc continué de la sorte :

» Mon cher baron, déridez-vous, et surtout ne gardez aucune rancune à ce pauvre Styndall. Demandez-lui plutôt des excuses pour l'avoir indignement calomnié dans votre esprit; car c'est bien moi qui m'étais retirée dans le cabinet, en croyant entendre sur les degrés une voix étrangère; et c'était bien ma pelisse qui était sur le canapé, pendant que vous argumentiez de votre mieux contre le gentleman qui, de son côté, par égards pour moi, vous eût voulu bien

loin, surtout quand mon fauteuil ayant glissé, j'ai fait une chute, dont j'espère, dans moins de deux jours, ne plus me ressentir.

» Je vous assure, Styndall, que le président de l'Académie des riches voulait, dès ce matin, se remettre en grâce près de vous, et vous prier d'oublier ce qu'il nomme son incartade. Jamais, dit-il, il ne s'est vu dans un pareil état de violence, et il ne sait de combien de torts il ne s'est pas rendu coupable à votre égard. Mais, si sa mémoire ne le trompe pas, suivant son récit, votre vivacité aurait bien valu la sienne, surtout à l'instant où vous l'avez mis hors de chez vous par les épaules. Aussi l'ai-je prié de différer sa visite, en remarquant que les torts étant réciproques, vous vous donneriez la main tous les deux en ma présence à Augarten, dès demain ou l'un de ces prochains jours. Ainsi, mon cher ami, voilà encore un duel que j'épargne à votre humeur guerroyante. Je n'oublierai pas, toutefois, que le gentilhomme tyrolien m'a dit un peu malignement : « Pour plaider votre cause, Votre » Altesse ne pouvait choisir un meilleur avo-

» cat qu'elle-même, et sans doute nous » conserverons le gentleman. » Je vous laisse à décider, Frédéric, si, par cette question, il voulait se venger de vous ou de moi. C'était mon tour de paraître embarrassée, et j'ai répondu, non sans baisser les yeux, que vous ajourneriez votre voyage. Je me flatte que vous ménagerez assez mon amour-propre pour ne pas l'affliger d'un démenti.

» Vous voyez, à la longueur de mon épître, que c'est le bras gauche qui a été légèrement coupé par vos jolies tasses de porcelaine de Sèvres. Peut-être serez-vous tenté de me poursuivre en demande de dommages et intérêts pour avoir ainsi brisé votre cabaret. Mais, non, Styndall. Pour nous, je vous ai dit qu'il y avait un jour de moins dans le mois de juillet de l'année 1768, et c'est justement celui où je me suis rendue coupable de ce dégât. Je prends donc mon amnistie. Cependant, souhaitant, autant qu'il est en mon pouvoir, réparer le tort que je vous ai causé hier, je joins à la présente le léger don d'une moitié d'anneau d'or. Vous ne m'envierez pas l'autre ; je la porte à mon doigt.

» J'ai encore la tête un peu faible ; ne venez que demain, Frédéric ; je vous aime, je vous révère encore plus. C'est la dernière fois que je vous le dirai. Par la suite, je traiterai d'égal à égal avec vous. Jamais pourtant l'humanité ne s'éleva plus haut que chez mon ami ; croyez-en le témoignage de

» CHARLOTTE,
princesse d'OEdenbourg. »

Cette lettre reçut les hommages accordés à tout ce qui venait de la main de Charlotte. Elle en était bien digne. Si elle n'ajoutait rien à l'amour de Frédéric, elle en favorisait l'essor et le développement. Quel homme avait jamais mis l'attachement d'une femme de ce mérite à une pareille épreuve, et quelle femme en sortit jamais avec une pareille noblesse et une pareille fermeté de caractère ? Comme il était doux d'être aimé ainsi ! Quelle bonté délicate pour le gentleman dans la manière de détromper le baron de Sperges, et quelle grâce dans la manière de le dire ! La princesse immole presque sa répu-

tation à celle de son ami, et cela sans paraître le remarquer elle-même : c'est qu'elle sentait que, pure comme les anges, elle ne pouvait être atteinte par un soupçon ! Effectivement, ni la baronne de Steinn, ni mademoiselle Hubert, ni l'honnête baron ne trouvèrent surprenant qu'elle eût été, de sa personne, s'informer du motif qui déterminait l'insulaire à s'éloigner de l'Autriche, ni qu'elle eût essayé d'y mettre obstacle. Le président de l'Académie des riches ne continua pas moins de la regarder avec respect, après avoir su qu'elle avait été renfermée à dix heures du soir dans le cabinet d'un jeune homme qui lui était cher. Il ne se demanda seulement pas pourquoi l'ayant reconnu, elle persista à y rester cachée. Ce qu'on venait de lui dire, on l'eût appris au baron de Holger, au prince et à la princesse Esthérazy, au bon Duval, même à l'abbé Métastase et au chorégraphe français, qu'ils ne se fussent permis la moindre induction dont pût s'alarmer l'honneur de la princesse d'Oldenbourg. On avait partout un sûr garant de sa vertu : c'était elle, et c'était assez.

Cependant il fallait exécuter les ordres de Charlotte. En gémissant, le gentleman alluma une bougie, et y consomma le sacrifice des deux lettres.

Quand il vit la flamme gagner les caractères marqués d'un sang pur et précieux, il pâlit. Une réflexion subite vint le plonger dans une douleur profonde ; elle chassa de son cœur ce doux contentement qui venait de s'y introduire. « Quoi ! se dit-il à lui-même, tu ne remarques donc pas qu'il te faut anéantir de ta propre main les témoignages d'un amour qui ajoute à ta dignité d'homme et qui la rehausse à tes yeux ? Ainsi tu passeras péniblement ta vie à effacer les vestiges de tes pas, semblable au sauvage qui tremble d'être suivi à la trace. Telle est la misère de ta situation présente, que tu ne saurais garder ce qui a pour toi un prix sans égal ! Tu as pu croire un moment que tes épreuves étaient finies, qu'il ne te restait qu'à t'abandonner aux plus ravissantes illusions, et que le ciel était désarmé ; ô le plus présomptueux de tous les êtres, confesse-le, tu as entrevu dans ta joie les faveurs d'un

hymen que tu avais juré de t'interdire! Esprit faible et pusillanime, homme de peu de résolution, reviens à toi! Est-ce qu'un secret est anéanti, quand il est connu de deux créatures destinées à se voir tous les jours et à former une communauté d'intérêts et de tendres épanchemens? Est-ce qu'il ne vivrait pas tout entier dans une seule?..... Tu es cher aujourd'hui à la princesse; tu le lui seras demain, toujours, soit! Mais en te disant qu'elle a *tout lu, tout oublié*, en t'ordonnant à toi-même de tout oublier, est-ce qu'elle ne te défend pas de lui parler jamais de ce qu'elle a vu ou lu? Est-ce que ce n'est pas elle qui te commande de livrer aux flammes, et les pages que tu as placées sous ses regards, et jusqu'à celles où, sans en répéter un mot, un seul mot, elle t'ordonne de les détruire? Il y a donc dans ta destinée quelque chose qui la repousse, quelque chose devant quoi sa pensée recule de terreur!..... Et tu compterais sur son oubli! Pauvre jouet d'un pauvre raisonnement, ne vois-tu pas que tu ressembles à ces catholiques assez bons pour supposer, alors qu'ils ont dévoilé leur ame tout

entière aux pieds d'un ministre de leur communion, que celui-ci n'en garde aucun souvenir? Comme eux, va te promener, t'asseoir à table, te livrer aux distractions de la vie, converser familièrement avec le dépositaire de tes secrets les plus intimes! Comme eux, compte sur un miracle d'oubli sans cesse renaissant à ton approche! Réclame des égards, exige des respects, reçois-les, sans y soupçonner de feinte, de la part du confident qui aura pénétré dans ton être jusqu'à la moelle des os.... Mais, si ta foi n'est pas assez robuste pour t'inspirer une pareille sécurité, épargne-toi, épargne à Charlotte ce long mensonge! Vous êtes trop grands l'un et l'autre pour un rôle aussi misérable. Elle est digne d'un trône, tu le sais, ne l'en fais pas descendre dans ton esprit, en la condamnant à un système de dissimulation; tu es digne de t'y asseoir à côté d'elle, elle l'a reconnu: reste dans ton attitude! Continue à être ce que tu es véritablement; ne t'abaisse pas jusqu'à posséder celle qui t'enivre d'amour! Tu as déjà son cœur; obtiens davantage, le moment approche où elle t'y dres-

sera un autel ; sache seulement le mériter ! L'anneau nuptial est dans ta main, songe aux devoirs qu'il t'impose !

Telles étaient les réflexions qui venaient assaillir Frédéric, et qui battaient son ame en sens contraire, ainsi que, sous des souffles opposés, les lames écumantes fatiguent le double flanc d'un navire. Dans moins de deux heures le gentleman avait passé de l'ivresse de la possession aux angoisses du désespoir, de celles-ci à la plus pure jouissance de la vertu. Dans ces divers sentimens, un noble orgueil avait même trouvé sa place. Sa tête était en feu. Il sortit et dirigea sa route à travers la campagne, incertain, non sur le projet qu'il avait formé, mais sur les moyens d'exécution auxquels il s'arrêterait, car une pensée grande et généreuse fermentait dans son sein. Il ne s'agissait plus de partir, mais d'assurer à jamais le repos de la femme qui l'avait distingué, en sortant lui-même de la situation perplexe où le jetait une passion payée de retour.

L'ordre fut donné de replacer dans les commodes le linge, ainsi que les autres ob-

jets destinés au voyage. Au grand contentement des serviteurs de sir Styndall, les apprêts du départ eurent bientôt disparu. L'insulaire rentra assez tard, plus affermi que jamais dans ses desseins, mais sans être parvenu à la solution qui devait le conduire à leur accomplissement. Tom, en le servant à table, crut devoir lui communiquer un soupçon auquel il attachait beaucoup d'importance. Ce domestique, de retour de Jegœrzeil, où il était allé porter des ordres au jardinier Diétrick, avait aperçu dans ce faubourg un étranger d'une ressemblance frappante avec l'Italien Fratello. D'abord il attribua cette prétendue similitude à un simple hasard ou à une erreur de son imagination; mais bientôt venant à se souvenir de la mort du chevalier de Saint-Yvon et du départ de sa veuve pour l'Angleterre, ainsi qu'il en avait appris la nouvelle de sir Styndall, il s'inquiéta. L'idée de cet homme dangereux ne cessa pas de se présenter à son esprit, et ses soupçons s'étant presque érigés en certitude, il en fit part à son maître. Celui-ci, au nom de Fratello, sortit de la rêverie où il

il était plongé. D'après les avis qu'il tenait d'Emma Riverss, il eut peu de peine à se persuader que ce scélérat ne se fût dirigé vers l'Autriche dans de coupables intentions. La proximité d'un tel être ne l'effraya pas; au contraire, il conçut l'espoir de le faire concourir à ses vues. Un éclair de joie avait brillé tout-à-coup aux yeux du gentleman, qui recommanda à Tom Sylcock de se livrer dès le lendemain à des recherches exactes sur le compte de ce personnage. Ces recherches devaient pourtant se borner à la connaissance du domicile choisi par Fratello.

En serviteur dévoué, Tom se proposait bien lui-même d'en avoir le cœur net; aussi levé avec le jour, il parcourait les divers quartiers de la ville où les gens de cette sorte aiment à prendre leurs habitudes. Son zèle d'exploration était d'autant plus vif que, si réellement l'existence du méchant Italien à Vienne était constatée, il espérait qu'en s'adressant au baron de Holger, ou en s'entendant avec le prince Esthérazy, on obtiendrait de la haute police un ordre de séquestration ou au moins de déportation contre un indi-

vidu dont on n'avait rien de bon à attendre. Les vues de sir Styndall n'étaient pas absolument les mêmes.

CHAPITRE XXXV.

Fratello à Vienne. — Retour à d'anciennes émotions. — Parti pris.

Comme on a pu s'en convaincre, pendant que la baronne de Steinn essayait de retenir sir Styndall à Vienne par l'entremise du baron de Sperges, dont le flegme ne put résister à ses pressantes sollicitations, Charlotte, ne se reposant que sur elle-même d'un intérêt aussi cher, s'était rendue de sa personne au Wiéden. Il en était résulté une rencontre du président de l'Académie des riches et de la princesse d'OEdenbourg dans l'appartement du gentleman, si ce n'est que ces honorables personnages ne s'y envisagèrent pas. Toute autre que l'élève d'Ulric, en cette conjoncture, eût ressenti une confusion pénible et eût essayé de la couvrir d'un voile de dissimulation : telle ne pouvait être la manière

d'agir de la vertueuse amie de sir Styndall. Le cœur plein d'un attachement qu'elle avait confessé sans honte aux pieds de sa souveraine, et qu'elle eût avoué à toute la terre sans cesser de s'en faire gloire, elle avait cru qu'il lui était permis d'arrêter, à la veille d'un départ, l'homme en possession de son amour, surtout quand elle ne supposait d'autre motif à cet éloignement qu'une modestie déplacée. Elle eut occasion d'apprendre combien jusque-là avait été sublime la conduite de Frédéric. La noblesse de cet être étonnant, auquel aucun sentiment généreux n'était étranger, se développa tout entière devant elle. Mais de quel revers de fortune elle fut accablée, lorsque les lignes fatales s'offrirent à ses regards! La révélation du plus terrible secret qui fut jamais l'attéra, et la perte de ses sens fut un tribut qu'elle n'eut pas la force de lui disputer malgré la fermeté naturelle de son ame.

Le mot qui la terrassa n'avait pas encore passé sous ses yeux, quand l'entretien animé, dont les sons parvenaient à son oreille, lui fit connaître que le baron de Sperges était pré-

sent dans la pièce voisine. Son premier mouvement fut de sortir à l'instant même du cabinet : c'était pour elle la marche la plus innocente et la plus droite à suivre. En se montrant, elle restait fidèle à son propre caractère; en ne dissimulant ni son amour, ni la résolution à laquelle il l'avait poussée, elle le rendait digne d'elle-même; elle se l'était dit, mais l'entraînement d'une lecture qui avait trop de droits à son attention, l'avait emporté, et l'événement que nous avons décrit eut lieu dans ses moindres circonstances.

Bien que la princesse d'OEdenbourg eût recouru à sa plume pour répondre à sir Syndall dès le matin, sa constitution physique n'en était pas moins encore ébranlée; son ame n'avait pu être exposée à un tel choc sans que les organes n'en reçussent le contre-coup. Une fièvre violente la rendit d'abord presque incapable de réflexion; à celle-ci succédèrent des combats entre le cœur et des idées conventionnelles sur lesquelles roule une partie du système social; c'était passer d'un paroxisme à un autre. Après une nuit agitée, où ses yeux ne furent pas clos une

minute, Charlotte s'arrêta à un parti dicté moins par la passion, quoiqu'il en assurât le triomphe, que par les principes puisés à l'école des frères Hernnhutes. Ici éclata l'influence d'une première éducation, quand les caractères qui lui ont été confiés sont fermes et énergiques. Par une filiation naturelle d'idées, l'insulaire, qui était sorti vainqueur de cette lutte, dut s'offrir à l'esprit de la princesse dans l'état où elle l'avait laissé la veille. On a vu qu'à peine assise dans sa voiture, se représentant la douleur immobile de son ami sur lequel ses yeux s'étaient reposés un instant, dans le trajet du cabinet à l'escalier du Wieden, elle n'avait voulu s'éloigner qu'après lui avoir laissé des paroles consolantes. De-là l'invitation de descendre à laquelle le gentleman s'était rendu. Il avait fallu beaucoup de courage de la part de tous les deux pour se voir après une crise aussi cruelle. Si Frédéric avait été homme à calculer le degré d'attachement qu'un tel acte prouvait chez son amante, il eût pu se promettre à l'heure même que son empire sur cet ange de perfections était à jamais affermi.

Aucune feinte n'avait dicté la lettre qu'il reçut le lendemain, et pourtant c'est au milieu d'émotions indéfinissables qu'elle fut écrite! L'engagement qu'y prenait Charlotte était sacré; elle ne s'en dissimulait ni la durée, ni l'étendue; son cœur avait mesuré l'une et l'autre sans effroi; pour dire tout, il n'était pas dans la puissance de son être de se soustraire aux liens d'un amour devant lequel la vertu ne murmurait pas. Pourquoi cependant oublierions-nous qu'en traçant les lignes, par lesquelles elle s'engageait à serrer ces nœuds, plus d'une fois elle promena le dos de sa main sur sa paupière humide? Styndall était pour elle le premier des hommes; jamais mortel n'avait apparu aux yeux d'une femme avec plus de grandeur, et Charlotte pleurait tout en l'adorant! Terrible fatalité qu'on eût dit se placer entre deux créatures comme une force dissolvante, pendant qu'une tendre sympathie semblait se plaire à confondre leurs destinées et à n'en faire qu'une seule!

Lorsque la princesse, différant d'un jour l'heure où elle recevrait l'insulaire, s'était bornée à se plaindre d'une douleur de tête,

elle avait déguisé et ses souffrances de la dernière nuit et celles du moment présent. Frédéric ne fut point abusé par cette délicate réticence; toutefois c'était plus qu'il ne se promettait encore après un orage qui l'avait bouleversé lui-même. Ayant ses idées à fixer sur un point important qui, depuis longtemps, échappait à ses recherches, il allait sortir, comme il l'avait fait la veille, avec l'espoir qu'une promenade en plein air rendrait quelque lucidité à son esprit. En ce moment Sylcock parut à ses yeux, non sans une apparence très-prononcée de frayeur dans l'expression de ses traits. L'honnête valet de chambre était en nage; il résultait de son rapport qu'il avait couru pendant la matinée sans obtenir de nouvelles favorables. Tout haletant, ce fidèle serviteur apprit à son maître que Fratello était bien à Vienne, puisqu'il y avait été reconnu, malgré un changement assez notable de costume, par le Gnadige-herr, chez lequel il avait logé l'année précédente sous les auspices du chevalier de Saint-Yvon; mais qu'il se renfermait dans une obscurité calculée sans doute pour de

perfides desseins. Il autorisait au moins de pareilles conjectures sur son compte; en effet, au moment où son ancien hôte l'avait abordé, il s'était dérobé aux questions en alléguant une méprise du bon bourgeois de Josephstadt. Ce dernier, suivant son propre récit, subjugué par une effronterie peu commune, avait douté quelque temps de l'identité de la personne; mais l'accent italien de l'aventurier n'avait pas tardé à trahir la ruse.

Tom, sans perdre courage, après avoir instamment recommandé à son maître de se tenir sur ses gardes, se remit en quête ainsi qu'il y fut autorisé. Sir Styndall, renonçant à son premier projet, qui était de pousser sa promenade au-delà des remparts, venait d'entrer dans son jardin, où, depuis huit jours, il n'avait porté ses pas. Aucune crainte n'avait part à cette démarche. Une simple préoccupation le poussait vers le tertre, de la pointe duquel on apercevait, dans un lointain grisâtre, le faubourg de Léopoldstat. C'était voir de loin Charlotte; car, dans son cabinet, sur ces feuilles de parquet qu'elle avait teintes de son sang, en face de ce lam-

bris qu'elle avait frappé de sa tête ; elle lui était trop présente ! Assis sur un banc dans la direction de l'hôtel d'OEdenbourg, par intervalles songeant à la femme aimable qui respirait sous le toit auquel il avait dû lui-même un abri, et cherchant à sa position une issue telle qu'il la souhaitait et qui le fuyait toujours, malgré les avis réitérés de ses gens, il avait oublié l'heure du repas. Comme il se faisait tard, Tom reparut devant lui. Cette fois, il avait des nouvelles positives de Fratello, et voici comment il avait été dans le cas de les recueillir.

Ce domestique intelligent, du faubourg du Wiéden, s'était derechef dirigé vers Josephstadt. Assuré, par un second entretien avec le gnadig-herr, que l'Italien se cachait dans Vienne, il n'en était que mieux convaincu de la nécessité de l'y découvrir. C'est dans cet esprit qu'il avait parcouru jusqu'au soir les diverses hôtelleries ouvertes aux étrangers. Ses recherches infructueuses le reportèrent enfin au cœur de la Cité. Passant sur la place de Hoff, il s'y arrêta presque machinalement devant l'étalage d'un revendeur. Divers habits

variés dans leur destination, et qui représentaient presque toutes les professions et tous les pays de l'Europe, étaient appendus aux panneaux du magasin. Dans le nombre de ces vêtemens, où le rabbin comme l'habitant du Bosphore eussent trouvé à s'accommoder, figurait un manteau de drap vert, dont le galon jadis doré commençait à sentir l'oxide de cuivre. Chez les hommes travaillés d'une idée fixe, les souvenirs qui lui correspondent sont bientôt réveillés par les plus minces accidens : Tom, qui avait vu un manteau de drap pareil à celui-là dans la chambre du chevalier de Saint-Yvon, crut pouvoir se permettre des questions. Le maître du magasin s'imaginant qu'on en viendrait à un achat, ne refusa pas d'y satisfaire. Il fut d'autant plus indulgent dans ses explications, qu'il était habitué à commercer avec des Anglais, et il apprit au fidèle serviteur que cette pièce de garderobe lui était restée par voie d'échange, le gentilhomme auquel elle avait appartenu ayant emporté un manteau bleu et laissé le sien en retour avec une somme de dix guilders. « C'est ce qui fait,

ajouta le brocanteur, que je pourrai vous le passer à bon marché. Vous n'aurez même pas à craindre qu'un habitant de la Haute ou de la Basse-Autriche vous reproche jamais d'être vêtu de sa dépouille, car l'ancien propriétaire de ce manteau, en sa qualité d'étranger, se propose de quitter Vienne dès qu'il y aura conclu une affaire de quelque importance. Peut-être même en est-il déjà loin.

— » Et comment le savez-vous? demanda Tom.

— » Parce que, répondit le marchand échangiste, il me l'a dit lui-même.

— » Il est possible que le gentilhomme et moi nous nous cherchions mutuellement, » reprit le valet de chambre.

En preuve de laquelle insinuation il détailla le signalement de l'Italien d'une manière si exacte, que le revendeur ne put douter de sa véracité; aussi ce dernier se hâta de lui dire:

« Qu'il vous plaise vous accommoder du manteau ou non, mon brave garçon, je puis vous donner l'adresse de celui qui me l'a

laissé, puisqu'il demeure à deux rues d'ici, dans la petite hôtellerie qui a pour enseigne un portrait du prince Eugène. Mon fils aîné Karles pourrait vous y conduire; car l'étranger ayant mêlé à son paiement une pièce française, sur laquelle il y aurait au moins un demi-guilders à perdre, j'ai envoyé à sa suite mon jeune homme, qui l'a rattrapé à l'entrée de la place des Juifs. Karles est avisé. Dans notre état, les profits ne doivent pas fermer les yeux; il est bon de savoir à qui l'on vend, de qui on achète; et l'enfant, resté pendant deux minutes dans l'encoignure de la rue, après avoir obtenu raison du signor, l'a vu entrer dans la petite hôtellerie dont je vous parle, pour en sortir un instant après sans son manteau neuf. Probablement il lui tardait d'en être débarrassé, la chaleur depuis plusieurs jours étant étouffante. »

C'était assez pour l'instruction de Sylcock. Après avoir partagé quelques creutzers entre les plus petits enfans du logis, il se retira, et eut l'idée de traverser *Juden-Platz*, quoiqu'il tournât ainsi le dos au Wieden. Mais sa peine ne fut pas perdue, puisque, passant

rapidement son chemin, le chapeau rabattu sur les yeux, il vit le signor Fratello sortir, avec une sorte de discrétion, de la maison indiquée, et se diriger vers le quartier de la Cité, qui conduit au Prater, par le pont de Léopoldstat; le manteau bleu était sur ses épaules, en dépit du thermomètre, élevé de plus de vingt-trois degrés.

Sir Styndall, pendant ce récit, n'eut garde d'interrompre une seule fois son domestique; il semblait se complaire à l'écouter, et quand Tom arriva à une conclusion, le gentleman lui témoigna, par quelques paroles d'amitié, combien il était satisfait des documens dont il lui était redevable. En obtenant cette distinction de l'insulaire, ses serviteurs acquéraient des droits à une bienveillance plus efficace, mais c'était ce qui touchait le moins le jeune Sylcock: son seul désir avait été de préserver de péril des jours à la conservation desquels le bonheur de plusieurs êtres était attaché, et le bienfaiteur de Ketty ne pouvait se présenter à ses yeux que sous les traits d'un père.

Ce que venait d'apprendre Frédéric eut

une influence directe sur son humeur; peu solidaire des événemens, quand ils ne parlaient pas aux grands intérêts de sa vie morale, cette fois, après avoir entendu le rapport que l'on vient de lire, il sentit son ame se pénétrer d'un calme que depuis quarante-huit heures il ne connaissait plus. En dînant avec une sorte d'hilarité, il recommanda la plus grande discrétion à Tom, sur ce qui concernait Fratello, et il lui défendit d'entrer de quelques jours dans la Cité; mais il insista particulièrement sur la nécessité de ne point se montrer à *Juden-Platz*.

Ces injonctions étaient d'autant plus du goût de celui qui les recevait, qu'elles lui annonçaient de la part de son maître la résolution de se précautionner contre les entreprises de l'Italien; aussi ce brave garçon, très-fatigué de ses longues courses, et se rendant à lui-même cette justice intérieure, avec laquelle il est si doux de se laisser aller au sommeil, vit approcher sans regrets le terme d'une journée où il avait rempli les devoirs d'un bon et fidèle domestique.

Sir Styndall passa une partie de la soirée

à écrire; sur les dix heures, lorsqu'il présuma que tout reposait autour de lui, il ouvrit le tiroir de son secrétaire, pour y prendre cent ducats et les renfermer dans un étui avec une destination particulière. Ne pouvant compléter cette somme en or sans recourir à un changeur, et ne voulant pas sortir aussi tard, il fut obligé de l'achever avec des florins; mais le volume en était grossi, et il fallait recourir à un coffret d'une plus large dimension. Faute de quelque chose de pareil, l'insulaire promenait à ses côtés ses regards. Tout-à-coup il aperçut, sur une tablette de son cabinet, la petite boîte oblongue, de bois de bouleau, qu'il avait emportée de l'hôtel d'OEdenbourg dans l'année précédente; elle lui sembla répondre à ses vues, sauf à remplir l'espace qui resterait vide avec du papier. Il se hâta de l'atteindre; elle ne contenait plus qu'une seule des quatre fioles d'eau de la reine de Hongrie, pour lesquelles elle avait été faite, encore celle-ci était-elle presque totalement évaporée; aussi le gentleman en versa-t-il le reste dans le creux de sa main. Cette liqueur, à peine odorante,

quoique primitivement de qualité supérieure, réveilla pourtant ses esprits ; il est vrai qu'un sentiment profond pouvait en accroître l'effet. Se reportant par la pensée à l'époque de sa convalescence, et se souvenant des soins qui lui avaient été prodigués dans Augarten, Frédéric fut attendri : « Jours d'un trouble délicieux, se dit-il, vous voilà déjà bien loin de moi ! L'amour, auquel vous avez donné naissance, vous a succédé ; mon cœur a été enivré de délices ; ma félicité est parvenue au comble, et maintenant elle ne peut que déchoir. Il faut la fixer, autrement elle ressemblerait bientôt à cette eau, qui n'a retenu qu'une faible partie de sa douce essence ; car tel sera toujours le destin de ce qu'il y a de meilleur dans la vie humaine ! » Et il respira encore les dernières émanations spiritueuses qui s'échappaient de la fiole. D'une forme presqu'aussi pure, mais non moins séduisante que son modèle, l'image de Charlotte errait en ce moment devant ses yeux ; il la voyait tantôt telle qu'elle lui apparut, à demi vêtue, dans un négligé du matin, le jour où elle voulait retenir Styndall convalescent

dans son hôtel; tantôt dans l'éclat d'une toilette de bal, alors que, belle de son amour comme de ses charmes, elle venait au Wiéden s'opposer d'une voix suppliante à un second départ. Il est vrai que les idées du gentleman recevaient simultanément une sorte d'éveil, et de cette petite caisse de bois de bouleau, gage d'une tendre sollicitude, et d'un bouquet de violettes desséchées, qu'il tenait à la main, et que deux jours auparavant on avait trouvé dans son cabinet, après la défaillance de la princesse d'OEdenbourg.

Sans faire usage de parfums, sir Styndall n'était pas fâché d'en rencontrer par occasion. Il approuvait que les femmes y eussent recours d'une manière modérée; et ils avaient surtout le droit de lui plaire, quand ils lui annonçaient l'approche ou la présence de ces êtres enchanteurs. Alors leur vertu pénétrante avait pour lui un charme inséparable des plus douces émotions. Plein de cette idée, il prit une plume et il en laissa tomber, sur le papier, les mots suivans où elle renaissait sous une forme nouvelle.

« C'est entre les rideaux parfumés des corolles, qu'à chaque printemps se célèbre l'acte de la reproduction des plantes ; en sa qualité d'être essentiellement générateur, la femme, à cet âge où la nature se repose sur elle du soin de perpétuer la plus importante de ses œuvres, est invitée par un instinct secret à s'entourer de suaves vapeurs. Aimable fille du ciel, à l'instar des fleurs filles aussi du ciel et de la rosée, pourquoi ne créerait-elle pas à ses côtés une atmosphère odorante? Non-seulement il lui est permis de se faire aimer dans toutes les saisons de sa vie : mais il en est une surtout où elle doit préluder à son empire par la séduction de nos sens. Virgile nous apprend que Vénus se fit connaître pour déesse à la noblesse de sa marche [1] : ceci est pour les yeux ; mais il a commencé par dire qu'en s'éloignant, elle laissa dans les airs une trace embaumée : ici c'est l'odorat qui est flatté, et c'est par ce premier coup de pinceau qu'il convenait peut-être à un grand

[1] *Et vera incessu patuit dea.* (Æneidos, lib. 1, v. 405.)

artiste d'annoncer la présence de la mère des amours [1]. »

Ces analogies pleines de grâce et de fraîcheur se mêlaient, dans l'esprit de sir Styndall, à des pensées beaucoup plus sérieuses. A pareille heure, leur alliance eût pu surprendre quiconque eût été admis au secret de sa méditation. Après avoir respiré encore une fois le parfum affaibli des violettes, il déposa le bouquet dans un vase de cristal qui était sur son bureau, et il s'occupa à gratter avec le dos de son canif, l'adresse de la princesse d'OEdenbourg, précédemment inscrite sur la couverture de la petite caisse. Dès que cette opération fut terminée, il enferma, tant en or qu'en argent, les cent ducats dont la destination était déjà résolue. Avant de clore la boîte, il y laissa un billet de quelques lignes qu'il avait formées en s'étudiant à contrefaire son écriture; et ensuite, avec le même soin, il traça sur le bois de bouleau une nouvelle adresse ainsi conçue : « Pour le signor

[1] *Ambrosiumque comæ divinum, vertice, odorem*
Spiravere...
(ÆNEIDOS, lib. I, v. 403.)
« Ses cheveux exhalèrent une odeur céleste d'ambroisie. »

Fratello, au petit hôtel du prince Eugène, dans *Juden-Platz*, quartier de la Cité. »

La caisse fut ficelée et cachetée d'un simple chiffre. Comme il n'était pas fort tard, l'insulaire écrivit encore pendant deux heures, et relut quelques papiers. Au nombre de ces derniers, étaient des billets de la princesse. Après y avoir collé ses lèvres, il se coucha, et les idées dont son imagination venait de se nourrir, se reproduisirent dans ses songes : c'était un mélange fantastique d'aimables entretiens et de menaces, de bosquets odorans et d'embuscades perfides, de nymphes effleurant la terre d'un pied léger au milieu d'un nuage de parfums, et de serpens prêts à darder leurs dards venimeux sous des touffes de roses. Mécontent, à son réveil, de ce désordre d'imagination, sir Styndall se promit de l'écarter dans la nuit suivante.

En conformité de l'invitation de Charlotte, il devait se rendre dès le matin à Léopoldstat. Loin d'éprouver aucun sentiment de gêne, en se présentant à Augarten, jamais il ne s'était approché de Charlotte avec plus de confiance. Cette femme rare lui ayant

tendu la main d'une manière amicale, mais non sans une timidité de regard qui tenait de l'observation, elle fut bientôt rassurée par le calme qui régnait dans toute la personne du gentleman et par le son ferme de sa voix. Moins aguerrie, la princesse n'était pas encore remise de la secousse violente qu'elle avait reçue au Wiéden ; Frédéric concentra dans son ame, l'émotion que lui causa cette tête charmante presque penchée sur elle-même, comme la tendre hyacinthe trop vivement frappée du soleil.

Un abandon délicieux finit par faire de cet entretien l'un des plus doux où deux cœurs se fussent entendus. On ne jura pas de s'aimer : c'eût été montrer des doutes sur un attachement où chacun des deux amans pouvait se répondre de l'autre. Les dispositions relatives aux nœuds qui devaient consacrer cette union à la face du ciel et des hommes, furent renvoyées à la soirée du lendemain. Sir Styndall promit d'être chez la princesse dès huit heures du soir ; ordinairement il la rejoignait un peu plus tard, à moins qu'il ne dînât à l'hôtel d'OEden-

bourg, faveur à laquelle il se refusa cette fois, par la nécessité de vaquer à des affaires de quelque importance.

Quand il se fut retiré, Charlotte enlevée au plaisir de le voir (car sans se montrer sémillant à la manière française, jamais il n'avait été plus judicieux dans ses réflexions, plus aimable dans les formes qu'il sut leur prêter et plus tendre dans son langage), Charlotte, disons-nous, resta pensive pendant quelques minutes. En vain les remarques de sa cousine essayèrent de la soustraire à sa méditation profonde. Le soliloque de la baronne courait rapidement comme le couplet d'un acteur qui est parti sans attendre la réplique obligée. Madame de Steinn apercevant enfin qu'elle faisait seule les frais de la conversation, interpella la princesse dans les termes suivans :

« Convenez-en, ma bonne amie, je ne m'étais pas abusée, quand dès le premier jour où nous amenâmes ce gentilhomme à l'hôtel, je m'étais dit qu'il vous appartiendrait de plus près? Tout dans sa personne, depuis ses bottes jusqu'à son chapeau, trahissait la

noblesse de son origine. Après l'entretien que vous avez eu ensemble dans son hôtel, vous savez sans doute, maintenant, à quoi vous en tenir sur son compte, et j'espère que vous ne vous moquerez plus de mes prophéties! »

Le silence d'Élisa, à la suite d'une induction aussi judicieuse, produisit un effet qu'elle n'avait pu obtenir d'une continuité de paroles. Charlotte, soulevant la tête et les yeux, lui répondit avec une sombre mélancolie :

« Ce mariage n'est pas encore fait.

— » Et qui l'empêcherait, poursuivit la baronne, puisque vous avez obtenu l'agrément de l'impératrice? Son appui, s'il le fallait, vous dispenserait de recourir à celui de toute autre maison souveraine... Vous pourrez vous vanter d'avoir fixé près de vous le cavalier le plus accompli de l'Europe.... Est-ce le titre de duc ou celui de prince qu'il se propose de prendre?.. C'est sur quoi probablement le mystère cessera bientôt. »

La partie supérieure du visage de Charlotte indiqua une sorte d'effroi ; mais cette

impression ne fut que passagère et la princesse répliqua :

« Ce souci nous touche peu... Quel que soit le sort de cette union, elle se sera formée sous de bien tristes auspices! C'est en sauvant un scélérat que nos cœurs se sont entendus; et pourtant je sens que rien ne peut plus les séparer. Sir Styndall et Charlotte d'OEdenbourg ne sauraient plus être étrangers l'un à l'autre !.. Ce n'est que dans deux jours que le bon Herberg me répondra; il s'est passé bien des choses depuis la dernière lettre que je lui ai adressée... Je lui écrivais justement après avoir instruit Frédéric du résultat de ma visite au Burgh. Je ne sais quel pressentiment me poursuivait quand j'ai pris la plume?..

— » Charlotte, reprit madame de Steinn, avec l'esprit que vous avez, comment accordez-vous tant de confiance au radotage de ce vieillard! C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. Il est bien fâcheux que l'infirmité de ma tante au manoir de Klattau lui ait permis de vous approcher. Je gagerais que c'est sa dernière lettre qui continue à vous jeter dans

des craintes déplacées. Voyez si votre fiancé en conçoit de pareilles ! Lui qui est parfois sujet à des distractions, voyez s'il a jamais été plus aimable et de meilleur ton qu'aujourd'hui. Veuve comme vous, ma chère cousine, avec quelques années de moins, je vous l'eusse probablement disputé, et nous nous fussions peut-être épargné les alarmes que vous vous causez tous les deux bien gratuitement ! »

Ces mots prononcés, la baronne en regardant ses deux mains, les promenait l'une dans l'autre d'une manière presque caressante.

Un second sourire vint effleurer les lèvres de la princesse; ensuite elle retomba dans une préoccupation à laquelle l'importunité de sa cousine eût inutilement essayé de la soustraire. En effet, aidée de sa perspicacité naturelle, Charlotte, en méditant sur le calme d'esprit qui avait paru dans l'extérieur du gentleman pendant sa visite, et sur la grâce même avec laquelle il avait fourni à un entretien prolongé, y puisait de nouvelles inquiétudes. Ce calme avait beau être plein de dignité et cette grâce se montrer facile, il n'en était pas moins vrai qu'on pouvait y trouver ma-

tière à surprise. L'événement du lundi au soir eût dû laisser des traces plus profondes chez un homme très-accessible aux impressions. Cette connaissance une fois admise, il était impossible d'expliquer par les règles ordinaires, la conduite présente de sir Syndall. Une égalité d'humeur aussi parfaite tenait en lui du phénomène. Cependant la moitié de l'anneau d'or était à son doigt, et Charlotte n'avait pas manqué d'en faire la remarque rassurante.

Ce qui avait excité la surprise de la princesse n'avait que trop de droits à son attention. Il était évident qu'en adoptant un parti décisif, l'insulaire venait d'apaiser le trouble de son ame. Persuadé que sa vie ne pouvait se prolonger sans nuire à l'être qui lui était le plus cher au monde, ou sans compromettre sa propre dignité à laquelle il ne tenait pas moins, il se croyait autorisé à en fixer le terme. Dans sa doctrine, de pareils cas devaient être fort rares; ils exigeaient rigoureusement une réunion de circonstances telles que, par leur concours, la voix du ciel parût se faire entendre. En manquant

la limite de son existence, ce n'était pas un fardeau que sir Styndall prétendait déposer ainsi qu'il arrive à tous ceux qui attentent sur leurs jours; car à aucune époque elle n'avait eu pour lui plus de charmes : mais l'étroit défilé vers lequel l'avait poussé le succès de son amour même, ne lui laissait que cette unique ressource. Dans sa pensée, les liens du mariage lui étaient interdits avec quelque femme que ce fût; avec la princesse d'OEdenbourg, à ses yeux, ils eussent été un crime. Ainsi, l'anneau de Charlotte à la main, il ne lui était pas plus permis de la fuir que de la presser tendrement entre ses bras. Il ne restait donc qu'à mourir; et cet acte, il voulait s'en acquitter d'une manière froide et raisonnée. Il délibéra long-temps sans succès sur le choix des moyens.

En se frappant lui-même, il sentait que non-seulement il eût donné lieu à des soupçons flétrissans pour sa mémoire, mais il se représentait encore le poids d'humiliation prêt à tomber sur une tête qu'il eût voulu environner de splendeur. Il se savait des droits au respect et à l'estime; il s'agissait de

les conserver. Immoler sa vie n'était pas tout : l'honneur de deux êtres avait aussi ses exigences, et il ne fallait pas exposer Charlotte au reproche d'avoir arrêté ses regards sur un homme qui, par un suicide, se confesserait indigne d'elle. Rien que cette idée le faisait frémir ; car dans sa conscience cette créature angélique eût-elle eu le front ceint du diadème de Marie-Thérèse, si un habitant de la terre pouvait aspirer à sa possession, il voyait en lui ce mortel, et en cette qualité il l'eût disputée à l'univers. Etrange et calamiteuse situation entre toutes celles qui ont été jamais remarquées ! Reconnu par la princesse d'Oldenbourg au moins comme son égal en mérite ; brûlant d'amour pour celle devant laquelle s'abaissaient les prétentions de son propre sexe ; bienvenu du cœur le plus noble ; préféré entre mille ; aussi riche et peut-être plus considéré qu'aucun seigneur des deux Autriches ; ne pouvant ni accepter la foi d'une femme ravissante ni en repousser le gage ; perdant, avec le droit de respirer l'air qu'elle respirait, celui de vivre loin d'elle, et pour comble de maux, réduit à la cruelle im-

possibilité de trancher lui-même le fil de ses jours, s'il voulait respecter des considérations toute-puissantes sur son esprit, il était plongé dans un embarras inextricable. Aucun rayon de lumière ne jaillissait du sein de ces épaisses ténèbres ! Pas le moindre indice de route à suivre ! L'apparition subite de Fratello à Vienne était venue apporter une fin à tant de perplexités. L'étranger était avide de vengeance ; le ciel parlait : il fallait périr par le fer de ce scélérat et expirer sous ses coups !

La joie de l'insulaire n'eut pas d'autre motif, quand Tom Sylcock lui apprit la découverte qu'il avait faite du domicile de l'Italien. Dès l'instant, son plan fut dressé ; il s'y attacha avec ardeur, et loin de reculer devant l'exécution, il l'envisagea avec cette force d'ame qui gouvernait les actes importans de sa vie. Ainsi qu'on l'a vu, son courage s'effraya même d'avoir accueilli quelques impressions d'une douce sensibilité. Toutefois, en se tempérant par des souvenirs d'amour, il ne laissait pas d'être viril. Ainsi, en même temps qu'une eau balsamique et quelques fleurs desséchées replaçaient sir Styndall en

présence d'une créature céleste qui, de sa douce étreinte, cherchait à le retenir, d'une main ferme, il traçait pour l'assassin Fratello les lignes suivantes :

« On vous soupçonne des projets contre l'Anglais sir Styndall; s'il en est ainsi, on vous saura gré de les exécuter promptement, ce qui est également dans votre intérêt, puisque votre présence à Vienne commence à transpirer. De deux jours l'un, il passe la soirée près du jardin d'Augarten, chez la princesse d'OEdenbourg, et il rentre alors assez tard chez lui, le plus souvent à pied. Dans le cas où vous auriez des vues pour jeudi ou samedi prochain, on tâchera d'occuper ailleurs son valet de chambre, le seul de ses domestiques qui l'accompagne ordinairement. On ne vous excite ni on ne vous pousse à cette résolution. On désire seulement savoir si vous y persistez, et on vous invite à en donner l'avis en traçant d'une manière visible, au charbon ou à la craie, la première lettre de votre nom sur le portail de l'église de *San-Salvator*. Les cent ducats serviraient alors à votre fuite ;

dans tous les cas, on vous les laisse. Soyez discret. »

Ainsi conçu, le billet écrit en italien, fut renfermé dans la petite caisse de bois de bouleau. C'était un arrêt de mort; il ne s'agissait plus que de l'envoyer à son adresse. L'insulaire, au besoin, l'eût porté lui-même : mais, à cela, il y avait des inconvéniens, et le plus grave eût été de compromettre le succès moral de l'obscurité qui envelopperait à jamais une violence exercée sur sir Styndall. Il présumait bien que tôt ou tard Charlotte pénétrerait dans ce mystère. Déjà se reprochant de n'avoir pas suffisamment dissimulé la paix de l'âme dont il commençait à jouir, il avait surpris dans les regards scrutateurs de sa jeune amie, une sorte d'enquête qui pouvait la conduire à un soupçon, et de celui-ci à la vérité. Mais ce n'était pas là l'objet de son inquiétude. Pourvu qu'aucun autre œil n'essayât de sonder cet abîme, il lui importait peu que la princesse d'Oldenbourg connût l'étendue du sacrifice qu'il s'était imposé. Décidé à lui écrire une dernière fois, il ne

comptait pas user avec elle de dissimulation. Soit que le gentleman crût entrer ainsi plus avant dans un cœur dont il était déjà en possession, soit qu'il payât sans s'en douter un dernier tribut à cette nature humaine qui a soif d'estime par-delà même le tombeau, il voulait que Charlotte connût tout entier l'être qu'elle avait honoré de son amour. Sa lettre était presque totalement écrite, et par un moyen assuré, il se proposait de la faire parvenir entre les mains de cette femme adorée, dès que sa douleur pourrait accepter un allégement digne de sa belle ame.

Le message destiné à Fratello ne devant lui être remis que par une tierce personne, dont le silence fût certain, il fallait la chercher, et sir Styndall la trouva. Inconnu de nom et d'origine pour la pauvre vieille, qui vivait de ses bienfaits, et qu'il avait rencontrée près du petit arsenal dans l'impasse où il devint l'objet des soins de la princesse d'Oldenbourg, il pensa qu'il ne pouvait s'assurer d'un commissionnaire plus discret. A son retour de Léopoldstat, après avoir pris la précaution de changer son costume habituel, il

se chargea de la boîte de bouleau, et l'ayant cachée sous une redingote d'été, il marcha vers la Cité pour y entrer par une route qu'il suivait rarement. Arrivé en face de l'impasse, du plus loin qu'il aperçut l'abri de toile cirée, dont l'ombre protégeait la femme à laquelle il allait confier la caisse fatale, il tressaillit. La scène de l'année précédente, la calèche qui vint s'arrêter à ses côtés, le cortége de mort qui traversait lentement la rue, mais surtout l'être charmant qui, d'un regard, s'empara de son ame, et qui, du son de la voix la plus pure, ébranla toutes les fibres de son cœur, furent évoqués sous ses yeux dans ce moment solennel. Tout cela semblait encore lui barrer le chemin; tout cela s'interposait presque entre lui et l'échoppe vers laquelle tendaient ses pas. Des doutes s'élevèrent en même temps dans son esprit sur le pouvoir qu'il s'arrogeait de disposer de sa vie, et d'employer la main d'une créature de son espèce à cette œuvre de destruction. Il s'arrêta pour se demander raison de sa hardiesse.

« O mon Dieu, dit-il, tu connais l'innocence de mes desseins! Si le misérable n'est

que cupide, il fuira avec l'argent; s'il a résolu plus, il l'exécutera, et chacun sera rétribué suivant ses mérites. Mais le temps lui restera pour détourner ou pour confirmer ta sentence... Moi seul, je me verrai devant ton tribunal, ô père céleste!.. Tu me jugeras dans ton indulgente équité, toi qui sais que le juste des justes tomba volontairement sous les coups de quelques hommes égarés et de quelques prêtres ambitieux; toi qui as compati à l'auguste victime, alors que sciemment elle accomplissait les Ecritures en souffrant la trahison d'un disciple! Ainsi tu me pardonneras un sacrifice dont tu m'as donné l'exemple! Tu le vois, c'est le seul chemin qui me reste vers l'honneur et le repos; marchons! »

Et d'un pas ferme, il s'avança vers la chaise de paille que surmontaient les deux cerceaux couverts de toile cirée.

La boîte fut déposée entre les mains de la bonne messagère qui, chargée sans s'en douter de la destinée d'un homme de bien, s'acheminait déjà vers *Juden-Platz*, tandis que sir Styndall s'en retournait tranquillement au Wiédeul.

CHAPITRE XXXVI.

Une lettre. — Réponse qui ne se fait pas attendre. — Ossian et Platon. — L'immortalité.

La troisième heure de l'après-midi venait de sonner à l'horloge du collége Thérésien. L'insulaire était médiocrement ému en rentrant chez lui. Toutes ses mesures étaient prises. Il ne lui restait qu'à terminer la lettre destinée à la princesse d'OEdenbourg. Cette occupation était la plus douce que son cœur pût désormais accepter. Par elle, sans déroger à la résolution d'éviter avec soin tout ce qui pourrait allanguir son courage, il enchantait ses derniers instans. Son sacrifice avait cela de particulier qu'il ne l'offrait pas uniquement à l'amour; et l'austère vertu réclamait, à ses yeux, une part bien plus noble dans cette immolation.

Assis à son bureau pour ressaisir le fil de

ses idées, il relut les pages qui étaient déjà sorties de sa plume, et son ame y puisa de nouvelles forces. Tel était le début de cette lettre.

Wiéden, 4 août 1768.

« Quand ce papier sera entre vos mains, Charlotte, votre douleur sera moins amère. Vous commencerez à croire que nous ne sommes pas absolument ravis l'un à l'autre. Déjà vous chercherez la solitude pour m'y appeler à vos côtés, pour vous entretenir plus paisiblement avec votre Frédéric. Vous lui adresserez plus d'une fois la parole, et il vous répondra : soyez-en certaine, ma tendre amie ; car, dès que vous avez le secret de mes goûts, de mes opinions, de mes sentimens et des intérêts par lesquels mon cœur a été agité ou caressé, il vous sera facile de me faire parler, comme je l'eusse fait moi-même. Oh ! que mes pensées auront alors de charmes ! oh ! qu'il me serait doux de les recueillir animées de l'expression, dont votre bouche et vos traits si bien d'accord ne manqueront pas de les embellir ! Ce sera mieux, beau-

coup mieux que moi, puisque vous y déposerez une partie de vous-même.

» Charlotte, il fallait nous quitter, si l'on peut appeler de ce nom un acte qui ne me donne à aucune autre créature, et qui ne me dérobe pas à votre amour. Le chevalier de Saint-Yvon avait soupçonné toute la vérité; mais il était descendu dans la tombe. Son silence nous était acquis. Il n'y avait donc que deux personnes sur la terre qui connussent *ce que vous avez lu dans mon cabinet*, vous et moi : c'eût été trop d'une seule ! Dès que je n'ai pu me taire devant vous, dès que l'honneur a délié ma langue, dès que votre courageuse résolution est entrée en lutte avec ma destinée, et que votre anneau a pressé mon doigt, je n'ai plus été maître de mon sort. Je ne pouvais vous envelopper dans ma proscription. Pensez, mon amie, que chaque jour il eût fallu nous regarder en face ! Il ne m'était plus possible de rester ou de fuir. Fuir Charlotte, alors qu'elle me nommait son époux, et que bravant tout ce qui porterait la terreur dans une autre ame, elle se jetait entre mes bras ! C'était une bassesse aussi

grande que celle d'accepter ses offres. Je ne suis pas descendu à un tel degré de misère, que l'on se permît de rien attendre de pareil de l'être qui vous a paru digne de ce dévouement. Quoi! il eût existé sur la terre un mortel qui eût été en droit de dire : « Cette femme » douée de tous les genres de séductions, » cette princesse d'OEdenbourg, riche de » tant d'attraits et de vertus, j'ai pu la possé- » der. » — « Misérable, lui eût-on justement » répondu, et pourquoi ne la possédais-tu » pas? La mort seule devait t'enlever à ce » bonheur, à moins que tu ne fusses le plus » lâche ou le plus vil des hommes! » Charlotte, ce n'était pas à moi, et ce n'était pas de vous, qu'il convenait qu'on tînt ce langage.

» Ainsi votre lettre, datée d'avant-hier, a tout décidé. Si vous m'aviez aimé moins, je serais aujourd'hui à deux cents lieues de vous, et par conséquent, plus loin que je n'en suis présentement. J'ai gagné au change. Céleste créature, je te rends grâces! tu n'es pas perdue pour Styndall, et Styndall n'est pas perdu pour toi. Songe à ces entretiens d'Augarten, où nos esprits se nourrissaient

des plus belles notions de l'ordre providentiel, où s'élançant par-delà l'économie présente, ils voyaient la pensée poindre dans l'animal qui rampe sous l'herbe, s'élever de degrés en degrés, avec un accroissement de chaleur et de lumière, pour arriver à l'homme qui en est, ici-bas, le vrai tabernacle? Rappelle à ta mémoire que, dans cet être privilégié, nous avons trouvé dix fois plus de raison qu'il n'en faut pour maintenir, ici-bas, sa vie organique et même sociale; n'oublie pas que, l'intérêt de la moralité, qui seule aurait le droit de nous léguer à un avenir sans terme, étant garanti, il y a encore, en nous, un excédant de capacité intellectuelle. En effet, l'espèce humaine n'en existerait pas moins, quand même les Bacon, les Shakspeare, les Newton, les Locke, les Descartes, les Corneille et les Rousseau de Genève n'auraient pas éclairé leur siècle. Cependant pouvons-nous croire que ces phares lumineux soient à jamais éteints, et que la main qui alluma ces flambeaux, n'ait voulu présenter au monde que le vain phénomène d'une brillante décoration? Non, ma tendre amie! l'ap-

parition de ces grands génies dépose toute seule d'une autre nature d'existence, sur laquelle ils ont anticipé. Ils unissent les deux mondes, les deux systèmes, les deux sphères peut-être où se continuera la vie. Supérieurs à l'économie présente, ils seraient, sans doute, les derniers dans l'économie nouvelle à laquelle ils sont parvenus, s'ils n'y recevaient ce supplément de facultés, dont ils ont eu le pressentiment.

» La permanence de notre être est, à mon avis, ce qu'il y a de mieux prouvé dans la classe des choses qui ne se touchent pas à la main, et qui ne se voient pas avec les yeux du corps. Je vis, Charlotte, au moment où vos regards tombent sur ces pages. Mes affections et mes souvenirs ne m'ont point délaissé, autrement cette permanence individuelle n'existant pas, le ciel aurait menti à la terre, et le crime impuni pourrait insulter à la pieuse douleur de la vertu. Nions Dieu et brisons son autel, plutôt que de croire, d'une manière aussi injurieuse, à son impuissance!

» Je ne me suis pas même exilé de la vie,

puisque je n'ai rien perdu de ce qui me la faisait chérir. J'ai conservé la plénitude de mon amour, parce que vous en étiez digne. J'ai fixé votre image, dans mon esprit, avec tous ses charmes, comme la mienne l'est à jamais dans le vôtre. C'est un avantage que nous avons conquis tous les deux sur le temps. Vous ne pouvez vieillir, pour moi, Charlotte. Ces beaux yeux bleus, ombragés de leurs longs cils et de leurs noirs sourcils, parleront toujours à mon ame; votre bouche aura toujours, pour votre ami, son sourire délicieux; la tendre pitié, qui fait battre votre cœur en faveur des infortunés, ne cessera pas, devant moi, de soulever votre sein! Que manque-t-il à mon bonheur, dis-le-moi, femme ravissante? N'ai-je pas ta foi? N'es-tu pas ma compagne bien-aimée? Ma tête n'a-t-elle pas reçu le doux balancement de ta gorge ondoyeuse? Si tu n'as pas marché, avec moi, vers l'autel, si tu n'as pas porté mon nom, si, c'est que je ne l'ai pas voulu! Oui, j'ose l'attester, Charlotte, c'est mon amour seul qui a imposé des bornes à mon amour. Il dépendait de moi de m'enivrer de délices entre

tes bras, et tu sais si tu m'eusses disputé quelque chose! Non que ton cœur eût cessé d'appartenir à la vertu : mais tu ne pouvais la chérir sans être à moi. C'est par elle que j'avais acquis le droit de te commander. Un seul baiser a pourtant scellé notre union; c'était assez ; une seule fois mes lèvres ont touché aux tiennes, et mon ame, me délaissant, a été à l'encontre de ton ame. Oh! qu'il fut délicieux l'instant où, après ton retour de Schœnbrunn, tu vins poser sur ma bouche cette bouche parfumée! Je défie homme qui vive de dire que, dans aucune jouissance, il ait goûté une volupté égale à la mienne! Et voilà justement ce qui me tue! C'était une opinion reçue parmi les Hébreux que, quand on avait vu l'ange du Seigneur, on ne pouvait plus vivre : je l'ai vu cet ange! je n'ai pas voulu lutter deux fois contre lui, car dès la première il m'avait terrassé, N'ayant rien à opposer à sa beauté, et sentant mon ame se fondre à son approche, je me suis refugié dans l'avenir, seule retraite qui me fût permise, incapable que j'étais de rester parmi les vivans et de ne pas posséder tout entière,

mon amante, ma maîtresse, ma Charlotte, mon incomparable amie!

» Tu m'écoutes sans colère: Je te parle pour la première fois avec une grande familiarité; c'est ma prise de possession. Ainsi que tu me l'écrivais, il y aura bientôt trois jours, *Charlotte d'OEdenbourg est digne de Frédéric Styndall*, ainsi te traité-je comme telle. En nous donnant la main nous nous abaissions tous les deux. En exécutant ce que j'ai résolu, je t'élève jusqu'à moi, car tu méritais ce prix de ton amour. Tu penseras à ton époux avec orgueil; tu diras à tous, tu te diras à toi-même: « Celui-là m'a aimée! » Tu peux marcher la tête haute; partout on verra en toi ma compagne. J'ai mis un terme à ton veuvage. Va, je ne crains pas que tu appartiennes à un autre! Tu n'accorderas à personne ce que j'ai respecté, ce que j'ai refusé même. C'est mon bien, je l'ai vu en ma puissance, et tu n'auras garde de le profaner. Dis quel amant eût fait plus pour toi! Dis quel être parmi ceux qu'a nourris la mamelle d'une femme, t'eût mise ainsi à ta valeur! Charlotte, avoir à la main ton anneau, et ton—

sentir au sacrifice que je m'impose, c'est reconnaître, en toi, quelque chose de ce qui obtient les hommages des mortels ; quand de loin ils fléchissent le genou à l'aspect des temples où ils ne porteront point leurs pas ! ».

Après avoir relu cette portion de sa lettre, Frédéric Styndall fut satisfait. Par anticipation il se transporta au jour où la princesse d'OEdenbourg recevrait ces lignes ; et, il faut le confesser, il se représenta cette femme aimable les parcourant d'abord avec une sorte de tremblement, s'arrêtant à certains passages pour les mieux méditer, souriant à d'autres d'un sourire encore douloureux, ailleurs versant des larmes qui n'auraient rien de pénible, et finissant par donner un baiser à la page honorée d'un double tribut. Il résulta aussi de ces réflexions que l'insulaire se replaça contre son intention, en présence de l'être dont l'empire avait été le plus positif sur ses facultés. Les charmes de Charlotte, peut-être embellis par une imagination exaltée, le poursuivaient en même temps que

des vertus douces et le mérite d'un esprit cultivé agissaient sur son cœur. Ainsi se soumit-il lui-même au prestige des lignes qu'il avait précédemment écrites. De ces diverses impressions se forma une idée composée sous l'influence de laquelle il traça encore les mots suivans :

« Les gladiateurs de l'ancienne Rome, en passant dans l'amphithéâtre devant la loge impériale, disaient : « César, les hommes qui » vont mourir te saluent! » Charlotte, je vous aime et je vous salue! Vivez long-temps! Je le désire, je vous l'ordonnerais au besoin. Ne faut-il pas que j'existe sur la terre dans la pensée de quelqu'un? Où pourrais-je mieux placer mon image? O mon amie, reste dans ces lieux que nous avons parcourus ensemble, si tu ne préfères une solitude où tu serais encore plus à moi ! Je t'y léguerai du bien à faire. Reste aussi pour donner des soins à cette petite Ernestine qui m'a aimée !... Elle est bien jeune pour s'en souvenir, et les impressions reçues à cet âge sont peu durables. Tu les renouvelleras. Qu'elle te ressemble,

mais qu'elle ne rencontre pas un autre Syndall, car il faut du sang à de pareilles amours! Cependant ne tremble pas sur elle : le ciel est trop juste pour faire deux fois de ses créatures le jouet d'une si cruelle fatalité. »

Ici Frédéric s'en voulut de s'être attendri. Il tint à peu de chose qu'il ne déchirât la feuille dépositaire de réflexions trop peu viriles à son gré. Cependant son ame se releva, et reprenant sa noble attitude, il termina ainsi sa lettre.

« J'imagine que, suivant les caractères, la Providence dispose pour chacun de nous les événemens du jour, ou qu'au moins elle veille à ce que les impressions soient toujours en rapport avec les véritables besoins de notre ame. Elle voulait sans doute que je crusse à une vie future, puisqu'elle m'a donné la force de renoncer à celle-ci. Je ne pouvais vous posséder, Charlotte, et désirer ensuite quelque chose par-delà cette carrière terrestre. L'amour que l'on emporte dans la tombe sans qu'il ait été satisfait, est un ar-

gument en faveur de notre immortalité plus péremptoire que tous ceux des anciens sages.

» Vous m'avez demandé quelquefois, ma bonne amie, ce que c'est que l'ame : je crois vous avoir répondu, qu'annexée à un ensemble d'organes, elle est l'existence elle-même rendue sensible au foyer commun avec lequel ils soutiennent des rapports d'action et de réaction; enfin que dans l'espèce perfectionnée, c'est la conscience de la vie, constatée par celle des actes et de l'unité successive de l'être qui les exécute. J'aurais pu ajouter que l'individu organique se renouvelle, admet des additions, souffre sans fin des soustractions, et perd incessamment quelques caractères de son identité, tandis que le sentiment conserve merveilleusement la sienne. L'homme véritable est donc garanti d'abord par ses souvenirs, ensuite par une disposition de goûts, de volontés, d'attachemens, d'affections attractives ou répulsives qui, étant chez lui en permanence et composant le fond de son être, survivent presque toujours à la perte ou à la modification des élé-

mens par lesquels nos habitudes auraient été primitivement déterminées. Cette vérité, non-seulement a été entrevue par l'immortel Sthall; mais à certains égards elle sert de fondement à sa doctrine, tellement que selon lui, l'ame domine toutes les sortes de tempéramens, qu'elle les constitue et finit par se constituer ainsi elle-même. Notre ami Van-Swiéten n'aurait garde de me contester ces prémices, surtout depuis qu'il a adopté la physiologie de ce maître.

» Eh bien, Charlotte, mon amour est entré dans la constitution de mon ame. Après avoir gouverné ma vie de rapports, il est devenu partie intégrante de ma vie intérieure et intellectuelle. Me l'ôter ce serait m'anéantir, ce serait enlever ce qu'il y a de meilleur en moi, puisqu'il s'est identifié avec mes sentimens les plus nobles.

» Oh! que cette idée plaît à mon cœur! Qu'elle est consolante pour mon avenir! ma vie morale est donc en sûreté et tu y occupes la première place! Nous formons un tout indissoluble. Rien ne me séparera de Charlotte. Il est impossible de nous soustraire l'un

à l'autre. Il n'y a plus de mort, il n'y a plus de tombeau. C'est l'adieu du soir que je te donne ; c'est la douce étreinte du matin que tu me dois. Je ne te recommande rien, Charlotte ; je vis en toi comme tu vis en moi, et alors on se devine. Qu'importe un intervalle de temps et de lieux, puisque nous sommes doublement assurés, ici où tu restes, là où je vais, d'être toujours ensemble? Le Dieu qui, en nous créant, voulut nous unir, n'est pas un Dieu de discordes ; nous n'avons fait ici-bas que préluder à notre amour, c'est sous de meilleurs auspices qu'il se parachèvera. L'amour s'éteint dans les unions mal assorties et il quitte l'ame; il souffre dans les unions contrariées et il s'y attache : jamais il ne s'ajourne. Aimer, c'est continuer de vivre pour ceux qui ont respecté les saintes lois de la vertu. Elle et Charlotte m'ont été également chères, je ne leur ai dressé qu'un seul autel, je n'y déposerai qu'une seule et même offrande ; elles s'en contenteront comme deux divinités amies. Adieu, douce compagne de mon éternité! mon dernier regard aura été tourné vers Augarten ; mon dernier

souffle, *ultimo del respiro*, se sera exhalé vers toi.

» FRÉDÉRIC STYNDALL. »

Cette lettre, après avoir été relue une seconde fois, fut enfermée dans un paquet destiné pour Londres. Réunissant les diverses dépêches qu'il venait d'expédier, l'insulaire les mit dans la poche de son frac; ensuite, couvert de sa redingote grise, avec un chapeau rond sur les yeux, aux approches du soir, il prit la route des remparts. Ses idées erraient d'un objet à un autre, et pourtant elles avaient un point commun de réunion; c'était la grande détermination qu'il avait prise. Insensiblement du Wieden il était arrivé à la porte de Carinthie, et par celle-ci il avait pénétré dans la Cité avec le seul dessein de se diriger ver un bureau de poste aux lettres. Parvenu à un carrefour assez éloigné, il sortit de sa rêverie en voyant un homme se quereller avec des enfans. C'était le bedeau d'une des paroisses de la ville qui fermait les portes de son église. L'insulaire essaya de calmer cet hom-

me, en face duquel il se trouvait presque sans y avoir pris garde. Mais celui-ci, plus humoriste que les Autrichiens ne le sont généralement, continuait ses reproches aux marmots pour leur opiniâtreté à salir, chaque soir, les deux battans de son portail.

« Tantôt, disait-il, ils me font des soldats, tantôt des maisons, qu'il me faut enlever le lendemain matin avec l'éponge. Ne voilà-t-il pas (ajouta-t-il, en montrant du doigt, à quelque distance, un enfant de sept ans), que ce petit drôle, depuis qu'il apprend à écrire chez le maître de chant des choristes, se croit obligé, avec son maudit crayon rouge, de placer partout de grosses lettres longues comme le bras!

— » Vous ne dites pas vrai, père Bentorff, reprit l'égrillard, car mon crayon est blanc. »

Et en même temps, l'enfant montra le morceau de craie blanche qu'il tenait à la main.

— « Si je te fouillais, petit vaurien, j'en trouverais sûrement un autre dans ta poche, ce qui est aussi vrai que tu viens de me faire deux grandes F rouges, sur chacun de mes vantaux, comme si tout le quartier avait be-

soin de savoir que tu sais déjà barbouiller la première lettre de ton nom! Attends-moi, méchant Frédéric, et je t'apprendrai une autre fois à mentir. »

Le bedeau fit la démonstration de courir après l'enfant qui, en fuyant de toute la force de ses jambes, criait à tue-tête :

« Si les F sont rouges, ce n'est pas moi qui les ai faites.

— » Et où sommes-nous? demanda l'insulaire à une jeune femme qui s'approchait de lui.

— » Vous êtes sur la place de *San-Salvator Kirche*, répondit-elle, et je viens chercher mon fils qui, malgré son père et moi, reste tous les soirs à jouer sous ce portail.

— » C'est bien prompt, » dit l'étranger avec un profond soupir, sans remarquer, dans la réponse de la jeune femme, autre chose que la désignation de l'église.

« Comment, bien prompt! fut-il répliqué. Vous ne vous apercevez donc pas qu'il sera tout à l'heure nuit close? Il est vrai que les jours ont déja diminué, et c'est, sans doute, ce que prétend votre honneur.

— » Vous avez raison, ma bonne, reprit sir Styndall. La nuit approche; et celle-ci, et celle de demain, seront bien longues!...

— » Mais, pas encore, plaise à Votre Seigneurie, d'ici au moins une couple de mois,» poursuivit la jeune mère, en prenant par le bras son petit Frédéric qui vidait devant elle ses deux poches, pour prouver qu'il n'avait pas sur lui de crayon rouge.

Cette femme, en s'en allant, fut accostée de l'une de ses voisines, avec laquelle elle ne tarda pas à entrer en conversation. « Voilà un gentilhomme bien extraordinaire, murmurait-elle à demi-voix. Il trouve déjà les nuits bien longues, et que dira-t-il au mois de décembre? Cependant, il ne faut pas que j'en plaisante trop, car il a l'air aussi affable que notre archiduc quand il voit qu'on le regarde; et puis, je crois qu'il a mis un florin dans la main de ce méchant Frédéric.

— » Oui, reprit l'enfant qui avait tout entendu, et, comme en me le donnant, il m'a appris que nous nous appelons de la même manière, dès demain j'écrirai le mot de FRÉDÉRIC tout entier et en belles lettres rouges,

sur la porte de l'église. Le père Bentorff aura beau crier, le bon gentilhomme y verra son nom.

— » Il ne verra rien ! » répondit une voix couverte par celle de la jeune femme occupée à gronder son enfant, et cette voix était celle de Frédéric lui-même.

Ainsi sir Styndall connut les dispositions de Fratello avant le moment présumé, car ce n'était que le lendemain matin qu'il s'était proposé de donner un coup-d'œil rapide au portail de *San-Salvator*. Son ame fut d'abord ébranlée par cette ratification de ses offres qui vint le frapper comme une nouvelle imprévue. Tout était décidé. L'insulaire n'avait plus devant lui que vingt-quatre heures d'existence. Il se fit indiquer le bureau de poste le moins éloigné. Pour l'atteindre, il ne lui fallut se détourner que de deux ou trois rues; il y jeta ses lettres et retourna au Wiéden.

Le retour du gentleman au logis ne fut marqué par aucun signe qui indiquât dans sa personne une altération d'humeur. Rien ne parut dérangé dans ses habitudes : à la

même heure, il soupa; à la même heure, il se retira dans son cabinet. La force de son ame lui permettait d'envisager sans effroi, mais non sans émotion, le coup qui serait bientôt porté à son être. Cependant toutes ses occupations étant terminées et ses mesures prises, il craignit qu'il n'y eût quelque inconvénient à laisser son esprit réagir trop long-temps sur lui-même, et il alla chercher dans sa bibliothèque ce volume de Platon auquel ont eu souvent recours les hommes graves des temps anciens et modernes qui, restés en possession de l'énergie de leur pensée, ont vu s'approcher prématurément le terme de leurs jours.

Il ouvrit le Phédon, et il puisa de nouvelles forces dans la partie historique de ce beau drame, où un juste se montre également fidèle à sa conscience qui lui révélait la doctrine de l'unité d'un Dieu, et à la loi du pays qui le punissait de mort pour l'avoir enseignée. Mais combien lui parurent faibles et même dépourvus de sens, les argumens que le philosophe d'OEgine met dans la bouche de Socrate en faveur de l'immortalité de

l'ame! « Quoi! se dit-il, est-ce avec des calculs de nombres, est-ce avec des comparaisons empruntées d'instrumens sonores et de formes géométriques, qu'il est permis de parler de la vie à l'être étonnant chez lequel elle surabonde; qui s'en détache avec le plus de regrets; qui, ayant le plus besoin de vivre, se transporte sans cesse dans les âges futurs, comme si le souffle du moment présent ne lui suffisait pas; qui, dès son vivant, tremble devant la sentence d'une postérité encore à naître dont il se reconnaît justiciable, et qui, d'un œil inquiet, suit à travers les siècles le sort de la froide poussière, aux molécules de laquelle fut imprimé un mouvement fugitif d'animation? O Platon! ailleurs je puis vous admirer! ici vous êtes bien pauvre à mes yeux! Si vous le pouviez, vous me gâteriez Socrate. Il fut un sage; et, en le faisant parler à son lit de mort, vous n'êtes qu'un rhéteur et un sophiste! »

Quittant le livre, l'insulaire porta la main sur la traduction allemande des poësies Erses que venait de lui envoyer le bibliographe Denys, conseiller impérial et royal. Mais après

avoir trouvé qu'elles perdaient dans cette langue leur principal caractère, il aima mieux recourir à l'anglais de Macpherson. Quelques images lui semblèrent heureuses ; quelques expressions énergiques allèrent à son cœur, et la mélancolie de certains passages fut en consonnance avec sa situation personnelle. Cependant, cette mélancolie finit par lui paraître monotone, et, en se prolongeant, une telle lecture produisait sur lui l'effet d'une route froide et souterraine, dans laquelle il se serait engagé. Les lignes suivantes, tirées du poëme de Berrathon, avaient surtout excité son intérêt, quand l'ouvrage fut publié à Londres : une sorte de charme, en rapport avec les affections de son ame, le décida à les chercher et à les relire. Tel était le chant du barde de Calédonie :

« Mais, fils de Fingal, pourquoi cette tris-
» tesse, pourquoi ce nuage sur ton ame? Les
» héros des temps anciens ne sont plus, et
» leur renommée a péri avec eux. Les enfans
» des siècles à venir passeront; une race nou-
» velle les remplacera; les hommes se succé-
» deront comme les flots de l'Océan ou comme

» les feuilles des bois de Morven. Desséchées, » elles volent au gré des vents; mais bientôt » on voit reverdir un feuillage nouveau. Ta » beauté, ô Rino! a-t-elle été durable? Ta » force, mon cher Oscar, a-t-elle résisté au » temps? Fingal lui-même n'a-t-il pas suc- » combé, et les salles de ses aïeux n'ont-elles » pas oublié l'empreinte de ses pas? Et toi, » barde décrépit, tu resterais sur cette terre » d'où les héros ont disparu! Non, mais » ma gloire restera; elle y croîtra comme le » chêne de Morven qui oppose une large tête » à l'orage, et se rit des efforts des vents! »

Entraîné, par ses réflexions, à donner une suite à celles de l'aveugle de Selma, sir Styndall écrivit sur une page de papier blanc:

« La même vague ne se montrera plus à la surface de la mer; la même feuille ne se rattachera plus à la branche de l'arbre, et personne ne verra son nom inscrit deux fois sur le registre de la vie terrestre. Dans la rapide succession des êtres, les individus passent: les espèces seules sont permanentes. A cette place, sur ce sol que mes pas fouleront

encore pendant quelques heures, d'autres créatures viendront après moi, et elles diront à leur tour que leurs jours ont été courts et mauvais. La plainte sera continuellement sur les lèvres de l'homme. Celui-ci n'a pas fini de bâtir, et il n'a pas encore goûté du fruit de ses arbres; celui-là n'a point achevé de fonder sa fortune et de fixer les dignités de l'État dans sa famille; il en est qui n'ont point mis le sceau à leur réputation, ou qui ne demanderaient que le temps d'arriver à la solution d'un problême, et ils meurent. Moi, je ne voulais qu'aimer ce qui me semblait digne des hommages du monde entier, et je meurs! Qui niera qu'un grand mystère ne soit caché dans ce mécompte universel? L'atôme d'un jour aura donc eu la prévoyance des siècles! Avec le souffle d'un instant, il aura bâti, planté, projeté pour l'éternité. Le même édifice, le même bosquet donneront l'abri à vingt générations; et c'est la première toute seule qui aura posé les fondemens de l'un et répandu les semences de l'autre. Quelle grandeur de vues à la fois, et quelle impuissance de moyens! Quelle misérable et triste desti-

née pour terme d'une si vaste ambition! Dans l'exacte vérité, nous ne faisons que nous annoncer ici-bas les uns les autres, et nous préparer des logemens. Où le vermisseau, où la brute accomplissent la vie, l'homme l'ajourne sans cesse. C'est un chêne que la coignée frappe presque toujours dans la force de sa sève.

» Conséquent dans le magnifique ensemble de ses œuvres, le suprême ouvrier n'a pu se contredire dans la plus merveilleuse de toutes : cependant qui de nous, après une pareille dépense de désirs, de vœux, d'efforts et de travaux entrepris sur parole, n'aurait le droit de le poursuivre en demande de dommages et intérêts, si cette dépense devait être à jamais sans produits? Il y a donc un avenir où les projets se parachèveront sur un plan mieux conçu, où l'ame retrouvera une pâture épurée, où se rouvriront les sources de la science devant la soif qui nous dévore, et où le cœur se ressaisira des objets de ses affections. Rapide et infruotueux passage de l'espèce humaine sur cette terre d'inquiétudes, vous me dites tout! vous me parlez plus

haut que les discours des philosophes! Page éloquente détachée du livre de la nature, vous trancheriez seule la question débattue entre eux depuis tant de siècles! O Charlotte! dans ton unique souvenir comme dans le doux feu de tes regards, il y a une promesse d'immortalité tout entière! Je l'accepte et je la recueille dans mon sein; avec elle je braverais le néant, et je redemanderais hardiment à Dieu mon amour et ma vie! »

Le feuillet, tracé de la main de sir Styndall, fut fixé par lui-même dans le recueil des poésies galliques, en regard du passage qui lui avait servi de motif.

Cette occupation avait conduit l'insulaire par-delà l'heure du sommeil. Un coup-d'œil dirigé vers le cadran que portait la tablette de sa cheminée, le lui apprit. Alors il se leva, se saisit de la clef de sa pendule, dont le grand ressort avait un mois de détente, et il le monta, non sans s'accompagner dans cet acte d'une réflexion bien naturelle. « Le mouvement imprimé par ma main, se dit-il, durera trente jours après qu'elle aura été glacée; et celui de mon ame périrait! Non,

ma volonté ne se bornera pas à continuer son action sur ce simple mécanisme. Une volonté encore plus puissante lui doit mieux; elle n'aura pas en vain parlé par tant de promesses! »

C'est ainsi qu'il nourrissait son esprit de pensées d'immortalité. Il replaça dans sa bibliothèque les deux volumes d'Ossian et de Platon, et ensuite il alla chercher sur sa couche le repos d'une dernière nuit. Chacun de ces accidens de la vie ordinaire prenait, à ses yeux, une teinte sérieuse; mais cette sorte de solennité, loin de jeter son ame dans le trouble, en accroissait la vigueur naturelle. Victime de la fatalité, ou plutôt d'une succession de faits, dont il n'avait pas été en son pouvoir de détourner les conséquences, il se gardait, comme du plus grand des torts, de voir dans sa résolution une chose légère; et il voulait se rendre la justice de l'avoir au moins traitée avec la gravité convenable.

Après un sommeil paisible, il se réveilla beaucoup plus tard que la veille. « Est-ce un bienfait dont j'aie à me louer, ou une soustraction dont j'aie à me plaindre, » se

demanda-t-il en portant ses pas dans le jardin, d'où il fut bientôt rappelé par l'arrivée de quelques amis ?

Ceux-ci, qui appartenaient à la société de l'hôtel d'OEdenbourg, sans congratuler précisément sir Styndall sur son union prochaine avec la princesse, lui laissèrent entendre que le bruit commençait à en courir dans Vienne. Évitant de se prêter à leurs complimens un peu empesés, mais sincères chez la plupart, le gentleman ne les repoussa pas. Après avoir prié en particulier le baron de Sperges de lui pardonner une vivacité qui s'excusait par son motif, il lui fit don d'un antique assez précieux. Il le retint même à dîner, sur ce que le gentilhomme tyrolien avait annoncé qu'à sa sortie immédiate de table, il aurait à s'acquitter d'une visite dans le voisinage. Il était trois heures de l'après-midi, quand le président de l'Académie des riches s'éloigna. Resté seul, l'insulaire appela Tom et le chargea de diverses commissions qui devaient l'occuper pendant toute la soirée. Ici, il fallait porter un livre ; là, en redemander un autre. Au Burgh, il y avait à pren-

dre, chez le bon Jameray-Duval (qui n'avait pas de domestique à ses ordres pour l'envoyer au Wiéden), le manuscrit dans lequel il racontait ingénument les premières années d'une vie d'abord bien misérable, et, depuis trente ans, en possession de la considération publique. Le gentleman regrettait vivement de n'avoir pas fait cette lecture, qui ne lui eût pourtant rien appris qu'il ne tint de la bouche de ce digne vieillard. Si, par une ruse innocente, il semblait désirer des pages sur lesquelles ses regards ne s'arrêteraient pas, au moins le billet qui lui avait servi à les réclamer exprimait les sentimens d'affection et de respect dont il était pénétré pour leur auteur, à ses yeux l'homme le plus estimable de la cour de Marie-Thérèse. Son cœur goûta une douce satisfaction en rendant honneur à la vertu modeste du garde du cabinet impérial des médailles; c'était une manière de lui dire adieu sans compromettre son secret.

Après avoir écouté toutes ces injonctions, Sylcock s'informa de l'endroit où, le soir venu, il aurait à chercher son maître, ce qui

ne déconcerta pas médiocrement le gentilhomme, dans la persuasion où il était d'avoir commandé assez de courses pour occuper son valet de chambre pendant tout un jour.

« Amènerai-je à Monsieur son cheval ou son cabriolet? » Telle fut la question de l'honnête serviteur.

« Ni l'un, ni l'autre, fut-il répondu avec aisance; la soirée est belle, et je reviendrai à pied.

— » Ce sera donc à l'hôtel d'OEdenbourg que j'irai prendre Monsieur ?

— » Mais je ne suis pas certain de l'heure à laquelle j'en sortirai.... S'il vous reste du temps à vous, j'aime mieux que vous alliez chercher le Shakspeare que j'ai prêté à Noverre, et que vous le portiez chez la princesse Charlotte de Lichteinsten, qui a bien voulu l'accepter.

— » Monsieur me donne là bien des commissions? Après m'en être acquitté, je pourrai donc terminer la soirée par Léopoldstat?

— » Pourquoi? Je n'en vois pas trop la nécessité. Et puis, il n'est pas certain que je

revienne directement de chez la princesse... Il y a long-temps que je dois une visite à l'hôtel d'Esthérazy.... Toute réflexion faite, je n'aurai pas besoin de vous ce soir.

— » Mon cher maître, vous avez donc pris vos précautions contre Fratello ? Sans doute vous l'aurez recommandé à la police de Vienne ? Dieu en soit loué ! car, tenez, je n'aime pas ce diable d'Italien. Il était si insolent avant que Votre Grâce l'eût reconnu, et si lâche quand elle lui a parlé de la bonne sorte ! »

Au nom de Fratello, sir Styndall ne put se défendre d'une émotion qu'il essaya de dissimuler dans ses paroles.

« Soyez tranquille, Tom ; je sais ce que j'ai à faire... Au cas que vous ayez achevé vos courses avant que j'aie fini les miennes, il sera temps de vous reposer, et vous m'attendrez à l'hôtel,... je veux dire au Wieden.

— » Les Italiens sont terriblement rancuniers, mon cher maître ! si vous aviez traité ainsi un Allemand, j'en aurais dix fois moins d'inquiétude. Vous lui auriez fait boire de votre bon vin ou vous lui auriez donné de quoi

s'empiffrer de viandes et se gorger de bière à la taverne, et il n'y faudrait plus songer. Quant à ce méchant drôle, c'est autre chose! cela a plus de haine dans le cœur que de soif dans le gosier. Lorsque je l'ai vu ramasser la bourse que vous lui aviez jetée en lui tournant le dos, il vous remerciait de ses paroles emmiélées; mais dans le cabinet où je me tenais en observation, il me faisait trembler pour vous; car en même temps que sa langue vous caressait, ses yeux vous dardaient deux coups de stilet.

— » En voilà assez, Tom... Vous me traitez comme une femme ou un enfant; en vérité, je vous croirais payé pour m'effrayer... Soyez sans crainte : on ne souffre de pareils gens que ce que l'on veut bien leur permettre...

— » De grâce, mon cher maître, n'oubliez pas de vous munir de quelque arme avant de sortir! prenez au moins votre canne à épée (en disant ces mots il plaçait la canne auprès de l'insulaire); car il est possible que la police de Vienne n'ait pas encore mis la main sur le signor. J'espère que Monsieur n'aura pas oublié d'envoyer exactement l'a-

dresse; je la lui ai bien donnée avant-hier soir. »

Et le fidèle domestique, en tenant entr'ouverte la porte du maître dont il était prêt à s'éloigner, lui répétait : « Juden-Platz, petit hôtel du prince Eugène, à gauche en venant de la place de Hoff. Deux hussards, le sabre au poing, et un constable n'ont qu'à monter le matin chez lui, il n'en faut pas davantage; au lieu que le soir ces coquins-là rôdent partout où il y a du mal à faire, et on ne sait plus alors où les prendre.

— » Bien, c'est assez, Tom; il est temps que vous alliez à vos commissions. »

Ces avis, qui attestaient le bon cœur du valet de chambre, fatiguaient le maître en prolongeant pour lui de pénibles épreuves. Tom partit assez mécontent d'être obligé à tant de courses; l'attachement, au nom duquel il venait de parler, était réel; mais ses regrets de ne pas accompagner sir Styndall à Augarten avaient encore un motif, et les charmes de mademoiselle Hubert ne tenaient pas vainement une place dans sa mémoire.

Peu de momens après le départ du jeune

Sylcock, l'insulaire se disposa lui-même à quitter son hôtel. Donnant par la croisée un coup-d'œil au jardin, et y apercevant le vieux Diétrick et son fils Népomucène, occupés à diriger un remblai de terrain qu'il avait ordonné, en dépit de toutes ses résolutions il ne put interdire à quelques pensées tristes l'accès de son esprit. Au même instant son oreille fut frappée par des accens de joie qui partaient de la salle basse où ses domestiques étaient encore rassemblés à la suite de leur dîner. Ce mouvement dont il était l'origine, et cette gaieté, qui prenait son essor sous sa protection, touchaient aux cordes les plus délicates de son ame. « Dans peu de jours, dans peu d'heures, remarqua-t-il, cette hilarité aura eu sa fin, ces travaux seront suspendus et ces honnêtes domestiques seront dispersés. Encore quelques mois et d'autres êtres promèneront sur ce sol leurs pas et peut-être leurs douleurs! Il est possible aussi que mon nom parvienne jusqu'à eux; alors, par forme de délassement dans les soirées d'hiver, ils se raconteront ce qui va m'arriver aujourd'hui; la jeune fille avec effroi pressera

le bras de sa mère, tandis que le jardinier, en sifflant, jettera sa pelle et son rateau sur son épaule pour regagner son gîte; ensuite ce souvenir ira s'affaiblissant d'année en année, jusqu'à ce qu'il s'éteigne..... Mais qu'ai-je à prétendre de plus? la scène ne sera-t-elle pas toujours occupée? il n'importe par qui. Que ce soit un peu plus tôt ou un peu plus tard que je cède la place, il importe tout aussi peu. Après tout, l'insensé seul ou l'homme sans entrailles pourrait former le vœu de survivre à la génération qui lui est contemporaine. »

Cette dernière réflexion avait rétabli l'équilibre de son ame. Laissant à dessein la canne appuyée, par Tom, contre le fauteuil près duquel il avait été assis, il sortit de sa chambre et en ferma la porte, non sans avoir fixé ses regards sur l'ottomane où il avait vu, trois jours auparavant, la première beauté de Vienne, presque suppliante, invoquer son amour. Son courage n'en fut point ébranlé. Un choc plus terrible l'attendait quand il serait en sa présence; cependant, pour se dérober à la foule des idées qui l'ob-

sédaient, il s'élança vers la rue plus qu'il n'en prit le chemin, et bientôt ses pas eurent à jamais cessé de retentir dans les corridors. A une certaine distance de chez lui il fut tenté de se retourner pour regarder son hôtel : se défendant contre ce mouvement, se le reprochant même comme un acte de faiblesse, il redoubla de célérité dans sa marche, et poursuivit sa route sans céder à ce désir. « Les petites victoires ne doivent pas être dédaignées, se dit-il, par celui qui aspire à de plus grandes. »

Comme il avait près de deux heures devant lui, il pensa qu'il avait le temps de se diriger par Jegœrzeil, de passer ensuite par une des grandes allées du Prater, et de tourner le jardin d'Augarten, ce qui lui permettrait de voir une dernière fois le petit établissement de la veuve Flaxmann avant d'entrer à l'hôtel d'OEdenbourg. Le soleil étant encore haut, ce but de promenade convenait d'autant mieux à Frédéric que l'activité naturelle de son ame y trouverait un aliment ou au moins une distraction.

Il arriva chez la veuve à l'instant où, ayant

congédié ses lavandières, elle prenait le repas du soir avec sa fille; cette enfant, qui revoyait toujours sir Styndall avec un nouveau plaisir, courut vers la porte d'un jardinet planté de saules, aux troncs desquels étaient attachées des cordes pour le séchage du linge; c'était en vue de cueillir, auprès du lavoir, une belle touffe de myosotis; aussi vint-elle bientôt la présenter au gentleman qui sourit à ce don.

Après avoir passé une demi-heure chez la veuve, après avoir caressé la charmante Gertrude, dont la présence attestait encore à ses yeux la bonté qui l'avait laissée à sa mère, il s'en alla; mais il avait oublié la touffe de myosotis; Gertrude se hâta de marcher sur ses traces pour la lui rapporter. L'insulaire se retourna, il embrassa l'enfant, et, recevant de ses mains une partie du vert bouquet nuancé d'azur, il se dit : « Qui m'empêche d'offrir à mon tour ces fleurs à Charlotte? C'est un souvenir d'amour [1]; à qui l'adresserais-

[1] Cette petite fleur bleue et jaune à son centre aime l'humidité; elle est monopétale, bien qu'elle paraisse

je mieux? » Mais, ayant fait quelques pas, il changea d'avis. « Quand on a conçu les projets d'un homme, pensa-t-il, il ne faut pas y entrer avec les idées d'un enfant. L'entrevue que je vais avoir avec la princesse me causera assez d'émotions, sans que j'en accroisse le nombre par des amusemens où doit se complaire l'amour heureux, mais dont le propre est toujours d'amollir l'ame. »

Alors quelques vers de l'abbé Métastase revinrent à sa mémoire, et, s'en appliquant le sens, il les prononça à haute voix.

Sentirsi, oh Dei! morir,
E non poter mai dir :
Morir mi sento! [1]

La branche de myosotis fut déposée sur un filet d'onde pure qui se jetait dans le fossé

avoir cinq divisions. Les amans se la donnent en Allemagne, en se disant : « Pensez à moi, » et le nom vulgaire du myosote a pour eux la même signification. Dans les bijoux, on la figure en pierres de pareille couleur : *Verguss mein nicht.*

[1] Oh dieux! qu'il est cruel de se sentir mourir et de ne pouvoir se dire ; « Je me sens mourir! »

de la route. Sir Styndall prévit qu'il arriverait, à quelque temps de-là, aux jeunes filles de Vienne de s'arrêter en cet endroit pour s'y donner un emblême naïf de leurs doux sentimens, mais qu'aucune n'imaginerait à quelle occasion la tige mère de cette plante serait venue parer de ses jolies corolles l'urne modeste de l'une des naïades du Prater. La nuit s'approchait; le gentleman imprima un mouvement plus rapide à sa marche, et vers les huit heures du soir il entra chez la princesse d'OEdenbourg.

CHAPITRE XXXVII.

Visite. — Adieux. — Rencontre.

Les dispositions dans lesquelles le gentleman trouva Charlotte eussent été les plus heureuses dont il eût pu former l'espoir, s'il n'avait appris par la satisfaction avec laquelle il fut accueilli, combien les peines de cette tendre amante seraient bientôt amères. Elle ne tarda pas à lui montrer un billet amical qu'elle venait de recevoir du Burgh, et qui était tracé de la propre main de Marie-Thérèse. Aux lignes de la souveraine était jointe une dispense de la secrétairerie archiépiscopale, signée du cardinal métropolitain qui autorisait un prêtre du culte catholique à célébrer le mariage de la princesse d'OEdenbourg et de l'insulaire, sans publication préalable de bans. Il est vrai que, par le pro-

tocole de cette pièce, il était statué que la future épouse promettrait d'attirer son époux au culte orthodoxe, formalité qui ne tirait point à conséquence, puisque le ministre luthérien, attaché à l'ambassade d'Angleterre, de son côté, eût pu stipuler des conditions pareilles en faveur de sa doctrine. Quant aux documens indispensables que sir Styndall devait fournir sur sa personne, il paraît qu'à l'archevêché on se les était procurés de manière ou d'autre, car il était fait mention, dans cette pièce officielle, de son âge, de sa qualité de colon et de celle de légataire universel de son oncle John Styndall, chose qui excitera une médiocre surprise quand on aura su que ses intérêts de Londres l'avaient obligé de recourir à un notaire de Vienne, et que celui-ci joignait à ses fonctions le titre de notaire apostolique en cour de Rome.

Ce qu'il y avait de moins douteux dans une grâce aussi promptement accordée, c'est que l'impératrice semblait désirer elle-même la conclusion de cette affaire. De plus en plus obsédée par ses scrupules dévots, et

la tête remplie de l'importance qu'elle attachait à son tribunal de chasteté, il lui tardait qu'on cessât de s'entretenir d'une liaison vertueuse, dont elle redoutait à tort que l'exemple devînt contagieux dans une ville où il en existait tant d'autres d'une nature équivoque. La baronne de Steinn se souvint, fort à propos, que le prêtre Wittola avait annoncé son arrivée prochaine à Vienne, pour y surveiller l'impression de l'un de ses ouvrages. Ce respectable ecclésiastique passait pour être le directeur spirituel de la princesse d'OEdenbourg, et il était tout simple qu'en cette occasion il prononçât les paroles sacramentelles. Ainsi, tout en rougissant, Charlotte ne put entendre la remarque relative au prévôt mitré de Pienko [1], sans laisser percer un souriré sur ses lèvres, et ce sourire charmant déchira le cœur de sir Styndall. La fermeté de l'insulaire sortit victorieuse de plusieurs autres attaques, non moins vives, qu'il eut à soutenir; car, pour lui, tout était épreuve ce jour-là.

[1] Chapitre de Hongrie où le prêtre Wittola était revêtu de cette dignité.

« Que fera-t-on de l'hôtel du Wiéden? » demanda, en riant, la baronne de Steinn.

Avec une présence d'esprit bien rare, le gentleman répondit : « Quand je n'y serai plus, pourquoi ne le destinerait-on pas à quelque établissement utile? Et qui empêcherait les deux jolies cousines de venir s'y promener de temps à autre?

— » Sir Styndall, je l'espère (répliqua la baronne avec un regard malin) pourra bien se donner la peine de les y accompagner; car l'une de nous, tout au plus, a entrevu cet hôtel en passant!

— » Pourquoi non? reprit Frédéric. Ne savez-vous pas que, de corps ou d'esprit, je serai partout où elles seront toutes les deux?»

L'insulaire partagea le frugal souper de la princesse et de la baronne. Placé entre ces femmes, il eut le courage d'oublier, près d'elles, et sa destinée et les heures dont la fuite le rapprochait de la dernière de toutes. Il fut même aimable, quoique, d'intervalle en intervalle, son humeur inclinât vers une tendre mélancolie qui ne déplaisait pas à la princesse.

Quand vint le moment de se séparer (et quelle séparation!), il se leva résolument de son fauteuil. La baronne sonna pour qu'on avertît les gens de sir Styndall de se tenir prêts : mais celui-ci se hâta d'annoncer que la beauté du temps l'avait engagé à s'en retourner à pied au Wieden.

« Si vous n'avez pas votre cabriolet, remarqua Charlotte par forme d'interrogation, au moins Tom est là pour vous accompagner?

— » J'ai eu tant de commissions pressantes à lui confier, ce soir, reprit le gentleman, qu'il lui serait difficile de s'en acquitter, et de venir me chercher à Augarten. La nuit est superbe, la lune dans son plein. Grâce à votre police, un peu plus, je le crois, à la bonté des habitans, il n'y a point de malfaiteurs dans Vienne.

CHARLOTTE : » Qui vous l'a dit? Ce qui ne s'est pas rencontré dans un mois, dans un an, ne peut-il pas s'offrir aujourd'hui? Ce serait la première fois qu'aussi tard vous vous en retourneriez seul chez vous!

FRÉDÉRIC : » Ce ne serait pas être seul; j'aurais toujours pour escorte de bien doux

souvenirs, mais votre mémoire est en défaut, Charlotte. Pareille chose m'est arrivée deux fois l'année dernière.

CHARLOTTE avec vivacité : » L'année dernière ! l'année dernière ! Eh ! nous étions-nous entendus alors? Ce qui est décidé aujourd'hui, l'était-il, cher Styndall? Ah ! mon ami, je ne puis souffrir que vous risquiez votre existence avec cette légèreté. C'est trop m'oublier ! Songez qu'il ne vous est plus permis d'être le sir Styndall de la soirée du prince Louis !

FRÉDÉRIC soulevant la main de la princesse, pour la baiser : » Et pourtant je lui ai des obligations; car c'est celui-là que vous avez eu la bonté de distinguer. Bannissez vos craintes, ma tendre amie. En me rendant au Wiéden, je n'aurai pas à traverser la Forêt-Noire. Heureux jusqu'à présent, favorisé de votre amour, bienvenu de votre aimable cousine, comment ne compterais-je pas sur une protection du ciel encore plus efficace? »

L'insulaire n'avait pu prononcer ces mots sans remords. Sa conscience lui reprochait d'avoir fait intervenir le ciel dans une affir-

mation, à laquelle un événement funeste et prévu donnerait bientôt un démenti. Sa voix même avait tremblé. La princesse vit son trouble. Elle s'aperçut également de l'absence de son anneau au doigt du gentleman; elle pâlit et lui témoigna la surprise que lui causait cet incident. Frédéric, en mettant la main sous son gilet, et en montrant l'anneau suspendu à un ruban noir, lui répondit qu'il l'avait plus convenablement placé. La baronne déclara ce mot délicieux et du meilleur ton. La princesse n'en resta pas moins pensive, pendant que sir Styndall s'approchait d'une console, pour y prendre son chapeau.

« Quoi, sans la moindre arme pour votre défense? » s'écria-t-elle, dès qu'elle vit le gentleman se diriger vers la porte! Et elle-même s'avança de quelques pas, comme voulant mettre obstacle à son passage, tandis que la baronne de Steinn, de son côté, se récriait sur l'imprudence de traverser, sans précaution, un quartier désert de la ville à une pareille heure. En réponse à ces remarques, Frédéric essaya de donner un ton

dégagé à ses paroles. « Charlotte, ma charmante amie, dit-il, il est rare que je porte des armes sur moi. Vous m'avez pardonné de déroger, en cela, à la coutume du pays. Je n'en avais pas besoin pour venir à Augarten. Il est vrai que vous m'avez permis d'attaquer autrement votre cœur, et en sortant de chez vous, je ne connais pas, dans toute la Germanie, d'autre siége que je voulusse entreprendre. »

Charlotte répliqua avec douleur : « Comment Styndall peut-il se plaire à se jouer ainsi de mon inquiétude? Je vous le répète, cette légèreté de propos, que je sais n'être pas dans votre caractère, m'afflige. Riez de mes craintes, dites-les chimériques, si cela vous amuse, mon ami, je vous le permets! Vous savez que j'ai toujours cru notre amour menacé : un cruel pressentiment me porte à croire qu'il l'est encore davantage aujourd'hui. Non, Frédéric, vous ne sortirez pas, ce soir, seul et sans armes, de cet hôtel! Je n'y consentirai jamais ; je ne le souffrirai pas ! »

La voix douce et pénétrante de la princesse était descendue jusqu'au fond du cœur

de l'insulaire. Il y avait, à la fois, de la tendresse et de la terreur dans ces accens, auxquels la nature avait donné déjà tant de charme. Comment ne pas être ému ? Il eût fallu moins pour briser toute autre résolution que celle de sir Styndall. Son supplice était d'autant plus grand qu'il avait à le dissimuler. Une circonstance mettait le comble à son embarras : c'est que Charlotte avait la main sur le cordon de la sonnette, pour ordonner d'atteler les chevaux de sa voiture. Vainement il essaya de s'y opposer, en arrêtant le bras de la princesse; deux fois le cordon reçut une vive secousse sous ses yeux; la sueur coulait de son front; il était à la torture, lorsqu'au lieu de l'un des laquais de l'hôtel, parut Tom Sylcock.

Quoique la présence de cet honnête serviteur devînt un obstacle nouveau, qu'il faudrait trouver le moyen d'écarter plus tard, elle contraria moins le gentleman que si celui-ci s'était montré un quart-d'heure auparavant. Prenant son parti, Frédéric dit :

« Vous voilà donc, Tom, je ne comptais pas sur vous ce soir. Au moins, à présent, la

princesse sera tranquille, puisque nous allons nous en retourner ensemble. »

En même temps qu'il prononçait ces mots, il se baissait pour ramasser son mouchoir qu'il avait laissé tomber près du canapé; ensuite il ajouta :

« Diable ! mon ami, vous êtes bien armé ! Si j'ai oublié ma canne à épée au Wiéden, vous avez meilleure mémoire que moi; les voleurs maintenant n'auraient pas de nous bon marché !

» — Et oui, Monsieur, répondit Tom, il y a dans ce monde trop de gens dont il est bon de se défier; vous le savez mieux que moi. »

Ici un coup-d'œil très-significatif de sir Styndall donna au valet de chambre un signal de discrétion, auquel il se rendit, persuadé que son maître avait à cœur de ne pas alarmer la princesse par le nom de Fratello. Cependant, comme il aimait à parler presqu'autant qu'un domestique français, il continua de la sorte :

« Ayant terminé mes courses d'assez bonne heure (et Dieu sait si j'en avais à faire !), je suis rentré au logis, ainsi que Monsieur me

l'avait ordonné; mais m'ennuyant un peu d'en être si tôt quitte, et voyant le père Diétrick qui s'en retournait avec son fils par le clair de lune, je me suis mis de la partie; auparavant j'ai voulu savoir si Monsieur avait emporté sa canne à épée, et la trouvant contre le fauteuil, ainsi que je m'y attendais bien, à tout évènement, je l'ai prise. Après avoir laissé le père Diétrick s'avancer dans Jegœrzeil, où j'étais même entré un bon bout de chemin, j'ai gagné Augarten, comptant y trouver Monsieur. »

Ces derniers mots furent prononcés avec un air de finesse qui amusa les dames.

« De sorte que vous n'êtes point venu par la route ordinaire?

— Non, plaise à votre grâce!

— » Bien, partons, il est un peu plus de dix heures et demie, et la princesse s'inquiéterait encore si nous restions plus longtemps. »

Charlotte s'approcha alors de sir Styndall, et inclinant vers lui son charmant visage, elle lui dit : « A présent que je suis un peu rassurée, faisons la paix! »

Comment résister à cette offre séduisante? et comment ne pas éprouver la douleur du plus grand sacrifice auquel un homme pût consentir après avoir reçu ce témoignage d'amour? Pour la seconde fois, depuis que l'insulaire connaissait la princesse, depuis que, l'adorant, il en était aimé, il approcha sa bouche de celle de cette angélique créature. Charlotte, les deux bras appuyés sur les épaules de Frédéric, le sein collé contre sa poitrine, répondit de ses lèvres à cette douce pression. Moment ineffable! pourquoi le dernier souffle du gentleman ne s'échappa-t-il pas sous ce baiser délicieux et poignant tout ensemble? Pourquoi ne lui fut-il pas donné de déposer ainsi, avec la vie, le fardeau qu'il avait à traîner encore pendant quelques pas? Accablé du sentiment importun de son existence, les joues décolorées, le front frappé de la sinistre empreinte qui y reparut tout entière, se soutenant à peine, il s'avança vers la baronne de Steinn, pour réclamer d'elle la même faveur, et il partit.

La princesse d'OEdenbourg le suivait des yeux. Triste, sans pouvoir s'expliquer le

motif de sa profonde mélancolie, dès qu'elle eut cessé de voir Frédéric, elle écouta le bruit de ses pas sur les degrés, et dès qu'elle eut cessé de l'entendre, elle se tourna vers sa cousine en lui montrant deux paupières chargées de pleurs. Elle allait parler, elle allait répandre dans le sein de sa parente les inquiétudes dont elle était agitée, lorsque Élisa mit un terme à ce désir, en lui disant : « De quoi vous alarmez-vous, mabonne amie? à quelques légères inégalités près, il faut avouer que sir Styndall est un charmant cavalier! On ne m'ôtera pas de l'idée que ce jeune seigneur n'ait vécu plus dans les palais et les cours qu'à la ville. Soyez persuadée que l'impératrice en sait plus long que vous sur ce sujet, sans quoi.... » Charlotte, prenant un flambeau, se retira dans sa chambre.

La marche de l'insulaire fut d'abord aussi rapide que silencieuse. Son domestique, quoique bon marcheur, avait peine à le suivre. On eût dit qu'en franchissant la porte de l'hôtel d'OEdenbourg, le gentleman était poussé par un bras invisible vers un but mystérieux. Après avoir doublé un coude que for-

mait la rue, il regarda avec attention devant lui, et il ralentit son pas tout-à-coup. Auprès de quatre gros tilleuls qui couvraient de leurs branches un banc de pierre, éloigné d'une portée de fusil, le gentleman avait aperçu une ombre ayant forme humaine, projetée par la lune, en travers de la route d'ailleurs absolument déserte. Au même instant un léger nuage passa sur le disque lumineux, ce qui rendit cet effet moins sensible. Tom Sylcock put alors rejoindre son maître qui semblait l'attendre, et qui lui dit d'un ton presque caressant : « Mon pauvre Tom, il est décidé que ce jour sera pour vous un jour de fatigue, et je m'en veux d'avoir encore une petite course à vous demander; je viens de m'apercevoir que j'ai oublié mon portefeuille de maroquin vert sur le canapé de la princesse. Vous savez que, pour aucun prix, je ne voudrais l'abandonner entre des mains étrangères. Nous ne sommes pas très-loin de l'hôtel d'OEdenbourg : mais si vous êtes trop fatigué, mon cher ami, volontiers je m'y rendrai moi-même. »

Effectivement sir Styndall avait déposé son

porte-feuille entre le coussin et l'étoffe du canapé, lorsque Tom venant à paraître dans le salon, il laissa tomber son mouchoir pour avoir occasion de s'incliner. Il savait également que, ne fût-ce que par amour-propre, ce brave garçon ne manquerait pas de retourner à Augarten. D'autre part, le jeune Sylcock connaissait depuis long-temps la valeur que son maître attachait à ce porte-feuille, et il n'avait pas perdu la mémoire du mécontentement avec lequel sir Styndall avait appris qu'on avait eu la hardiesse de l'ouvrir le jour où l'on menait Archangéli à la place de Hoff.

« Je pars, dit Tom, et comptez que je serai bientôt de retour! Mais, mon cher maître, je vous en prie, n'allez pas trop en avant; car c'est une heure de la nuit où il vaut mieux être deux qu'un seul en voyage. Je vous laisse toujours la canne à épée.

— » Bien, répondit sir Styndall, je n'irai pas plus loin que ces tilleuls, et je vous attendrai sur le banc de pierre. »

Recevant la canne à épée des mains de son valet de chambre, il le vit s'éloigner avec une

allure que la fatigue ne semblait point avoir ralentie. Mais comme on était au moins à trois cents pas de l'hôtel d'OEdenbourg, quelque diligence que fît le jeune homme, il n'était pas présumable qu'il fût de retour avant un quart-d'heure.

De son côté, le gentleman continua sa route dans cette partie du faubourg de Léopoldstat, qui n'était pas encore très-peuplée, et où s'élevaient seulement, de distance en distance, de beaux hôtels d'une construction moderne. L'orbe de la lune s'était dégagé de la nue qui l'avait obscurci ; et il ne fallait pas avoir des yeux de lynx, pour apercevoir un homme d'une assez haute stature, enveloppé d'un manteau jusqu'aux oreilles, et adossé au premier des tilleuls. S'écartant un instant de manière à n'en être pas vu, sir Styndall, après avoir brisé la lame de sa canne à épée, en jeta les débris par-dessus le mur d'un jardin. Ensuite il reprit son pas ordinaire, non sans feindre un certain abandon dans sa marche, qui tenait de celle d'un voyageur livré au cours de ses idées, quand il croit pouvoir cheminer en toute sécurité.

Frédéric n'avait pas distingué précisément les traits de Fratello, sur le bas du visage duquel se drapait un pan de l'étoffe dont il s'entourait. Mais d'un coup-d'œil, il l'avait reconnu à sa taille légèrement voûtée, et à la maigreur de ses formes. Il continua à s'avancer avec l'attention de laisser en côté le bouquet d'arbres. La figure adossée à l'un d'eux ne fit pas le moindre mouvement; déjà il gagnait du terrain, tellement qu'il se trouvait sur la ligne du dernier des tilleuls: même immobilité de la part de cette sorte de fantôme stationnaire.

Le gentleman n'en éprouvait pas une médiocre surprise. Il supposa que l'Italien, qui avait probablement compté deux hommes à une certaine distance, et qui n'en voyait plus qu'un, redoutait un piége. Dans cette persuasion, désirant prouver à Fratello qu'il était seul, l'insulaire, sans la plus faible hésitation, poursuivit sa route; à peine s'était-il avancé de quelques pas, qu'un léger bruit, en arrière, dont il eut le sentiment, lui donna lieu de croire que Fratello avait quitté son embuscade; ce bruit se rapprochait... Alors sir

Styndall recommanda son ame à Dieu! Il n'indiqua par aucun mouvement qu'il se fût aperçu qu'on le talonnait, marcha encore pendant quatre secondes, et ne se retourna qu'après avoir reçu dans le dos deux coups de stilet, dont le premier était mortel....

« Misérable, dit-il, en se trouvant en face de Fratello, que t'ai-je fait pour me traiter ainsi?

» — Tu m'as réduit à tuer mon frère, fut-il répondu. Tu as mon secret et je n'avais pas le tien. »

Fratello essayant de redoubler ses coups, l'insulaire, d'un bras encore vigoureux, lui arracha le stilet qui, éclairé d'un rayon de la lune, brillait dans la main du meurtrier.

« Vous le voyez, ajouta sir Styndall, en jetant l'arme perfide à distance, je pourrais me venger. Fuyez et repentez-vous! Je vous pardonne ma mort... Ne retournez pas à la Cité, votre domicile y est connu. »

Les forces du gentleman étaient épuisées, sa poitrine se remplissait de sang; il en vomissait à chaque mouvement de respiration,

et, le visage tourné vers Augarten, il se laissa tomber au pied de l'un des tilleuls.

Tout cela s'était passé dans un demi-quart-d'heure, et pourtant Tom, qui arrivait déjà avec le porte-feuille, avait franchi l'endroit où la rue fait un coude. Un moment plus tôt il eût été témoin du choc de sir Styndall et de Fratello. Il avait seulement entendu dans le silence de la nuit le bruit de leurs paroles, sans en comprendre le sens. Agité d'une vague inquiétude, il s'élança vers les arbres, et en fut assez près pour voir la chute de l'un des combattans. Bien qu'il ignorât encore auquel des deux le sort avait été funeste, ses cris éclatans retentirent dans cette solitude. Fratello en fut effrayé. Bouleversé dans ses réflexions par la conduite généreuse de sa victime, encore plus que par la résistance qu'elle lui avait opposée, il ne savait de quel côté diriger sa fuite. En observation dans l'angle d'une muraille, au défaut du stilet qu'il avait perdu, passant le doigt, en manière d'essai, sur le tranchant du poignard dont il s'était muni, il délibérait en lui-même s'il ne foncerait pas sur le domestique après

avoir immolé le maître. Mais il fut tiré de cette irrésolution par un bruit de pas qui, venant du côté de *Carmeliter pfarr*, se rapprochaient sensiblement des tilleuls.

D'une autre part, les clameurs de Tom Sylcock continuaient avec d'autant plus de force, qu'il avait reconnu le triste état de sir Styndall. « Arrivez, arrivez donc, mes amis, s'écriait-il; un infâme Italien vient d'assassiner le plus honnête gentilhomme de toute l'Angleterre ! »

Bientôt, en effet, trois ou quatre passans se trouvèrent groupés auprès du moribond et de son fidèle serviteur. Celui-ci ayant discerné dans les ténèbres d'autres citadins qui survenaient, sans doute attirés par sa voix, il leur recommanda de marcher en hâte vers Juden-Platz, parce que l'assassin prendrait probablement cette direction; mais il les supplia surtout de lui envoyer un médecin, et il leur indiqua le domicile du docteur Van-Swiéten au Graben, si l'on n'en trouvait pas un autre dans une rue plus rapprochée. Fratello, convaincu que son retour au petit hôtel du prince Eugène serait ac-

compagné de périls imminens, profita de l'obscurité, comme du trouble causé par son crime, pour continuer son chemin en ligne directe, au lieu de chercher les ponts qu'il jugea pour lui infranchissables; se glissant derrière les tilleuls, il gagna la campagne par le quartier même d'Augarten.

Cependant l'insulaire respirait encore; son oppression extrême ne l'empêchait pas de prononcer quelques mots qui attestaient la parfaite rectitude de son jugement. La manière dont il était assis au pied de l'arbre lui avait permis d'apercevoir dans l'ombre l'Italien, au moment où il remontait la rue, tandis que les personnes empressées à ses côtés tournaient le dos à ce scélérat. Sir Styndall avait pourtant gardé le silence; il donna même un signe d'approbation aux recherches projetées vers Juden-Platz. L'espoir de sauver ses jours n'étant pas éteint chez les assistans, on ne pouvait le laisser plus long-temps sous ces tilleuls dans l'attente des secours de l'art. Cette rue était bordée de jardins, et les hôtels dont ils dépendaient étaient presque tous inhabités; car leurs possesseurs,

depuis le mois de mai, étaient partis pour leurs châteaux.

Le nombre des spectateurs s'était accru. Quelques chandelles vinrent répandre leur faible clarté sur cette scène de douleur. Au milieu de la confusion, une voix se fit entendre et dit : « Vous nous avez appris que vous sortiez de l'hôtel d'OEdenbourg, quand votre maître a été assassiné. Dès-lors que nous n'en sommes pas loin, pourquoi ne l'y ramèneriez-vous pas? C'est bien là qu'il doit compter sur des secours, ou il n'en trouvera nulle part! »

Cet avis passa à l'unanimité. Styndall, qui l'avait écouté avec une peine secrète, souleva sa tête et essaya d'articuler quelques mots pour y mettre obstacle. Mais il lui fut impossible d'expliquer nettement son refus. Ses forces déclinaient à vue d'œil. Sans avoir égard à ses signes négatifs, on en mit plus d'empressement à exécuter le projet résolu. On l'étendit sur une civière que l'on avait été prendre dans un jardin voisin, et que l'on avait couverte par précaution avec une partie des vêtemens des personnes présentes, car elles

s'étaient dépouillées à l'envi l'une de l'autre pour qu'il fût plus mollement couché, et Tom, fondant en larmes, ne conserva sur ses épaules que sa chemise.

Ce zèle était celui de l'humanité et de la bienfaisance; mais il était peu éclairé. Le déplacement acheva la ruine des moyens physiques de sir Styndall. Se sentant mourir, il tourna les yeux vers son domestique qui lui soutenait la tête, et qui, attentif à ses moindres désirs, s'inclina aussitôt vers lui. L'insulaire lui adressa une courte recommandation, à laquelle était mêlé le nom de la princesse d'OEdenbourg. Ce fut le dernier mot qui sortit de ses lèvres, car dès l'instant la mort les ferma pour jamais. Il n'était qu'à six toises de l'hôtel, quand le souffle de la vie le quitta.

Tom ne voulait plus y entrer. Il poussait des cris de désespoir; il parlait d'aller se jeter dans le Danube.

« Comment, lui dit quelqu'un, vous abandonneriez ainsi votre maître, mort ou vivant, sans savoir au juste à quoi vous en tenir sur son compte! car, qui pourrait affir-

mer qu'il n'existe pas encore ? On a bien des exemples de personnes qui, après avoir perdu complètement connaissance, ont été rendues à leurs amis. D'ailleurs, ce serait pitié que de laisser ici le corps de ce pauvre gentilhomme ! »

L'on continua à marcher. On sonna ; un Suisse presque endormi tira le cordon, et l'on parvint jusqu'au vestibule. Quoique l'heure de minuit fût près de se faire entendre, plus de vingt personnes avaient suivi la civière. Chemin faisant, le cortége les avait recueillies. Tout cela, ainsi qu'il arrive en pareil cas, parlait, interrogeait, répondait ou sanglottait. Appelés par le bruit, les domestiques de l'hôtel d'OEdenbourg accoururent à demi vêtus. Leur premier mouvement fut de reculer devant le corps inanimé. Quand ils l'eurent reconnu, leur douleur fut égale à leur effroi, car tous aimaient sir Styndall, tous avaient à se louer autant de son ton affable que de ses nombreuses libéralités.

Mademoiselle Hubert courut réveiller à la hâte la baronne de Steinn, en la suppliant d'empêcher que ce convoi funèbre ne parût

aux yeux de la princesse, dont la sensibilité ne pourrait résister à un tel spectacle. Cette précaution n'était que trop nécessaire. Charlotte venait de se coucher. Elle n'était pas encore endormie, quand le bruit de la foule rassemblée dans la cour retentit jusqu'à elle. D'abord elle s'étonne, elle ouvre ensuite ses volets; mais déjà le cortége avait pénétré dans la salle basse. Elle sonne, attend en vain pendant trois minutes, se lève, s'habille autant que l'exige la décence, et, le cœur livré aux plus cruelles angoisses, elle descend la première rampe de l'escalier qui aboutit au vestibule. Prononcé par Tom avec des cris de fureur, le nom de Fratello, comme un trait de mort, a frappé ses oreilles. Redoublant de célérité, elle est au bas de la seconde rampe; encore quelques pas, et elle va contempler l'ami devenu pour elle un sujet éternel de deuil! Sa cousine qui, de la salle basse, arrive à sa rencontre, lui couvre les yeux de son mouchoir. Charlotte n'a rien vu; mais, avec l'accent le plus douloureux, elle s'écrie : « Tout est fini, puisque le rêve fatal a eu son dernier accomplissement! » Et elle

tombe, sans force, sur les degrés. Malgré ses larmes et ses supplications, ses gens, aidés de sa cousine, la reconduisirent à sa chambre.

La baronne de Steinn eut assez de présence d'esprit pour attester à Charlotte que sir Styndall n'était que dangereusement blessé, qu'un médecin était présent (en effet, il venait d'en survenir un), qu'il défendait expressément tout concours auprès du gentleman, et qu'il s'opposait surtout à ce qu'une personne aussi chère que la princesse s'offrît aux regards du malade, chez lequel, en ce moment, toute révolution deviendrait funeste. Il est vrai que cette idée fut suggérée à la baronne par l'homme de l'art lui-même; mais il faut convenir aussi qu'en bonne parente, elle eut l'adresse de prêter beaucoup de probabilités à la fable qu'elle bâtit sur ce fondement.

De quart-d'heure en quart-d'heure, Charlotte envoyait demander des nouvelles de Frédéric, et chaque fois l'émissaire revenait auprès d'elle chargé d'un mensonge. Cette situation respective de la maîtresse de la maison, et de tous ceux qui l'habitaient, ne pouvait se continuer long-temps. On avait en-

vain obtenu de Tom une promesse de silence, une seule indiscrétion de sa part pouvait tout découvrir. Dans cet affreux embarras, la baronne, sagement, crut devoir s'adresser au zèle de ses amis. Elle dépêcha vers eux des domestiques. L'un eut ordre d'aller chez les barons de Sperges et de Holger, même chez Noverre, dont elle faisait presqu'autant de cas; l'autre chez Van-Swiéten et le bon Duval, qui n'étaient séparés que par une courte distance, avec injonction de les supplier de venir sans délais à Augarten. Un message fut aussi dirigé vers le collége Thérésien, où résidait le docteur Storck, médecin de l'archiduc Joseph, et ami de sir Styndall. Ce dernier commissionnaire devait passer en même temps au Wiéden, pour y laisser la déplorable nouvelle de l'assassinat du gentleman.

Bien avait pris à la baronne de songer au bon Jameray-Duval; car ce fut le seul auquel on parla entre toutes les personnes mandées, celles-ci n'étant pas encore visibles, celles-là étant parties de la veille avec l'impératrice pour Schœnbrunn, où elles étaient allées rejoindre les archiduchesses.

Il était cinq heures du matin. La princesse d'OEdenbourg avait été un moment assoupie; tombée sous le poids d'une lassitude physique et d'une douleur morale, elle avait payé un tribut à sa cruelle situation plutôt qu'au sommeil. L'esprit agité de sinistres présages, elle se réveilla, et au mépris de toutes les objections, elle annonçait sa volonté très-décidée de descendre à la salle basse.

« Quoi! disait-elle, j'aurai pu être à ses côtés quand il a failli d'être écrasé sous les roues de ma voiture; j'aurai aidé à le porter dans la chambre qui a gardé son nom, lorsque, succombant à la fatigue, et trempé d'une eau limoneuse, il semblait avoir perdu le souffle de la vie; et vous m'interdiriez son approche à l'instant où il est frappé par le fer d'un assassin! Vous me croyez donc femme bien faible et amie plus faible encore!.. N'ai-je pas vu déjà couler son sang? supposez-vous que ce spectacle me glace d'effroi? Non, je vous en réponds, tant que la source de ce sang généreux ne sera pas tarie!.... Laissez-moi descendre, je vous en conjure! Ou je ne connais pas Styndall, ou il goûtera quelque

plaisir à me voir. Il n'est pas de si large plaie que l'œil d'une amie ait jamais envenimée. »

Ces mots prononcés, écartant sa cousine, elle marchait vers la porte. Le respectable Duval avait passé dix minutes auprès du corps dans la salle basse. Après avoir écouté le récit de Tom, il prit son parti : sans différer, il monta, et trouvant la princesse sur les degrés, il la ramena par la main dans sa chambre.

Quand elle se fut assise, le bon Jameray la regarda, et dans ce regard elle apprit son malheur tout entier. Un moment de silence non moins triste qu'éloquent ayant eu lieu de part et d'autre, le garde du cabinet impérial des médailles prit la parole en ces termes :

« Oui, digne et excellente femme, le meilleur des hommes vous a été enlevé par un crime exécrable !

— » Que ne me l'apprenait-on plus tôt, répondit la princesse avec le calme du désespoir ; on eût épargné l'espérance à ma douleur. L'espérance n'est point un baume pour l'ame, alors qu'elle n'est destinée qu'à tromper les humains : c'est le supplice le plus

grand dont on puisse accabler un malheureux; c'est celui que j'éprouve.

— » Si j'avais été près de vous, il y a quelques heures, je ne sais en vérité ce que j'eusse fait. Il est probable que j'eusse voulu aussi soustraire à vos yeux le corps d'un homme lâchement assassiné, d'un homme qui était votre ami, pourquoi le dissimulerais-je, qui était votre amant, et qui méritait de l'être.

— » Dites encore qu'il allait devenir mon époux. Oh! il l'est dans mon cœur; il ne cessera jamais de l'être! Duval, non, vous ne savez pas, vous ne saurez jamais ce que cette ame renfermait de sentimens nobles et sublimes! Votre imagination craindrait en vain, dans une telle recherche, de passer les bornes dú possible. Vous pouvez m'en croire, elle resterait toujours au-dessous de la réalité!

— » Je le vois, le crime, ou plutôt le ciel qui l'a permis, n'a rien séparé! Cette belle vie se continuera pour vous; elle a trouvé un sanctuaire digne de lui servir d'asile. Aimable et vertueuse Charlotte, acceptez au moins cet allégement de votre douleur! Je

suis vieux; voilà bientôt soixante et quatorze ans que j'existe sur la terre; croyez qu'en descendant ce matin mes cent trente marches d'escalier pour me rendre près de vous, après avoir entendu la fatale nouvelle, je ne me suis pas dit : « Je consolerai cette pauvre femme. » Eh! qui suis-je pour consoler, quand l'arbitre de nos destins afflige? Je n'ai pas le don de rendre la vie; mais je puis vous dire : « Continuez d'aimer ce que vous avez perdu! » c'est la seule manière de le conserver qui vous reste. Chère et respectable amie, je n'ai pas d'autre topique à mettre sur un cœur aussi tendre, aussi délicat que le vôtre; je sais trop quelle créature distinguée un infâme a retranchée du nombre des vivans! Hier encore sir Styndall m'écrivait, en m'envoyant demander le manuscrit où je raconte bien simplement mes obscures vicissitudes: il a tracé son billet avec une bonté infinie pour moi, et je lui en ai su gré; car certainement son suffrage était du très-petit nombre de ceux qui me flattent dans Vienne. Mais pour en revenir à ce billet, j'ai cru y démêler quelque chose de triste qui m'a sin-

gulièrement affecté. En vérité, ma bonne amie, je serais tenté de croire que le ciel nous met presque toujours dans le secret de notre destinée. Si nous y regardions de près, nous verrions que nos plus grands malheurs nous ont été prédits.

— » Vous n'avez que trop raison, mon cher Duval! Hier au soir, oui, un quart-d'heure avant le crime (car il paraît que c'est presque à ma porte qu'il a été consommé, comme pour ajouter cette amertume à mes regrets), oui, hier j'étais livrée aux plus sombres pressentimens. Voyant Styndall sans armes, sans domestiques, je ne voulais pas le laisser s'éloigner à pied. J'avais commandé pour lui ma voiture. Ah! que n'ai-je suivi cette inspiration! S'il avait été à ma connaissance que le scélérat était dans Vienne, j'aurais insisté, j'aurais ordonné; mais Tom arrive, et voilà que je cède! Et il faut que ce pauvre domestique revienne chercher à Augarten un malheureux portefeuille! Il faut que ma cousine soit obligée d'ouvrir dix portes pour le trouver! Il est vrai que Frédéric, depuis qu'il y avait mis

mes lettres, m'avait déclaré ne vouloir s'en détacher qu'à la mort. Il le nommait son égide, son palladium; et, comme il le plaçait sur sa poitrine, sans adopter la partie morale de son idée, je la prenais dans un sens un peu plus matériel, et je me disais que ce porte-feuille pourrait parer un coup de poignard. Hélas! il n'eût rien paré, cette fois!

— » Non, puisque les coups ont été lâchement portés par derrière...; mais ce meuble vous revient, reprit le vieux Duval en le lui présentant. Par les dernières paroles que notre pauvre ami a prononcées, il a ordonné à Tom de vous le remettre, ainsi que je viens de l'apprendre. Quelques autres papiers de son écriture y sont joints; ils auront pour vous de l'intérêt. « Dites-lui, a-t-il murmuré à » l'oreille de cet honnête garçon, que je » voudrais aussi lui envoyer mes lèvres, mon » cœur et mon ame! » Du moins c'est ainsi que me l'a raconté le bon Sylcock, qui, certainement en ceci, n'aura eu que de la mémoire. »

La princesse reçut le porte-feuille des mains

qui le lui offraient ; elle le couvrit de baisers, et ses larmes tombèrent en plus d'un endroit sur le maroquin vert; ensuite elle le posa à côté d'elle. La visite de l'excellent homme avait produit sur Charlotte tout l'effet que l'on pouvait raisonnablement en attendre. Non moins grande qu'aux heures précédentes, sa douleur venait au moins d'acquérir un caractère de force. Aussi, quand Duval parla de s'en retourner au Burgh, elle l'arrêta par ces mots :

« Mon cher Jameray, il faut que vous me rendiez encore un service?

— » Lequel, ma chère dame?

— » Je veux descendre avec vous, je veux le voir encore une fois! »

Le garde du cabinet des médailles se décida promptement :

« Oui, à condition que ce soit la dernière.

— » J'y consens.

— » Vous me permettrez seulement de vous quitter pour cinq minutes... Je vais inviter les étrangers à s'écarter de quelques pas. »

Duval retourna à la salle basse ; elle était effectivement remplie de gens venus du Wié-

den, mais non d'étrangers, à moins qu'on n'appelle de ce nom des serviteurs fidèles, des ouvriers qu'on a employés et traités avec égards, des indigens qu'on a secourus et relevés de leur misère, des voisins avec lesquels on a vécu dans des rapports de bonne intelligence. Sur l'avis qui leur fut donné, ils s'éloignèrent en sanglottant. La connaissance qu'ils eurent des intentions de la princesse d'OEdenbourg, leur adoucit ce que cet ordre avait de rigoureux. Ils en conçurent même plus d'estime pour cette femme infortunée. Le bon Duval prit encore quelques autres précautions relatives à la disposition du corps et du local, en quoi il ne put être aidé par la baronne de Steinn occupée à écrire à son mari, pour le dissuader de venir à Vienne, ainsi qu'il en avait annoncé l'intention. Quant à Charlotte, pendant ce temps elle regardait le porte-feuille en pleurant. Elle le prit entre ses doigts, le tourna en divers sens, le regarda encore, mais ne l'ouvrit pas, car elle n'en avait point le courage. Parcourir quelque chose de l'écriture de Styndall eût été au-dessus de ses forces; il lui eût même été difficile de fixer,

une seconde fois, sa vue sur les lignes qu'elle avait tracées pour lui dans des jours de bonheur et de douce intimité.

Alors se réveilla, chez elle, le souvenir de l'époque mémorable où, arrêtée près de l'arsenal, elle reçut ce porte-feuille, qui lui fut présenté par un des élèves de l'Ecole de Médecine. Ne lisant pas encore dans son propre cœur, ne devinant que par instinct combien l'étranger lui deviendrait cher, elle avait effleuré d'une main tremblante, les papiers de sir Styndall : combien n'auraient pas été plus vives ses sensations dans les conjonctures actuelles ! Au moins, elle n'avait pas perdu alors l'espoir de le rattacher à la vie, et maintenant qu'il n'était plus, c'eût été déjà du sein de la tombe qu'il eût semblé lui adresser la parole ! Cette épreuve était trop forte, en ce qu'elle ranimait, dans toute son étendue, le sentiment d'une perte irréparable. Pour la seconde fois, le porte-feuille fut donc repoussé ; Charlotte l'éloigna même de ses yeux.

Comme il s'y était engagé, Jameray retourna auprès de la princesse d'OEdenbourg. Le res-

pectable vieillard lui donna le bras. C'était la caducité de la vie qui venait au secours de la florissante jeunesse, triste hommage rendu aux peines de l'ame, plus fortes encore contre notre nature que les atteintes des ans! Ils entrèrent ensemble dans la salle basse, et quoiqu'un frisson parcourût les membres de Charlotte, ses yeux se dirigèrent aussitôt vers l'insulaire que l'on avait placé dans la partie supérieure de cette pièce. Plutôt assis que couché, Frédéric avait la tête inclinée sur un coussin de damas cramoisi, dont le reflet communiquait une teinte presque animée à ses traits pâles. Ceux-ci exprimaient un repos pensif, mais exempt de soucis. Aucune contraction, aucun signe qui rappelât la funeste empreinte; l'effet s'était évanoui avec la cause, et le physiologiste instruit eût pu être amené par ce simple aspect, à conjecturer que l'ame s'était échappée volontairement de son enveloppe. Ainsi, cette figure, n'ayant perdu aucun de ses avantages naturels, paraissait dans toute sa noblesse, pareille à une belle statue de marbre d'Italie qui attend, dans l'atelier, le mo-

ment où elle viendra sommeiller sur un tombeau.

La princesse s'avança lentement. A la distance de quelques pas, elle quitta le bras de Duval, et le devançant sans rien changer au calme, l'on pourrait dire à la solennité de sa marche, elle arriva près du fauteuil où reposait sir Styndall. Là, elle s'arrêta un moment, pour contempler ce visage paisible et ce front où respirait encore la douce majesté de la veille, car tout semblait épuré dans cette tête. Ensuite elle s'agenouilla en silence et prit la main de Frédéric qu'elle porta à ses lèvres. Celles-ci y restèrent collées pendant quelques secondes. Le baiser donné à la mort fut chaste et plein de respect. La main légèrement soulevée fut rendue, avec une certaine lenteur, à sa première place. Après s'être acquittée de cet hommage, Charlotte quittant son attitude inclinée, dans le même silence, chercha le bras de son affligé compagnon et sortit de la salle basse. Seulement, quand elle en eut franchi le seuil, elle se retourna, et regardant le corps, elle prononça ces paroles : « Nous venons de voir

» pour la dernière fois un des êtres qui a le » plus honoré notre espèce sur la terre. Moi » qui l'ai connu, je puis vous le dire, à la face » du ciel, que sans doute il habite présente- » ment ! »

A ces derniers mots, ses beaux yeux s'élevèrent vers le séjour céleste, comme pour lui redemander son ami, ou pour y marquer sa propre place. Duval ne répondit pas. Il avait été totalement absorbé par cette scène imposante. Jamais il n'avait été aussi ému, depuis le jour qui ravit à son attachement l'empereur François Ier, dans le même mois d'août de l'année 1765 [1]. Il se hâta de reconduire la princesse à son appartement; mais la sentant presque défaillir entre ses bras, il appela ses femmes pour la confier à leurs soins.

[1] Marie-Thérèse perdit son époux, et Jamerai-Duval, dans la personne de ce prince, eut à pleurer un bienfaiteur et un ami, le 18 août de l'année 1765.

CHAPITRE XXXVIII.

Un vieil ami. — Enquête judiciaire. — Découverte.

Les docteurs Van-Swiéten et de Storck arrivèrent presqu'en même temps; quant aux barons Holger et de Sperges, un courrier leur avait été expédié à Schœnbrunn, et on les attendait dans le soir. Assistés d'un jeune élève de l'école de chirurgie, les deux médecins procédèrent à l'autopsie de sir Syndall, en présence de l'un des membres du tribunal de police civile et judiciaire : l'assassinat fut constaté. L'un des coups de stilet, donné dans le dos, près des vertèbres, avait glissé en perçant assez profondément les chairs d'une manière oblique; l'autre (et c'était le premier), appliqué plus près du flanc gauche, en traversant le péricarde, avait offensé l'oreillette, par laquelle le cœur commu-

nique avec la crosse de l'aorte. De-là un épanchement de sang dans la poitrine, accru par les efforts même du blessé contre son assassin, et dont le transport jusqu'à l'hôtel d'OEdenbourg amena le dernier terme. Les deux docteurs ne purent dissimuler leur émotion en s'acquittant de leur ministère; pleine justice fut rendue par eux au défunt; c'était à qui des deux en rehausserait davantage les excellentes qualités; peut-être Van-Swiéten leur décerna-t-il plus d'éloges que son confrère le baron de Storck, par la raison même qu'il les avait quelquefois contestées.

La clameur publique poursuivait de son indignation, dans tout le Wjéden, le meurtrier du *bon Anglais*, car c'est sous ce nom que sir Styndall était principalement connu des habitans de ce faubourg; les plus indigens perdaient en lui un père, les autres un ami. L'opinion de Tom Sylcock était que Fratello n'avait pu exécuter seul un aussi abominable forfait; dans ce sentiment, le fidèle serviteur se prévalait, comme d'une preuve, de la découverte de l'épée brisée qu'un jardinier venait d'apporter à l'hôtel

d'OEdenbourg. Suivant lui, il n'était pas de si déterminé scélérat auquel son maître ne fût capable de résister; attaqué à l'improviste, l'insulaire aurait été désarmé par l'un des brigands, tandis que l'autre l'aurait lâchement frappé du stilet. Cette arme fut encore découverte à quelques pas de l'endroit où une lutte s'était engagée entre le gentleman et son assassin; on la déposa également entre les mains de la justice, comme pièce de conviction.

Dès l'arrivée du baron de Holger, le soin de l'instruction judiciaire lui fut confié. La nouvelle du fatal événement était à peine parvenue à l'oreille des magistrats chargés de veiller d'une manière directe à la sûreté de la ville, que sur la déclaration de Tom, le petit hôtel du prince Eugène, dans *Juden-Platz*, avait été investi par des agens secrets; mais Fratello n'eut garde de s'y montrer, quoique dans les premières heures il eût pu y paraître impunément. Il s'était ainsi résigné à y laisser cinquante ou soixante florins en argent, dont il n'avait pas voulu se charger sur sa personne, et que son dessein était

sans doute de ressaisir après l'exécution de son crime, puisqu'il les avait enfermés sous clef, avec quelques autres objets, dans une des armoires de sa chambre. Celle-ci fut ouverte de vive force, en présence d'un greffier qui, après avoir verbalisé, emporta et les cinquante florins et la boîte qui les contenait pour les présenter au juge instructeur.

Déjà le testament de sir Styndall était connu. Aucun de ses domestiques n'y était oublié; il léguait son hôtel du Wiéden, tout meublé, à la princesse d'OEdenbourg. Divers billets de banque étaient aussi donnés à cette dame, à son insu, quoiqu'ils fussent déjà en sa possession avec le porte-feuille qui les renfermait, et qui lui avait été remis par Jameray-Duval. Quant à ses propriétés d'Angleterre, il en avait disposé par un acte particulier auquel il renvoyait, en indiquant le notaire de Londres chez lequel il en avait fait le dépôt. Ce dernier était chargé d'offrir, de sa part, un témoignage d'intérêt à la veuve du chevalier de Saint-Yvon; mais Charlotte d'OEdenbourg, sur le montant des billets ou

traites dont elle était nantie par le don du porte-feuille, devait acquitter deux rentes viagères, l'une de deux cents florins, au profit de la veuve Flaxmann, l'autre de cinquante florins, en faveur d'une pauvre femme, que le testateur désignait en indiquant le fauteuil de paille, couvert de toile cirée, où elle trouvait un abri dans l'impasse voisine du grand arsenal.

La princesse était livrée à une trop vive douleur, pour qu'on ne différât pas de lui apprendre ces particularités. Avec son agrément, ou plutôt suivant ses désirs, le corps resta exposé chez elle. De Léopoldstat, il devait être transporté directement à la paroisse des Ecossais, d'où il serait conduit vers la terre du repos par le ministre attaché à la légation anglaise. Mademoiselle Hubert, après avoir dit à Charlotte qu'un ruban noir passé au cou de l'étranger tenait en suspens, sur sa poitrine, une moitié d'anneau d'or, lui demanda comment elle souhaitait qu'on en disposât : « Qu'il y reste, répondit-elle, » qu'il emporte dans la tombe ce gage de » ma foi ! Je ne lui rends pas sa parole, et

» je n'ai garde de lui retirer la mienne. »

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées : les restes de sir Styndall, pieusement recueillis, étaient enfermés dans une bière de bois de melèze, doublée en plomb; le drap funéraire les couvrait; des tentures de deuil tombaient des quatre côtés de la muraille; des flambeaux de cire éclairaient la salle spacieuse où celui, qui devait entrer dans cette maison en qualité d'époux, pour la troisième fois, y trouvait une triste et dernière hospitalité; et une multitude d'honnêtes ouvriers, de femmes et d'enfans, au milieu desquels se montraient, par intervalle, des personnes de la plus haute distinction, rendaient à ses vertus un hommage solennel, lorsqu'un vieillard, au front chauve, parut presque inopinément dans la même enceinte.

Il semblait venir de loin. Ses pieds étaient poudreux; la barbe presque blanche, qui ombrageait son menton, donnait de la gravité à ses traits, et ses vêtemens avaient quelque chose d'étranger dans leur forme. La foule s'ouvrit d'elle-même à son approche, qu'il en fût redevable au respect ou

à la surprise causée par sa présence. Il resta quelque temps debout dans une attitude recueillie. Le long bâton qui avait servi à son voyage, de l'une de ses extrémités, touchait à terre, et de l'autre, reposait sur son épaule gauche. Ses bras croisés, sa tête légèrement inclinée en avant, et sa haute stature avaient quelque chose de très-imposant. Objet de tous les regards, il ne le remarquait seulement pas. Sans que des pleurs coulassent de ses yeux, il était visible qu'il était profondément ému. Mais la commisération, dont ses traits étaient empreints, se fondait elle-même dans une soumission pieuse et résignée. Ce double sentiment, qui dominait sur son visage, en rendait l'expression plus touchante que s'il avait offert uniquement celle de la douleur. Malgré le grand intérêt porté à l'homme dont on déplorait la perte, on s'occupait par privilége, en ce moment, de l'inconnu qui, après être resté dix minutes en contemplation devant le cercueil, ne sortit de son immobilité qu'autant qu'il le fallait pour prononcer les paroles suivantes :

« Jeune infortuné, te voilà donc renversé

dans la fleur de tes ans! C'est sur une terre étrangère que tu es venu payer ton tribut à la commune destinée! C'est ici que tu as succombé, car sans doute c'est ici que ton ame a été saturée de douleur. Ah! pourquoi t'a-t-il été accordé d'entrevoir une félicité qui devait te fuir? Ton ame abusée a trop souri aux joies terrestres. Tu as marché, un instant, vers l'épouse régénérée qui avait consenti à laisser tomber son voile devant tes regards, et qui te tendait innocemment les bras : mais bientôt il t'a fallu reculer à l'approche du bonheur, car le bonheur n'est pas destiné à la vie présente. Christ a voulu ou permis que nous fussions entourés d'épreuves; les tiennes ont été fortes, bon jeune homme; tu n'as pu y résister; que le ciel te pardonne pour avoir rejeté de ta propre main le fardeau de la vie; qu'il te pardonne pour n'avoir pas eu le courage de le porter jusqu'au bout de ta course, car ton ame était belle et ornée de vertus!

— » Que voulez-vous dire, bonhomme, avec votre ton d'inspiré, s'écria une des personnes que cette insinuation scandalisait;

ce brave gentilhomme a été indignement assassiné par un Italien ; que le ciel le confonde, si la justice humaine ne peut le saisir! Que n'avez-vous vu le corps, avant qu'on le déposât dans cette bière? Vous sauriez comme nous, que des coups de stilet lui ont été portés avec une lâcheté insigne, puisqu'il a été frappé par le dos! Entendez-vous, bonhomme?

— » Eh bien! mes chers amis, reprit l'étranger, loué soit le seigneur Dieu, puisqu'il n'a pas délaissé sa pauvre créature!

— » Bon père, répliqua la même voix, vous radotez sûrement ; le ciel ayant permis que l'honnête gentleman, dont nous pleurons la perte, soit devenu la victime d'un scélérat.

— » Qui vous a dit, reprit l'inconnu, en redressant sa stature faiblement arquée et en appuyant un poignet encore ferme sur son bâton ; qui vous a dit que la mesure des peines ne fût pas comble, et que l'Éternel, dans sa bonté, n'ait pas voulu soulager, par la main même du méchant, celui dont les forces étaient près de succomber sous le fardeau? »

Après cette réponse qui sembla énigmati-

que pour la plupart des personnes présentes, le voyageur demanda à être conduit vers la princesse.

On délibérait pour savoir ce que l'on ferait à cet égard, lorsque Charlotte, qui avait été informée de ce qui se passait, ordonna que l'on conduisît l'étranger à sa chambre. Elle alla elle-même au-devant de lui et se jeta dans ses bras, en lui adressant ainsi la parole :

« Mon père, soit bénî le ciel qui vous a inspiré le désir de réaliser enfin la promesse que vous ne cessiez de renouveler depuis cinq ans! Vous ne pouviez arriver à Vienne dans un moment plus douloureux pour moi, et, par conséquent, votre présence y devient, pour votre fille, un véritable bienfait. »

Le vieillard serrait contre sa poitrine cette femme éplorée. De ses yeux, déjà s'échappaient quelques larmes en témoignage d'une sensibilité amortie par l'âge et par la prière, mais dont la source paraissait se rouvrir sous les coups portés à l'enfant de son adoption. On eût dit le rocher d'Horeb frappé

par la verge puissante du fils d'Amram.

Au milieu de ses sanglots, la princesse l'interrogea derechef :

« Qui vous a donc décidé, mon père, à visiter votre fille, lorsqu'elle n'avait plus au monde, pour société, que Dieu et sa douleur?

— » Vous-même, répliqua le vieil Ulric, vous-même, pauvre créature!... Excusez-moi, Madame; je veux dire que la dernière lettre de Votre Altesse a porté le trouble dans mon ame.

— » O mon père, pourquoi m'appeler ainsi? Ne suis-je pas assez malheureuse, sans que vous me retiriez l'ancien langage de votre amitié?

— » Vous avez raison, ma fille. Il n'y a que Dieu qui mérite de pareilles qualifications; en les usurpant, ou en les acceptant, les hommes les profanent. Il n'y a que Dieu et Christ, par sa grâce, qui aient droit au titre de *Très-Haut*. Sachez donc, mon enfant, que vos dernières lignes m'ont effrayé. J'ai vu qu'un grand malheur se préparait. Dès que celui qui, dans ma pensée, devait

être votre *époux régénéré*, en apprenant la condescendance de l'impératrice à vos vœux, ne témoignait point la joie qui, en pareille conjoncture, est familière aux enfans de la première copulation, je me suis dit : Ce mariage ne se fera pas.

— » O mon père, je me le disais moi-même !... Je vous ai écrit, je vous ai raconté comment il a voulu quitter Vienne, comment je l'ai retenu ! mais ma lettre ne sera pas arrivée à Klattau avant votre départ?

— » Non, ma fille. Et comme c'est ce bâton dans la main que je me suis mis en route, je n'ai pu, avant le quatrième jour, découvrir la ville de votre résidence. Ce n'est qu'avec un triste pressentiment que je me suis fait indiquer votre domicile, où un funèbre appareil n'a que trop justifié mes craintes! Si j'avais reçu la lettre dont vous me parlez, elles auraient été au comble. Certainement votre ami, cet honnête et brave Styndall, avait ses motifs pour s'éloigner de vous : restant, il m'eût fait trembler ! Ses sentimens étaient trop arrêtés, pour qu'il changeât aussi promptement d'opinion sur ce qui lui avait semblé

être un obstacle invincible à son amour. Dès que vous le reteniez....

— » Mais, mon père, c'est sous les coups d'un assassin que le plus vertueux des hommes est tombé!

— » C'est aussi ce que je venais d'entendre; le ciel en soit loué, mon enfant! car l'esprit m'avait dit qu'il ne pouvait être votre époux, et sans doute le ciel lui aura ainsi épargné une grande faute. »

Cet entretien se prolongea encore entre le Morave Herberg et la princesse d'OEdenbourg qui, se rendant aux désirs du vieillard, résolut d'acquérir de sa cousine, l'ancien domaine de Klattau, et de relever une des ailes de ce manoir, de manière à la rendre habitable pendant quelques mois de la belle saison. Il fut même décidé que quinze jours après les obsèques de sir Styndall, l'on partirait pour la Bohême; le bon Hernnhute s'engageant à préparer dans sa propre ferme, un logement convenable pour les deux cousines, à la seule condition qu'elles n'amèneraient que les enfans et un nombre très-borné de domestiques.

Moins concentrée, la douleur de cette femme respectable reçut quelque allégement des dispositions qu'elle venait de prendre. La présence du frère Moravé y apporta encore un changement salutaire, en lui donnant une direction plus religieuse. Ce n'en fut pas moins pour Charlotte un moment terrible que celui où le cortége s'ébranla pour sortir de l'hôtel. « Adieu, dit-elle, en tournant les yeux vers la croisée [1], ô le meilleur et le plus aimable des hommes! Adieu, noble et généreux ami! Une infâme trahison t'arrache de mes bras; mais elle est impuissante pour t'enlever de mon cœur. En vain, ta dépouille s'éloigne de moi en ce moment; quelque chère qu'elle me soit, je ne saurais la retenir; mais nos ames se sont entendues, Frédéric: leur hymen est consommé, et ta mort ne fait qu'en resserrer les liens! »

Les obsèques de sir Styndall furent célé-

[1] Toutes les fenêtres qui donnent sur la rue sont grillées à l'extérieur dans Vienne, du moins celles des anciennes constructions de cette ville. Une partie des nouveaux édifices s'est affranchie de cet usage, et principalement dans les faubourgs.

brées avec pompe. Tous les amis de la princesse d'OEdenbourg y assistèrent; tous les voisins du gentleman et une grande partie des habitans du Wiéden grossirent le cortége, qui traversa silencieusement la ville pour se rendre au temple des Écossais. Seulement, quand on descendit le faubourg de Léopoldstat, les riverains secourus par cet étranger pendant la dernière inondation, sortirent de leurs logis, et un cri de douleur retentit le long des quais jusqu'au pont de bois qui leur sert de communication avec la Cité. Le vieil Hernnhute, son bâton de merisier à la main, s'élevait de presque toute la tête, au-dessus de la foule. Il ressemblait à un pin du Tyrol, dont la cime aurait résisté pendant de longues années, aux coups de l'orage, bien que ses branches brisées attestassent leur violence. Voulant honorer la mémoire de l'insulaire, l'archiduc Joseph envoya à ses obsèques un détachement des cavaliers hongrois de sa garde. Le sabre nu au poing et la pointe appuyée sur l'épaule, ils fermaient la marche du convoi. Le prince Esthérazy voulut tenir en personne un des coins du drap

funéraire; les autres furent réclamés par le baron de Sperges, le conseiller aulique baron de Holger et le baron Frédéric Moser. Les docteurs Van-Swiéten et de Storck suivaient immédiatement; Noverre, à quelques pas de-là, parlait à ses voisins du gentleman et le proclamait digne d'être Français; l'abbé Métastase, appuyé sur le bras de Haydn, récitait de moment à autre des fragmens de l'ode consacrée par Horace à la mort de Quintilius; il puisait aussi dans celle qui commence par le vers, *fortem et tenacem propositi virum*, sans oublier le *sit tibi terra levis* des anciens; le bon Duval pleurait, et non loin de lui, les gémissemens du pauvre Sylcock se faisaient entendre.

N'ayant pour toute société que sa cousine pendant la cérémonie de l'inhumation, la princesse d'OEdenbourg fut réduite à entendre les conjectures auxquelles la baronne de Steinn continuait de se livrer sur le meurtre de sir Styndall. « Ceci, disait Élisa, pourra devenir très-embarrassant pour le cabinet de Vienne. Je ne doute pas qu'on n'en parle bientôt. Attendez-vous à voir

quelque puissance demander satisfaction à notre cour. » Charlotte ne répondait à de telles prévisions que par ses larmes.

Le retour du cortége à l'hôtel provoqua celles-ci en plus grande abondance. Sans prononcer un mot, la princesse embrassa les personnes qui vinrent en cet instant lui offrir leurs hommages, et quelques-unes furent redevables à cette occasion d'une faveur à laquelle, en d'autres temps, elles n'eussent osé prétendre.

Cependant la fuite de Fratello n'avait point laissé de vestiges. Pendant huit jours les recherches de la police de Vienne furent absolument infructueuses, et le signalement de l'Italien, sans succès, fut adressé aux villes voisines; mais un accident très-singulier, en nécessitant de nouvelles informations, parut répandre un jour effrayant sur cette affaire. L'épée brisée, le stilet teint de sang et les objets appartenant au meurtrier avaient été mis sous les yeux du conseiller Holger. La boîte qui contenait les cinquante florins fixa son attention. En y fouillant, il rencontra le billet anonyme par lequel sir Stypdall

sondait au moins les dispositions de l'Italien. Ces lignes n'avaient point été détruites par ce misérable qui, espérant sans doute connaître la main dont elles partaient, se proposait, suivant l'usage des gens de son espèce, de s'en faire quelque jour un titre à de nouvelles exigences.

Persuadé que ce papier et la somme dont il était accompagné lui venaient d'un Torontal, Fratello s'était promis d'enlever rapidement le tout après l'exécution de son crime. L'avis que Tom Sylcock avait donné à haute voix aux passans, pendant que le scélérat était embusqué derrière les tilleuls, celui-même qu'un sentiment de générosité avait dicté au mourant, l'avaient détourné de prendre le chemin de la Cité. Il n'avait fallu rien moins que l'intérêt de sa conservation pour le déterminer au sacrifice de l'argent, et surtout à celui du billet auquel il tenait encore plus.

Fidèle à la prudence imposée au magistrat dans l'exercice de ses fonctions, le baron Holger crut ne devoir user qu'avec beaucoup de réserve des lumières qu'il venait d'acquérir. Ses soupçons, comme ceux du coupable,

étaient tombés sur la famille des Torontal ; mais le chef de cette maison, celui qui avait été au moment de se battre en duel contre l'insulaire, pour se conformer aux ordres de l'impératrice, depuis plusieurs mois, avait rejoint son régiment cantonné en Lithuanie. Il s'agissait de savoir s'il s'était déplacé clandestinement, ou s'il s'était assuré d'un agent secret à Vienne; car il n'était pas présumable que ses parens domiciliés à Presbourg eussent épousé aussi chaudement que lui sa querelle, ou qu'il leur eût soufflé son esprit d'animosité, d'une manière assez influente pour les déterminer à un acte repoussé par les lois de l'honneur. Cet examen exigeait beaucoup de circonspection.

Il semblait décidé que la procédure recevrait un surcroît de complication, et ce fut un nouvel incident, non moins remarquable que le précédent, qui y donna lieu.

En maniant la boîte où avait été enfermé l'argent, prix présumé ou au moins récompense de l'assassinat, s'il n'en était l'encouragement, l'ami du juge instructeur, M. Frédéric Moser, crut distinguer des caractères

tracés à une autre époque sur cette petite caisse, et que le nom du signor Fratello recouvrait imparfaitement. L'application d'une composition chimique les fit saillir davantage, et quoique sir Styndall eût pris la précaution de gratter l'adresse de la princesse d'OEdenbourg, elle reparut sur la planche de manière à être reconnue sans trop de peine.

C'était une autre nature d'enquête très-délicate qui venait de naître, et qui demandait à être conduite avec d'autant plus de mesure, que le baron Holger, respectant les souffrances de Charlotte, eût redouté de les envenimer par des questions indiscrètes. Il se borna donc à interroger, à son insu, les gens de sa maison, qui reconnurent bien la boîte de bois de bouleau, mais qui déclarèrent aussi que la princesse, chaque année, en recevait régulièrement de pareilles de Presbourg, et que l'on ne pouvait dire quand et comment celle-ci avait pu sortir de l'hôtel.

Cette caisse donna lieu à divers commentaires. Quoique les domestiques de Charlotte se fussent engagés sous serment à ne rien révéler de leur interrogatoire, ce qui gênait

plus que tout autre mademoiselle Hubert, le bruit commença à en circuler dans Vienne; il descendit même dans la classe infime, où tout ce qui s'offre avec une apparence de mystère, prend bientôt crédit. On s'y occupait d'autant plus de la violence commise sur sir Styndall, que ses vertus lui avaient acquis une sorte de popularité.

La pauvre femme au fauteuil de paille couvert de toile cirée, qui ignorait jusqu'au nom de son bienfaiteur, eut une vague connaissance de ce qui se passait. Elle conta ce qu'elle savait elle-même à un ecclésiastique, desservant de l'église de Saint-Joseph, près de laquelle elle logeait. Celui-ci lui conseilla de ne pas différer d'en informer la justice. Dans les vingt-quatre heures, elle reçut une citation à domicile, et elle parut devant le conseiller Holger qui, les yeux fixés sur elle, débuta par lui présenter la boîte de bois de bouleau. La mendiante la reconnut sans hésitation, pour être celle qu'elle avait portée au petit hôtel du prince Eugène.

Il était naturel que le magistrat se crût sur la trace de l'agent provocateur, c'est-à-

dire du vrai coupable. Pour ne pas la perdre, il s'efforça de gagner la confiance de la femme mendiante, précaution bien superflue, car cette honnête créature ne demandait elle-même qu'à parler. Aussi, après diverses questions suivies de réponses pleines de sincérité, sur l'invitation du baron Holger, elle déclara ce qu'on va lire :

« Le même inconnu qui, la première fois, m'avait dit : « Vous êtes bien là sur ma route, » ma bonne mère, ne manquez pas d'y re- » venir, et comptez que de mon côté, je me » souviendrai de vous! » s'est trouvé tout-à-coup devant moi, vers deux heures de l'après-midi, du 3 au 4 août, plaise à Votre Excellence me pardonner, si je me trompe d'un jour ou deux. Au premier moment, j'ai eu peine à me le remettre dans l'esprit, car il était bien changé. Il est vrai qu'il n'était pas vêtu comme à son ordinaire. Tirant cette boîte (c'est bien elle) de dessous son manteau gris, il m'a demandé si je pourrais la porter sur-le-champ à Juden-Platz? Et plus loin, lui ai-je répondu, mon cher Monsieur! Votre Excellence, depuis un an, m'a été trop bonne,

pour que je n'essaie pas de lui complaire en si peu de chose.

» L'honnête gentilhomme m'a paru regretter de ne s'être pas mieux déguisé pour moi, et pourtant il m'a remis la boîte, avec invitation de la porter aussitôt à l'hôtel du prince Eugène; mais la main lui tremblait quand il me l'a offerte; sa voix avait également tremblé quand il m'aborda; je ne sais pourtant s'il n'en avait pas altéré le son à dessein. Ce qui était bien vrai, c'est qu'elle n'était pas la même. Jugeant sans doute inutile de dissimuler avec moi, puisque je l'avais reconnu, il m'a donné en bon argent la valeur de trois ducats. Cette fois, sa main ne tremblait plus, et il m'a dit en revenant à la voix que je lui connaissais :

« Ma bonne mère, je pars demain, oui demain au soir, pour un pays très-éloigné. » Je ne reviendrai plus dans cette ville, dans » cette rue; je ne vous verrai plus auprès de » cette porte, où j'ai rencontré un ange dans » un jour de paix ou de colère; mais je ne » serai pas fâché que vous y veniez encore de » temps en temps, ne fût-ce qu'en mémoire

» de moi; car c'est là, c'est à cette place où » vous êtes, que mon sort a été irrévocable- » ment décidé. »

» Je vous avoue, Monsieur le conseiller, que ces paroles, et je les ai bien retenues, m'ont fait beaucoup de peine. Le pauvre gentilhomme aura été sans doute refusé en mariage par la famille de la jeune personne dont il parlait, et certainement c'est bien dommage, car il y a tout à parier qu'il eût rendu heureuse une honnête demoiselle. Celle-ci, de son côté, n'eût pas été fort à plaindre de tenir par le bras un tel mari. Si mes yeux ne me trompent, il n'y en a guère dans Vienne qu'on puisse lui préférer!

— » Et qu'a-t-il dit ensuite? reprit le conseiller Holger.

— » Il s'en est allé en regardant deux ou trois fois derrière lui, comme pour voir si j'étais prête à prendre la route de Juden-Platz.

— » Et vous?

— » Eh bien, j'ai porté la boîte. Il a pu me suivre de l'œil avant de remonter lui-même la rue de Hernngasse, car c'est par-là qu'il s'en est allé.

— » Assez, ma bonne, vous pouvez vous retirer à présent.

— » Votre Excellence aura-t-elle la bonté de me dire si ce gentilhomme est accusé d'avoir jamais nui au pauvre Anglais dont on raconte tant de bien, et qui a été tué auprès d'Augarten.

— » Personne ne l'accuse, ma bonne femme; allez, c'est une affaire terminée.

— » J'étais assurée d'avance qu'il était incapable d'une action aussi noire; mais je remercie toujours Votre Excellence de m'avoir appris qu'on ne lui veut pas de mal. »

Après le départ de la mendiante, le conseiller Holger, non-seulement fut abîmé dans ses réflexions, mais se promenant de conjectures en conjectures, de doutes en doutes, reculant devant la vérité tout entière quand elle s'offrait ainsi à sa vue, il resta plusieurs jours sans avoir une opinion arrêtée sur les conséquences qu'il devait tirer de cet interrogatoire. Enfin il se décida à solliciter un quart-d'heure d'entretien de la princesse d'OEdenbourg; cette dernière mesure lui parut indispensable, avant qu'il se permît

d'asseoir un jugement sur cette affaire, la plus étonnante qui se fût encore présentée à son examen.

Près d'un mois s'était écoulé depuis la fatale soirée de Léopoldstat; Charlotte était plus que jamais livrée à son affliction, car elle venait de recevoir, par la voie de Londres, la lettre que nous avons déjà mise sous les yeux de nos lecteurs, et dans laquelle l'insulaire eût appris à cette femme inconsolable, si elle en avait pu douter, combien il l'avait aimée, et quel sacrifice immense il avait voulu faire à son amour. En touchant au papier, en reconnaissant l'écriture, elle fut saisie d'un tremblement convulsif : elle lut pourtant la lettre avec rapidité, ou plutôt elle la dévora. Non, jamais Styndall ne lui avait été plus cher qu'en ce moment! Ainsi qu'il l'avait prédit, c'était un autel qu'elle lui dressait dans son cœur! Pour se livrer mieux à une émotion déchirante, mais vers laquelle l'entraînait une sorte de charme résultant de l'excès même de sa douleur, elle avait éloigné de ses bras les seuls êtres qui eussent le pouvoir de faire une diversion dans

son esprit : c'étaient sa propre fille et celle de la veuve Flaxmann. Encore faut-il confesser que la petite Béatrix, comme lui venant de sir Styndall, comme rappelant à sa mémoire un trait d'une vie riche en grandes actions, était devenue, depuis quelques jours, l'objet spécial de ses caresses. La nature avait beau en murmurer : au moins, pour un temps, la fille de l'adoption l'avait emporté sur la fille du sang, et les grâces enfantines de toutes les deux venaient encore de céder à la toute-puissance de quelques lignes tracées par une main déjà refroidie.

Telles étaient les dispositions de Charlotte, quand on lui rappela, pour la seconde fois, que le baron Holger attendait qu'elle voulût bien le recevoir.

Le conseiller aulique ayant désiré lui parler sans témoins, la baronne, qui tenait compagnie dans le salon au baron de Holger depuis un quart-d'heure, en éprouva quelques regrets. Il fut introduit sans elle dans le cabinet de la princesse ; la conversation, entre ces personnes respectables, dura près d'une heure. Le baron sortit le premier du cabinet ; il tenait

son mouchoir sur son visage, et son regard ainsi que ses pas mal assurés, indiquaient qu'il rapportait une vive émotion de cet entretien. Tandis que la porte était encore ent'rouverte, on l'entendit prononcer ces seuls mots : « Oui, Madame, dès demain je renverrai la boîte à Votre Altesse. » Depuis ce jour, toutes recherches étrangères à Fratello cessèrent sur le meurtre du gentleman.

Quant à Charlotte, elle ne parut que le soir, assez tard, en présence de sa cousine. Ses yeux étaient gonflés de larmes, sa voix presque voilée n'avait que des accens de douleur; chacune de ses paroles n'était qu'une plainte, car une plaie toute saignante venait d'être ravivée par le récit de l'interrogatoire qu'avait subi la mendiante de l'impasse chez le baron Holger. Que d'amour et quelle sublimité de dévouement! Quelle force d'ame et quelle fierté de caractère! Oh! qu'il eût été doux de continuer à être aimée par un tel homme, et qu'il était amer de l'avoir perdu!

La soirée fatale, qui vit éteindre le foyer de si nobles sentimens, se représenta à la pen-

sée de la princesse dans toutes ses circonstances. L'opiniâtreté de Frédéric à vouloir partir seul d'Augarten, le dernier baiser, d'une part, donné avec une sollicitude si tendre, reçu, de l'autre, avec tant de mélancolie, l'oubli évidemment volontaire du porte-feuille, la recherche qui en fut imposée à Tom, et la victime, pendant l'absence de ce fidèle serviteur, s'avançant vers le meurtrier de son choix;... tout cela fut devant les yeux de Charlotte;... tout cela bouleversa son ame! Succombant à ces diverses impressions, elle accourut, de son appartement, se jeter entre les bras de la baronne, et elle lui dit avec un accent tel que la nature le donne à l'être qui a besoin d'implorer la pitié :

« Partons, ma cousine, partons! Quittons cette terre où a été versé le sang le plus généreux dont elle se soit encore abreuvée. Partons, je vous en conjure! ma chère Elisa, faites-moi ce sacrifice; vous me le devez, car vos discours n'ont pas été étrangers à mes maux. Depuis quinze jours au moins le bon Ulric est réuni à sa communauté, et il aura eu le temps de nous préparer un asile. Qu'im-

porte que nous n'y trouvions pas le luxe de Vienne? C'est assez, pour moi, d'une simple chaumière où je puisse reposer ma tête! Ah! Styndall, mortel trop grand, trop élevé au-dessus de la nature humaine, que ne m'a-t-il été donné de partager avec vous le plus humble, le plus modeste des abris!»

La baronne de Steinn, qui sentait la nécessité de cette diversion, lui répondit que les dispositions du voyage étaient terminées, grâce à la diligence de mademoiselle Hubert et de Tom Sylcock, inscrit, depuis la dernière semaine, au nombre des commensaux de l'hôtel d'OEdenbourg. La même volonté qui avait agréé ses services, n'avait pas repoussé ceux du chien Canut. La baronne voyant que, par sa réponse, elle venait de calmer la douleur de Charlotte, ajouta sans se départir de ses idées primitives:

« Je ne vous demande pas votre secret, ma bonne amie; mais je suis persuadée que le conseiller Holger n'est venu vous entretenir si matin, que pour vous apprendre l'état des barras où se trouve maintenant la cour de Vienne, à l'occasion de la mort de sir Styn-

dall. Ce n'est pas impunément que de pareils personnages peuvent disparaître ; et pourtant j'ai beau fouiller, depuis huit jours, dans les almanachs que j'ai fait prendre chez le baron de Sperges, ils ne m'apprennent pas qu'aucun individu de marque ait disparu en Europe, dans la présente ou dans la précédente année.

— » Ma cousine (reprit la princesse d'Oldenbourg de ce son de voix imposant qui porte avec lui un cachet de conviction), vous pouvez imaginer ce qu'il y a de plus digne, de plus honorable sur la terre ; car vous ne sauriez élever trop haut, dans votre esprit, celui que nous pleurons. C'est ce que j'ai le triste droit de vous assurer, moi qui l'ai connu, moi qui serai probablement la seule à l'avoir connu !

— » C'est aussi ce dont je me doutais depuis long-temps, » répliqua la baronne qui, en sûreté de conscience, crut avoir à gémir sur une grande et illustre infortune.

Et le lendemain matin les deux cousines, avec les enfans, étaient sur la route de Bohême.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages.

CHAPITRE XXXII. — Sacrifice rigoureux. — Explications qui en amèneront d'autres. 1

CHAPITRE XXXIII. — Combats. — Résolution forte. — Attente. 35

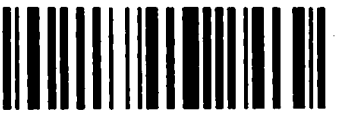
CHAPITRE XXXIV. — Un importun. — Accident grave. — Amour et générosité. 64

CHAPITRE XXXV. — Fratello à Vienne. — Retour à d'anciennes émotions. — Parti pris. 99

CHAPITRE XXXVI. — Une lettre. — Réponse qui ne se fait pas attendre. — Ossian et Platon. — L'immortalité. 132

CHAPITRE XXXVII. — Visite. — Adieux. — Rencontre. 172

CHAPITRE XXXVIII. — Un vieil ami. — Enquête judiciaire. — Découverte. 211


00101591

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016